11 1953

L. I. 1. f. Ke

HISTOIRE

DES

DÉCOUVERTES.

TOME SECOND.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/histoiredesdecou02frey

HISTOIRE

DES

DÉCOUVERTES

FAITES

PAR DIVERS SAVANS VOYAGEURS

Dans plusieurs contrées de la Russie & de la Perse; relativement à l'Histoire civile & naturelle, à l'Économie rurale, au Commerce, &c.

TOME SECOND.

Avec figures.

A BERNE.

CHEZ LA NOUVELLE SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

ET A LA HAYE.

CHEZ PIERRE FREDERIC GOSSE.

M. DCC. LXXXI.

Universitas
BIBLIOTHECA

HISTOIRE
DES
DÉCOUVERTES
FAITES
PAR DIVERS SAVANS VOYAGEURS

Dans plusieurs contrées de la Asie & de l'Afrique, relativement à l'Histoire civile & naturelle, à l'Economie rurale, au Commerce, &c.

TOME SECOND.

292
B413
CSP
G
490
.H5
1781
v.2

VOYAGE

DE

ZARIZYN À ASTRAKAN.

ZARIZYN eſt, après Aſtrakan, la place la plus anciennement habitée & fortifiée de tout le bas-Wolga ; elle eſt ſituée immédiatement au-deſſus de l'embouchure du ruiſſeau de *Zariza*, à la rive droite du grand bras du fleuve qui forme un peu plus haut en ſe diviſant l'isle de *Deneshnoi* ; le bras gauche, très-foible dans ſes commencemens, eſt connu ſous le nom d'*Achtuba*. (La ville de *Zarizyn* appartient au gouvernement d'Aſtrakan, elle eſt ſituée à 370 werſts de cette capitale, à 48 degrés 20 min. de latitude ſeptentrionale. *G.* Comme il n'y a point de cercle qui dépende de Zarizyn, il n'y réſide qu'une chancellerie de commandant. *L.*) Le Wolga

ſe partage de nouveau à droite près de la forteresſe & forme une autre isle qui porte le nom de *Sarpinskoi Oſtrow*, à cauſe qu'elle s'étend au-delà de l'embouchure de la Sarpa, qui ſe jette a plus de 15 werſts plus bas dans le fleuve. Cette Isle renferme, non ſeulement beaucoup de bois & de bonnes prairies, mais encore quelques habitations. La forteresſe même conſiſte en un rempart fort élevé flanqué de baſtions, le tout d'une conſtruction un peu antique, ſans ouvrages extérieurs; elle touche d'un côté au Wolga, dont le rivage forme dans cet endroit un eſcarpement très-rapide qu'on a garni de palliſades. On avoit fait réparer depuis peu, par des priſonniers turcs, cantonnés dans les environs, les fortifications qui tomboient en ruine par laps du tems, & fait palliſader le chemin-couvert. Cette précaution fut très-ſalutaire à cette place, dont les rebelles, ſous la conduite de *Pugatſchew*, tenterent en vain de s'emparer au mois d'Août 1774, & furent obligés de ſe retirer ſans coup férir. *P.*

L'intérieur de la forteresſe eſt fort mal bâti, & l'on peut à peine y compter quelques bonnes maiſons. Toutes celles qui compoſent la ville ſont en bois, excepté les trois égliſes. La place du marché eſt fort ſpacieuſe & garnie d'un grand nombre de boutiques,

car ce lieu tire bien des reſſources, tant du grand paſſage, que des kalmoucs des environs; auſſi l'on y compte un bon nombre de commerçans aiſés, dont une partie trafique avec la horde kalmouque, à la ſuite de laquelle pluſieurs d'entr'eux errent de lieux en lieux pendant tout l'été; d'autres font de bons profits dans les pêcheries du voiſinage, qui rendent en abondance. Le bas-peuple vit des beſtiaux qu'il éleve, & de la culture très-peu pénible des concombres, melons & arbuſes, eſpece de melons d'eau, dont la qualité eſt ſi ſupérieure dans cette contrée; pluſieurs s'occupent de tout ce qui concerne la pêche, & d'autres ſont voituriers; du reſte la ville eſt preſque abſolument dénuée de bons artiſans; ce qui eſt très-avantageux aux ouvriers allemands de la colonie de Sarepta, établie dans le voiſinage. Les coſaques qui forment la garniſon ne ſont qu'au nombre de cent, & l'on s'en ſert uniquement pour les détachemens: ce ſont les coſaques du Don qui ſont chargés de la poſte aux chevaux le long du Wolga, & de la garde des lignes de Zarizyn. On trouve au ſortir de la fortereſſe, en remontant le fleuve, & vers les hauteurs qui bornent la plaine qui regne le long du rivage, une eſpece de fauxbourg très-irréguliérement bâti, & habité pour la majeure partie par

des cosaques, à qui l'on avoit bâti, il y a quelques années, une église en pierres. Mais l'on se vit dans la nécessité de mettre le feu à ce fauxbourg, lorsqu'on fut ménacé de l'attaque des rebelles dont nous venons de parler. *P.*

Avant que l'on construisit la fortereſſe, il en existoit une ancienne, mais petite, dont on voit encore les remparts immédiatement au-dessous du ruisseau de Zariza, les kalmoucs oisifs vont encore y deterrer de grosses balles de mousquet & des copéques d'argent. Les lignes de Zarizyn qui consistent en un bon rempart bien palissadé, muni d'un bon fossé, du côté du sud, partent de la fortereſſe & se prolongent sans interruption, sur une étendu de 60 werſts, du Wolga jusqu'au Don. (*Tom. I. p.* 500.). *P.*

La contrée des environs de Zarizyn ne manque de rien, & vaut beaucoup mieux que tout le district aride qui s'étend plus bas le long du Wolga. Ce n'est pas que tous les terreins situés le long des montagnes, ni toutes les vallées de la partie supérieure soient propres à la culture du bled; mais il y en a quantité qui par leur humidité intérieure seroient très-fertiles, malgré la séchereſſe du climat, si l'on vouloit y faire venir autre choses que des arbouses ou melons-d'eau. *P.* Il n'est pas dou-

teux que de ces arbouſes même, on tireroit, ſi l'on vouloit, une boiſſon également forte & agréable, qui peut-être ne le cederoit en rien à pluſieurs vins étrangers; pour lors les habitans de Zarizyn doubleroient au moins le mince ſalaire qu'ils retirent actuellement du travail qu'ils emploient à cette culture. Celle de la vigne dont on commence auſſi à s'occuper ici, réuſſit aſſez bien. Il eſt même très-rare de voir une année où le raiſin ne parvienne point à ſa pleine maturité; le grand défaut de ce raiſin eſt que le vin qu'on en fait n'eſt point de garde, qu'il s'aigrit bientôt & ſe gâte entiérement. Il paroît que la cauſe doit en être attribuée à la grande quantité de places ſalées, dont le terrein de cette contrée abonde; à cet inconvenient ſe joint encore celui d'être obligé d'arroſer preſque journellement les ſeps, faute de quoi l'on perdroit ſa peine & ſon travail; ou que le terrein aride & argilleux de ſa nature, ſe deſſéche par la chaleur à une profondeur conſidérable, & que le raiſin ne trouve plus la nourriture dont il a beſoin. * Pour garantir les ſeps de la

* La culture de la vigne réuſſiſſant parfaitement, ſans être arroſée, dans des climats bien plus chauds que celui de Zarizyn, & ſans aller plus loin en Provence & en Corſe, par exemple, où ſouvent il ne pleut

rigueur des hivers, on ſe contente de la ſeule précaution de creuſer à côté de chaque ſep un petit foſſé, de l'y coucher à l'approche du froid, & de l'y tenir couvert de terre. *L.*

Les productions de toute eſpece réuſſiſſent en général parfaitement dans les jardins de ce canton, pourvû qu'on puiſſe leur donner les arroſemens convenables, & tous les légumes y parviennent alors à une groſſeur extraordinaire. Nombre de végétaux qu'on ne rencontre pas en remontant plus haut le long du Wolga, ni ailleurs dans la Ruſſie, viennent ici naturellement. Les poiriers ſauvages commencent à devenir très-abondans près de *Dubowka*. Les muriers ſe multiplient d'eux-mêmes dans les bas-fonds incultes & agreſtes des bords de l'Achtuba, où il paroît que ces arbres ſont indigénes, ainſi que dans ces eſpèces de crévaſſes qu'on voit aux environs de Sarepta: on trouve auſſi des pruniers ſauvages vers la *Manytſch* & aux bords de la Kuma.

---

pas de tout l'été; il y a toute apparence qu'on péche ici dans le choix du ſol, & dans la maniere de le préparer; peut-être auſſi dans l'eſpece du plant. Quand à la garde des vins, cela dépend beaucoup de la maniere dont on le fait, de la bonté des caves & des vaiſſeaux où on les met. Des vins qui n'étoient point de garde du tout ſe ſont très-bien conſervés dès qu'on a pris la précaution de les mettre dans de très-grands tonneaux, & qu'on les a gouvernés convenablement.

Les amandiers nains & les pruniers fleuriſſent ici une ſeconde fois en automne. Les hauteurs fourniſſent des pâturages abondans pour le bétail, & les isles, ainſi que les bas-fonds entre le Wolga & l'Achtuba contiennent quantité de belles prairies. Ces mêmes bas-fonds ſont pareillement riches en bois de chauffage, & quand aux bois de conſtruction on peut s'en procurer aiſément par la voie du fleuve. *P.*

Tout ce que nous venons de rapporter ſe confirmera par l'expoſition abrégée que nous allons donner de la température qui regne d'ordinaire, tout le long de l'année, dans ce climat. Le mois de *Janvier* eſt le plus ſouvent conſtant, accompagné de froids très-vifs, qui font deſcendre, de tems en tems, même pendant quelques jours de ſuite, le thermometre de M. de l'Isle de 180, juſqu'à 200 degrés, (l'équivalent de 13 à 23 degrés au-deſſous de la congélation du thermometre de Réaumur), mais comme l'air eſt communément alors aſſez calme, ces froids ne ſont ni auſſi ſenſibles, ni auſſi nuiſibles que s'ils étoient amenés par des vents impétueux. Le mois de *Fevrier* eſt variable & amene tantôt un froid calme, tantôt des ouragans, qui viennent la plûpart du nord-oueſt, & ſont accompagnés de tourbillons de neige; ces variations ſe terminent ordinairement à la fin du mois par un

vent doux de ſud-oueſt qui tend au dégel, de ſorte que la plus grande partie des neiges diſparoît déja dans ce mois de deſſus les collines. En 1774, tout ce mois fut d'une température ſinguliérement agréable, de ſorte qu'on vit arriver au bout des quinze premiers jours de ce mois toutes ſortes d'oiſeaux de paſſage de la petite eſpece, & vers la fin du mois, des cignes, des canards, des vanneaux, & la plus grande partie des autres oiſeaux aquatiques, même les hérons, &c. Le 25 tous le bas-Wolga ſe débarraſſa de ſes glaces, qui n'avoient même pas pris une conſiſtance bien forte de tout l'hiver. Ce n'eſt pourtant communément qu'en *Mars* que ſe fait la fonte totale des neiges, occaſionnée par des vents de ſud-oueſt. Preſque tout le plat-pays ſe trouve alors inondé. La débâcle des glaces arrive auſſi preſque toujours dans ce mois avec les vents d'oueſt & de nord-oueſt, qui accompagnent les glaçons dans leur marche. Il n'eſt pas néanmoins ſans exemple qu'après des hivers rigoureux, la glace ait tenu juſqu'en Avril. *P.*

Le mois d'Avril eſt le plus beau & le plus conſtant de l'année dans ce climat. On n'a point de pluie à craindre dans toute ſa durée; & le vent ſoufflant toujours du même endroit, ſavoir de différentes contrées de l'eſt, ſoit

qu'il vienne de la mer, ſoit qu'il ait traverſé les grandes ſteppes, tempére la chaleur; tout l'inconvénient qui en réſulte, c'eſt que ce vent eſt communément aſſez rude, & que ſon impétuoſité le rend quelquefois déſagréable. Ces vents de traverſe, qu'on obſerve auſſi chaque année dans les plaines raſes, arroſées par le Jaïk, vers les déſerts de Kirgis, & qui ſe lévent d'ordinaire tout-à-coup avec violence, vers midi, & durent juſques vers le ſoir, commencent preſque toujours à ſouffler dans les derniers jours de Mars, & regnent ſouvent juſqu'en été, ou tout au moins pendant ſix ſemaines; il arrive aſſez fréquemment que dans ces tems-là il s'éleve de ces contrées dont nous venons de parler, de véritables ouragans, & qu'on a peine alors de ſe tenir debout ſur les hauteurs découvertes. Lorſque ces vents commencent plus tard, leur durée ſe prolonge plus avant dans le mois de Mai; mais il eſt rare qu'ils ne regnent pas déja dans les premiers jours d'avril. Quoiqu'ils ne ſoient jamais bien chauds, ils deſſéchent cependant conſidérablement les terres abreuvées par la fonte des neiges, & ſont une des cauſes principales de la ſtérilité de toutes les plaines ouvertes de la partie méridionale du Wolga. *P.*

Dans les derniers jours d'Avril ou vers le milieu du mois de Mai le vent ſe tourne vers

le ſud ou vers le ſud-oueſt & amène les premiers orages, ainſi que des pluies chaudes pendant la nuit; mais il y a des années, & c'eſt malheureuſement le plus grand nombre, où l'on eſt abſolument privé de ces pluies, ce qui augmente encore la ſéchereſſe. Lorſque ce tems a duré pendant trois à quatre ſemaines, le vent, qui à cette époque devient ſouvent très-impétueux, ſe remet entre ſud & ſud-eſt, & amène alors une ſéchereſſe de dix à douze ſemaines. Cette ſéchereſſe eſt encore aſſez ſupportable dans le mois de *Juin*, à cauſe des roſées qui tombent régulièrement & en très-grande abondance pendant la nuit, ſur-tout auſſi long-tems que durent les débordemens du Wolga, qui parvient toujours dans ce mois à ſa plus grande élévation. Le ciel eſt d'ailleurs ſi ſerein dans tout ce mois, qu'on eſt ſouvent huit jours de ſuite ſans appercevoir le moindre nuage ſur tout l'horizon. *P.*

Le plus chaud & le plus inſuportable de tous les mois d'été, c'eſt le mois de *Juillet*. Il regne alors continuellement des vents de ſud, de ſud-eſt & même d'eſt, qui viennent des ſteppes arides ou de la mer. Ce ſont ſurtout les vents chauds qui dominent, & quoiqu'ils ſoufflent avec tant de force qu'ils entrainent la pouſſiére des ſteppes dans les airs,

ils ſont ordinairement auſſi brulans que s'ils ſortoient d'un four allumé. Ils commencent d'ordinaire à ſe lever ſur les deux heures de l'après-midi, & ſoufflent juſques après minuit; on ne s'eſt jamais apperçu qu'ils aient duré au-delà. Lorſque ces vents régnent, l'on voit ſouvent les moutons tomber morts comme des mouches, écumer du ſang, s'enfler & ſe putréfier ſi promptement, qu'il n'eſt pas ſeulement poſſible de tirer parti de leur peau. Ces vents brûlans ſont auſſi quelquefois occaſionnés par de vaſtes incendies qui ſe forment dans les ſteppes, & qui en augmentent l'intenſité & la durée. * Au mois de Juillet 1774, la chaleur fut ſi violente à Sarepta, que le mercure d'un thermometre de de l'Isle, expoſé au ſoleil, monta plus d'une fois à 60 dégrés, (environ 56 degrés du thermometre de M. de Réaumur), & qu'un thermometre à eſprit de vin en ſauta. Il y eut un

* L'auteur de cette note a éprouvé un vent pareil en 1756, à Antibes en Provence, c'étoit dans la plus grande chaleur de l'été, qui comme l'on ſait eſt déja vive dans ce pays-là, & le feu avoit pris à quelques lieues de la ville, où plus de mille arpens de bois furent conſumés. Il nous ſembloit de tems en tems qu'on nous jettoit des ſeaux d'eau bouillante ſur le corps. Ce que les voyageurs rapportent de ces vents, auxquels on a donné le nom de Typhons d'Egypte, eſt encore très-analogue avec le récit de nos auteurs.

grand nombre de poiſſons de toute taille & quantité d'ecreviſſes qui périrent dans la Sarpa & cauſérent une puanteur inſuportable. Bientôt après on fut informé que ce vent brûlant du midi qui avoit ſi prodigieuſement accrû la chaleur, étoit occaſionné par un incendie qui avoit conſumé une étendue de quelques centaines de werſts de la ſteppe de Kuma. Un grand nombre de perſonnes en tombérent malades; il leur venoit des éruptions à la peau tenant tantôt du pourpre rouge, tantôt du pourpre blanc, & accompagnées de points très-douloureux. Tout le monde devint ſi foible & ſi ſenſible, qu'un orage qui ſurvint immédiatement après, ayant fait tourner le vent au nord, chacun prit ſes habits d'hiver, & il y eut quantité de maladies du genre de celles qui ſont occaſionnées par des refroidiſſemens ſubits. *P.*

Il n'eſt pas rare au reſte de voir monter dans ce mois le mercure du thermometre, placé à l'ombre, juſqu'au 90e degré, (paſſé 27 degrés du thermometre de Réaumur, au-deſſus de la chaleur de Pondicheri,) & même au-delà; le 18 Juillet ainſi que le 1er Août 1773 il étoit au ſoleil à 75 degrés; en 1767 on le vit auſſi tout d'un coup le 12 Juillet monter a 60 degré. Dans toute la durée de cette chaleur du mois de Juillet, l'air eſt géné-

ralement si épais qu'on ne voit plus les objets à une certaine distance dans les Steppes, quoique par une sorte d'erreur d'optique, on croie jouir continuellement d'une vue très-étendue; cette erreur est l'effet de certaines vapeurs ondoiantes visibles à l'œil, qui s'élevent dans ces déserts, & qui font paroître les moindres collines & l'herbe, lorsqu'elle est haute, comme autant de grosses montagnes & de forêts très-éloignées, & tout autre objet apperçu à une certaine distance, beaucoup plus grand qu'il ne paroîtroit à la même distance sans cette espece de brouillard. * Il

* M. Shaw dans le second volume de ses voyages, p. 78 de la traduction françoise, ainsi que M. Niebuhr & d'autres voyageurs dans le Levant, rapportent de semblables erreurs visuelles, très-ordinaires dans les grands déserts de l'Arabie, où tout paroît beaucoup plus grand à une certaine distance; erreurs que ces voyageurs attribuent également à des vapeurs tremblantes, qui couvrent d'assez près l'horizon. *P.*

On observe aussi fréquemment dans la partie la plus montagneuse de la Suisse, des phénomenes du même genre, les glaciers paroissant quelquefois prodigieusement éloignés, & d'autresfois extrêmement rapprochées. Tous ces différens faits bien combinés pourroient conduire à une explication satisfaisante d'un autre phénomene dont la cause n'a point encore été bien éclaircie. Il y a des endroits fort éloignés de ces mêmes glaciers de la Suisse, tels que Mâcon par exemple, où, en de certains tems, l'on apperçoit très-distinctement ces hautes montagnes, & en d'autres tems on ne les voit point du tout; & ce qu'il y a de plus particulier, c'est que par le ciel le plus

ſemble même ſouvent qu'on voie de loin une colline entourée d'eau, dans des lieux qui n'offrent dans la réalité qu'une Steppe aride. C'eſt au ſurplus vers le milieu de ce même mois de Juillet que l'on commence à manger des melons; les arbouſes ou melons d'eau, ainſi que les raiſins commencent à mûrir dans ſa derniere quinzaine, & acquièrent leur pleine maturité dans le courant d'Août. *P.*

C'eſt en *Août* que les orages ſont les plus fréquens; ils ſe forment le plus ordinairement dans la partie du ſud ou du ſud-oueſt, ſe dirigent vers le Nord par-deſſus le Wolga, & ſe perdent vers l'eſt du côté de la mer, de ſorte qu'ils décrivent un demi-cercle parfait. Ils ſont quelquefois accompagnés d'une grêle ſi drue, où d'une à-verſe ſi copieuſe, qu'on voit les eaux deſcendre des hauteurs avec plus d'abondance encore que dans le tems de la fonte des neiges. Il s'éleve auſſi très-fréquemment dans ce mois des tourbillons de vent très-violens qui enlevent les étamines des arroches & des diverſes eſpeces d'abſynthes, dont les Steppes ſont couvertes, & en

---

ſerein, lorſqu'elles viennent à ſe montrer, c'eſt un ſigne certain & infaillible que le tems ſe mettra à la pluie, & c'eſt toujours au moins deux jours avant qu'il ſubiſſe ce changement, que ce phénomene ſe manifeſte.

rempliſſent tellement toute l'atmoſphere, qu'elle en eſt entiérement obſcurcie, ſur-tout dans les endroits par leſquels le tourbillon dirige ſa courſe impétueuſe; de façon qu'on ſe voit enveloppé par un épais brouillard d'un brun jaunâtre, juſqu'à ce que le tourbillon ſe ſoit diſſipé. *P.*

Le mois de *Septembre* amène le plus ſouvent des jours ſereins & un air pur & tempéré; les vents alternent fréquemment & viennent tantôt du ſud ou du ſud-oueſt, tantôt de l'eſt & tantôt du nord-oueſt. Le mois d'*Octobre* conſerve encore une température aſſez douce: le *Wolga* qui depuis le mois de Juillet étoit rentré dans ſon lit, reprend à peu près vers cette ſaiſon un léger accroiſſement, occaſionné par les pluies d'automne, qui regnent communément dans ſa partie ſupérieure & dans les pays traverſés par *le Kama*, mais ces accroiſſemens ne ſeroient d'aucune importance, s'ils ne rendoient pas les eaux du fleuve fort troubles & n'occaſionnoient par-là des maladies. Les vents tournent du nord-eſt à l'eſt, & amènent ſouvent un tems humide & des brouillards. Pour l'ordinaire ce n'eſt que dans le mois de Novembre, que la ſaiſon devient réellement humide, auſſi l'appelle-t-on dans ces contrées le mois pluvieux. Dans les années où l'arriere ſaiſon eſt tempérée, ce n'eſt

que vers la fin de ce mois que les pluies se convertissent en neige, souvent aussi les tempêtes & le froid prennent le dessus dès le commencement du mois, & pour lors le Wolga ne tarde pas à charier des glaçons. Si l'année est douce, le fleuve ne se trouve gelé qu'au mois de *Décembre*, après avoir charié pendant huit ou quinze jours, c'est-à-dire que les glaces restent détachées jusqu'à ce que le vent s'étant mis à l'est, les fixe & leur donne de la consistance. Il s'éleve aussi continuellement dans ce mois de violens vents du nord, accompagnés de tourbillons de neige, mais cette neige ne tient pas dans les Steppes. *P.*

On ne peut généralement compter pour vrais mois d'hiver dans ces contrées que les mois de Décembre & de Janvier ; encore sont-ils communément si supportables, qu'au-dessous de Zarizyn où il se trouve de grandes flaques d'eau en pays ouvert, les canards peuvent y passer tout l'hiver, & que différentes espèces d'alouettes, de même que les perdrix ne quittent point la contrée, & se contentent de chercher certains bas-fonds, & certaines places salées, ou les petites graines dont ces oiseaux se nourrissent, ne sont point ensevelies sous les neiges. Les perdrix qui abondent singuliérement dans ces environs en Septembre & en Octobre, s'y prennent dans de

petits

petits filets particuliers, & ſont apportées en grand nombre au marché. Le filet dont on ſe ſert, appellé tonnelle, conſiſte en un entonnoir d'une demi-aune d'ouverture, & de quatre à cinq toiſes de long, il part de cet entonnoir deux halliers de ſix toiſes de longueur, qu'on dreſſe dans les Steppes & qui n'ont qu'un pan & demi de haut. L'oiſeleur ſe cache alors derriere un voile de toile blanche, fixé à deux perches à roulette, & tendu contre une traverſe fort légére; il chaſſe tout doucement à l'aide de cette machine, les perdrix, qui ne ſongent pas ſeulement à faire uſage de leurs aîles, vers le filet, dont ces ſtupides oiſeaux ne tentent pas ſeulement de franchir les halliers, mais ſe laiſſent pouſſer patiemment tous enſemble dans le grand entonnoir. *P.*

Auſſi-tôt qu'un froid vif ſe fait ſentir en Novembre, on voit arriver dans ces contrées les *Alouettes de neige*, qui ſont les derniers oiſeaux de paſſage qui viennent des climats ſeptentrionaux; elles paſſent l'hiver avec l'*Alouette des champs* & l'*Alouette huppée* ſur le bas-Wolga. Pour les *Alouettes noires des Steppes*, (*Alauda tatarica*), lorſque les vents impétueux & les chûtes de neige exercent leurs ravages, elles ne font que paſſer des Steppes

dans le voiſinage des lieux habités ; mais elles ne quittent jamais la contrée.

Les autres petites eſpèces d'oiſeaux de paſſage qui vont hiverner dans des pays plus éloignés, arrivent ici en Septembre & s'y arrêtent auſſi long-tems que la ſaiſon ne devient pas rigoureuſe, pour s'y engraiſſer des graines de l'arroche & des différens pieds-d'oye qu'ils trouvent en grande quantité. Ceux qui ſe font voir en plus grand nombre ſont le *Verdier*, qui vuide les têtes des chardons, le *Proyer*, (*Emberiza miliaris*), l'*Ortolan* & le *Pinçon du ſapin*. On voit arriver avec eux la *Beccaſſe de bois*, la *Dorale* ou *Dorelle*, *Morinellus*, (eſpèce de Guignard), & un peu plus-tôt la *Grue blanche*, *Grus leucogeranos*, qui prend également, quoiqu'en petit nombre, ſon vol par ici pour ſe rendre vers le ſud. Les *Canards du nord*, *Anas erythropus*, ne paroiſſent qu'à la fin de Septembre, ils arrivent en très-grandes bandes, ſuivant leur coûtume, & après quelque ſéjour ils vont ſe perdre du côté du ſud. Ceux d'entre les oiſeaux aquatiques ou qui fréquentent les rivages, & que leur inſtinct ne porte pas à s'engager bien avant vers le nord, nichent dans ces climats chauds du midi, & y paſſent l'été, comme le *Héron rouge* & le *Héron blanc*, le *Corbeau de nuit*, la *Beccaſſe à bec en faucille*, ou Cour-

ly, la *Poule des Steppes*, (*Charadrius gregarius*,) la *petite Outarde* ou *Cannepétierre*, le *Corbeau de mer*, le *Canard rouge* & le *Canard de montagne*, *&c.* Ces oiseaux s'approchent déja vers la fin d'Août de leurs stations d'hiver dans des contrées plus méridionales; & laissent de bonne heure la place aux bandes qui arrivent du nord. *P.*

Les passages d'oiseaux qui se font au printems, commencent déja vers le milieu du mois de Février, & dès le premier jour de ce même mois, l'on voit arriver avant tous les autres, l'*Alouette de neige* & l'*Ortolan de neige*, qui passent en grand nombre vers le nord. Ils sont bientôt suivis de l'*Ortolan* proprement dit & de l'*Ortolan de haye*; & vers le 15 arrive le *Rouge-queue*, & d'abord après l'*Etourneau* avec le *Canard rouge*, auxquels viennent se joindre encore d'autres oiseaux aquatiques. Vers le 20 Février l'on voit déja sur la Sarpa, & vers les bas-fonds de l'*Achtuba*, un grand nombre de *Cygnes* de deux espèces, sur-tout de celle qui se distingue par un cri très-aigu, & dont la partie inférieure du bec est jaune; on apperçoit aussi alors les *Canards sauvages rouges*. Le *Corbeau de mer* & le *Vanneau* arrivent aussi, & tout fourmille dans les joncs desséchés de Mésanges barbues & de Mésanges bleues, (*Parus biarmicus & Parus*

cæruleus.) Comme il étoit encore survenu des gelées au mois de Mars de 1774, les *Hirondelles* n'arrivérent que le 3 Avril, à cette époque tous les insectes avoient déja pris vie, non-obstant un vent d'est assez froid. Les *Ramiers* vinrent presque en même-tems que les Hirondelles, ainsi que le *Coucou*, le *Rollier*, le *Guêpier* & la *Hupe*. On vit paroître entre le 6 & le 10 d'Avril des bandes d'*Oyes à col-rouge*, (*Anser pulchricollis*), qui vont nicher dans les pays les plus reculés du nord; ces bandes se posérent sur les bords de la Sarpa, mais elles s'éloignérent bientôt de ces contrées. Ce fut aussi seulement alors que l'on vit arriver le mâle du (*Pinçon du hêtre*), *Fringilla cœlebs*, avec la *Linotte grise*, (*Fringilla petronia.*) Les Beccasses les plus tardives, dans le nombre desquelles on place la *Beccasse à bec en faucille*, avec quelques autres petites espèces rares, se montrérent successivement. *P.*

Ce que nous venons de rapporter suffit pour faire connoître quelles espèces d'oiseaux fréquentent cette contrée, & celles de ces espèces qui sont les plus remarquables. Quant aux quadrupédes, les Steppes désertes situées en-deçà du Wolga, sont peuplées de quantité de *Saigas* ou *Antilopes*, qui vont gagner en hiver des contrées plus méridionales; & quelquefois des *Korsaks* ou *petits Renards de mon-*

tagne; on trouve auſſi des Renards roux ordinaires, ſur les hauteurs entre le Wolga & le Don, & par-tout un grand nombre de *Liévres* dont les poils ne changent point de couleur en hiver. La *grande Taupe aveugle* * & la *petite Taupe* ** y ſont auſſi communes que dans les pays élevés, c'eſt-à-dire, auſſi loin que s'étendent les terres noires qui produiſent les racines propres à la nourriture de ces animaux. Les *Belettes* communes, les *Hermines* & les *Putois* habitent indiſtinctement toutes les parties de la contrée. On rencontre auſſi quelquefois dans les pays couverts de brouſſailles du côté d'*Ilowla* des *Loirs-tigrés*. Le *Loriot*, *Mus-quercinus*, qu'on nomme ici *Polatſchok*, s'établit aſſez fréquemment dans les fonds ou dans les vallées où il croit beaucoup de chênes. On voit encore ici des *Liévres ſauteurs* tant de ceux qui ont trois doigts, que de ceux qui en ont cinq; & une grande quantité de *Süsliks*, qui ſont généralement petits & de couleur griſe, & qui différent auſſi par le cri. *P.*

Nous entrerons dans quelques détails ſur ce qui concerne la *Chèvre des Steppes* ou *l'An-*

* Nov. Comment. Acad. petropolit. vol. XIV. tom. I. p. 409. 504. tab. 8. 15.

** Ibid. p. 568. tab. 21. fig. 3.

tilope, *Cervus pygargus Pall.*, * Ces animaux ſe fixent dans les plaines, & dans les collines couvertes de brouſſailles, en-delà du Wolga, & vont quelquefois en troupes. Les femelles mettent bas au commencement de mai; & comme leurs petits reſtent de même que les agneaux, pluſieurs jours avant d'être en état de ſe ſoutenir ſur leurs jambes, les habitans du pays ont la facilité d'en prendre ſouvent. Ils ſe laiſſent élever facilement avec du lait, & deviennent ſi privés qu'ils ſuivent par-tout, même à la nage, la perſonne qui les ſoigne, & qu'ils s'accoûtument à venir à la voix qui les appelle. Lorſqu'ils ſont un peu grand ils cherchent leur nourriture, non ſeulement autour des habitations, mais ils s'écartent même dans la campagne, & s'attachent de préférence aux plantes amères & apres au goût; le ſoir ils ne manquent jamais de revenir au logis. La chair de ces animaux, lorſqu'ils ſont jeunes, & qu'ils ſont reſtés dans leur état ſauvage, ſeroit beaucoup au-deſſus de celle du chevreuil, ſi elle ne contractoit pas fréquemment un goût trés-fort d'abſynthe, dont ils ſont leur principale nourriture; ce

* *Capra tatarica Gmelin. Nov. Comment. petropol.* M. de Linné les appelle *Chevres tartares* à cornes droites entourées d'anneaux parfaits.

goût ſe perd cependant lorſqu'on laiſſe refroidir cette viande après l'avoir fait rôtir. Ceux qui ſont plus vieux ont un autre inconvénient des plus dégoutans, c'eſt qu'on leur trouve ſur le dos au-deſſous de la peau quantité d'abcès & de vers, preſque auſſi gros que le doigt, ce ſont les larves d'une eſpèce d'œſtre, *Oeſtrus Antilopum*, *Pall.*: Ils en ſont ſi couverts qu'on auroit ſouvent bien de la peine à trouver un ſeul endroit de leur dos qui en fut exempt. *P.*

L'organe de la vue eſt imparfait dans ces animaux, leur prunelle eſt offuſquée par quatre protubérances ſpongieuſes qui s'élevent au-deſſus de l'iris. La nature a vraiſemblablement voulu diminuer par-là les éblouiſſemens auxquels on eſt expoſé dans les Steppes, la patrie naturelle de ces quadrupédes; mais elle les en a largement dédommagés par la fineſſe & l'étendue qu'elle a donné à leur odorat; ces animaux ont ce ſens ſi exquis que lorſqu'ils ſont ſous le vent ils ſentent l'homme & les bêtes féroces à pluſieurs werſts de diſtance. Une choſe très-étonnante, c'eſt que l'Antilope qui ſemble avoir été formée pour courir avec rapidité, & à qui la nature paroît avoir donné en conſéquence une trachée artére de près de deux pouces d'ouverture, de larges poumons, la partie cartilagineuſe du nez fort ouverte

& formée de larges membranes, ſoit néanmoins de tous les animaux le plus aiſé à mettre hors d'haleine, & le plus vite éſſouffié. *P.*

De tous les inſectes qu'on voit dans les environs de Zarizyn, le plus dangereux & le plus redoutable, c'eſt la *Phalange* ou l'*Araignée ſcorpion*, *Phalangium araneoides*, qui depuis quelque-tems ſe rend de jour en jour plus fréquente dans les maiſons qui compoſent la colonie de Sarepta. Il arrive quelquefois que des perſonnes imprudentes éprouvent la morſure de cet inſecte; mais la douleur que cauſe cette morſure s'appaiſe bien-tôt, avec de l'huile, ſans qu'il en réſulte aucune ſuite fâcheuſe; mais il n'eſt pas douteux cependant que le venin de cette araignée ne pût donner la mort ſi l'on négligeoit d'en prévenir à tems les effets. *P.*

Il ſe montre pareillement dans les maiſons une très-groſſe eſpèce de *Mille-pieds* ou *Scolopendres*, *Scolopendra morſitans*, & les habitans du pays aſſurent que ſouvent ſa morſure n'eſt pas moins dangereuſe que celle de la Phalange. Quand cela ne ſeroit pas, car il paroît que M. Pallas n'en eſt rien moins que convaincu, ſa groſſeur & ſa figure ſuffiroit pour inſpirer de l'effroi à des perſonnes craintives. *P.*

Les *Puces* s'engendrent dans le bas-fonds

des environs du Wolga, & dans les maiſons en nombre ſi incroiable, que tous les troupeaux, & toute la belle moitié du genre humain ne ſuffiroient pas pour leur donner de l'occupation. Lorſqu'on s'arrête quelque-tems en été dans le voiſinage de ces bas-fonds, l'on ne tarde pas à être accablé par ces incommodes animaux, & ils s'attachent au nez des malheureux chevaux qui paiſſent dans les environs, en ſi grande quantité qu'il en paroît tout noir. Les autres inſectes domeſtiques tels que les *Grillots* & les *Blattes* abondent ici autant qu'en aucun autre endroit, & la petite *Teigne* ou *Blatte aſiatique* * qui commence auſſi à s'établir en Sibérie, s'étend depuis Aſtrakan juſques dans les villes ſituées au-deſſus. *P.*

La flora des environs de Zarizyn eſt à la vérité plus riche que dans les Steppes ſituées plus bas; mais elle n'eſt remarquable que par les plantes printannieres: car dès le mois de Mai toutes les herbes & plantes commencent à ſâner ſur les hauteurs, & dans les deux mois

* C'eſt la *Blatta aſiatica*, *Pall.* qui, depuis que le commerce de la Chine a été r'ouvert, a commencé à s'étendre en partant de l'eſt par-deſſus toute la Sibérie; & comme cet inſecte eſt ſi petit & ſi plat qu'il peut ſe cacher dans la moindre fente, il eſt preſque inévitable qu'avant qu'il ſoit peu, la Ruſſie n'en ſoit incommodée. *P.*

d'été qui ſuivent, tout eſt comme brûlé par le ſoleil, juſqu'à ce que les pluyes tardives en faiſant pouſſer de nouveau toutes les eſpèces d'Abſynthes, les Pattes-d'oies, les Arroches, les Kalis, *Salſola Lin.*, & autres plantes de la même famille, qui ſe plaiſent dans un ſol pénétré de ſel, & qui ont pû réſiſter, par l'abondance des ſucs dont elles ſont fournies, à l'inſupportable chaleur & à l'extrême ſéchereſſe, ramènent une nouvelle flora d'automne. La *Tulipe*, *Tulipa Geſneri*, très-commune dans ces contrées, prête au printems à toutes les campagnes & aux lieux élevés une parure dont la beauté ne ſauroit ſe décrire, mais qui ne dure pas au-delà de neuf jours. Les tulipes d'un rouge foncé ſont les plus précoces ; celles qui ſont d'un jaune couleur-de-ſoufre viennent peu après s'entremêler en grand nombre avec les premiers ; mais l'on n'en voit jamais de blanches ni de panachées. Les jeunes garçons parcourent les champs dans cette ſaiſon pour en arracher les oignons de ces tulipes, & les mangent avec avidité. La feuille encore jeune de la *Rindera tetraſpis* qui pouſſe en abondance immédiatement après la tulipe, fournit un légume ſain & agréable au goût, quoiqu'un peu amer, & peut tenir lieu de choux. P.

Il y a beaucoup de ſources martiales au-

tour de Zarizyn, dont quelques-unes ſont fort recherchées par les habitans, qui, dès que les hautes eaux du Wolga ont ceſſé de les couvrir, viennent en grand nombre en puiſer, & les préfèrent à toute autre boiſſon, à cauſe de leur fraicheur & de leur pureté; elles provoquent d'ailleurs les urines. Il paroît que cette eau contient des molécules ferrugineuſes ſans acides, & lorſqu'on la fait bouillir avec du thé elle ne noircit point du tout. L'uſage que M. Pallas & pluſieurs autres firent de ces eaux vers le printems, leur aiant, en quelque façon, ébranlé toutes les dents, ils ſe virent forcés de donner la préférence aux eaux impures du Wolga. P.

Il faut mettre au nombre des établiſſemens les plus utiles qui exiſtent dans les environs de Zarizyn la manufacture de ſoie, appartenante à la couronne; elle eſt placée à ſept werſts de l'embouchure ſupérieure de l'*Achtuba*, & jouit de tous les avantages qu'il ſoit poſſible de déſirer. Les *Mûriers*, *Morus tatarica*, y viennent au point de former des forêts, & ſont entremêlés d'arbres d'eſpèces différentes. Quand aux mûriers, ils fourniſſent une très-bonne nourriture aux vers-à-ſoie. Le ſeul inconvénient auquel l'éducation de ces vers ſoit ſujette, c'eſt que le tems où ils viennent à éclore eſt preciſément celui où le

Wolga, & avec lui l'Achtuba franchiſſent leur lit, & inondent la contrée, de ſorte que les ouvriers ſont obligés de ſe ſervir de petites barques pour aller cueillir les feuilles de mûrier dans les bois, & qu'il arrive ſouvent que des journaliers pareſſeux ne rapportant pas aſſez de feuilles, laiſſent périr les vers faute de nourriture. Perſonne ne ſe rappelle que ces mûriers ayent été plantés, & l'on n'a rien trouvé d'écrit à ce ſujet. Les ruines de bâtimens conſtruits en pierre, dont toute la Steppe eſt pour ainſi dire parſemée, laiſſent très-facilement conjecturer que la plantation de ces arbres eſt due aux Tartares qui habitoient ci-devant ces Steppes, & dont la horde étoit connue ſous le nom de *Horde d'or*. L.

Le fruit de ces mûriers ſauvages ne le céde gueres à celui des mûriers de jardin; il parvient à maturité dès le mois de Juin. On peut en recueillir alors une très-grande quantité, & l'on a trouvé depuis bien du tems que le jus qu'on en exprime devient très-ſpiritueux pas la fermentation, & qu'on peut en tirer un eſprit de vin ſinguliérement violent & fort agréable, dont l'odeur a beaucoup de rapport à celle de l'eau de la reine d'Hongrie. P.

L'on voit à quarante werſts de la plantation de vers-à-ſoie ſur le bord de l'Achtuba.

les débris d'une très-ancienne ville, autrefois, à ce qu'on croit, la réſidence d'Achmet roi de la grande Tartarie, ou la capitale de la *Horde d'or*, capitale appellée par les Ruſſes *Zarewi Pody*. Mais on n'y voit plus aucun reſte un peu entier, ni même reconnoiſſable, d'aucun édifice conſidérable, tout aiant été détruit de fond en comble. L'on rencontre çà & là, quelques Kurganes ou tombeaux élevés, conſtruits en briques; & l'on voit au pied d'une colline un lac d'eau douce, au bord duquel on aſſure que la femme d'un roi avoit établi ſa demeure. L'on montre ſur la colline la plus élevée de toute la contrée la place où l'on prétend qu'étoit bâti le palais des rois, ce que la grande étendue de ſes ruines, & la vaſte enceinte des avant-cours dont il eſt environné, ainſi que la beauté de ſa ſituation ſemblent confirmer. Les ruines de cette ancienne réſidence occupent en longueur un eſpace de 38 werſts, en ſuivant toujours le bord de la Steppe, tandis qu'elles n'embraſſent qu'un ſeul werſte en largeur. Les Tartares diſent cependant que l'on rencontre en avançant dans la Steppe du Jaïk, juſqu'au Jaïk même, quantité d'autres ruines de petits édifices bâtis en briques. On ſait par l'hiſtoire que cette capitale de la grande Tartarie fut détruite l'an 1462 de notre ère par le grand-

Duc Iwan Baſiliowitz, ayeul du Czar du même nom ; & que quelques années enſuite, elle fut raſée juſqu'aux fondemens par les Tartares Nagays. Gm.

La nature ſalée & nitreuſe du ſol dans tout cet eſpace de terrein y produit le *Harmel* ou la *Rue ſauvage*, (*Harmala*,) & le *Zygophyllum Fabago*, en ſi grande abondance que tout eſt couvert de leurs tiges deſſéchées, & qu'il n'eſt plus poſſible de reconnoître les fondemens des anciens édifices. Ceux qui craignent les ſerpens doivent bien ſe garder de ſe rendre dans les lieux que nous décrivons, car on ne ſauroit y marcher dix pas ſans faire lever quelques-uns de ces reptiles, & l'on entend de tous côtés leurs ſifflemens partir d'entre les pierres & les tas des décombres : ce ne ſont cependant pour la plûpart que d'innocentes couleuvres, & des ſerpens aquatiques tout noirs. P.

Le *mont Bogda* * remarquable par le lac ſalé qui s'y trouve, eſt ſitué à 140 werſts de Zarizyn, bien avant dans la Steppe du Jaïk.

---

* Les Kalmoucs lui donnent le nom de *Bogdo-Oola*. *Bogdo* déſigne chez eux & chez les Monguls quelque choſe de ſupérieur, de monarchique ; & c'eſt dans ce ſens que ces peuples appellent le ſouverain de la Chine *Bogdo-Chan*, c'eſt-à-dire Chan ſuprême.

Rélativement au lac-ſalé, le mont ſe dirige en droite ligne du ſud à l'oueſt; il a vers ſa baſe à-peu-près huit werſts de circonférence, & paroît avoir à vue d'œil environ 70 toiſes de hauteur. On apperçoit dans les fentes & dans les eſcarpemens de cette montagne des couches de ſable & d'argille qui ſe ſuccédent alternativement, & un bol rouge très-beau. La baſe du tout eſt une pierre calcaire; on y rencontre auſſi des carriéres entiéres de gypſe & d'albâtre, qui, à parler généralement, ne ſont nulle part auſſi communes dans les provinces méridionales de l'empire Ruſſe, que dans les lieux où les mines de ſel rendent plus richement. * On trouve ſur le ſommet du *Bogda* de grands tas de pierres. On en a profité anciennement pour élever un temple kalmouc ou Zaza. Il exiſte quantité de ces Zazas dans les lieux où les Kalmoucs font leurs migrations; comme par exemple dans la Steppe de Kuban aux bords de la Sarpa, dans celle du Jaïk, vis-à-vis de Dmitrewsk &c. C'eſt dans ces temples que les Kalmoucs font

* On trouve auſſi çà & là dans les couches d'argille des ſélénites qui ſe montrent dans la pente de la montagne, & les Kalmoucs prétendent avoir trouvé quelquefois en différens endroits dans ces mêmes pentes, de gros cubes de ſel de cuiſine très-dur, qui reſſembloient au plus fin cryſtal. P.

leurs offrandes à leurs Burchanes; ils vont y poſer de l'argent, des livres uſés de veilleſſe, des idoles, ne fuſſent-elles que peintes ſur de la toile, ou même déja entiérement gâtées. Nombre d'entre eux, lorſqu'ils paſſent devant un *Zaza*, & qu'ils n'ont rien ſur eux avec quoi ils puiſſent témoigner leur reſpect à leurs divinités imaginaires, déchirent un pan de leur habillement, ou arrachent un morceau de cuir de leurs bottes ou une touffe de crin de leurs chevaux, & vont y poſer ces miſeres ou autres choſes pareilles, en guiſe de préſent. Gm.

On obſerve à une petite diſtance de la partie méridionale & derriere le Bogda, dans un terrein uni, une caverne qui s'enfonce diagonalement en terre en ſerpentant & en formant diverſes galeries. On prétend que cette caverne étoit autrefois d'une profondeur énorme; mais actuellement les ſables en ont comblé la plus grande partie. Elle eſt en ſingulière vénération chez les Kalmoucs. Ils vont y poſer de l'argent, des habillemens entiers, des fléches, des arcs, des cottes de maille, des liturgies, ou ſeulement des feuillets de pareils livres, des morceaux de toile ſur leſquels il y a des caractères écrits en langue de Tungut, & des idoles. Ils ont en général une grande vénération pour tout le mont Bogda. Il n'en eſt pas un qui, lorſqu'il paſſe devant cette mon-

tagne,

tagne, ne prenne une pierre tout au bas, pour la porter au ſommet, où il à ſoin d'aller faire ſa priere, proſterné contre terre, & qui n'y laiſſe ou une piéce de monnoie ou un morceau de ſon habit pour ſigne de ſon reſpect. Car ils ont ſur ce qui concerne le Bogda les idées les plus extraordinaires, & racontent en conſéquence l'hiſtoire ſuivante.

Ils prétendent que le *Bogda* étoit autrefois au bord du Jaïk, & que deux ſaints Kalmoucs formérent le deſſein de le tranſporter ſur la rive du Wolga. Avant de mettre la main à cette pénible opération, ils paſſérent bien du tems en jeunes & en prieres, enfin ils parvinrent à charger effectivement la montagne ſur leurs épaules; ils avoient même déja fait une bonne partie du chemin & ils étoient parvenus juſques dans le voiſinage du Wolga, lorſque l'un des deux ſaints ſe ſouilla par une mauvaiſe penſée, d'autres traditions rapportent qu'il ſe laiſſa même aller à un acte d'impureté, & que dès ce moment ſes forces l'aiant abandonné, il ſuccomba ſous le poids de la montagne, & fut renverſé ſur la terre qu'il baigna de ſon ſang, ce qui produiſit la couleur rouge qu'on apperçoit dans un des côtés du Bogda, lequel reſta là, parcequ'il ne fut plus poſſible au compagnon de le trainer plus loin à lui tout ſeul. Gm.

Le lac ſalé, (*Buſskunzatzkoi*), s'étend à 16 werſts en longueur, & à 9 dans ſa plus grande largeur; ſa circonférence eſt de 40 werſts. La couche ſupérieure du ſel peut avoir cinq pouces d'épaiſſeur. * Ce ſel eſt blanc comme de la neige, & de meilleure qualité que celui d'Aſtrakan, car il ne contient pas autant de ſel amer & par conſéquent ne ſe fond pas auſſi facilement. On rompt ce ſel, on le met en petits morceaux, qu'on nettoye bien dans la même eau ſalée, enſuite on en fait des tas; lorſque l'eau ſalée en eſt écoulée, & que les vents les ont bien deſſéchés, on charge ce ſel ſur des charrettes, & on le mène au Priſtan. La nature des vents qui regnent pendant l'opération importe beaucoup aux ouvriers, car les vents du nord exercent leur

* Tout le lac a très-peu de fond; & lors même que le vent en pouſſe l'eau ſalée vers l'un des bords & l'y accumule, un homme qui s'y promèneroit à gué, n'en auroit pas au-deſſus de la ceinture dans les endroits les plus profonds. La croûte de ſel qui s'y forme annuellement, parvient, dit-on, juſqu'en automne à la hauteur de trois pouces, même juſqu'à un pan, & devient aſſez compacte. Il y a pluſieurs de ces couches l'une ſur l'autre, mais toujours ſéparées par une couche de limon qui s'étend chaque hiver ſur la couche formée pendant l'été qui a précédé. Les inférieures ſont dures comme de la pierre; auſſi les ouvriers employés ici à rompre le ſel, n'enlevent-ils d'ordinaire que la croûte ſupérieure, qui leur donne moins de travail. *P.*

empire avec violence ſur les eaux du lac, & il faut qu'ils attendent les vents du ſud, s'ils ne veulent pas avoir double peine. Il ne laiſſe pas d'y avoir au-tour de ce lac ſalé une ſuffiſante quantité de ſources d'eau-douce qui entretiennent les puits que l'on a creuſés dans les vallées qui environnent le Bogda. L'entrepôt du ſel ou Priſtan eſt ſitué à 60 werſts du lac, de ſorte que les voitures attelées de bœufs peuvent s'y rendre & en revenir en cinq jours & celles qui ſont trainées par des chevaux en trois. Gm.

Les Kalmoucs racontent dans leurs réveries qu'un jour leur *Dalai Lama*, qu'ils regardent comme immortel, ſelon leurs idées ſur la tranſmigration des ames, ayant fait ſon diner dans ce lieu, & répandu par terre un reſte de ſauce ſalée, cette ſauce avoit produit ce lac qui s'étoit augmenté peu à peu. Ils ajoutent en même-tems que la montagne s'étoit pareillement agrandie au point où elle ſe trouvoit, à cauſe que le même Dalai Lama y avoit ſouvent pris ſon repos pendant la nuit.

Mais ce qui rend le mont Bogda réellement digne d'attention, c'eſt qu'il ſe trouve abſolument iſolé ſur une Steppe unie & ouverte, & qu'il eſt rempli de pétrifications qui doivent leur origine à des corps qui n'ont pu vivre ailleurs qu'au fond de la mer. Cette

montagne paroît être une preuve bien palpable, que ce qui eſt actuellement continent a été autrefois ſous les eaux. Toute la contrée au-deſſous du Wolga, qui ſemble n'être qu'un amas de coquillages, & la nature ſalée des Steppes du Jaïk & de Cuban viennent à l'appui de cette opinion. De plus la Steppe eſt plus élevée en avant de la montagne du côté de Zarizyn, & plus baſſe par derriere du côté d'Aſtrakan. Gm. — La pierre de ſable dont eſt compoſée la partie ſupérieure de la montagne vers l'occident avoit, à ce qu'il paroît, en divers endroits, des places d'une nature plus molle, qui ſemblent avoir été rongées par les eaux qui y ont formé de petites cavernes arondies & des eſpèces de grottes. La forme qu'a priſe cette pierre de ſable fait connoître au premier coup-d'œil que c'eſt néceſſairement le choc des vagues dont elle étoit battue, dans le tems que la Steppe qui l'environne étoit mer, qui la lui a donnée, car ces cavités n'exiſtent pas dans toute la hauteur de l'eſcarpement. P.

Les *Tartares Truchméniens* ſujets des Kalmoucs, ont dreſſé leurs habitations à *Saskol*, immédiatement au-deſſous du Bogda, tout au bord de la Steppe. Quelques auteurs attribuent leur établiſſement dans ce pays à *Saiſang Chorling* qui vint le premier du pays des *Mo-*

guls en Ruſſie, l'an de notre ère 1593, avec 50 mille Kibitks & 300 familles de Truchméniens, qu'il rencontra chemin-faiſant, & qu'il obligea de revenir avec lui. D'autres croient que la choſe a été effectuée beaucoup plus tard par *Ajuka Kan*, & que ce n'eſt que depuis ſon regne que ce peuple fut reduit en eſclavage par les Kalmoucs. Les Truchméniens vivent à la maniere de ces mêmes Kalmoucs, & profeſſent la religion mahométane, ils parlent un idiôme tartare qui leur eſt particulier, quoiqu'ils s'entendent avec les Tartares d'Aſtrakan. Ils ſont de grande taille, & leur teint loin d'être brun ou bazané peut paſſer pour blanc. Ils ſe raſent la tête comme les Tartares d'Aſtrakan & ſont habillés de même. Il y a beaucoup d'artiſtes parmi eux, & ils ont généralement la réputation d'être de bons économes. Ils ſont auſſi plus riches que les Kalmoucs & meilleurs ſoldats. Gm.

Il s'eſt établi, il y a peu d'années, ſur les bords du ruiſſeau de Sarpa une belle colonie de freres Moraves, à laquelle ſes fondateurs ont donné le nom de *Sarepta*, qu'ils ont emprunté de la Bible. L'époque de cet établiſſement date de 1765, & c'eſt dans cette année que la cour impériale lui concéda les priviléges les plus diſtingués. Ce furent cinq de ces ſoi-diſant freres qui en jettérent les premiers

fondemens, aiant été députés pour reconnoitre & choiſir dans ces environs le terrein qui devoit être aſſigné à la colonie ainſi que l'emplacement du chef-lieu. Depuis lors elle s'eſt accrue chaque année de familles de la dite unité, qui ſont venues volontairement ſe raſſembler dans ce lieu en qualité de colonies, tellement qu'en 1773 on y comptoit déja 250 perſonnes des deux ſexes, & ce nombre s'accroît encore annuellement par quelques nouveaux arrivés. Le chef-lieu n'eſt point encore entiérement bâti, du moins ſelon ce que comporte le plan qui en a été dreſſé, mais il conſiſte déja, (en 1773,) en un nombre aſſez conſidérable de maiſons très-bien conſtruites, partie en bois, partie en briques & en charpente. P.

Le bâtiment le plus apparent & le plus vaſte, c'eſt la maiſon de prieres, elle a deux étages avec une petite tour décorée d'une horloge. Tout auprès ſont deux autres grands bâtimens, dont l'un eſt occupé par les freres & l'autre par les ſœurs qui ne ſont point mariés; * & il ne leur eſt permis d'entrer dans les

* Ils ſont tous obligés de s'entretenir de leur propre travail & de remettre chaque ſemaine une portion ſtipulée du produit de ce travail au ſupérieur de leur maiſon, le ſurplus ils le gardent pour eux. Gm.

liens ſacrés du mariage qu'avec la permiſſion de leurs ſupérieurs, qui ne la leur accordent pour l'ordinaire qu'aſſez tard. Il ſe trouve dans le nombre des premiers quantité de bons artiſans, tels que tailleurs, cordonniers, bonnetiers, tanneurs, menuiſiers, ferruriers, boulangers, peauſſiers, orfévres, &c. auxquels il faut ajouter les ouvriers d'une manufacture où l'on fabrique des mouchoirs, des étoffes mi-ſoie, des toiles de cotton, & des toiles de lin en différentes couleurs; toutes ces fabrications, ainſi que tous les ouvrages de main, ſont de très-bonne qualité, mais ſe vendent, ſuivant la coûtume des autres établiſſemens des Herrehuters, à un prix aſſez-haut. --- Les filles gagnent leur vie à coudre, à tricoter, à filer du cotton & à blanchir le linge. L'une & l'autre maiſon ont auſſi ſur le derriére des bâtimens conſidérables qui en dépendent, & qui ſont deſtinés à différens beſoins économiques, particuliérement des étables où l'on tient des vaches, des bêtes de trait, & d'autres deſtinées pour la boucherie. P.

Les autres bâtimens publics de la colonie, ſont une auberge pour les étrangers avec une brandevinnerie; une fonderie de chandelles, une fabrique de ſavon; la boutique ou la douane, avec la fabrique de tabac; la pharmacie, plus un moulin à farine & à ſcie, pour

le ſervice duquel on a reſſerré les eaux de la Sarpa par le moyen d'une digue. Il n'y a qu'une dixaine de maiſons bourgeoiſes qui ont chacune un petit jardin potager; il s'en trouve outre cela un conſidérable à portée de la maiſon des freres, & un autre près de l'apoticairerie, qui ſert auſſi de demeure au medecin de la peuplade. Hors de l'endroit, le long de la Sarpa l'on a établi pluſieurs plantations de tabac qui ſont ici d'un très-bon rapport.

La colonie eſt fortifiée par un rempart muni d'un foſſé & de chevaux de friſe; on y a conſtruit ſix batteries de deux piéces de canon chacune. La Sarpa, & quelques rochers qui forment en différens endroits des eſcarpemens inacceſſibles, contribuent à rendre ce lieu plus ſuſceptible de défenſe par les avantages de ſa ſituation, de ſorte qu'il peut au moins paſſer pour très-fort, relativement aux peuplades qui habitent les Steppes. On y a mis une très-petite garniſon qui loge dans des caſernes; elle eſt formée par un détachement qu'on y envoye de Zarizyn & qui ſe reléve. P.

On a établi, à moins d'un werſt de la colonie, dans la partie élevée, ce qu'on appelle l'ouvrage avancé ou la ferme. On y éleve & entretient une quantité conſidérable de bétail & tout y eſt monté pour une aſſez forte culture. Immédiatement derriere ſe trouve une

ſource abondante qui fournit, au moyen des tuyaux qui l'y conduiſent, une eau excellente à tous les habitans du chef-lieu, & aux maiſons de la communauté. On a auſſi commencé l'établiſſement d'un village à deux werſts au-deſſus de la colonie, au pied des hauteurs qui accompagnent le Wolga; une autre ſource très-abondante qui ſe trouve dans cet endroit lui à fait donner le nom de *Schönbrunn*, (*Belle-fontaine*). Ce village n'étoit compoſé d'abord que de ſix payſans; mais il doit avoir été augmenté depuis juſqu'au nombre de vingt. Sa ſituation eſt agréable, & il poſſéde ſur la pente des montagnes une aſſez grande quantité de terres labourables avec quelques prairies. Mais vu la ſéchereſſe de tout ce diſtrict, il n'y a pas beaucoup à compter ſur la culture du bled, & les laboureurs ont tiré juſqu'à préſent leur meilleur profit du tabac. Le terrein a été généralement mal choiſi pour l'agriculture & n'eſt pour la majeure partie qu'un ſable aride. Il faut que les jardins potagers des habitans ſoient ſitués dans la partie baſſe, tout près de la Sarpa, ou bien ils ont beſoin d'être abondamment arroſés ſi l'on veut empêcher que tout ne ſoit brûlé dans le haut. Il n'y a point de plante que l'on pût, ſuivant toute apparence, y cultiver avec autant d'avantage que le *Lin*, puiſqu'on en trouve ici, de

même que dans les Steppes du Don, une grande quantité de ſauvage, & qu'il ſemble y être indigéne. P.

Les pêcheries du Wolga rendent auſſi à la colonie, qui poſſéde une part dans leur admodiation, & la Sarpa fournit auſſi des poiſſons communs, des carpes & actuellement des écreviſſes, dont la ſemence qu'on y a mis a très-bien réuſſi; mais la proprieté de cette petite riviere n'appartient pas en entier à la colonie, les habitans de Zarizyn lui en diſputent une partie. Le printems amène du gibier de riviere en abondance, & l'on peut ſe procurer en hiver des perdrix & des liévres en aſſez grande quantité. Tout fourmille au printems & en automne, particuliérement ſur la Sarpa, d'oies ſauvages & de différentes eſpèces de canards, dont il y en a beaucoup qui ſont dans l'habitude de nicher dans les roſeaux. P.

Les objets dont la colonie retire les produits en commun ſont la pêche; un nombreux bêtail, la culture des grains les plus indiſpenſables, mais qui ne ſuffit pas à ſa ſubſiſtance, & les plantations de tabac qui rendent aſſez bien; mais ſur-tout la diſtillation des eaux-de-vie qui eſt affermée de la couronne & qui rend conſidérablement. La fabrication des chandelles ne laiſſe pas d'avoir auſſi un aſſez bon débit; mais depuis que les hordes kal-

mouques ſe ſont diminuées le commerce des farines & la fabrique du tabac ſe ſont déja bien reſſentis de cette diminution. P.

Les maiſons ainſi que tous les édifices, relatifs aux établiſſemens dont nous venons de parler, ont été bâties par la communauté, qui en a payé tous les frais de la caiſſe générale. Les propriétaires de ces maiſons en payent dès à préſent (en 1773) la rente ſix pour cent par an. Et comme le fond principal conſiſte en un capital de quarante mille roubles dont la couronne a fait l'avance à la colonie ſans intérêt pendant dix ans, ces rentes annuelles feront déja rentrer dans la caiſſe pendant le cours de ces dix années franches les ſix dixiémes des avances. La colonie eſt obligée à l'expiration de ce terme de rembourſer la ſomme ſus-mentionnée ou d'en payer les intérêts; & ce n'eſt qu'au bout de trente ans qu'elle commencera de payer le cens ou la rente fonciere des terres qui lui ont été aſſignées & qui peuvent aller à environ quatre mille déſättines. Ce cens, la ſeule impoſition à laquelle la colonie pourra être ſoumiſe à été déterminé à vingt-cinq copéques par déſättines, & formera par conſéquent un revenu annuel de mille roubles. Ceux des colons qui veulent s'en retourner chez eux avant l'expiration des dix années franches ſont obligés de rembourſer à

la couronne la ſomme qui leur à été allouée pour les frais de voyages, laquelle ſe monte à trente-deux roubles par tête. Mais ces dix années écoulées, cette ſomme ſera regardée comme un don fait aux colons. *P.*

Indépendamment de tous ces avantages la colonie de Sarepta jouit excluſivement à toutes les autres colonies allemandes établies dans l'empire, de la prérogative de relever immédiatement de la chancellerie des tutelles, qui réſide à S. Petersbourg, & de ne dépendre d'aucune juriſdiction provinciale. Il y a des prépoſés établis pour la police intérieure, pris dans les membres de la colonie; ils ſont chargés de veiller aux intérêts & au bien général de toute la communauté, d'y maintenir le bon ordre, & de tenir un compte exact de ſes revenus & de ſes dépenſes. Il leur eſt aſſigné ſur ces mêmes revenus une penſion annuelle, ainſi qu'aux inſtituteurs ſpirituels, dont il y en a un qui prend le titre d'évêque, au médecin, & à quelques autres officiers ſubalternes de la communauté. Il y a de plus un ſurveillant & une ſurveillante pour préſider aux chœurs des freres & des ſœurs non mariés, & y maintenir parmi leurs ſubordonnés, conjointement avec l'inſtituteur ſpirituel attaché à chacun de ces chœurs, cette diſcipline rigide & cette conduite auſtère qui caractériſe cette

ſecte. On donne aux prépoſés un certain nombre d'aſſeſſeurs tirés de la communauté qui les élit, ils portent le titre de conſeillers. Ces derniers compoſent avec les inſtituteurs ſpirituels ou paſteurs, l'adminiſtrateur & le ſupérieur des freres non-mariés, une aſſemblée qu'on appelle le *Collége des ſurveillans*; ce corps ſoigne les intérêts temporels de la communauté, termine les différens, inflige la diſcipline eccléſiaſtique, & jouit d'un pouvoir aſſez illimité. Ils ont de plus un petit conſeil ſecondaire, appellé la *Conférence aſſiſtante*, devant lequel on porte les affaires de la communauté avant qu'elles parviennent à la connoiſſance de ce qu'on nomme le *Collége*. Enfin ils ont encore établi une aſſemblée de tous les habitans mâles adultes, qui ont été admis à la communion, ſous la domination du *grand conſeil commun;* il s'aſſemble d'ordinaire tous les mois, & chacun peut y propoſer ſon avis. On ne peut rien changer dans les arrangemens économiques ni dans les établiſſemens communs, ſans l'aveu de cette eſpèce de chambre-baſſe où il eſt d'uſage que tout ſe décide à la pluralité des voix. Les prépoſés ſont obligés de rendre compte de leur adminiſtration à ce grand conſeil, à la fin de chaque année. *P.*

Nous rapporterons encore quelque choſe des diverſes aſſemblées religieuſes, introduites

dans cette communauté. L'ordre de ces assemblées religieuses ne change jamais sans des raisons très-fortes, afin que chaque habitant de la colonie puisse régler ses occupations & son travail en conséquence, & ne se trouve pas dans le cas d'en négliger aucun. Les assemblées qui se tiennent sont tantôt publiques, & ouvertes à toute le monde, même aux Kalmoucs, tantôt particuliéres pour les communians, ou aussi pour les chœurs des freres & des sœurs non-mariés, ces dernieres sont ce qu'on appelle la congrégation des chœurs. Suivant l'ordre établi, il se tient dans la semaine deux assemblées par jour, & le dimanche trois jusqu'à quatre. Pendant l'hiver les assemblées des jours ouvriers sont remises au soir, de façon que la premiere assemblée se tient à sept heures; & lorsquelle est publique elle est appellée *l'Heure de la lecture*; parce qu'on est dans l'usage d'y faire à haute voix une lecture soit de la bible, soit de quelque autre livre de dévotion, ou quelquefois de discours ou de sermons qui ont été déja prononcés. Il arrive pourtant aussi quelquefois que l'on prêche dans cette même assemblée, particuliérement le mercredi & quelquefois le vendredi. Mais cette assemblée n'est pas toujours générale; car deux fois la semaine, & en certains tems trois fois, les communians ou la fraternité de la sainte

Céne tient ſes aſſemblées de dévotion, dans leſquelles on chante communément un hymne ſaint; on lit auſſi quelquefois les nouvelles ſinguliérement intéreſſantes qu'on a reçues des freres répandus dans les autres pays. En été cette premiere aſſemblée du ſoir eſt transférée à huit heures du matin ; mais la ſeconde aſſemblée eſt fixée l'été comme l'hiver à neuf heures du ſoir & s'appelle *l'heure du chant*, parce qu'on y chante des verſets de différens cantiques ſacrés. — Les aſſemblées du dimanche ont leur ordre particulier ; ſavoir, à huit heures du matin, les litanies de l'égliſe, c'eſt-à-dire, une priere publique & ſolemnelle, à dix heures, ſermon, & à huit heures du ſoir ce qu'on appelle *l'Heure de la commune*, qu'on peut auſſi compter comme un ſermon. *P.*

La ſainte Céne ſe célebre de quatre en quatre ſemaines, après avoir été précédée d'une confeſſion ſpéciale & très-rigide, & de l'abſolution. Cette confeſſion privée ſe nomme dans la ſociété le *Parler*; c'eſt celui qu'on appelle l'adminiſtrateur qui entend cette confeſſion dans chacun des chœurs, & qui exerce dans cette fonction la plus grande partie de ſon autorité. La totalité des communians reçoit la Céne en même-tems, & les eccléſiaſtiques adminiſtrans, qui ſont choiſis, de même que pour chaque aſſemblée, par le grand-prêtre

ou évêque, parmi les adminiſtrateurs & les prépoſés ſont alors en robes blanches; tandis que dans les actes ordinaires de dévotion ils prêchent en habit ſéculier de couleur, aſſis devant la table. *P.*

Ce qu'on nomme *Congrégation de circonſtance pour les chœurs*, * ou les prieres extraordinaires des freres & des ſœurs non-mariés ſe tiennent à la volonté de chaque répartition ou bien au bon plaiſir de l'adminiſtrateur. Au lieu de ſacriſtains, que les réformés appellent marguilliers, ils ont à Sarepta des ſervans de ſalle, comme ils les nomment; ce ſont eux qui donnent au ſon de la cloche le ſignal pour annoncer les aſſemblées publiques, qui allument les flambeaux dans les aſſemblées du ſoir, & qui ſont encore chargés de veiller à ce que tout s'y paſſe dans l'ordre, & qu'il ne s'y gliſſe aucune perſonne qui ne ſoit pas en droit d'y aſſiſter. Le ſignal pour les aſſemblées particuliéres des communians ſe donnent toujours au ſon du clairon ou de la trompette afin qu'on puiſſe d'abord les diſtinguer des aſſemblées publiques. *P.*

Outre

* Les garçons ſont partagés en différens chœurs ou répartitions; il en eſt de même des filles, & c'eſt pour cela que leurs heures de prieres ſont appellées *Congrégations des chœurs.* Gm.

Outre les congrégations de circonſtances, dont nous avons parlé, ils ont encore ce qu'ils appellent entre-eux *Repas de charité*, (*Agapes*), où l'on préſente aux aſſiſtans, dans la ſalle même qui ſert d'égliſe, du thé avec du pain blanc. Cette collation eſt accompagnée d'une muſique & l'on y chante des cantiques ſpirituels. L'excluſion de ces Agapes eſt regardée comme le ſecond dégré de peine eccléſiaſtique, qui eſt ordinairement précédée de la privation de la ſainte Céne. Elles ſe tiennent habituellement de quatre en quatre ſemaines, c'eſt-à-dire les veilles de communion, & dans les plus grandes fêtes. Ils ne font pas uſage de l'exorciſme dans leurs baptêmes, ſi l'enfant à baptiſer eſt un garçon, il eſt tenu ſur les fonds par le ſupérieur des freres non-mariés, & ſi c'eſt une fille, par une ſœur non-mariée. Ils admettent auſſi des parrains & des marraines comme dans d'autres égliſes. L'enfant eſt ondoyé par trois repriſes ſur la poitrine. Gm. Qui ne croiroit que des exercices de piété ſi fréquens & ſi variés n'amortiſſent chez eux toutes les paſſions, & ne fiſſent de tous les membres d'une pareille ſociété autant de modéles d'une vie ſainte. Cependant l'homme ne ſe montre encore que trop ſouvent à découvert parmi eux, & l'excellent ordre établi dans ce qui concerne la partie économique & civile

de cette ſociété en préſente encore toujours le côté le plus favorable. *P.*

Les *Enterremens* ſe font ſans aucune eſpèce d'appareil. On n'entend ni plaintes, ni gémiſſemens, on ne voit point de vêtemens de deuil; on ſe pare au contraire ce jour-là plus que de coûtume, & l'on manifeſte par-là la ſatisfaction qu'on éprouve de ce qu'un homme vient encore d'avoir le bonheur d'atteindre le bout de ſa carriere. Le jour de pâques toute la communauté ſe rend de grand matin au cimetiere pour y célébrer un office. Gm.

Quoique la colonie de Sarepta ait eu le malheur d'être envahie & ravagée au mois d'Août 1774, par l'eſſaim le plus nombreux des rébelles du Jaïk, la deſcription que nous venons d'en donner n'en ſera pas pour cela moins admiſſible pour l'avenir, vû que les freres qui l'habitoient ont été aſſez heureux, en perdant à la vérité la meilleure partie de leurs biens, de ſe ſauver, les uns par eau, les autres par terre à Aſtrakan; & que le zèle & l'activité de ce petit troupeau, ne tarderont certainement pas de relever ſous la protection d'une ſouveraine qui eſt la mere de ſes ſujets, leurs premiers établiſſemens dont une partie a beaucoup ſouffert, il eſt vrai, des ravages de ces brigands, mais dont au moins les bâtimens ont échappé à la fureur des flammes. P.

Le long de la rive gauche ou occidentale de la Sarpa s'étend dans la partie méridionale des Steppes, en décrivant quantité de baïes & de promontoires, un terrein élevé, qui, vu de la partie baſſe de la Steppe, paroît une chaîne de collines ou de montagnes ſécondaires; mais ce qu'on prend pour des montagnes n'eſt dans la réalité que le talut ou la rampe eſcarpée d'un terrein beaucoup plus élevé qui préſente une autre plaine un peu inégale, & qui venant du nord s'abaiſſe tout-à-coup vers les déſerts ſalés, arides & argilleux du Wolga & du Kuman, & prend la forme d'un rivage entre-coupé tantôt par des ravines qu'ont formé les ſources, ou la fonte des neiges, tantôt par de larges vallées qui fourniſſent à la Sarpa la plus grande partie de ſes eaux. Ce rivage élevé s'étend de Sarepta le long du Wolga, en remontant vers le nord, juſqu'à la *Jelshanka* du milieu, puis il ſe change en rochers calcaires près de la haute *Jelshanka*, & s'accroiſſant en hauteur par des couches de terrein aſſez conſidérables, auſſi-bien vers Zarizyn qu'en tirant du Wolga vers le Don, il s'éleve toujours d'avantage, de façon qu'il occupe de ce côté-là toute la largeur du pays qui ſe trouve entre les deux basfonds, dans leſquels coulent les deux fleuves; mais il s'abaiſſe tout-à-coup à la rive droite du

Wolga, de maniere que toute la Steppe ſituée à la gauche de ce fleuve conſerve, non ſeulement ici, mais en remontant juſques vers la riviere de Jeruslan, à l'exception de quelques places élevées très-près du fleuve, le même niveau & la même nature de terrein que la vaſte Steppe méridionale. P.

Cette élévation ſubite du terrein, ce talus ſablonneux & eſcarpé de la partie ſupérieure vers la Steppe, les baïes & les promontoires que ce talus décrit, & plus encore la nature ſalée de la Steppe inférieure dont le ſol argilleux eſt ſi abondamment entremêlé de coquillages, donnent lieu à des conjectures géographiques très-vraiſemblables, non ſeulement ſur l'ancien état tant des Steppes du Kuman, que de celles des Kalmouks & du Jaïk, qui ſe reſſemblent par-tout ſi parfaitement, mais auſſi ſur l'extenſion de la mer Caſpienne dans les anciens âges du monde, & ſur la communication qui a pû exiſter entre cette mer & la mer noire; conjectures qui s'accordent ſingulièrement avec les idées que Tournefort, reconnu pour habile obſervateur, * a cru pouvoir mettre en avant, non ſans beaucoup d'apparence de vérité, ſur l'ancienne ſépara-

* Rélation d'un voyage au Lévant, tom. I, pag. 80. tom. II, pag. 63.

tion de la mer noire d'avec la mer méditerranée ; sur l'accroissement des eaux de la premiere beaucoup au-dessus du niveau de la seconde, & sur l'écoulement de ces eaux dans la mer méditerranée, probablement du tems de Deucalion. P.

Cette multitude de coquillages épars sur toute la Steppe du Jaïk, des Kalmoucs & du Wolga, coquillages qui sont en tous points les mêmes que ceux, qu'on trouve dans la mer Caspienne & qu'on ne rencontre jamais dans les rivieres ; cette uniformité du terrein dans toute l'étendue de ces Steppes, lequel ne présente par-tout, hors les places couvertes de sable volant, qu'un pur sable lié avec de la vase du fond de la mer, ou une argille jaunâtre sans la moindre trace de gazon, & sans couches de terres minérales, jusqu'à un lit d'argille, auquel on ne parvient que dans une profondeur assez considérable ; cette salure générale de ce sol, produite, pour la majeure partie, par un sel de cuisine ; ces innombrables bas-fonds & lacs salés, sur-tout aussi cette égalité continue du terrein dans tous ces vastes déserts, sont des preuves inconteſtables qu'ils doivent nécessairement avoir été couverts autrefois par les eaux de la mer Caspienne ; & quoique ces plaines aient été abandonnées depuis nombre de siecles par la mer,

il eſt arrivé, ſoit par un effet de l'aridité de leur poſition dans un climat fort chaud, ſoit par celui de la ſalure qui leur eſt inhérente & qui s'y trouve maintenue par la nature argilleuſe de la couche inférieure, enfin ſoit parce que par une ſuite de cette proprieté elles ont toujours produit uniquement des plantes de la nature de celles qui demandent une terre ou des eaux ſalées, & qui par conſéquent ne rendent dans leur deſtruction que peu de terre & d'autant plus de ſel, il eſt arrivé, dis-je, que ces plaines n'ont point encore pû ſe couvrir de terre végétale ou de gazon, ni d'aucune ſorte quelconque de bois. P.

Il eſt enſuite très-manifeſte que le terrein élevé qui s'étend le long de la Sarpa, entre le Don & le Wolga, ainſi que les hauteurs du diſtrict qu'on appelle l'*Obtschei-ſirt*, entre le Wolga & le Jaïk ont été les anciennes côtes de la mer d'Hyrcanie lorſqu'elle jouiſſoit encore de toute ſon étendue. Car c'eſt dans ces hautes terres que les terreins diſpoſés par couches commencent à ſe montrer, que la ſalure générale du ſol diſparoît, que ſa ſuperficie ſe couvre d'un gazon épais, & offre une couche ſupérieure de terre noire aſſez épaiſſe; & que les coquillages marins particuliers à la mer Caſpienne, ne ſe montrent plus nulle part. Et ſi l'on rencontre plus haut le long du Wolga, là où les

terres élevées commencent à devenir plus montagneuſes, des bancs entiers de coquillages & de coraux, ils proviennent néceſſairement d'une inondation du globe & bien plus forte & bien plus ancienne, d'autant plus que les productions marines renfermées dans ces couches ſont toutes de la nature de celles qui ne ſe trouvent ni dans la mer Caſpienne, ni dans la mer noire, mais ſeulement dans les profondeurs de l'océan. P.

On peut demander à juſtes titres par quel événement naturel la mer Caſpienne, qui reçoit par les fleuves qui s'y rendent, un volume d'eau aſſez égal, à celui qu'elle perd par l'évaporation, puiſqu'on n'y remarque plus, depuis tant d'années, une diminution bien ſenſible, a pu en perdre en une fois un volume aſſez conſidérable pour mettre à ſec un eſpace de terrein qui eſt très-certainement de paſſé quinze toiſes plus élevé que le niveau actuel de cette mer & d'une auſſi vaſte étendue que le ſont les plaines des déſerts qui régnent depuis le bas-Don juſqu'au Jaïk, & depuis le Jaïk juſqu'au lac Aral, & derriere ce lac vers les monts Urals, qui ſont un prolongement méridional des monts Moguldshariens? Si l'on admet la ſuppoſition que Tournefort a rendue très-vraiſemblable, ſavoir que les montagnes du Boſphore de Thrace ne faiſoient qu'une

ſeule & même maſſe & formoient une digue qui ſéparoit la mer noire de la mer méditerranée, de maniere que la premiere de ces mers qui recevoit dans ſon ſein d'auſſi grands fleuves que le Danube, le Dnieſter, le Nieper, le Don & le Kuban, offroit au milieu des terres un lac immenſe dont le niveau ſe trouvoit beaucoup plus élevé que celui de la mer méditerranée & de l'océan; que par la rupture de cette puiſſante digue, occaſionnée ſoit par l'action ſucceſſive des eaux, ſoit par un tremblement de terre, les eaux de la mer noire ſe ſont verſées avec impétuoſité dans la mer méditerranée, pour ſe mettre à ſon niveau, & que la premiere chûte de cet énorme torrent ait occaſionné ces inondations qui, ſelon les plus anciens monumens de l'hiſtoire, ont déſolé une partie de la Grece & les isles de l'Archipel; on parviendra non ſeulement à expliquer cette diminution de la mer Caſpienne; mais les traces viſibles qui ſubſiſtent de l'ancienne hauteur de la derniere de ces mers donneront encore bien plus de poids à l'opinion de Tournefort. P.

C'eſt dans ces mêmes tems que les *Chiens de mer*, les différentes eſpèces d'*Eſturgeons*, le *Sauclet*, (*Atherina*), l'*Aiguille de mer* ou *Gazone*, (*Syngnathus pelagicus*), & les coquilles appellées *Peignes*, ont pû ſe rendre dans

la mer Caſpienne, qui par ſa poſition actuelle, eſt trop éloignée de toutes les autres mers, pour que ces différens êtres vivans ayent pû y parvenir. Auſſi-tôt que la mer noire eut trouvé moyen de verſer ſes eaux dans la méditerranée par la Propontide, la premiere chûte de ſon niveau convertit une grande partie de ſes bords peu profonds & plats en Steppes ſalées. La mer Caſpienne qui ne tenoit à la mer noire que par un détroit peu profond, s'en trouva bientôt entiérement détachée, parce que le niveau de cette derniere ne tarde pas à ſe trouver beaucoup plus bas que le fond de ce détroit; & depuis lors la mer Caſpienne ne fût plus qu'un grand lac reſſerré dans les terres; mais comme elle ne recevoit pas des fleuves auſſi abondans, ni en auſſi grand nombre que la mer noire * & que, faute de communication, les eaux de cette derniere n'affluoient plus dans les ſiennes, il y eut encore tant par l'évaporation qu'à la ſuite de la retraite des

* La rapidité du courant dans le canal de Conſtantinople ſemble prouver que la mer noire reçoit plus d'eaux des fleuves qui s'y jettent qu'elle n'en peut évaporer; car même en tenant compte du courant en ſens contraire d'une eau beaucoup plus ſalée qu'on obſerve dans ce même canal, le moindre dégré de ſalure reconnu de la mer noire qui ſe ſoutient conſtamment eſt une preuve que ce dernier courant eſt beaucoup moindre que celui par lequel les eaux ſortent.

eaux un plus grand eſpace de terrein le long de ſes côtes baſſes qui reſta à découvert; ce qui reſſerra cette mer dans des bornes encore plus étroites; & ce n'eſt peut-être qu'alors que ceſſa pareillement la communication qu'elle avoit avec le lac Aral. * Ce qui étoit auparavant des bancs de ſable ſe convertit en ſable volant qui s'éleva en éminences pareilles à celles qu'on trouve dans le ſable de *Naryn* & vers le bas-Wolga; ce qui étoit antérieurement des isles parut ſur le fond de cette mer deſſéchée de petites montagnes telles que pourroient être celles d'Inderski & quelques autres, & quantité d'endroits plus enfoncés, après que les eaux ſe furent écoulées de-deſſus les terreins unis, reſterent lacs ou bas-fonds ſalés tels qu'il s'en trouve en ſi grande quantité dans les Steppes. P.

En vain objecteroit-on contre une dimi-

* M. de Buffon dans ſa théorie de la terre après avoir combattu les conjectures de Tournefort, qu'il préſente, à la vérité, ſous un tout autre point de vue que M. Pallas, & qui ne connoiſſoit pas vraiſemblablement la nature du terrein que notre voyageur décrit ici, obſerve cependant que la mer Caſpienne ne reçoit aucun fleuve du côté de l'orient, & que le lac Aral n'en reçoit aucun du côté de l'occident, ce qui doit faire préſumer, dit-il, qu'autrefois ces deux lacs n'en formoient qu'un ſeul, & que les fleuves ayant diminué peu-à-peu, & ayant amené une grande quantité de ſable & de limon, tout le pays qui les ſépare aura été formé de ces ſables.

nution auſſi viſible de la mer Caſpienne, le rapport des voyageurs qui ont obſervé près de *Baku* que la mer y gagnoit ſur les terres & avoit même déja englouti une partie de la ville. Car ſi l'on conſidére la nature phlogiſtique du terrein dans cette partie-là, on trouvera infiniment plus de vraiſemblance à admettre ici un affaiſſement du terrein & de la montagne qu'un accroiſſement de la mer qui ne ſauroit en aucune façon avoir lieu; tandis au contraire que la ſeule inſpection de tous les pays qui environnent la partie ſeptentrionale de la mer Caſpienne ne permet pas de douter qu'elle n'ait ſouffert une diminution beaucoup plus conſidérable que la mer méditerranée & que toute autre mer connue; il eſt même très à préſumer qu'elle diminue encore tous les jours. Mais ſans ſuppoſer ſeulement, ainſi que nous venons de le faire, le paſſage ſubit que la mer noire paroît s'être frayé dans la méditerranée, ne pourroit-on pas attribuer à la ſeule diminution qu'éprouvent toutes les mers ſans exception & qui paroît aſſez généralement adoptée, la ſéparation qui s'eſt faite entre la mer Caſpienne & la mer noire d'une part, & le lac Aral d'une autre part, ainſi que le deſſéchement des détroits de communication qui a dû peu-à-peu en réſulter dans des tems beaucoup plus rapprochés des nôtres;

& ne pourroit-on pas alors également concevoir comment, cette communication une fois interrompue, la ſeule diſproportion entre le volume d'eau qui entroit dans la mer Caſpienne par les fleuves qu'elle reçoit & celui qu'elle perdoit par l'évaporation, a pu produire le même effet & en faire baiſſer le niveau beaucoup au-deſſous du niveau général des mers. P. *

Nous retournons à *Zarizyn* pour y prendre M. Gmelin & l'accompagner dans ſon voyage à Aſtrakan. S'étant décidé à faire ce voyage par eau, il acheta en conſéquence un bâtiment, ſur lequel il aborda le 21 Septembre 1769 dans l'isle de *Sarpinskoi Oſtrow*, qui s'étend juſqu'à vingt werſts en longueur ſur dix en largeur. Quoiqu'on y trouve quantité de ſable, cette isle ne laiſſe pas d'être fertile, elle abonde en gibier de divers genres, elle eſt riche en bois, & produit ſur-tout, après l'écoulement des grandes eaux, une étonnante

* On peut encore ajouter à ce qu'on vient de lire une autre obſervation que fait M. de Buffon dans ſa théorie de la terre, ſavoir que tous les fleuves diminuent de jour en jour, parce que tous les jours, dit-il, les montagnes s'abaiſſent; les vapeurs qui s'arrêtent au-tour des montagnes étant les premieres ſources des rivieres, leur groſſeur & leur quantité d'eau dépend de la quantité de ces vapeurs, qui ne peut manquer de diminuer à meſure que les montagnes diminuent de hauteur.

quantité d'aſperges; les prairies y ſont excellentes, & l'on y a conſtruit une cinquantaine de cabanes de pêcheurs, leſquelles appartiennent à des habitans de la ville de Zarizyn. Ceux de la colonie de Sarepta poſſédent auſſi une petite partie de l'isle. Il s'éleva dans la nuit une tempête qui força nos voyageurs à prendre terre vers l'embouchure de la Sarpa. Le 22 la tempête s'appaiſa, mais le vent continuant toujours à être contraire, rallentiſſoit beaucoup la navigation. Les *Pélicans* deſcendoient le Wolga en grand nombre, mais excepté ce même pélican & la *Mouette griſe*, nul autre oiſeau de paſſage ne s'étoit encore raſſemblé pour le départ. Gm.

Popowitzkoy eſt un poſte avancé, à 54 werſts de Zarizyn. On commande réguliérement tous les ans 600 Coſaques du Don qui ſe rendent à Zarizyn pour aller de-là garder conjointement avec quelques troupes réglées les lignes de ce nom, ainſi que les trois forts dont elles ſont flanquées; ces Coſaques ſervent en même-tems à purger entiérement le Wolga ſur la route de Zarizyn à Tſchernoi-Jar des pirates, autrefois trop célébres, qui l'infeſtoient & qui ont encore quelquefois l'audace de s'y faire voir. On a établi tout le long de cette route, devenue route de poſte ſeulement depuis peu d'années, de 25 à 25 werſts,

à-peu-près, ſur la rive occidentale du fleuve, des corps-de-garde entourés de petites redoutes, où logent 24 Coſaques commandés par un Sotnik, dans de miſérables barraques ſouterraines; ces poſtes ne ſont rélevés que tous les quatre mois, & le ſervice de la ligne dure un ou deux ans.

Ces poſtes avancés ſont auſſi chargés de fournir tous les voyageurs munis de paſſeports en regle, des Podwodes ou rélais, & lorſqu'il paſſe des bâtimens appartenans à la couronne, ils ſont obligés d'y aller faire l'office de rameurs. Si l'on veut ſe faire une idée d'un être miſérable, il faut ſe repréſenter un Coſaque du Don employé dans les lignes. D'abord on n'y envoye de leur patrie que tout ce qu'il y a de plus pauvre & de plus inepte, des gens qui n'étoient point en état, ſoit par protection, ſoit par argent, de ſe faire diſpenſer de ce pénible ſervice. Du moment qu'ils y ſont, on en uſe avec eux comme un pere de famille un peu ſoigneux en uſeroit difficilement avec ſon bétail. Malgré l'affreuſe miſére qui accable ce malheureux Coſaque auquel on donne à peine du pain fort dur pour aſſouvir ſa faim, il faut que couvert de mauvais haillons il affronte toutes les incommodités de la chaleur & toute la rigueur du froid, ou qu'il ſe tapiſſe avec ſes camarades d'infortune

dans une tanière où il ne ſeroit pas poſſible à tout homme qui n'y ſeroit pas fait, de tenir une minute, tant l'air qu'on y reſpire eſt corrompu; à l'égard de ſon cheval ou de ſes deux chevaux, qui ſont cependant toute ſa richeſſe, il s'en faut beaucoup qu'ils aient la quantité de fourage qu'exigeroient les rudes corvées auxquelles tout cheval de Coſaque eſt aſtreint. Le tems de ſon martyre eſt-il enfin expiré, il s'en retourne chez lui avec ſes chevaux exténués, ſi toute-fois il a été aſſez heureux pour conſerver ſa vie & la leur, plus pauvre qu'il n'en etoit parti. Si dans le nombre de ces gens-là il s'en trouve quelquefois qui apportent quelque argent avec eux, le ſort de ceux qui ſont venus les mains vuides n'en devient que plus à plaindre; car comme cet argent ne ſert, dit-on, qu'à groſſir les revenus des officiers qui commandent à Zarizyn, il eſt certain que tout Coſaque un peu muni d'eſpèces, diſparoît d'ordinaire avant que ſon tems ſoit fini. Gm.

A peine M. Gmelin & ſa ſuite eurent-ils dépaſſé de quelques werſts le poſte avancé dont nous venons de parler, qu'il s'éleva de l'oueſt une tempête ſi furieuſe que les vagues paſſoient par-deſſus le bâtiment, & que leurs rameurs, les gens du monde les plus inexpérimentés dans la manœuvre, ne ſavoient plus quel parti prendre pour continuer leur route.

Au milieu de la plus grande détreſſe où ſe trouvoient nos voyageurs, ils échouérent, peut-être pour leur bonheur, le 23 après-midi ſur un banc de ſable, dont ils ne parvinrent à ſe dégager, dénués comme ils l'étoient de toute eſpèce de ſecours, que vers le minuit. Leur tranquilité ne fut pas de longue durée, bientôt de nouveaux ouragans les jettérent alternativement ſur les deux rives du Wolga, de maniere qu'avant d'atteindre dans la matinée ſuivante le poſte avancé de *Kaminskoy*, ils donnérent ſur ſix bancs de ſable dont ils furent obligés de s'arracher. Pour lors le tems leur devint plus favorable, ils arrivérent ſur le midi au poſte avancé de *Maſamskaja*, & ils auroient atteint encore le même jour Tſchernoi-Jar, ſi vers le ſoir leur gouvernail ne s'étoit pas caſſé.

Tſchernoi-Jar, où M. Gmelin parvint le 25, eſt une fortereſſe que le Czar Michel Fedorowitz fit ériger en 1626, & qui fut transférée en 1633 dans le lieu qu'elle occupe aujourd'hui; mais ayant été brûlée en 1741, elle fut rebâtie de nouveau l'année ſuivante & pourvue d'un rempart bien paliſſadé. Tous les édifices, tant publics que particuliers, ſont bâtis en bois. La principale égliſe qui occupe le centre de la ville, eſt l'unique bâtiment qui ſoit en pierre; elle eſt auſſi pourvue d'un joli carillon.

carillon. Comme les bords du Wolga ſont ici très-élevés & très-eſcarpés, les hautes eaux du printems en enlévent tous les ans quelque partie; de façon qu'il eſt fort à craindre que dans quelques années la fortereſſe elle-même n'en ſoit très-endommagée, d'autant plus que le mal va toujours en empirant. Indépendamment de la garniſon, qui eſt ſous les ordres d'un Colonel, qui commande en même-tems dans la place, celle-ci eſt encore habitée par des Coſaques, par des bateliers, & un petit nombre de commerçans qui paſſent pour fort riches. Le principal trafic & la grande reſſource de cet endroit eſt inconteſtablement la pêche; on y gagne auſſi beaucoup ſur le ſel que fournit le lac *Buſſcuntſatzkoe* ſitué près du grand Bogda. Ce qui contribue encore à augmenter honnêtement les revenus de ce lieu, ce ſont les Kalmoucs errans dans les Steppes qui ſe font paſſer & repaſſer d'une rive à l'autre du Wolga dans des bâtimens uniquement deſtinés à cet uſage, & dont un ſeul gagne ſouvent juſqu'à 500 roubles dans une année. Gm.

A 25 werſts plus bas, l'on trouve l'isle de *Martinskoi-Oſtrow*, & après être deſcendu encore ving-cinq werſts, l'on en rencontre une autre appellée *Gratſchenskoi-Oſtrow*, dont une petite colonie de Coſaques du Wolga a pris ſon nom. --- Toute cette vaſte étendue

de pays qui ſépare Zarizyn d'Aſtrakan n'étoit avant que les freres de l'unité établis à Sarepta euſſent tenté d'en cultiver une partie, qu'une bruyére aride toute découverte, qui non-ſeulement ne produiſoit rien, mais que le voiſinage de pluſieurs peuplades fort turbulentes qui vivent tout à l'entour rendoit très-peu ſûre. Car en ſuppoſant même que l'on pût ſe fier entiérement aux Kalmoucs, on a tout à craindre de l'infidélité des Kubans & des autres Tartares, qui, lorſqu'ils n'éprouvent aucune réſiſtance, traverſent avec l'impétuoſité d'un torrent deſtructeur ces Steppes indépendantes, pénétrent dans tout le gouvernement d'Aſtrakan, & pourroient pendant l'hiver ſurprendre Aſtrakan même. C'eſt ce qui n'échappa point au zèle refléchi du général *Beketof*, encouragé par les heureux ſuccès de la colonie de Sarepta, il ne balança plus de propoſer à la cour de Petersbourg les moyens qu'il avoit conçus pour mettre ces Steppes à l'abri des incurſions, & ſes projets aiant été goutés ne tarderent pas à être mis en exécution. On choiſit en conſéquence parmi les Caſaques tant d'Aſtrakan, que du Wolga, & proprement de ceux q'on nomme Dubofki, un nombre ſuffiſant de familles pour en compoſer ſix Stanizes entre Tſchernoi-Jar & Aſtrakan. Tous ces établiſſemens ſont entiérement ſemblables ſoit

par leur arrangement, ſoit par la maniere dont ils ſont bâtis, à la colonie de *Gratſchenſkaja*. Cinquante maiſons bâties en terre graſſe y ſervent d'habitation à autant de familles; ces maiſons ſont propres, blanchies en-dedans avec de la craye, & les chambres ſont pourvues de cheminées. La colonie eſt enceinte d'un rempart muni d'un foſſé, & garni de quelques pièces de canon, les entrées ſont défendues par des chevaux-de-friſe, & les Coſaques jouiſſent chacun d'une ſolde de douze roubles par an, laquelle leur eſt payée en paix comme en guerre. Le commandement de chacun de ces endroits eſt confié à un Sotnik. Ces gens-là ſont encore de foibles commençans en fait d'agriculture; & s'attachent d'avantage à recueillir beaucoup de fourrage, & des productions de jardin. Gm.

On paſſe devant pluſieurs Oſtrowes avant d'arriver à *Jenatajewskaja*; cette fortereſſe fut conſtruite en 1741 contre les Kalmoucs par l'impératrice Eliſabeth. Le Priſtaff ou le premier des Kalmoucs y fait ſa réſidence, lorſqu'il n'eſt pas errant par les Steppes, avec ſon peuple; il y a même quantité de Kibittes ou tentes de cette nation dreſſées dans le voiſinage de cette place, & leurs poſſeſſeurs prennent depuis quelque-tems l'habitude de ne point les changer de place pendant l'hiver. L'intention

du fondateur, en érigeant cette fortereſſe, fut proprement d'engager le Chan des Kalmoucs avec ſes Saiſſangs à s'habituer à une demeure fixe, & à embraſſer ainſi la maniere de vivre uſitée en Europe. On lui fit conſtruire dans cette vue dans l'enceinte de la ville une très-belle maiſon, qu'on lui offrit en préſent. Mais bien loin d'en prendre poſſeſſion, il s'en trouva tellement offenſé qu'il ne voulût jamais y mettre ſeulement le pied. Gm.

Lorſque les vents de ſud-oueſt & de nord-oueſt ſoufflent avec violence, ils deviennent pour les habitans de Jenatowskaja une véritable playe, car ils amènent une ſi grande quantité de ſables des Steppes dans la fortereſſe, qu'il n'eſt pas poſſible d'aller par les rues ſans ſe garantir les yeux. En revanche ces vents chaſſent les couſins & ne laiſſent pas en cela de rendre un très-grand ſervice. Outre les couſins, il leur arrive dans les tems calmes une quantité incroyable de mouches, que leur petiteſſe rend preſque inviſibles; c'eſt ſur-tout vers la nuit qu'il en vient des vols innombrables des isles, qui vous rempliſſent cruellement la bouche, le nez & les yeux, & vous font éternuer, touſſer & larmoyer. On ſe garantit ordinairement des couſins en faiſant brûler du fumier de cheval ou de bêtes à cornes, qui exhale une épaiſſe fumée; & l'on a ſoin

d'en tenir continuellement d'allumé dans toutes les cours pendant l'été. Pour ſe précautionner contre les mouches on s'enveloppe la tête d'un filet très-mince enduit de poix fondue, dont ces inſectes ne ſauroient ſupporter l'odeur. Au ſurplus ces mouches ne ſe font voir que dans le tems des hautes eaux, & juſqu'à ce qu'elles ſoient rentrées dans leur lit. Les diarrhées ſont auſſi très-fréquentes à la même époque chez les perſonnes de tout état.

La rive droite du Wolga étoit toujours bordée juſques-ici de montagnes de pure argille, mais elles ſe changent deſormais à meſure qu'on deſcend plus bas en dunes de ſable où l'argille ne ſe mêle que rarement. M. *Gmelin*, vit le 28 Septembre, le *Guêpier* (*Merops Apiaſter*) qui paſſoit par milliers en d'autres contrées. On peut juger par la quantité de leurs nids à quel point ils abondent dans ces environs. Cet oiſeau conſtruit ſon nid dans l'argille; de-là vient que les collines qui s'élevent les unes au-deſſus des autres le long de la rive occidentale du Wolga, depuis Zarizyn, en ſont toutes criblées. Il creuſe toujours ſon trou dans une direction oblique & lui donne un demi pied d'enfoncement; l'entrée en eſt large, mais le fond ſe termine en s'arrondiſſant. ---- Enfin nos voyageurs arriverent par

Koſſitinskaja, *Seroglaſowskaja* & *Lebiaſchenskaja*, le 1er Octobre 1769 à *Aſtrakan.*

L'hiſtoire d'Aſtrakan priſe dans des tems plus réculés ne préſentant qu'obſcurité & qu'incertitude, nous ne remonterons point au-delà de l'époque à laquelle cette ville & tout le royaume a été incorporé à l'empire de Ruſſie. Ce diſtrict conſidérable de la Tartarie porta d'abord le nom de *Kapschack*, à l'honneur du fils d'un général que ſa mere y mit au monde dans les creux d'un arbre; il fut enſuite nommé *Nagaja.* La ville s'appelloit anciennement *Tmutorakan*, mais elle prit depuis le nom de *Adſchi-Darchan*, que les Ruſſes prononçoient *Aſtrakan.* L'ancien *Aſtrakan* étoit autrefois ſitué huit werſts plus haut que la ville actuelle, & ſon premier emplacement offre encore aujourd'hui des ruines d'anciens édifices. C'eſt alors qu'on l'appelloit *Tmutorakan;* & Lomonoſoff rapporte poſitivement que le Czar *Jaroslaw Wladimirowitſch* fit la guerre, conjointement avec ſon frere *Miſtislaw*, au ſouverain de Tmutorakan & finit par contracter alliance avec lui; ce qui prouveroit d'une part que les prétentions de la Ruſſie ſur Aſtrakan datent de plus loin que le regne d'*Iwan Waſſiljewitſch*, & juſtifie de l'autre la dénomination de Tmutorakan qu'on lui attribue. Quant au tems où cette ville à

été transférée ailleurs, de même que celui auquel elle a changé de nom, on n'en a que peu ou point de connoiſſance. Gm.

Adſchi-Darchan veut dire; *un Pelerin de la Mecque a donné la liberté.* On prétend delà qu'un noble Tartare à ſon retour d'un pélerinage à la Mecque, préciſément dans le tems qu'on travailloit à poſer les fondemens de la ville qu'on transféroit à ſa nouvelle place, accorda la liberté à un de ſes eſclaves, ſoit pour donner à la réuſſite de l'entrepriſe des auſpices favorables, ſoit pour témoigner à Dieu, ſelon les principes de la religion mahométane, ſa réconnoiſſance pour l'heureux ſuccès de ſon voyage; au moins veut-on que les habitans ſe prévalurent de cet événement pour donner à cette ville le nom d'*Adſchi-Darchan*, & exprimer par-là les vœux qu'ils faiſoient pour la perpetuelle conſervation de leur liberté. Les Ruſſes au contraire font dériver ce nom d'*Aſchtar* & de *Chan* & prétendent qu'on doit prononcer *Aſchtarkan*, comme s'il y avoit eu autrefois dans cette contrée un roi *Aſchtar* ou *Aſtra*, duquel on ne trouve cependant nulle trace dans aucune hiſtoire. Gm.

Aſtrakan avoit donc été déja entre les mains des Ruſſes dans des tems antérieurs à ceux où la valeur du Czar IwanWaſſiljewitſch la ſoumit de nouveau. On en trouve des preuves

formelles dans les archives de cette ville, qui rapportent qu'elle eut pour premier ſouverain Ruſſe *Mſtislaw Wladimirowitſch* & que ce prince fit conſtruire une égliſe en pierres à *Tmutorakan*. Ce ne fut qu'en 1237 lorſque Bathyus, (les Tartares le nomment *Bathol*), ayant ravagé toute la Ruſſie & garni tout le Wolga de ſes Tartares, les Ruſſes perdirent le royaume d'Aſtrakan, & ſe virent obligés de paſſer leur vie, pendant un grand nombre d'années, en guerres perpétuelles; ce qui dura juſqu'à ce que la grande Tartarie reçût enfin un échec déciſif, qui fut ſuivi des guerres de Kaſan, & qu'Iwan Waſſiliewitſch (*Jean Baſiliowitz*) commença de lever la tête. Gm.

Abdürrhachman gouvernoit alors le royaume d'*Aſtrakan*. La valeur du Czar, la réputation qu'il s'étoit acquiſe, porterent ce prince tartare à contracter, ainſi qu'avoient fait avant lui pluſieurs autres chefs de ſa nation, un traité avec les Ruſſes. Un grand nombre de nobles Tartares, dont pluſieurs même étoient du ſang royal, ſe rendirent à Moſcou & s'eſtimoient heureux de pouvoir entrer au ſervice du Czar. *Emthurtſchey* ou *Dtſchamturtſchey* étant monté ſur le thrône après la mort d'Abdürrhachman eut également à cœur de ſe ménager l'amitié des Ruſſes & envoya l'an 7059, ſuivant la maniere de compter des Grècs, (1553 de

notre ere) le prince Jschim en qualité d'ambaſſadeur à Moſcou, pour ſe mettre ſous la protection du Czar & le reconnoître pour ſon ſouverain. Le Czar reçut gracieuſement cet ambaſſadeur, accepta ſes propoſitions & le renvoya l'année ſuivante à ſon maître accompagné d'un autre ambaſſadeur auquel Emthurtſchey fit un fort mauvais accueil; procédé qui fut le premier germe de la guerre qui ſuccéda peu de tems après. L'an 7061 d'autres ambaſſadeurs ſe préſenterent à Moſcou, de la part d'*Iſmael Myrſa* & de quelques autres Princes Tartares du *Nagaja*, (Nogais) pour ſe plaindre au Czar des offenſes & des injuſtices multipliées qu'Emthurtſchey leur faiſoit eſſuyer; ces envoyés implorerent en même-tems l'aſſiſtance du Czar, & lui promirent de l'aider de leurs perſonnes & de leurs vies, s'il vouloit pénétrer dans le Nagaja avec ſon armée. Le Czar ſe prêta volontiers à toutes leurs inſtances & ſtipula en outre, que s'il parvenoit à ſoumettre le royaume d'Aſtrakan, *Iſmael Myrſa* lui enverroit ſon fils en otage à Moſcou, & que lui Iſmael iroit attaquer de l'autre côté du Jaïk le prince *Iſup* qui venoit de maltraiter un envoyé Ruſſe qu'il tenoit même en priſon.

Ces conditions furent agréées par *Iſmael-Myrſa*, il ſe réſerva ſeulement, dénué comme

il l'étoit, des forces néceſſaires, de ne point agir directement dans la guerre d'Aſtrakan, ce que le Czar voulut bien encore lui accorder. Après quoi il envoya vers le printems de l'an 7063 une forte armée contre Aſtrakan. Les Ruſſes informés qu'*Emmthurtſchey* avoit abandonné ſa capitale à leur approche & s'étoit enfui plus loin, s'y rendirent en diligence. Le petit nombre d'habitans reſtés dans la ville ouvrirent leurs portes aux Ruſſes qui ſe rendirent ainſi maitres d'Aſtrakan, ſans effuſion de ſang. *Emthurtſchey* qui ne s'étoit pas d'abord retiré bien loin, avoit établi ſon camp à huit werſts ſeulement au-deſſous de la ville, mais les Ruſſes ayant pénétré juſqu'à ſon poſte, & s'en étant emparés, le prince Tartare gagna de nouveau le large, & les Ruſſes n'ayant pû apprendre ce qu'il étoit devenu, rebrouſſerent chemin vers la ville, y firent proclamer *Derbiſch Alé* roi d'Aſtrakan, & obligerent tant les Tartares qui étoient reſtés dans la ville, que ceux qu'ils avoient pris dans leur fuite, à prêter ſerment de fidélité à la Ruſſie & à leur nouveau ſouverain. Après avoir tout mis en ordre & laiſſé une garniſon ſuffiſante dans Aſtrakan, l'armée Ruſſe ſe partagea en différens corps pour aller à la pourſuite d'*Emthurtſchey*. On s'empara d'abord d'un gros aſſez conſidérable de ſes compagnons qui

étoient chargés d'argent, de joyaux & d'armes. On ſut auſſi par eux que le ſérail de leur prince s'étoit réfugié dans les environs de *Syſchmoſchag* ; le rapport ſe trouva juſte, les Ruſſes ſe rendirent maître du thréſor, & toutes les reines au nombre de quatre furent faites priſonnieres avec leurs familles. L'on apprit alors qu'*Emthurtſchey* accompagné de toute la nobleſſe d'Aſtrakan & à la tête d'un gros corps d'armée avoit traverſé les marais de *Motſchag* pour ſe rendre à *Carabulath*. Les Ruſſes l'y atteignent, l'attaquent, & détruiſent entiérement ſon camp. *Emthurtſchey* s'échappe à grande peine avec quelques-uns de ſes plus braves guerriers, & ſe ſauve vers le lac *Beloe*, il y eſt de nouveau atteint, ſe dérobe encore une fois à la conſtante pourſuite des Ruſſes & ſe ſauve avec vingt de ſes compagnons à Aſoff. Tous les autres Tartares qui l'avoient ſuivi furent tués ou faits priſonniers. A peine la nouvelle de l'entiere défaite de ce rébelle ſe fut-elle répandue, que tous les Tartares, qui s'étoient tenus cachés juſqu'alors, ſe raſſemblerent en un ſeul corps, & dépécherent une députation au général victorieux, pour lui demander grace, ce qu'il leur accorda. On indiqua de la part des Ruſſes un jour auquel quiconque déſiroit participer à la grace accordée devoit ſe rendre à Aſtrakan. En conſéquence

de cette déclaration, l'on vit arriver le prince *Irakleſch*, le chef de la députation dont nous venons de parler, avec *Iſchim* & *Ali*, accompagnés de toute leur famille & de tous leurs ſujets. Ils furent ſuivis d'*Enbuwat Aſey* à la tête de 3000 chevaliers armés, de 500 Murſas & princes, & de 7000 Tartares noirs. Tous ces gens-là jurerent de la maniere la plus ſolemnelle de ſe reconnoître à perpétuité, eux & leurs deſcendans ſujets de la Ruſſie, s'engageant à payer au monarque Ruſſe une redevance annuelle de 4000 roubles, & lorſque *Derbiſch Alé* ſeroit mort, à ſupplier le Czar de leur donner un nouveau roi. Cette négociation terminée, les Tartares remirent aux généraux Ruſſes tous ceux de leur nation qui ſe trouvoient depuis nombre d'années dans la captivité des barbares; & les Ruſſes leur rendirent en retour leurs priſonniers Tartares: ils préſcrivirent aux nobles & aux principaux d'établir leur habitation dans la ville, & relégguerent les gens du commun dans les campagnes. Ainſi l'armée du Czar retourna victorieuſe à Moſcou, où elle arriva heureuſement au mois d'Octobre ſuivant, Gm.

Il n'y avoit pas encore bien du tems que le royaume d'Aſtrakan étoit rentré ſous la domination des Ruſſes, lorſqu'il prit fantaiſie à Sultan Sélim empereur des Turcs, l'an de

Jeſus-Chriſt 1569, de l'arracher de nouveau de leurs mains, & de l'attaquer en conſéquence par mer & par terre. L'armée de terre étoit compoſée de 25,000 cavaliers Turcs & de 30,000 janiſſaires. Trois cents galères firent voile de Conſtantinople vers Azoff, & avoient à bord 5000 janiſſaires, 3000 pionniers, un grand nombre de Tartares avec quantité d'outils propres à remuer la terre : ſuivant le plan de cette expédition, ces galères devoient remonter le Don depuis Azoff, & lorſqu'ils ſeroient dans la partie où ce fleuve ſe raproche le plus du Wolga, tout ce monde devoit creuſer un canal de communication entre les deux fleuves, afin qu'à l'avenir les vaiſſeaux puſſent ſe rendre de la mer noire dans la mer Caſpienne. L'armée de terre arriva enfin après une marche très-pénible à Azoff, où *Aldi-guerey*, kan des Tartares de la Crimée, ſe rendit pareillement avec ſes trois fils & joignit ſes troupes à celles des Turcs.

Après un repos de dix jours cette armée réunie ſe porta au travers de la grande Steppe de Kuban, & par celle de Kuman ſur Aſtrakan, & arriva effectivement le 6 Septembre 1569 devant cette ville, dont elle fit auſſi-tôt la circonvallation. A peine étoit elle partie d'Azoff que la flotte y arriva auſſi; elle entra tout de ſuite dans le Don, & aborda à l'endroit où

l'on devoit commencer de creuſer le canal entre les deux fleuves. L'on avoit déja mis la main à l'œuvre, lorſqu'un heureux concours de circonſtances amèna préciſément dans ces environs le général *Pierre Semeonowitſch* qui venoit de Moſcou à la tête d'une armée, ſuivant toutes les apparences, pour aller au ſecours d'Aſtrakan. Sitôt qu'il eût appris que les Turcs ſe trouvoient là, il alla tomber ſur eux à l'improviſte, dans le tems quils s'y attendoient le moins, & les défit tellement qu'il pût en échapper à peine un très-petit nombre pour aller porter la déplorable nouvelle de cet événement à Azoff.

Cependant Aſtrakan continuoit a être aſſiégée par les troupes de terre; la garniſon qui ſe confioit en ſon courage, mais qui ne laiſſoit pas, vu ſon petit nombre, de flotter entre la crainte & l'eſpérance, ſe décida enfin à faire pendant la nuit une ſortie inattendue ſur les aſſiégeans; cette ſortie fut ſi bien conduite que pluſieurs milliers d'ennemis y furent tués, & que la garniſon rentra dans la place ſans avoir perdu un ſeul homme. Peu de tems après l'armée Turque inſtruite du ſort de la flotte tomba dans le découragement & perdant tout eſpoir de réuſſite, elle abandonna toute idée de conquête, pour ſe livrer aux craintes trop fondées d'une famine prochaine, privés

comme ils l'étoient de tout moyen de recevoir des vivres & voyant que l'hiver étoit à la porte. Les Tartares du pays d'Aſtrakan attachés ſecrétement au parti des Ottomans, tâchoient cependant de ranimer leur courage, & leur offrirent de leur procurer des vivres. Ils firent en conſéquence une courſe en Ruſſie dans l'intention de piller le pays; mais ils y furent ſi bien reçus, qu'il n'y en eut pas un ſeul qui put ſeulement aller porter aux Turcs la nouvelle de leur déſaſtre. Ceux-ci voyant que les Tartares leur manquoient de parole, leverent le ſiège, détruiſirent tous les retranchemens qu'ils avoient élévés, & ſe retirérent ſans avoir rien opéré. Les Ruſſes auxquels il ſuffiſoit d'avoir maintenu la ville dans leur poſſeſſion, ſans qu'il en ait rien coûté à la garniſon, ne trouverent point à propos de s'abandonner à la pourſuite de l'ennemi, qu'ils abandonnerent à ſon propre ſort. Les Tartares d'Aſtrakan qui voyoient bien d'un côté qu'ils n'avoient plus aucun ſecours à eſpérer de la part des Turcs, & qui vouloient de l'autre rendre leur infidélité envers les Ruſſes moins puniſſable, conſeillerent à l'armée qui ſe retiroit de paſſer par la Steppe de Moſchari, qui leur offroit, diſoient-ils, une route plus courte & plus facile pour ſe rendre à Azoff. Ce funeſte conſeil fut la perte preſqu'entiere de cette malheureuſe

armée, au moins en revînt-il à peine 3000 hommes dans leur patrie, tout le reſte fut détruit par le froid & la diſette dont ils furent aſſaillis dans ces Steppes où ils s'étoient ſi aveuglement laiſſé engager.

Depuis cet événement le royaume d'Aſtrakan jouit pendant long-tems d'une pleine tranquillité; il ſecoua peu-à-peu toute eſpèce de domination Tartare; l'adminiſtration y fut miſe entiérement ſur le pied Ruſſe, & bientôt il ſe trouva converti en un des gouvernemens de cet empire. Mais dans l'année 7155 ou 1669 de notre ere, de nouvelles calamités vinrent déſoler ce royaume. Le fameux rébelle *Stenco Raſin* ramaſſa dans le mois de Mai de cette année-là parmi les Coſaques du Don une troupe abjecte de mutins & de vagabonds, traverſa les Steppes à la tête de ces brigands, marcha vers le Wolga, & vint s'établir près de la riviere de *Kamiſchenka*, d'où il enlevoit ou pilloit tous les bâtimens qui deſcendoient le fleuve pour ſe rendre à Aſtrakan. Ce *Raſin* par ſes rapines ſe porta, en ſaccageant & ravageant tout ce qui ſe trouvoit ſur ſon paſſage, par *Zarizyn* ſur *Gurjew*, s'empara de cette fortereſſe & y fit un affreux maſſacre, où tous les principaux habitans & officiers perdirent la vie. Un corps de troupes envoyé contre lui d'Aſtrakan fut taillé en pièces,

pièces, plus de mille gentils-hommes Ruſſes y reſterent ſur la place, & à peine en échappa-t-il un très-petit nombre. Après s'être arrêté cet hiver-là à *Gurjew*, *Raſin* ſe rendit au printems en Perſe, où quantité de villes & de villages devinrent la proye de ſes affreux & cruels brigandages.

Un tremblement de terre aſſez violent ſe fit ſentir le 4 Janvier 1670 à Aſtrakan, & bien plus vivement encore à *Schamachie*, où huit mille habitans, dont trente Indiens, périrent ſous les ruines. Trois Caravanſerais y furent détruits, & ceux qui chercherent à s'échapper par la fuite tomberent entre les mains des brigands Raſiniens. Soixante-dix villes Turques éprouverent ce même tremblement de terre & le bourg de *Laitſcha* dans le voiſinage de *Schamachie* en fut entiérement anéanti. Le 10 Juin ſuivant il en ſurvint un autre dont les ſecouſſes cauſerent encore un dommage très-ſenſible dans la ville d'Aſtrakan.

Tandis que *Stenko Raſin* s'occupoit dans cette même année 1670 à ravager & piller une partie de la Perſe, il s'éleva un nouveau brigand nommé *Sereſchka Kriwoi* ou Sergius Strabon, Coſaque du Don comme le premier; renforcé par un grand nombre de conjurés qu'il s'étoit aſſociés. Il ſe rendit en force ſur le Wolga, enleva quantité de bâtimens

marchands & pouſſa juſques vers la mer. *Schilkow* qui gouvernoit alors la province d'Aſtrakan envoya contre lui des chaloupes armées de Strélitzes, qui tomberent entre les mains de ces pirates avec leurs canons, leurs armes, leurs munitions de guerre & de bouche, & furent faits priſonniers. Cette autre bande de révoltés ſe rendit auſſi en Perſe avec ſes priſes, & s'y réunit à *Raſin*.. Celui-ci ſe voyant ainſi renforcé pourſuivit ſes cruautés avec plus de violence que jamais, & toujours plus enorgueilli de ſes ſuccès, auxquels un kan Perſan oſa cependant tenter de mettre des bornes. Ils ſe livrerent l'un à l'autre un combat naval des plus ſanglans, *Raſin* y perdit la moitié de ſon monde, mais les Perſans finirent par être battus ſi complettement, que ceux qui échapperent au fer du vainqueur périrent dans les flots.

Dans l'automne de cette même année, *Proſorowski* ſe trouvant gouverneur d'Aſtrakan, *Stenko Raſin* reçut un ordre du Czar de ſe retirer de la Perſe & de retourner dans ſa patrie, où il lui étoit enjoint de ſe tenir tranquille. Le rebelle obéit, s'en revint vers le Don, & envoya huit hommes de ſa Stanize à Moſcou pour ſupplier la cour de lui accorder ſa grace & le pardon de ſes crimes. Le Czar fit paſſer ces députés avec un capitaine

de Samara à Aſtrakan ; mais ils maltraiterent cet officier dans la route, & au lieu de ſe rendre à Aſtrakan, ils retournerent vers le Don où ils rejoignirent Raſin.

Après que *Raſin* ſe fut arrêté quelque tems ſur les bords du Don, il ſe porta de nouveau dans le mois d'Avril 1672 ſur le Wolga, prit dans les environs de Zarizyn un grand nombre d'Ulaſſes, Kalmouques & Tartares, aſſiégea la ville, & ayant corrompu par argent les Strélitzes dont etoit compoſé la garniſon de Zarizyn, il pénétra dans la place & y maſſacra le commandant & tous ceux qui voulurent faire quelque réſiſtance. Il s'empara de la caiſſe de la couronne, & de tous les vaiſſeaux qui n'appartenoient point à des particuliers. Cependant Iwan Lopatin arriva de Moſcou, ſuivi de quelques gros de Strélitzes pour s'oppoſer à ces nouvelles cruautés de Raſin ; mais le général Ruſſe fut complettement battu, & reſta lui-même ſur le carreau. La nouvelle étant parvenue à Aſtrakan que Raſin s'étoit auſſi emparé de *Tſchernoy-Jar*, & qu'il y avoit maſſacré un grand nombre de nobles, on ſe mit en état de défenſe, on répara les murs de la ville, on garantit les portes, on mit du canon ſur les murailles & l'on arma tout le monde ſans diſtinction, juſqu'aux étrangers & aux plus jeunes gens en état de

manier un fusil. Mais Astrakan nourrissoit dans son propre sein un ennemi qui pour être ignoré n'en étoit que plus dangereux, & Rasin bien informé des dispositions de ces traitres à son égard, marcha vers la ville, & vint dans la même nuit disposer ses échelles pour l'escalade. Les soldats de la garnison qu'on avoit postés sur les murailles, reçurent non seulement à bras ouverts tous ces brigands qui venoient à eux à la faveur de leurs échelles, mais les attirerent encore de leur côté, moyennant certains mots d'intelligence, dont ils étoient auparavant convenus. Les canonniers qui devoient faire feu sur les assaillans refuserent d'obéir, & resterent les bras croisés. Les officiers de la noblesse & de la bourgeoisie qui se montrerent fidéles & courageux furent tous massacrés. Le gouverneur fut transpercé d'outre en outre d'un coup de pique & porté à demi-mort dans l'église cathédrale, où un grand nombre d'habitans d'Astrakan s'étoient rassemblés & renfermés, comme dans l'unique refuge qui leur restoit encore. Lorsque le jour parut & que les brigands se furent entiérement rendus maîtres de la premiere enceinte, ils pénétrerent jusques dans le chateau, & assiégerent ce temple tout rempli de ces malheureux habitans. Un d'entre eux, nommé *Florus Dura*, capitaine de cinquante bourgeois,

qui ſe trouvoit à l'entrée du parvis, combattit avec une valeur & une activité ſi ſurprenantes, qu'il eut le bonheur, à l'aide ſeulement de ſon couteau, de faire mordre la pouſſiere à un grand nombre d'ennemis; mais les portes de l'égliſe ayant été à la fin briſées par les efforts des aſſaillans, le vaillant *Dura* fut coupé en morceaux, pour prix de ſon héroïſme. On enleva le gouverneur, qui reſpiroit encore à peine, de l'endroit où il étoit couché, on le porta ſur une tour attenante au parvis, du haut de laquelle il fut précipité ſur le pavé. Tous les bourgeois réfugiés dans l'égliſe, tous les officiers, tous les nobles en furent arrachés & maſſacrés à meſure qu'on les en ſortoit, au nombre d'environ ſix cents. Pendant cette barbare exécution, deux Ruſſes avec quelques Allemands & Circaſſiens, neuf en tout, grimperent au haut d'une autre tour de cette égliſe, où entourés d'ennemis, ils ſe défendirent juſques vers le milieu du jour. Tant qu'ils eurent des balles, il fut impoſſible aux brigands de s'emparer de la tour, & lorſqu'ils les eurent toutes conſommées, ils leur ſubſtituerent des pièces de monnoie d'argent & de cuivre; mais privés enfin de cette derniere reſſource & ayant d'ailleurs uſé toute leur poudre, une partie d'entre eux ſe précipita du haut de la tour; le reſte tomba entre les mains de leurs barbares

ennemis ; qui les maſſacrerent comme les autres,

Aſtrakan ſe trouva ainſi au pouvoir d'un inſatiable brigand : le pillage fut permis à quiconque voulut l'exercer. La caiſſe publique, compoſée en partie d'argent monnoyé, en partie de peaux de zibeline, fut le premier butin du chef des rebelles ; après quoi l'on pilla de fond en comble toutes les maiſons, & tout ce butin fut porté dans la forteresſe de *Jamhurtſchey*, où il fut partagé. Raſin reſta juſques vers le milieu de Juillet à Aſtrakan & s'y livra à tous les genres de cruauté ; lorſqu'il paſſoit à cheval dans les rues & que par un malheureux hazard il s'offroit un habitant à ſa vûe, tantôt il le faiſoit ſabrer ou jetter dans l'eau, tantôt il le faiſoit pendre par les pieds, ou mutiler des bras & des jambes. Les ſoldats de la garniſon, qui lui avoient ſi lâchement livré la ville, devinrent auſſi les miniſtres de ſes atrocités ; & l'on vit juſques aux enfans de ces traitres s'attrouper pour exercer enſemble les violences les plus infames & les plus atroces.

Le 13 Juillet Raſin envoya dans l'ivreſſe de ſa rage ſon Jeſſaul à l'archevêque, pour qu'il lui livrât le fils aîné du gouverneur *Proſorowski*, qui avoit péri ſi malheureuſement à la priſe de la ville. A l'arrivée de ce jeune

homme, le barbare lui demanda quel uſage ſon pere avoit fait du produit des péages ? Il répondit que cet argent avoit été remis à la chancellerie, & qu'on en avoit payé les ſoldats, ce qui fut encore atteſté par un ſécretaire nommé *Alexiew*. Le tyran voulut ſavoir enſuite de lui où le bien de ſon pere ſe trouvoit caché, ſur quoi le jeune Proſorowski repliqua que c'étoit le Jeſſaul de lui (Raſin) qui s'en étoit emparé. Là-deſſus Raſin lui fit lier les jambes, & ordonna qu'on le pendit par les pieds contre un mur, il fit en même tems enfonçer au ſécretaire Alexiew un crochet de fer dans les côtes, & le fit ſuſpendre en l'air dans cette affreuſe poſition. Au bout d'une demi-heure, il fit encore venir le fils cadet de Proſorowski & le fit attacher à côté de ſon frere ; ils ne périrent pas à la vérité, mais l'aîné ſurvécut peu de tems à ce barbare traitement.

Après toutes ces horreurs, Raſin accompagné de ſes brigands du Don & de quelques Strélitzes de la garniſon d'Aſtrakan, reprit le chemin de Simbirsk, laiſſant le commandement de la ville à deux Attamans, qui réglerent en tous points leur conduite ſur celle de leur chef, & exciterent bientôt après ſon départ dans une aſſemblée qu'ils convoquerent, de nouveaux déſordres : ils égorgerent, ſoit

dans les rues, ſoit dans leurs propres maiſons, tous les officiers de la chancellerie d'Aſtrakan qui avoient échapé aux fureurs de Raſin ; ils aſſaillirent même la maiſon de l'archévêque, & voulurent qu'il leur livrât *Iwin Turtſchinin*, lieutenant de l'empereur qui s'étoit caché chez lui : mais ne l'ayant pas trouvé, ils vomirent les injures les plus atroces contre le Métropolitain, lui reprocherent d'être plus porté pour les notables de la ville que pour les Coſaques, & oſerent même attenter à ſa vie ; mais cette fois-là les choſes n'en vinrent pas encore à ce point.

Pendant l'hiver de 1673, il parvint de Moſcou à l'archévêque un décret impérial qui enjoignoit à tous les habitans d'Aſtrakan, & particuliérement à ceux qui avoient eu part à la trahiſon, de renoncer à l'eſprit de rébellion auquel ils s'étoient livrés, & de rentrer dans l'obéiſſance qu'ils devoient à leur légitime ſouverain. Lorſque le prélat voulut ſe mettre en devoir de faire connoître l'ordre de la cour, loin de déférer à ces ordres, ils jetterent dans les fers le prêtre qui leur en faiſoit la lecture, & l'on employa les plus cruelles tortures, pour ſavoir de lui ſi cet ordre émanoit effectivement de l'empereur, ou n'étoit qu'une invention de l'archevêque.

Au mois d'Avril ſuivant un ſoldat de la

garniſon d'Aſtrakan vint annoncer à l'archevêque que des Tartares Jurtoviens avoient dérechef apporté un décret impérial de Moſcou, & qu'ils ſe trouvoient avec cet ordre de l'autre côté du Wolga. L'archevêque fit ouverture de la choſe aux chefs conjurés, & leur manda de ſe rendre vers lui; mais au lieu d'obéir & de comparoître à l'égliſe, ils s'aſſemblerent tumultueuſement ſur le marché, où le prélat les ſuivit pour leur dire qu'ils pouvoient envoyer eux-mêmes chercher l'ordre de l'empereur. Les rebelles lui reprocherent de nouveau de vouloir faire paſſer ſes propres ordres pour des décrets impériaux, & ſe mirent encore une fois à l'invectiver. L'archevêque montra la-deſſus beaucoup de fermeté, déclara hautement qu'il tenoit pour ſon empereur, & oſa leur mettre devant les yeux toute leur perfidie.

Le premier Mai de la même année, les conjurés prirent le malheureux prêtre qui leur avoit lû la premiere fois le décret impérial, lui firent éprouver les plus cruels tourmens, pour lui faire avouer que l'archevêque avoit lui-même fabriqué ce prétendu décret; mais voyant qu'il perſiſtoit invariablement à ſoutenir la vérité, ils finirent par lui arracher la vie. Deux nobles de diſtinction qui demeuroient chez le Métropolitain eſſuïerent pareil-

lement & sous les mêmes prétextes les violences les plus atroces, & lorsque leur méchanceté se fut enfin épuisée de ce côté-là sans succès, on prit la résolution de massacrer le prélat lui-même. Le 11 Mai quelques-uns des conjurés se rendirent dans la métropole & signifierent à l'archévêque de se rendre dans leur cercle; il le promit, mais il prit auparavant la précaution de faire sonner les cloches, qui servirent d'avertissement aux prêtres de venir le joindre dans le temple. Le prélat s'y revêtit de ses habits pontificaux & se rendit à l'assemblée des conjurés, où ils éleverent de nouveau contre lui les reproches injustes d'avoir voulu faire passer ses propres ordres pour des décrets impériaux. Le Métropolitain défendit les droits de son empereur avec une nouvelle fermeté, & exhorta les rebelles à l'obéissance; mais ces sages exhortations ne firent qu'irriter davantage les esprits, & ces audacieux se disposant déja à le dépouiller avec violence de ses habits pontificaux, l'un d'entre eux leur représenta qu'il ne convenoit pas de porter la main aux ornemens sacerdotaux d'un évêque. La remontrance coûta cher à ce malheureux, qui fut incontinent trainé hors de l'église & cruellement maltraité sous les yeux même de Joseph, c'est ainsi que se nommoit le prélat. L'assem-

blée ordonna enſuite aux prêtres de dépouiller l'archevêque de ſes vêtemens; & celui-ci ne voyant que trop à quoi tendoit cet ordre, le leur réïtera lui-même. Incontinent après les conjurés le pouſſerent hors de l'aſſemblée, lui lierent pieds & mains, & ſe mirent à lui déchirer le corps avec des tenailles ardentes, lui demandant ſans ceſſe l'aveu de la prétendue fraude, dont ils l'avoient accuſé. Après avoir horriblement martyriſé l'infortuné prélat, voyant qu'ils n'en pouvoient tirer aucune réponſe, ils le porterent enfin ſur une tour du haut de laquelle ils le précipiterent. A ce dernier acte d'atrocité ſuccéda un long & morne ſilence de la part de ces barbares meurtriers, qui ſemblerent pendant un quart d'heure avoir tous été frappés de la foudre. Cependant les prêtres aiant voulu ſe raſſembler enſuite au-tour du cadavre de leur archevêque, les conjurés les en chaſſerent à coup de bâton. Il fut pourtant embaumé & enterré le lendemain dans ſa métropole.

La triſte nouvelle de la ſituation déplorable où ſe trouvoit la ville d'Aſtrakan, étant parvenue à Moſcou, le Czar Alexis Michaïlowitſch, pere de Pierre le grand, envoya, vers la fin du mois d'Août, le général *Iwan Bogdanowitſch Miloslawski* avec un nombre aſſez médiocre de troupes pour ramener les con-

jurés à l'obéiſſance. Ceux-ci fiers de leurs ſuccès précédens oſerent aller à la rencontre de l'ennemi avec la plus grande partie de leur monde ſur des bâtimens armés, mais ils furent complettement battus & preſqu'entiérement détruits. *Miloslawski* vint enſuite établir ſon camp devant Aſtrakan, & y envoya des députés pour ſommer les habitans de ſe rendre; il permit en même tems aux conjurés de venir en toute aſſurance dans ſon camp, comblant de careſſes tous ceux qui s'y rendoient, & tâchant de les gagner par des promeſſes. Mais comme tout cela ne le conduiſoit point à ſon but, il plaça un autre camp de l'autre côté du Wolga pour reſſerrer davantage la ville: les rebelles vinrent fondre ſur ce camp avec furie, dans l'eſpoir de l'enlever; mais cette attaque fut repouſſée, & ils y perdirent beaucoup de monde. Il ſe trouva ſur ces entrefaites dans Aſtrakan un prince Circaſſien nommé *Kaſulat Muſſelowitſch*, qui trouva le moyen d'attirer par ruſe le chef des conjurés chez lui, & de le livrer à Miloslawski: il y eut outre cela nombre de rebelles, qui ſéduits par les bonnes façons du général Ruſſe, paſſerent dans ſon parti. Cependant la ville étoit livrée au dedans à de violentes diſſenſions; une partie des habitans vouloit ſe rendre aux Ruſſes, tandis que les autres étoient reſolus de ſe défendre contre

eux juſqu'à la derniere extrémité. Dans cette poſition des choſes, l'hiver arriva; les conjurés commencerent à ſe méfier de leurs forces, & gagnés d'ailleurs par la douceur du général, ils lui rendirent la ville d'un commun accord; il y fit effectivement ſon entrée le 27 de Novembre, ſe rendit d'abord à l'égliſe pour y rendre graces à Dieu, & il mit de fortes gardes aux portes & dans les tours. Il ſoulagea par de prompts ſecours ceux des bourgeois dont les beſoins étoient les plus preſſans, remédia à tous les déſordres, rendit à Aſtrakan ſon ancienne tranquillité, & fit punir, ſelon leurs dégrés d'atrocité, les cruautés qu'on y avoit exercées. *Stenka Raſin* porta pareillement la peine due à ſes crimes; & après avoir été battu par le général Dolgoruki & mené priſonnier à Moſcou, il fut placé dans un chariot au-deſſous d'une potence dreſſée ſur le chariot même & promené ainſi par toute la ville, comme un objet d'exécration univerſelle, après quoi il fut écartelé tout vivant. Les quatre parties de ſon corps avec ſa tête furent placées ſur quatre poteaux, & les inteſtins du ſcélérat jettés aux chiens. Ce barbare montra la plus grande intrépidité au milieu de tous ces tourmens. En revanche ſon frere cadet *Frolka*, qu'on avoit pris en même tems que lui, & qui fut condamné à marcher à pied

derriere le chariot, ne s'en montra que plus puſillanime; mais comme il avoit découvert au Czar les tréſors cachés de ſon frere, ce prince lui fit grâce de la vie.

Depuis cette cruelle époque, il ne ſe paſſa plus d'événemens de cette importance à Aſtrakan. Dans l'année 1705 il s'y fit un grand maſſacre des ci-devant Strélitzes. En 1722 Pierre le Grand viſita ces contrées, & ce fut particuliérement dans cette année, ainſi que dans les ſuivantes, pendant leſquelles ſe fit la célèbre expédition de Perſe, qu'Aſtrakan commença à ſe faire connoître & à jouer un rôle. En 1727 la peſte lui enleva une grande partie de ſes habitans. Mais, excepté un grand nombre d'incendies, de même que l'établiſſement d'un canal qui joint le Wolga avec le Kutum, & le nouveau plan ſur lequel cette ville a été bâtie, il ne s'y eſt opéré aucun changement. Gm.

Si nous voulons nous former une idée exacte de la ſituation d'Aſtrakan & de la contrée qui l'environne, il faut avant toutes choſes prendre une connoiſſance plus particuliere du Wolga. Ce fleuve qui reçoit les eaux d'une infinité de groſſes & de petites rivieres, ſans compter les torrens & les ruiſſeaux, eſt dangereux à naviguer, par la quantité d'angles, de coudes, de bas-fonds, d'eaux mortes,

d'isles & de bancs de sable qu'il présente. Ce n'est que dans les mois de Mai & Juin, que les rivieres qui s'y rendent, sur-tout vers le nord, considérablement grossies par la fonte des neiges, faisant monter les eaux du Wolga beaucoup au-dessus de leur niveau ordinaire, en rendent la navigation sûre & facile aux gros bâtimens. L'accroissement de ces eaux est tel que non seulement les isles basses en sont couvertes de maniere à pouvoir naviguer par dessus, mais que toutes les terres basses qui bordent les deux côtés du fleuve sont inondées au point qu'il n'y a que la cime des plus grands arbres qui paroisse au-dessus de la superficie de l'eau. Ainsi le Wolga offre déja à cet égard un rapport sensible avec le Nil en Egypte, & cette analogie devient encore plus frappante par la grande fertilité que ces inondations répandent sur les terres qui les ont éprouvées, & dont les prairies ressentent le plus particuliérement les effets. *Saratow* est regardé comme faisant à-peu-près le milieu du cours du Wolga. Jusques à cette place & de-là jusqu'à *Zarizyn* ce fleuve coule depuis sa source méridionale droit vers l'est, à travers une vallée très-étendue; mais de Zarizyn il se tourne vers le midi & dirige son cours sur Astrakan; c'est entre ces deux places qu'il est le plus

large, & les endroits où il ſe retrécit juſqu'à la largeur d'un werſt ſont très-rares. Le Wolga forme une étrange quantité d'isles, dont les plus larges ſont celles de *Sarpi*, de *Tſchiltſcherinskoi*, & d'*Arbuſnoi*; c'eſt ſurtout aux environs d'Aſtrakan qu'elles ſont en plus grand nombre, & plus ce fleuve s'approche de ſon embouchure, plus ces isles ſe multiplient, à cauſe que le Wolga ſe partage dans ſon cours en plus de bras qu'aucun autre fleuve connu.

Le premier bras du Wolga eſt celui qu'on connoit ſous le nom d'*Achtuba*, qui ſe détache de ſa rive gauche à dix werſts au-deſſus de Zarizyn, là où ſe trouvent les plantations de ſoie dont nous avons fait mention, & en faveur deſquelles on a établi deux colonies. Ce bras parcourt tout le terrein gauche du bas-Wolga, ſe jette près de *Krasnoi-Jar* dans le Buſan, & de-là dans la mer Caſpienne. Ce n'eſt que dans le tems des inondations du printems que l'Achtuba prend un cours réglé; en tout autre tems il reſſemble à une nappe d'eau tranquille, ſe deſſéche en quantité d'endroits, & ſe trouve tellement coupé par des bancs de ſable, qu'à peine apperçoit-on quelques traces de ſes ondes. — Le ſecond bras principal du Wolga ſe nomme *Buſan* & ſe ſépare du fleuve à 40 werſts au-deſſus d'Aſtrakan.

kan. Les autres bras moins remarquables portent les noms de *Bolda*, *Koutoum*, *Zarew-Protok*, *Baſchmakowka*, *Tſchagan*, *Iwantſchouk* & *Bachdennir*. Mais comme tous ces différens bras ſe partagent encore en d'autres plus petits, que ſouvent ils rentrent enſuite les uns dans les autres & qu'enfin le Wolga ſe décharge dans la mer Caſpienne par plus de 70 embouchures, on conçoit aiſément combien il doit ſe trouver de contrées marécageuſes dans tout le diſtrict qui ſépare Aſtrakan de la mer Caſpienne, ce qui ne peut, très-certainement, que porter une atteinte ſenſible à la ſanté des habitans, & mérite qu'on y faſſe la plus ſérieuſe attention. Gm.

Krasnoï-Jar, dont nous venons de faire mention, eſt ſitué à 30 werſts de l'Aſtrakan d'aujourd'hui, & fut bâti ſous le régne du Czar *Alexis Michaïlowitſch ;* afin que ſes habitans euſſent la facilité de ſurveiller les entrepriſes des Coſaques du Don qui étoient dans l'habitude de ſe rendre du Wolga dans le Buſan, & pénétroient de-là dans la mer Caſpienne, dont ce poſte devoit leur fermer le paſſage ; il devoit encore ſervir à empêcher les hoſtilités des Kalmoucs, qu'on n'avoit point encore pu ſoumettre ; & à s'oppoſer aux trop fréquentes incurſions des *Kirguis-Kaïſaques*. C'eſt à ces différentes fins qu'on y mit une

garniſon. Il s'y forma en 1729 & 1730 du plein gré de ceux qui la compoſoient une compagnie de commerce, qui fut cauſe qu'on y bâtit en 1745 un hôtel de ville. Dans les tems précédens, on n'y mettoit point de commandans en titres, mais on y envoyoit d'Aſtrakan des officiers ſupérieurs & de moindres grades avec un certain nombre de ſoldats. Ce n'eſt que depuis quelques années qu'on y a mis un commandant à demeure, & qu'on y a formé une chancellerie. On tira dans le même tems des 500 familles qui ſe ſont fixées dans ce lieu une troupe de 50 jeunes hommes choiſis qui portent le nom de *Coſaques Kraſnoïens*, & qui ſont reſtés ſur pied; mais on ne les employe point pour des commiſſions éloignées, ils ne ſervent que lorſqu'on a quelque choſe à démêler avec les Kalmoucs, & en qualité de couriers dans la communication avec Aſtrakan.

Les *inondations du Wolga* qui ont lieu au printems & en été, & qui ſont occaſionnées ou par la fonte des neiges dans les contrées ſupérieures de la Ruſſie, ou par un vent du ſud, qui non ſeulement agite avec violence les flots de la mer, mais exerce encore ſon impétuoſité ſur le Wolga lui-même, méritent toute l'attention d'un obſervateur. M. Gmelin a déterminé, d'après ſes obſervations le

25 d'Avril, comme l'époqne à laquelle le Wolga commence à croître aux environs d'Aſtrakan. Et l'on peut en ce cas regarder comme un ſigne aſſuré de cette revolution le changement de couleur du Wolga qui paroît alors tout blanc. L'accroiſſement du fleuve dure juſques dans les premiers jours de Juin, alors les eaux demeurent 4 à 5 & juſqu'à 6 jours, dans l'état d'élévation où les a miſes le plus haut dégré de leur accroiſſement; après quoi elles commencent à diminuer petit-à-petit, & le Wolga ſe retrouve déja dans ſon lit ordinaire vers la fin de Juin. Les habitans d'Aſtrakan affirment unanimement que les inondations de ce fleuve n'ont jamais été auſſi conſidérables que dans ces dernieres années, & que cependant les eaux n'ont jamais crû beaucoup au-delà d'une toiſe Ruſſe. L'année 1770 la crue des eaux commença vers la fin d'Avril, & le 27 Mai elles avoient monté juſqu'à ſept pieds neuf pouces, après quoi elles diminuerent peu-à-peu, & le 20 Juillet elles ſe retrouverent à leur niveau ordinaire.

Il en eſt tout autrement au deſſus d'Aſtrakan, car les eaux ne croiſſent à Zarizyn & à Tſchernoï-Jar que juſques vers le commencement de Juin, & ſont entiérement retombées vers les premiers jours de Juillet. Elles s'élèvent auſſi à Zarizyn, lorſqu'elles ont at-

BIBLIOTHECA Ottaviensis

teint leur dernier dégré d'accroiſſement, beaucoup au-delà d'une toiſe, & cet accroiſſement eſt encore bien plus conſidérable au deſſous de Zarizyn du côté de Tſchernoï-Jar. Il eſt très-aiſé de ſe convaincre de la vérité du fait, par la ſeule inſpection des arbres qui ont été expoſés à l'inondation, & que l'on meſure après l'écoulement des eaux. Les terres baſſes ou la vallée, dans laquelle les eaux du Wolga ſe débordent, en ſont entiérement ſubmergées & ſemblent un vaſte océan; mais c'eſt toujours au grand détriment des liévres & des ſouris qui en ſouffrent infiniment. Quant aux animaux d'une plus grande eſpèce, tels que les loups, les renards, les ſangliers, &c. il faut ou que le tems du débordement leur ſoit connu d'avance, ou qu'ils s'en apperçoivent dès qu'il commence, puiſqu'ils ſe retirent à point nommé dans l'intérieur du pays vers les Steppes. Mais lorſque les hautes eaux prennent les liévres au dépourvu, & qu'ils en ſont entiérement environnés, ils cherchent à ſe refugier ſur les terreins les plus élevés, & lorſque ces mêmes eaux atteignent encore ces derniers, il n'eſt aucun de ces infortunés animaux qui puiſſe échapper à ſa perte. Trouvent-ils au contraire aſſez de lieux élevés où les eaux ne parviennent pas, ce n'eſt que pour un tems très-

court qu'ils échappent; ſavoir, juſqu'à l'arrivée des chaſſeurs qui en prennent une grande quantité très-ſouvent avec la main ſeule. Les différentes eſpèces de rats & de ſouris qui habitent les terres baſſes du Wolga, ont recours à une double reſſource pour mettre leur vie à l'abri lors de la crue des eaux, reſſource qui ne les conduit toutefois qu'à des nouveaux dangers. Il y en a qui prennent le parti de ſe ſauver à la nage, & vont en troupes ſe refugier dans le Wolga même, dont ils tâchent de gagner la rive occidentale; ces animaux nagent quelquefois l'eſpace de trois werſts & plus ſur le fleuve, mais finalement les forces leur manquent, & ils vont à fond; d'autres au contraire ſe refugient ſur les arbres, où les oiſeaux de proye les guettent ſoigneuſement, tandis que les Welſes vont d'un autre côté donner avec leurs queues à l'arbre où ces infortunés ſe ſont refugiés, de violentes ſecouſſes qui les font tomber dans l'eau, où ils deviennent la pâture de ce poiſſon vorace; ſort qu'éprouvent auſſi les jeunes corbeaux qui ne ſont point encore en état de voler.

Quoique le Wolga ſe diviſe en un ſi grand nombre de bras, il a pourtant encore auprès d'Aſtrakan 2200 pieds de largeur. Dans le fort de l'hiver qui dure tantôt un mois tantôt deux, ce fleuve ſe géle ſi fortement que les

traineaux les plus chargés le traverſent ſans nul danger. Plus on s'approche de la mer, plus on rencontre de joncs, qu'on trouve alors tout farcis de ſangliers qui vont y faire leur pâture tant de ces mêmes joncs, que des rats d'eau qui les habitent. Gm.

La ville d'Aſtrakan d'aujourd'hui eſt ſituée ſur la rive du Wolga qui eſt bordée de prairies, là où le fleuve commence à ſe diviſer en un ſi grand nombre de bras, & à 80 werſts de leurs différentes embouchures. Toutes les diverſes parties de la ville ſont éparſes ſur des collines qui en compoſent l'enceinte. La partie principale ainſi que les fortifications occupent ce qu'on nomme la colline des liévres, qui peut avoir deux werſts en longueur & un peu plus d'un demi werſt en largeur, & dont le côté ſeptentrional eſt baigné par le Wolga. Les habitations des Arméniens & des Tartares ſont ſur la colline de *Kiſelew* où l'extrémité eſt occupée par un petit nombre de ſoldats & marchands Ruſſes. Tout près de cette monticule paſſe un canal qui traverſe un marais ſalé & forme une communication entre le Koutoum & le Wolga.

Le *Kreml* ou la fortereſſe occupe la partie la plus élevée de la colline, vers le couchant, & forme un triangle régulier entouré d'un mur bâti en briques; il y a encore attenant à ce

Kreml, un autre petit fort, qui étoit auſſi environné d'une muraille, mais qui n'eſt plus enfermé que de paliſades. On le nomme *Shitnoï Dwor*, ce qui veut dire magazin, & cela parce qu'on y dépoſe des grains, de la chaux & différentes autres proviſions. Les murs de la ville ſont aſſez généralement très-mal entretenus; ils ſont même tombés en nombre d'endroits où l'on s'eſt contenté de leur ſubſtituer des paliſades. Quoiqu'Aſtrakan ſoit entiérement environné d'eaux, elles ne peuvent ſervir à ſa défenſe qu'en été; & comme le Wolga, ainſi que nous l'avons vu, ſe géle en hiver, les glaces ouvrent alors à l'ennemi un accès très-facile vers la place.

L'égliſe métropolitaine eſt placée dans le Kreml, près du côté occidental des murs de la ville; elle eſt remarquable par la grandeur de ſon vaiſſeau; le métropolitain *Samſon* la fit élever à ſes frais en l'année 1696. Elle eſt bâtie en briques & a deux étages. Attenant au côté méridional de ce temple ſe trouve le palais archiepiſcopal, également bâti en briques; il eſt fort vaſte, mais il porte déja toutes les empreintes de la vétuſté, & menace de ne plus durer bien long-tems; le principal corps de logis habité par l'archevêque, communique avec l'égliſe par une arcade auſſi en briques. On a établi à l'endroit ou étoit autre-

fois le couvent de la ſainte Trinité un ſeminaire, deſtiné à l'inſtruction de la jeuneſſe, tant dans les langues que dans tous les genres de ſciences; mais le ſuccès de cet établiſſement n'eſt point du tout heureux, ſans doute parce-qu'il eſt encore trop tôt de ſonger à étendre les progrès des connoiſſances humaines dans cette partie de la Ruſſie. * On a auſſi érigé près du Kremlin ou petit fort, aux frais du gouvernement, une auberge Ruſſe très-conſidérable, dans le goût des caravanſerais; elle eſt en brique & toute entourée de boutiques & de magazins. Les marchands ſont obligés de louer ces boutiques & de payer à la couronne pour chacune 24 roubles par an. L'auberge Arménienne bâtie au milieu de l'enceinte des fortifications, eſt pareillement entourée de boutiques qui payent annuellement douze roubles chacune de loyer, ce qui fait un revenu total de paſſé mille roubles pour le fiſc. Il ſe trouve encore dans la même enceinte cinq égliſes bâties en pierres, l'apothicairerie publique de la couronne, qui occupe le quart

* Le plus grand obſtacle qui s'oppoſe aux progrès des ſciences dans tout l'empire Ruſſe, c'eſt qu'on y manque preſqu'abſolument d'inſtituteurs, & c'eſt à y remédier que le gouvernement devroit particuliérement s'occuper.

de l'auberge Ruſſe, & la maiſon de police.

La ville d'Aſtrakan ayant ſouffert un dommage prodigieux par le dernier incendie, la couronne a chargé la banque de cette même place de faire une avance de cent ſoixante-dix mille roubles, pour bâtir des maiſons en pierres ſur un nouveau plan; & ces maiſons devoient être livrées aux habitans, moyennant le rembourſement des frais de conſtruction. Les indigens obtinrent même la faveur d'un délai de dix ans, juſqu'au terme du rembourſement. Mais ces conſtructions s'exécutent avec une telle lenteur qu'il s'écoulera bien des générations avant qu'Aſtrakan ſoit achevé de bâtir, ſi le travail n'eſt pas plus accéléré à l'avenir qu'il ne l'a été juſqu'à préſent.

On met au nombre des fauxbourgs d'Aſtrakan l'Amirauté, qui eſt munie d'un rempart avec un foſſé, mais qui n'a que de vieilles maiſons de bois; c'eſt de tous les fauxbourgs le plus rapproché des fortifications. On trouve plus loin le marché Tartare où l'on trafique depuis le grand matin juſques vers midi; le marché Ruſſe, au contraire, ne ſe tient pour l'ordinaire que vers le ſoir. Près de l'angle le plus ſaillant des fortifications, entre le mur de la place & le canal s'étend le lac ſalé nommé *Solontchiack*, qui

ſe trouve rempli en hiver d'une grande quantité de ſel amer & de ſel de cuiſine, ce qui fait que dans les froids les plus vifs la glace prend à peine le deſſus ; en été il s'en exhale des vapeurs ſalées, & le dépôt qui s'y forme conſiſte uniquement en une matiere argilleuſe. Près de ce lac & dans ces environs, l'on découvre dans les tems ſecs des criſtaux de ſel de figure réguliere ; mais dès que le tems devient humide ou pluvieux ces criſtaux diſparoiſſent ; il en eſt auſſi de même de la couleur blanche, qu'affecte ordinairement toute cette contrée. L'on trouve à l'endroit où le lac, qui peut avoir environ 50 toiſes de largeur, a le moins de profondeur, le bourg de *Sianowa Sloboda* ou *Oulitza*, & tout près de-là l'Oſtrog, entouré de paliſades, où ſont les priſons. On vend ſur le marché des Arméniens toutes ſortes de comeſtibles, comme fruits, légumes, poiſſons, viande, beurre, ris, épiceries, gommes-réſines de Perſe, &c. auſſi les boutiques ſont-elles ouvertes tout le jour. Le premier des couvents de filles à Aſtrakan, & qui eſt de l'ordre de l'annonciation de la ſainte Vierge, a deux égliſes bâties en pierres. Il eſt entouré d'un mur de briques ; mais les cellules des religieuſes, excepté celle de l'abbeſſe, ſont en bois. Il y a encore, le long du canal, un couvent catho-

lique à deux étages, dont celui du haut eſt employé au ſervice divin, & le bas ſert d'habitation aux religieux. Il n'y en a communément que deux, dont l'un eſt le ſupérieur. Pierre I. qui lorſqu'il ſe rendit à la tête de ſon armée à Derbent, s'arrêta un certain tems à Aſtrakan, accorda la permiſſion à un pere capucin, qui s'y trouvoit alors, de former cet établiſſement. Il y a du reſte dans cette ville un très-petit nombre de Catholiques Allemands, mais ce ſont les Arméniens qu'on a eu préciſément en vue en formant cette maiſon religieuſe, parce que pluſieurs d'entr'eux ſont catholiques, ou ſe laiſſent aiſément engager à le devenir.

La bourſe prés de laquelle tous les bâtimens qui viennent de la mer abordent & débarquent leurs marchandiſes, eſt un vieil édifice qui menace ruine. Il y à vis-à-vis de la porte Nikolski un autre port deſtiné à recevoir & débarquer les bateaux de marchandiſes qui arrivent de la Ruſſie par le Wolga. Au deſſous des fauxbourgs ſe trouve encore le bourg de *Beſrodnaja*, qui mérite qu'on en faſſe mention; il renferme un grand nombre de rues & de maiſons, dans un terrein de 150 toiſes de long, ſur environ 100 toiſes de large, reſſerré par le bord du fleuve. L'eſpace qui ſépare le canal de la colline de Beſrodnaja

renferme un autre lac ſalé d'une aſſez vaſte étendue, il porte auſſi le nom de Solontſchak. Enſuite commencent trois bourgs tartares, dont on appelle le premier l'Agriſchanien. Ce nom, qui dérive du mot tartare *Agriſchan*, qui ſignifie *bâtard*, à été donné à ce bourg, parce qu'il eſt habité par des Tartares qui deſcendent d'Indiens; car dans le tems qu'il vint des Indiens s'établir à Aſtrakan, ils épouſerent des femmes tartares & laiſſerent une aſſez nombreuſe poſtérité. Le ſecond bourg tartare ſe nomme le Boucharien & le troiſieme le Guilanien. Les habitans de Bĕſrodnaja éprouvent de grandes incommodités du canal qui les avoiſine, & vers lequel la colline que le bourg occupe ſe rabaiſſe conſidérablement, & ſe pénétre preſque continuellement d'eau ſalée, de maniere qu'il eſt impoſſible d'y creuſer des caves, & que la plus grande partie de l'année tout ce terrein devient ſi gras & ſi boueux qu'on a toutes les peines du monde à paſſer dans les rues ſituées le long du canal.

Il y a derriere Beſrodnaja, vers l'oueſt, le long de la rive du Wolga, encore un gros village tartare, nommé *Zarew* par les Ruſſes & *Tick* par les Tartares, il renferme un grand nombre de rues, dont les maiſons ſont de bois. De l'autre côté du Koutoum eſt un eſpace

entiérement occupé par des bâtimens ruſſes; il s'y trouve un jardin de botanique à l'uſage des pharmacies, & l'on y entretenoit autrefois une ménagerie où l'on conſervoit quantité d'animaux rares, qui furent enſuite envoyés à Petersbourg. Toute cette contrée eſt tellement inondée dans le tems des grandes eaux, que les habitans ne peuvent communiquer d'un lieu à l'autre, qu'au moyen de petites barques de pêcheurs. On a auſſi bâti tout nouvellement de ce côté-là un hôpital paſſablement beau & vaſte, à deux étages, & deſtiné aux ſoldats malades.

Le jardin botanique dont nous venons de parler, eſt tout attenant au ſecond fauxbourg de Kouttoum, il eſt entouré d'un rempart avec un foſſé qui le mettent à l'abri des inondations; ſon étendue eſt d'environ 70 toiſes en tout ſens; on y a conſtruit une grande maiſon de bois pour la demeure de l'apothicaire; deux pavillons pour les ouvriers & un bon laboratoire de chimie, où l'on prépare les ſels qu'on tire des plantes, le ſel amer d'Aſtrakan, le jus de réglisſe, des eaux diſtillées, &c. Toutes les apothicaireries de la couronne établies dans l'empire tirent d'ici toutes les plantes médecinales dont elles ont beſoin, & l'apothicaire de cet établiſſement fournit toute la Ruſſie de jus de réglisſe & de ſel d'Angleterre.

Il eſt auſſi tenu de faire des extraits chimiques du regne animal & du regne minéral, & comme on peut ſe procurer aiſément de la Perſe, vû la proximité, quantité de ſimples précieux à bon marché, il eſt ſouvent chargé d'en pourvoir les magazins de drogues de Petersbourg & de Moſcou.

Le poſte avancé le plus éloigné d'Aſtrakan eſt la belle maiſon de campagne de *Tſcherepacha*, que le gouverneur Beketof a fait bâtir il y a peu d'années, la premiere & juſques ici la ſeule terre noble qui ſoit dans tout ce voiſinage. C'eſt une isle formée par différentes rivieres ou bras du Wolga, elle renferme deux grands lacs. On y a deſſéché les endroits marécageux, & planté des mûriers & des vignes; ces dernieres réuſſiſſent déja ſi bien qu'elles rapportent annuellement quelques milliers de roubles. On y a de plus formé un beau haras.

On a placé immédiatement derriere la colline d'Ilinsk le comptoir impérial des jardins, qui a plus de 300 perſonnes ſous ſes ordres. Non ſeulement on s'y occupe beaucoup de la culture de la vigne, mais il fournit encore la cour de toutes ſortes de fruits, envoye quelquefois un vaiſſeau en Perſe, fait faire des tuiles & des briques, trafique en bois, tient des brandevineries, &c. On ſait par le

rapport d'Oléarius qu'un vieux moine Autrichien amené comme priſonnier à Aſtrakan, y a planté le premier des vignes tirées de la Perſe, leſquelles ſont très-bien venues par ſes ſoins. Ce même religieux établit en 1613 par un ordre exprès du Czar un vignoble public, ſur le modèle duquel des bourgeois de la ville en formerent un bon nombre depuis cette époque, juſqu'en 1640, qu'on eut à Aſtrakan un maître vigneron en titre. Pierre le grand eut depuis fort à cœur d'y porter cet objet important à ſa perfection, de façon qu'aujourd'hui la culture de la vigne s'y trouve ſur un très-bon pied.

On cultive dans les jardins d'Aſtrakan toutes ſortes de plantes pour la cuiſine, des laitues, des betteraves, des carottes, des navets, des radis, de la moutarde, des concombres, des melons & des arbouſes ou melons d'eau. Dans le nombre de nos légumes d'Europe dont on y fait récolte, on eſt ſurpris de ne point y trouver la pomme-de-terre ou patate, (*Solanum tuberoſum*) ni la poire-de-terre ou topinambour (*Helianthus tuberoſus*) ni l'artichaut. On y plante en revenche une grande quantité de mélongénes ou aubergines & de poivre d'Eſpagne. Les poiriers, les pommiers, les cerifiers, les pêchers & les mûriers ſont les arbres fruitiers les plus ordi-

naires; mais comme les chenilles en dévorent la plus grande partie dans le tems que ces arbres ſont en fleur, ils portent peu de fruits. * L'on couche les ſeps & on les couvre de terre pendant l'hiver. Et comme les chaleurs ſont très-fortes pendant l'été & les pluies très-rares, on ſe procure des arroſemens au moyen de moulins à vent, placés le long des eaux courantes, & quelquefois d'un ſimple ruiſſeau; ces moulins font remonter les eaux juſques dans des rigoles pratiquées dans les jardins, ainſi que dans les vignobles pour les égayer.

On compte depuis le dernier incendie dans tout Aſtrakan, ſans les égliſes, 2541 maiſons, y compris les bâtimens qui ſont dans le Kreml, & les habitations que les ſoldats ſe ſont bâties proche du couvent d'Iwanowski. Les égliſes Ruſſes y ſont au nombre de 25, & il n'exiſte plus que deux couvents en titre. Les Arméniens y ont deux égliſes, les Luthériens & les Catholiques en ont une pour chaque religion.

---

* Il eſt à préſumer que c'eſt faute de prendre contre la voracité de ces inſectes deſtructeurs des précautions uſitées avec ſuccès dans pluſieurs pays; comme par exemple, d'établir une amende de tant par nid de chenilles qu'on trouvera un certain jour de l'année dans une poſſeſſion, & de veiller à ce que ces nids ſoient tous brûlés bien ſoigneuſement.

religion. Les Indiens ont auſſi dans le milieu de leur caravanſerai un petit temple d'idoles.

Dans la deſcription que nous allons faire des habitans d'Aſtrakan, nous commencerons par les Tartares; & c'eſt ainſi que nous en avons déjà uſé, en traitant de l'hiſtoire de cette ville, vu qu'elle appartenoit autrefois avec tout le pays qui en dépend à ces mêmes Tartares, des mains deſquels le tout a paſſé dans celles des Ruſſes. Ainſi nous parlerons d'abord des *Tartares d'Aſtrakan*, qui ſe nomment dans leur langue *Nagaï* ou *Nogaïs*, & que les Ruſſes appellent *Tartares Jaſſaks*, ou *Jaſſachs*. On peut encore les partager en *Jourtows* & en *Kotchewnyſchis*. Les premiers ſont une nation à demeure fixe & ſe nomment auſſi *Aülnys*, (du village d'*Aül*), les derniers ſont nomades & errent en hordes d'un lieu à l'autre; ils ne ſont plus en bien grand nombre aujourd'hui, parce qu'indépendamment de ceux qui ſe ſont réunis aux Kalmoucs, il en eſt paſſé quantité dans la Crimée & dans le Kouban, & quelques-uns même chez les Coſaques du Kirguis & chez les Baskires. Mais les Tartares Jaſſaks furent forcés après la conquête d'Aſtrakan, de payer à la Ruſſie les mêmes redevances qu'ils payoient auparavant à leur Kan, ſans compter bien d'autres charges. Ils étoient alors aſſez nom-

breux, & l'année 1715, lorſque les Tartares de Crimée vinrent à Aſtrakan, on les comptoit encore forts de douze mille hommes; dès-lors il n'en reſta plus que deux mille, & ils ſe ſont encore bien fondus depuis ce tems-là. Ils étoient partagés de tems immémorial, en tabunes ou villages dont chacun étoit préſidé par un Staroſte qui touchoit une petite paye. Aujourd'hui les Tartares Jourtows ou Aülnys payent une capitation effective à la couronne, & pour lors on les appelle Tartares Jaſſaks proprement dits; ou bien ils deſſervent les poſtes entre Aſtrakan & Kiſslar, & prennent alors le nom de Podwodnys, ou bien ils ſont attachés au comptoir impérial des jardins, & ſont obligés d'y travailler un mois au printems lorſqu'on tire les vignes de deſſous terre, & un mois en automne lorſqu'on les y remet de nouveau.

Les villages habités par les Tartares ſont des plus chétifs, & ne leur ſervent qu'en hiver; en été ils ſe rendent dans leurs kibitkes qui ſont toutes différentes de celles des Kalmoucs; elles ſont plus petites & le grillage de bois en eſt plus ſolide, en ſorte qu'elles ne peuvent être tranſportées d'un lieu dans un autre. Ainſi lorſque les Tartares veulent changer de ſtation, ils n'emportent que leurs couvertures de laine qu'ils mettent ſur une

charette assez légere, pour qu'un seul homme puisse la traîner. Ces kibitkes sont tantôt rondes, tantôt angulaires & si basses qu'on a peine à s'y tenir debout. Elles ont vers l'extrémité supérieure, qui se termine en pointe, une ouverture ronde qui tient lieu de fenêtre, & procure dans le besoin un passage à la fumée. Les murs de cette cahute sont garnis de joncs ou des feuilles du roseau de marais, (*Typha palustris*) le haut est entouré de couvertures, ainsi que l'ouverture ronde, qui est fermée de maniere qu'on puisse en cas de besoin la déplacer ou la remettre facilement au moyen d'une perche.

Tous les Tartares Jourtows s'adonnent à l'agriculture & à l'éducation du bêtail, car tout commerce leur est interdit. Ils viennent vendre leurs jardinages à Astrakan. Ils ne sement aucune autre espèce de grains que du millet qu'ils mangent ou grillé, sans autre préparation, ou cuit avec du lait, en forme de bouillie. Ils ont adopté des Russes la maniere de faire du pain & de préparer d'autres alimens composés de farine; du reste ils se nourrissent aussi de viandes de cheval, de mouton & de bœuf, soit rôties, soit bouillies, & de toutes sortes de poissons qu'ils mangent souvent sans autre préparation que d'avoir été séchés au soleil. Quoique leur re-

ligion le leur défende, il y en a beaucoup qui boivent du vin & plus encore qui font uſage d'eau-de-vie ; mais tous ſans exception uſent d'une eſpèce particuliere d'*Hydromel* qu'ils appellent *Balbouſan*, & dont il ne faut que deux ou trois verres pour être complettement yvre.

Voici la maniere de préparer ce *Balbouſan*. On fait diſſoudre un poude de miel dans cinq ſeaux d'eau ; on met enſuite dans un pot deux ſtofs de levure de bierre, une livre de farine de froment avec deux ſtofs de cette eau miellée ; après quoi l'on fait cuire une livre de houblon dans un ſeau d'eau, juſqu'à ce que celle-ci ſoit à-peu-près réduite à moitié. On verſe après cela un ſtof de cette eau houblonnée dans le pot ſus-mentionné qu'on place dans un lieu chaud, pour que tout ce mélange ſoit mis pendant trois ou quatre heures en fermentation ; cela fait, on le mêle avec le reſtant de l'eau miellée, on verſe le tout dans un tonneau qu'on met dans un lieu tempéré où il faut que cette liqueur fermente encore pendant vingt-quatre heures. Au bout de ce tems-là on la tire au clair pour la boire tout de ſuite ; ou ſi l'on veut avoir un hydromel extraordinairement fort, on remet la liqueur tirée au clair dans un autre tonneau, pour l'y faire encore fer-

menter de nouveau pendant huit à quinze jours, en prenant la précaution d'y ajouter toutes les vingt-quatre heures une demi-livre de miel, afin que l'hydromel conserve toujours sa douceur pendant cette longue fermentation.

Les Tartares Jaffaks qui habitent les villages ou qui formés en hordes, menent la vie nomade, se sont acquis à juste titre la réputation d'être très-sobres & très-réglés dans leurs mœurs; on trouve en revenche beaucoup d'yvrognes & de débauchés parmi ceux d'Astrakan, & ce sont sur-tout les riches qu'on accuse de ces vices.

Les Tartares d'Astrakan tiennent beaucoup des Kalmoucs par les traits du visage, ils ont la peau d'un gris foncé, les cheveux noirs, la tête large & platte, les joues pareillement larges & charnues, & le menton pointu; leur barbe est courte & peu épaisse, leurs oreilles sont fort grandes & détachées de la tête; ils ont au contraire le nez petit & écrasé. Ils sont de taille moyenne, fort droits, & rarement bien gros. Les jeunes gens portent les cheveux courts & rognés à la maniere des Cosaques; ils se rasent entiérement la barbe, ou ne laissent croître que la moustache. Les vieillards au contraire tiennent la barbe en vénération, se rasent entiérement la tête dont

ils couvrent le derriere d'une calotte avec un bonnet par-deſſus. L'habillement des Tartares eſt en général l'habillement ordinaire des Orientaux & differe peu de celui des Coſaques. Leurs femmes portent aſſez fréquemment des pendans d'oreille, & des anneaux d'or ou d'argent, ornés ſouvent de perles & même de diamans, elles paſſent ces anneaux dans les narines qu'elles font percer à cet effet.

Ils profeſſent la religion mahométane, & ſuivent la ſecte des Sunnites. Lorſqu'ils ont terminé leurs jeunes du Ramazan, ils ſe rendent, le premier jour du dixieme mois nommé Sjawwal, que Mahomet à deſtiné aux aumones, en raſe campagne, pour y réciter des prieres en commun, la face tournée vers le midi, (c'eſt-à-dire, vers la Mecque). Après avoir récité différentes formules de prieres, tantôt ils ſe proſternent en terre, tantôt ils ſe jettent à genoux, ou ſe tiennent tout droits, ce qui s'exécute par toute l'aſſemblée avec autant d'exactitude & de régularité que les mouvemens d'un bataillon de ſoldats bien exercés. Les prieres achevées, le prêtre principal monte dans une chaire dreſſée à cet uſage & prononce un diſcours, après lequel les Tartares dévots s'approchent de lui, le ſaluent, lui baiſent la main droite qu'ils poſent ſur leur front; les plus riches lui appor-

tent des calaates ou tuniques d'été, & les mettent ſur ſes épaules.

Ils ont trois ſortes de prêtres, dont le principal eſt le *Kaſy*, après lui viennent les *Mollahs* & enſuite les *Abys*. Le *Kaſy* obtient ſa dignité par droit de naiſſance; ce qui n'empêche pas néanmoins qu'en prenant poſſeſſion de ſa charge, il ne ſoit déclaré publiquement & proclamé tel. Il décide de tous les cas qui concernent la religion, & il eſt juge-né de tous les autres prêtres. — Un Mollah eſt un prêtre inſtallé, & chacun d'eux a ſa moſquée en propre à deſſervir; ſes fonctions conſiſtent à y faire la priere, à y lire quelques chapitres de l'alcoran, à aſſiſter à la circonciſion des enfans, à leur donner un nom & à faire les cérémonies requiſes aux noces & aux enterremens. Enfin les Abys ſont les ſacriſtains, ou comme les marguilliers chez les proteſtans; ce ſont eux qui appellent du haut des tours des moſquées les fideles aux prieres publiques, dont ils leur font même auſſi quelquefois lecture, lorſque ces prieres ſe trouvent dans l'alcoran; d'ailleurs ils aſſiſtent les Mollahs dans leurs fonctions ſacerdotales. L'Aby & le Mollah ſont également exempts de toute impoſition, & de toute charge civile & tirent bon parti de leurs emplois; car les naiſſances, les mariages & les morts leur rap-

portent de l'argent, & les préſens qu'ils reçoivent des riches ſont ſouvent aſſez conſidérables.

L'office de ſage-femme dans les accouchemens s'exerce ou par la mere de la femme en travail, ou par la mere de ſon mari, ou par quelque parente au fait de la beſogne. Immédiatement après la naiſſance, les femmes de la connoiſſance de l'accouchée viennent faire leurs félicitations; au bout de quelques jours arrive un prêtre qui donne un nom à l'enfant nouveau-né, cette cérémonie eſt précédée d'une priere, & les gens riches ſont dans l'uſage d'accompagner la ſolemnité d'un feſtin. Lorſqu'un jeune garçon a atteint ſa huitieme ou ſa dixieme année, on procéde à la circonciſion, à laquelle il n'aſſiſte qu'un prêtre, un chirurgien & un couple d'amis de la maiſon, qui ſe rendent dans la chambre où ſe trouve le jeune homme, ſans être accompagné ni du pere ni de la mere. Là, le prêtre commence la cérémonie par une priere, tâche de gagner l'enfant par des careſſes & lui bande les yeux; alors le chirurgien ſaiſit avec des ciſeaux de bois, deſtinés à cet uſage, le bord du prépuce dont il coupe une partie avec un petit couteau & ſaupoudre la playe avec de la cendre de coton brûlé. Il y a quantité de jeunes garçons qui guériſſent fort vîte & ſont

en état de courir & d'agir dès le lendemain, tandis que d'autres chez qui l'opération eſt ſuivie de gonflement & de ſuppuration ne guériſſent quelquefois qu'au bout de quinze jours. Il faut que tout Tartare ſoit circoncis avant ſa quinzieme année, paſſé laquelle la circonciſion n'eſt plus praticable; & tout incirconcis eſt regardé comme impur; au moins ne lui eſt-il point permis d'égorger aucun animal, & dans le cas où la choſe auroit eu lieu, il eſt défendu d'en manger la chair.

Les noces des Tartares ſont accompagnées d'un grand nombre de cérémonies remarquables, qui deviennent aſſez diſpendieuſes. La demande & les fiançailles ſe font ſouvent bien des années avant la célébration, & quelquefois les conjoints n'ont pas plus de quatre à huit ans. Lorſque les parens ont fait choix d'une épouſe pour leur fils, ou que celui-ci eſt en état de ſe la choiſir lui-même, on députe une vieille aux parens de la jeune fille, pour leur expoſer la choſe & pour s'informer de la valeur du préſent qu'ils exigent de l'époux. Si le jeune homme plait à la fille, & que la nouvelle parenté ſoit agréée, on détermine le *Kalim* ou préſent, & la vieille negocie pour les deux parties juſqu'à ce qu'on ſoit d'accord. Ce kalim eſt toujours proportionné aux facultés des conjoints, ce qui les rend

très-différens, car quelquefois une épouſe coûte pluſieurs centaines de roubles, tandis que d'autres n'en coûtent ſouvent que dix. Indépendamment de l'argent, l'époux eſt encore obligé de faire d'autres préſens; mais ſes amis lui aident à y fournir.

Lorſque le jour, auquel le futur époux doit remettre le préſent aux parens de la future, eſt arrivé, l'on prépare une fête à laquelle on invite les amis de part & d'autre, qui s'y rendent ſouvent en ſi grand nombre qu'ils ne pourroient pas être tous reçus dans la maiſon, & qu'on eſt obligé de dreſſer pour eux des tentes à l'entour. Si la future épouſe eſt en âge nubile elle ſe rend auprès de ſes amies le viſage voilé, & va ſe mettre à la derniere place de l'aſſemblée. D'un autre côté les jeunes garçons & les jeunes hommes vont ſe raſſembler près du futur dans le deſſein de ſe bien régaler. Alors on apporte le kalim & l'on y joint de la farine de froment, du ris, du beurre, une certaine quantité de viandes rôties & bouillies, de la toile, des raiſins de Corinthe, du ſucre, des confitures & quelques autres bagatelles, le tout couvert de tapis de laine ou de ſoie. Des tambours & des fifres ſuivis d'une troupe de jeunes gens ouvrent la marche; vient enſuite le cheval du futur époux ſuperbement enharnaché, mené

par un domeſtique ou par un parent; après quoi viennent les préſens, dont le comeſtible eſt diſtribué ſur le champ aux convives qui ont ſoin d'en emporter les reſtes chez eux. Au bout de trois jours cette premiere fête eſt ſuivie d'une ſeconde, ce ſont alors les parens de la fille qui regalent leur gendre futur; celui-ci ſe rend en grand cortège dans leur habitation, au ſon des fifres & des timbales, accompagné de ſes amis. Après avoir aſſiſté au feſtin qui l'attendoit, il paſſe dans l'appartement où ſa future ſe trouve avec ſes amies, & fait exécuter devant elle, par des muſiciens, accompagnés d'inſtrumens, des chants à l'honneur de ſes futurs beau-pere & belle-mere. Pendant tout ce tems la belle reſte voilée, & ſon fiancé reprend bien-tôt après le chemin de ſa demeure ſuivi de tout ſon cortége.

Il ſe paſſe ſouvent bien des années entre cette célébration des fiançailles & le jour des noces, ſur-tout lorſque les fiancés n'ont point encore atteint l'âge compétent, hors ce cas-là l'intervalle n'eſt ordinairement que de ſix mois ou de l'année entiere, pendant lequel tems il faut que le fiancé évite ſoigneuſement la compagnie du beau-pere & de la belle-mere & de toute leur parenté. Il lui eſt permis en revenche d'aller voir ſa fiancée auſſi ſouvent qu'il en a la fantaiſie. Les choſes n'en reſtent

même pas toujours là, & il arrive quelquefois que la belle perd ſa virginité avant les noces. La choſe eſt d'autant plus probable que le fiancé a la liberté de coucher avant le mariage dans le même lit avec ſa belle, où il eſt, à la vérité, gardé à vue par des vieilles qui tiennent des torches allumées à la main; mais au moyen de quelques roubles il ne lui eſt pas difficile de faire éteindre les torches & de ſe débarraſſer de ces incommodes ſurveillantes. Dans ce même tems les parens de la fille lui préparent ſes habits de noce, & le jeune homme ſonge à ramaſſer ce qui peut encore lui reſter à payer du kalim. Auſſi-tôt qu'il eſt entiérement payé, on fixe le jour des noces, & le pere & la mere de la fiancée y font inviter leurs parens & leurs amis, avec quelques Mollahs ou même le Kaſy, lorſque ce ſont des perſonnes riches; ils tâchent ſurtout de raſſembler un grand nombre de jeunes filles pour ſervir de compagnes à la mariée. Dès que toute cette compagnie eſt raſſemblée, l'époux ſe rend avec un ami choiſi parmi les plus prudens, vers la maiſon de ſon beau-pere & s'arrête devant la porte, affectant d'ignorer tout ce qui s'y paſſe; il regarde à travers les fenêtres ou de quelque autre ouverture, comme s'il vouloit ſavoir pourquoi tout ce monde ſe trouve raſſemblé; enfin il depute

ſon ami vers l'aſſemblée pour lui ſervir de procureur. A ſon arrivée le Mollah, ou l'un d'entre eux, s'il y en a pluſieurs d'invités, commence à réciter une priere, fait ſon compliment de félicitation & demande au député ſi la fiancée plait au fiancé? Lorſque la réponſe eſt affirmative, il envoye ſon ſacriſtain ou l'Aby à la fiancée pour lui demander ſi elle aime ſon fiancé, ſi ce n'eſt point par contrainte & en vertu des ordres abſolus de ſes pere & mere qu'elle embraſſe l'état de mariage. Lorſque la réponſe eſt favorable à l'époux, le prêtre demande au député ſous quelles conditions le fiancé prétend de ſe marier, & après que ces conditions lui ont été expoſées, il s'adreſſe aux arbitres nommés de la part de la fiancée, & s'informe de l'amende qu'ils infligent au fiancé, en cas qu'il lui arrivât de traiter mal ſa future épouſe, de lui refuſer les alimens & vêtemens néceſſaires, ou d'être convaincu d'infidélité. Cette amende eſt déterminée d'après les facultés de l'époux de 50 à 100 roubles. Si la ſomme paroiſſoit exorbitante au député du fiancé, on négocie juſqu'à ce qu'on ſoit d'accord; alors le prêtre recite de nouveau quelques prieres, & de cette maniere l'eſſentiel de la cérémonie nuptiale eſt terminé. Le marié s'en retourne chez lui, les conviés raſſemblés chez les parens de

la mariée mangent & boivent, la mariée se divertit avec ses amies, on fait de la musique, on danse, & ces divertissemens durent trois jours; au milieu de la nuit du troisieme jour, l'entremetteur amene la nouvelle mariée dans la maison du nouveau marié, la conduit droit à la chambre à coucher où l'époux vient la joindre. Ils se mettent tous deux au lit, & n'osent plus sortir de trois jours de l'appartement, sans une nécessité urgente. Les amis de l'époux se divertissent pendant ce tems-là dans sa maison, on en fait de même dans la maison des parens de l'épouse; enfin le matin du quatrieme jour les conviés de la noce se rassemblent pour la derniere fois & terminent la fête par un coup d'eau-de-vie. Il n'est pas permis à une femme Tartare, nouvellement mariée, de quitter sa chambre à coucher qu'elle n'ait mis un enfant au monde, de sorte que celles qui sont stériles sont forcées de se résoudre à s'y tenir enfermées pendant deux ou trois ans. — La polygamie est admise parmi les Tartares d'Astrakan comme elle l'est chez tous les autres Mahométans; la plûpart d'entre-eux se contentent néanmoins d'une seule femme, & la regle ne leur permet pas d'en prendre plus de cinq. La plus ancienne en date conserve une prééminence sur les autres; du reste les cérémonies nuptiales sont à chaque

fois les mêmes que celles que nous venons de décrire.

Les danſes uſitées dans ces ſortes de fêtes ſont pitoyables, deux garçons, les bras étendus, font des mouvemens en avant & en arriere; & lorſque la danſe s'exécute par de jeunes filles, elles ſe meuvent nonchalamment en décrivant quelques ronds.

Leur maniere d'enterrer les morts eſt des plus ſimples. On lave le cadavre du défunt, on en bouche ſoigneuſement toutes les ouvertures, afin qu'il ne s'en écoule rien d'impur, & on le couche dans ſa bière, enveloppé d'un linceuil de toile de coton. Le prêtre recite une priere auprès de la foſſe, le mort eſt mis en terre & l'on donne un feſtin aux parens & aux voiſins. Le troiſieme jour après le décès, le ſeptieme & le quarantieme les parens rappellent la mémoire du défunt & font des prieres pour lui, ce qu'ils renouvellent encore une fois après l'an révolu. --- Les femmes Tartares filent le poil des chameaux & en fabriquent une eſpèce de camelot qu'ils nomment *Biaza*, & les Ruſſes Armiak.

Outre les Tartares que nous venons de décrire, il ſe trouve encore dans Aſtrakan des Tartares de Caſan qui ont leurs prêtres particuliers, quoiqu'ils ſoyent Mahométans comme les premiers, & pareillement de la

ſecte des Sunnites. Ils s'occupent preſqu'uniquement du commerce, qui les attire ici de la province de Caſan. Les uns tiennent leur propre maiſon, d'autres ſe placent chez des marchands en qualité de commis, particuliérement auprès des Indiens.

On fabrique ici une ſorte de ſavon de la maniere qui ſuit. L'on prend des plantes de nature ſaline de différens genres, telles que la ſoude, les diverſes eſpèces d'arroches, &c. après les avoir fait ſécher quelques jours au ſoleil, on les réduit en cendres. Cette opération faite, on étend ces cendres ſur des nattes ſoutenues par quatre poteaux, on jette par-deſſus de l'eau bouillante qui filtre à travers les nattes. Cette leſſive ſe met auſſi-tôt dans une chaudiere ou il faut qu'elle recuiſe. Lorſqu'elle eſt réduite environ à la moitié, on remplace ce qui s'en eſt évaporé par autant de nouvelle leſſive, ce que l'on réitere à trois repriſes, ou pour mieux dire, juſqu'à ce que le tout ſe ſoit converti en une épaiſſe bouillie blanche. On verſe une certaine quantité de cette bouillie dans un autre vaſe, qu'on tient prêt à cet effet, & l'on y mêle à petite portion de la graiſſe de chien-de-mer ou de l'huile de baleine, on remue fréquemment ce mêlange juſqu'à ce que les deux matieres ſoyent bien incorporées l'une avec l'autre, enſuite

on

on étend à meſure cette maſſe ſur une natte qu'on expoſe au ſoleil, afin d'en ſéparer toutes les parties aqueuſes. Après quoi on la remet dans une chaudiere ſur le feu, on y ajoûte encore un peu de graiſſe ou d'huile de baleine; lorſque le tout a été de nouveau bien mêlé on le coule dans des formes, & après que la maſſe eſt bien refroidie on découpe ces formes en petits morceaux, pour les vendre. Les Ruſſes & les Tartares ſoutiennent que ce ſavon eſt préférable au ſavon ordinaire en ce qu'il enleve les tâches de graiſſe des toiles de lin & de coton; mais il exhale une puanteur inſupportable & laiſſe ordinairement des tâches jaunes, étant noir de ſa nature. Il ſe vend au ſurplus à beaucoup meilleur marché que le ſavon de Ruſſie, & l'on en peut avoir ici plus d'une livre pour deux copeques.

Les environs d'Aſtrakan ſont actuellement auſſi habités par un peuple Tartare qu'on nomme les *Tartares de Belgorod*; ils forment quatre hordes, & leur nombre monte à environ 70000 hommes. Ils habitoient du tems de Pierre le Grand les Steppes du Jaïk, mais ils ſortirent en 1725 des terres de la Ruſſie, pour aller ſe mettre ſous la protection des Turcs, qui leur permirent de s'établir dans les déſerts qui confinent à Belgrade, où ils errerent juſqu'en 1769. Alors rebutés de la

domination Turque, ils revinrent avec deux autres hordes dans les états de la Ruſſie, où ils furent reçus à bras ouverts, & où on leur accorda gracieuſement toutes les prérogatives dont jouiſſent les Kalmoucs.

Les Arméniens ſont le ſecond peuple venu de l'Aſie qui habite Aſtrakan, il y a paſſé cent ans qu'ils ſe ſont établis dans l'empire Ruſſe, & le nombre de ceux qui ſe ſont fixés dans cette ville monte à 1281 mâles. Ils avoient d'abord choiſi Caſan pour premier domicile, mais la peſte y ayant fait de grands ravages parmi eux, tout ce qui put échaper à ce fléau vint ſe refugier à Aſtrakan, où ils jouiſſent de tous les privileges poſſibles, ayant leur maiſon-de-ville particuliere, payant très-peu d'impôts, avec un plein & libre exercice de leur religion, au point même d'avoir des cloches & de faire publiquement leurs proceſſions par les rues.

La communion Arménienne eſt une des plus anciennes de toutes les communions Chrétiennes, leur grande erreur eſt de n'admettre dans la perſonne du Sauveur qu'une ſeule nature, ſavoir la nature divine. Ils reconnoiſſent ſept ſacrémens, le baptême, la confirmation ou le Chrême, la ſainte Céne, la pénitence, l'ordination & l'extrême onction. En adminiſtrant le baptême, le prêtre aſper-

ge trois fois la tête de l'enfant, & le plonge trois fois dans l'eau. Ils croyent à la tranſubſtantiation & diſtribuent aux communians du pain trempé dans du vin rouge. Ils ne reconnoiſſent ni l'autorité du pape, ni celle des conciles, & la croyance au purgatoire eſt exclue de leur confeſſion de foi. Ils enſeignent avec les Grecs que le Saint Eſprit procede uniquement du Pere, & ils ont conſervé les cérémonies judaïques, tant à l'égard des purifications légales auxquelles leurs femmes qui relevent de couche ſont aſtreintes, que rélativement aux victimes que leurs prêtres ſacrifient à la porte des égliſes. Ils font grand cas de l'interceſſion des ſaints, ſur-tout de celle de la mere de Dieu. Ce point de leur religion auſſi-bien que leur grande vénération pour leurs reliques, ſont néanmoins plûtôt fondés chez eux ſur l'habitude & la tradition, qu'ils ne ſont regardés comme vrais articles de foi.

Le culte divin s'exerce également chez les Arméniens par les moines & par les prêtres. Les premiers vivent dans le célibat & ſont ou patriarches, ou archevêques, ou évêques, ou ſimples moines, ou hermites. Comme les prêtres ſont obligés par leurs fonctions à fréquenter ſouvent des perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, ils ſont tenus d'avoir une femme. Les Arméniens ont mis une triple maniere de

faire abſtinence ; l'une qu'ils nomment *Poch*, conſiſte à ne manger ni viandes, ni lait, ni poiſſon, ni œufs, & s'obſerve particuliérement tous les mercredis & tous les ſamedis ; une autre appellée *Dzourin* qui exige qu'on s'abſtienne entiérement de boire & de manger depuis le ſoleil levé juſqu'au ſoleil couché ; enfin le Navakatikh qui ſe borne au contraire à s'abſtenir uniquement de viande. Leur grand carême avant Pâque dure ſept ſemaines. La plûpart de leurs fêtes ſont précédées d'un jeûne de huit jours, telles que la naiſſance & le baptême de Jeſus-Chriſt, la fête de ſaint Sergius, de ſaint George, l'exaltation de la croix, ſaint Tropheus, ſaint Jacques, &c.

Leurs enterremens ſont chargés d'une infinité de formalités. Le cadavre, après avoir été bien lavé, eſt porté pour l'ordinaire dès le premier jour, en grande cérémonie, à l'égliſe, dans un cercueil plus ou moins orné, accompagné des diacres portant des cierges, de l'évêque & de tout ſon clergé, tous revêtus de leurs habits pontificaux, des parens & des amis des deux ſexes. La proceſſion étant arrivée au temple, on brûle de l'encens, on fait des prieres pour le mort, & le reſte du jour ſe paſſe à manger & à boire. Le lendemain tout le monde ſe raſſemble dans la maiſon du défunt & ſe rend en proceſſion à l'égliſe, les prêtres chantent

& recitent des prieres, après quoi le corps eſt porté en cérémonie, mais accompagné des hommes ſeulement, au lieu de la ſépulture. Quelques jours enſuite on va pleurer le mort auprès de ſa tombe, devant laquelle on dit pendant ſix ſemaines des meſſes pour les trépaſſés *. Les Arméniens prennent le deuil pour leurs proches, & la durée en eſt plus ou moins longue, ſelon le dégré de proximité.

Les mariages des Arméniens ne ſont pas moins ſurchargés de cérémonies que leurs enterremens. Le futur époux quitte vers le ſoir ſa maiſon & ſe rend avec un grand cortege de conviés dans la maiſon de celui qui s'eſt chargé de faire les fonctions de pere dans l'acte nuptial. La marche eſt ouverte par deux chanteurs, accompagnés d'inſtrumens, ils ſont ſuivis d'un autre homme qui porte ſur ſa tête un grand plateau quarré chargé de deux grands flacons d'eau-de-vie, entre leſquels il y a un petit flacon d'argent, rempli d'eau-de-roſe, qui doit ſervir à aſperger les conviés à meſure

* Faire des prieres pour un mort, dire des meſſes pour les trépaſſés, & ne point admettre la doctrine du purgatoire, cela doit paroître bien contradictoire à ceux qui ignorent que les Arméniens ſont dans l'opinion que les hommes ne ſeront punis ou recompenſés qu'au jour du jugement, & qu'en attendant ce grand jour les ames ſéparées des corps errent dans la région de l'air.

qu'ils arrivent. Tout ce plateau eſt de plus garni de bougies allumées, de differens fruits & de confitures. Enſuite viennent les convives portant des cierges à la main, & au milieu d'eux l'époux, qui lorſque le cortege eſt arrivé devant la maiſon du pere, où on les aſperge avec de l'eau-de-roſe, n'y entre que le dernier. Après que la troupe s'y eſt arrêtée une demi-heure à chanter & à ſe régaler, elle retourne dans le même ordre à la maiſon de l'époux, dont quelques perſonnes ſortent à ſa rencontre avec un grand arbre de cire orné de toutes ſortes de fleurs de même matiere & de différentes couleurs. Tandis que le ſouper ſe prépare, la compagnie reſte devant la maiſon, le plus ſouvent ſous des tentes & paſſe ſon tems à chanter & à boire; ces divertiſſemens ſont auſſi pour l'ordinaire accompagnés de décharges d'armes à feu. Après quoi on va ſe ranger à terre dans un appartement dont le plancher eſt couvert de tapis, & c'eſt alors que commence le véritable feſtin. La place d'honneur, qui eſt un peu plus élevée, eſt occupée par l'époux, qui tient en ſes mains, ou à côté de lui un cimeterre nud; on place vis-à-vis de lui le grand arbre de cire, le plateau, &c. Le repas terminé, on chante, on boit & on danſe, puis on apporte du vermil-

lon, dont l'époux futur & ſon pere ſe peignent les mains.

Alors le pere de la future paroît & vient annoncer que ſa fille eſt prête à aller recevoir la bénédiction nuptiale à l'égliſe. Auſſi-tôt tout ſe leve, on ſaiſit les inſtrumens de muſique, on prend le grand plateau & l'arbre, & l'on ſe rend en hâte dans la maiſon de l'accordée. Le prêtre, le pere de l'époux, & l'époux lui-même vont trouver l'épouſe; le premier bénit le nouveau couple & recite une priere, il revêt l'époux d'un ruban en forme d'ordre & lui attache autour du col un fil très-mince, dont les extrémités ſont jointes par un nœud, ce qui doit ſignifier que l'époux n'eſt point autoriſé à conſommer le mariage, que le prêtre ne ſoit venu au bout de trois jours dénouer ce fil de ſa propre main, en récitant les prieres d'uſage. Alors les nouveaux mariés ſe donnent la main; on marche vers l'égliſe, mais on a ſoin de s'arrêter ſouvent le long du chemin pour manger & boire. Lorſqu'on y eſt arrivé, le prêtre recommence les prieres, fait promener l'époux & l'épouſe en cercle autour de lui, leur donne à tous deux un peu de vin à boire, & termine la cérémonie par une meſſe.

Il faut que les Arméniens, du tems de Tournefort, aient été de tout autres gens

qu'ils ne ſont aujourd'hui, ou que ce galant-homme ſe ſoit bien trompé dans la deſcription qu'il en a faite. Suivant les obſervations de M. Gmélin, obſervations puiſées dans une longue fréquentation, ils ſont preſque tous fourbes, & ſe conduiſent ſelon les circonſtances, avec beaucoup de hauteur, ou avec une extrême baſſeſſe; mais toujours d'une maniere intéreſſée. Un Arménien eſt capable de vendre ſon pere & ſon frere s'il y trouve ſon avantage. Il n'héſite point à prêter un faux ſerment, s'il échape en ſe parjurant à une punition méritée, ou s'il ſe maintient dans la poſſeſſion de ſon argent. Il viendra ſe jetter à vos pieds s'il a beſoin de votre aſſiſtance, il vous offrira ſa maiſon & tout ce qu'il poſſede; mais à peine ſe trouve-t-il hors d'embarras qu'il oublie non ſeulement ſon libérateur, mais qu'il eſt encore capable de lui cauſer toutes ſortes de dommages. Les Arméniens conſervent même entre eux une antipathie ſourde & voilée, qui les excite les uns contre les autres, & entretient continuellement dans leurs cœurs le poiſon de l'inimitié.

La principale occupation de cette nation dans Aſtrakan eſt ſans contredit le commerce, & l'on peut regarder la part qu'ils ont à celui de Perſe, comme la branche la plus conſidérable de leur trafic. Ils font paſſer d'Aſtrakan

dans ce royaume les marchandiſes qu'ils tirent d'Europe, telles que la cochenille, l'indigo, de riches étoffes de France, du camelot, du fil d'or & d'argent, du ſucre, du caffé & du thé, & ils en rapportent en retour de la ſoie, du coton cru & filé, & des étoffes de ſoie & de coton. Ils commercent encore par la Perſe avec la Chine & la Boucharie où ils portent les mêmes marchandiſes qu'ils vendent aux Perſans, & achetent dans ces contrées du coton, des peaux d'agneaux, des perles, des diamans & de la poudre d'or. Malgré tout cela, ce ſont eux qui, par les dettes qu'ils contractent & l'indignité de leur façon de penſer, ont cauſé preſque ſeuls la chûte du commerce par la mer Caſpienne. Cette nation fournit auſſi quantité de fabricans & d'artiſans, juſqu'à des orfévres, des jouailliers & des horlogers. Ils ſe plaiſent encore ſinguliérement au jardinage, & cultivent en conſéquence beaucoup de fruits & de légumes.

Les femmes Arméniennes ſont extraordinairement fécondes, ce qu'il faut, ſelon toute apparence, encore plus attribuer aux jeûnes fréquens & rigides auxquels ce peuple eſt aſtreint, & pendant la durée deſquels tout commerce charnel leur eſt interdit, qu'au très-grand uſage qu'ils font de l'ail dans leurs mets. Leurs filles ſont très-communément

réglées dès l'âge de dix ou onze ans. Les femmes en général ſont dans l'habitude de ſe noircir les cheveux & les ſourcils ; elles employent pour cela des noix de galles pulvériſées qu'elles étendent ſur une plaque de fer, ſur laquelle ces galles pilées ſe broyent & ſe brûlent avec une autre plaque de fer rougie juſqu'à ce qu'elles rendent une huile, qui mêlée avec de l'eau & broyée de nouveau avec un morceau de cuivre en forme de bouchon, fournit une teinture d'un beau noir.

Les Arméniens d'Aſtrakan ſe couvrent la tête d'un bonnet rond, le plus ſouvent de velours, & bordé de peau d'agneau noir ; ce bonnet ſe diſtingue de celui des Tartares, en ce qu'il n'eſt point auſſi élevé, & que la bordure n'en eſt qu'à moitié auſſi large. Leurs robes de deſſus & leurs peliſſes ſont beaucoup plus longues que celles de deſſous, ainſi qu'on peut le voir par la figure de la planche I. elles ne croiſent point pardevant & ſont garnies de boutons. Leur ſeconde robe de deſſus ou ſurtout eſt entiérement à la Tartare, avec cette différence que ce ſurtout ne joint pas ſur la poitrine, qu'il croiſe ſur le bas-ventre, & qu'il ſe retrouſſe des deux côtés depuis le bas juſqu'à la hanche. Les robes de deſſous ſont entiérement à la Tartare. Pluſieurs Arméniens portent auſſi quelquefois en place de ces robes

I.

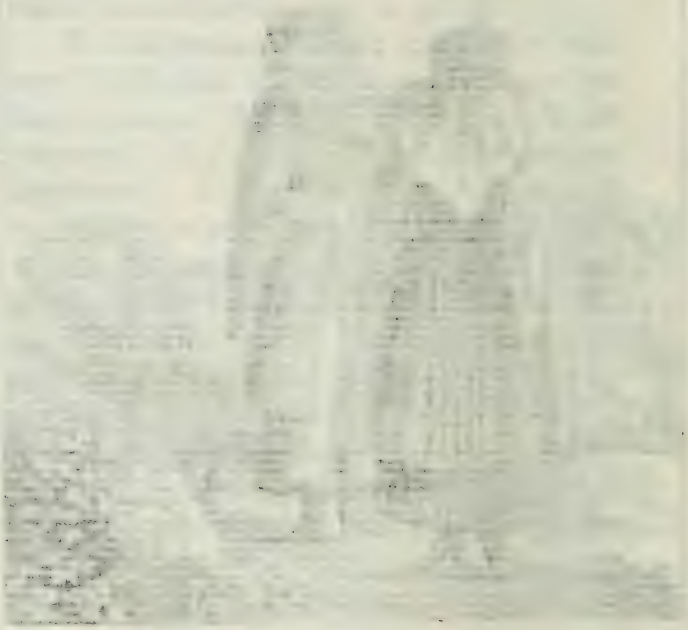
des eſpèces de camiſoles d'étoffes de ſoie rembourrées de coton, qui ſe ferment ſur les côtés avec des rubans, & qui ont de petites manches. Leurs robes de deſſus ſont ordinairement de couleur violette, & leurs bonnets rouges ou orange. Ils portent de larges culottes qui leur prennent les hanches, des bas de fil ou de laine fort courts, qui ne leur montent que juſqu'au-deſſus du genou, & des pantoufles de femmes, rouges, jaunes ou noires. Leurs chemiſes ſont pour la plûpart à la façon d'Europe. Ils coupent leurs cheveux en rond autour de la tête; peu d'entre eux laiſſent croître leur barbe; mais ils portent preſque tous une mouſtache.

Les femmes Arméniennes portent un voile de cambrai ou batiſte, bordé d'une frange de ſoie ou d'or, & qui leur pend juſqu'au milieu du dos : elles ſe nouent ſur le devant du front un morceau d'étoffe de ſoie plié en bande étroite, qui fait le tour de la tête par-deſſus le voile; les deux côtés du viſage ſont accompagnés de groſſes boucles de cheveux noirs, & il leur pend ſur le derriere de la tête d'autres cheveux ſoit crépés, ſoit en forme de treſſe. Le cou eſt orné de pierres prétieuſes, de perles, ou de pièces de monnoie d'or & d'argent; leurs robes, tant celles de deſſus que celles de deſſous, ainſi que leurs peliſ-

ſes, ſont toutes ſemblables à celles des hommes, ſi ce n'eſt que celle des trois qui ſe met par deſſus, ainſi que celle qui ſe met par deſſous, ne leur vient que juſqu'aux genoux, tandis que celle qui eſt entre deux leur deſcend juſqu'aux talons; elles paſſent auſſi ſur leur ſeconde robe de deſſus une ceinture, ſoit d'or ou d'argent maſſif & garnie de pierres prétieuſes, ſoit d'un tiſſu de ſoie. Lorſqu'elles ſont hors de chez elles, elles ſont couvertes de la tête aux pieds d'un grand voile blanc de batiſte. Voyez pl. II.

Il faut encore compter parmi les habitans d'Aſtrakan le détachement du corps des ingénieurs & de l'artillerie, qui a été augmenté, il y a quelques années de troupes d'infanterie, de dragons & de chaſſeurs. Il y a de plus un premier médecin nommé par le collége impérial de médecine, & un arpenteur chargé de faire des partages exacts des terres en culture, l'un & l'autre réſident habituellement à Aſtrakan.

Les environs d'Aſtrakan étant abſolument dénués de bois, doivent avoir naturellement une grande diſette de quadrupedes. On y trouve cependant les mêmes animaux qui vivent dans les Steppes ſupérieures du Wolga, & dans le voiſinage du Don, tels que le liévre



de terre les *Suſslikis* *, les *Slepezis*, outre différentes eſpèces de ſouris. Les loups & les renards ne laiſſent pas auſſi d'être communs dans ces quartiers. Les habitans de la ville ſont fort incommodés dans leurs maiſons par la viſite d'un gros rat de paſſage, auquel M. de Buffon a donné le nom de *Surmulot*; mais la ſouris domeſtique ordinaire manque entiérement. Leurs animaux domeſtiques ſont les chevaux Ruſſes, Circaſſiens, Gorskiens & Kalmouques; les chameaux & les dromadaires, les bœufs communs & les buffles, les moutons de race Ruſſe & de race Kalmouque à queue graſſe en forme de couſſin; cette derniere eſpèce eſt la meilleure, mais ces moutons dégénerent volontiers de même que ceux de race Circaſſienne, dès qu'ils ſont privés de la pâture des Steppes, quelque ſoin que l'on prenne à conſerver rigoureuſement l'eſpèce dans l'accouplement. M. Gmelin en infere que les terreins ſalés fourniſſent aux moutons un engrais qui leur procure ces queues graſſes, cette opinion paroît d'autant plus

* Erxleben dans ſon Syſt. Regn. anim. regarde le *Mus ſirlica* de Guldenſtedt, *Comment. Petrop. nov.* XIV. p. 389. & le *Mus citillus* décrit par M. Pallas dans le même volume, ainſi que le *Caſan marmot* de Pennant & le *earleſs marmot* du même Pennant, pour le même animal.

fondée, que les moutons de race Circaſſienne qui viennent des montagnes, ont des queues graſſes beaucoup moins conſidérables que ceux de race Kalmouque. Quoiqu'en puiſſe dire M. de Buffon, l'une & l'autre race appartient à celle du mouton domeſtique. M. Gmelin vit dans le courant de l'hiver qu'il paſſa dans cette ville, une aſſez grande quantité d'oiſeaux, & nommément de l'eſpèce des oiſeaux de proie; la *Buze* (*Falco Buteo*), la *Soubuſe* (*F. Subbuteo*), l'*Aigle doré* (*F. chryſaïtos*). l'*Aigle noir* (*F. Melanætus*). l'*Aigle commun* (*F. fulvus*; le *Pygargue* (*F. Pygargus*); le *Milan* (*F. Milous*); le *Faucon gentil*, (*Falco gentilis*), le *Lanier*, (*Falco laniarius*), le *Kober*, (*Falco veſpertinus*), *le Balbuzard*, (*Falco haliætus*). Ceux des oiſeaux de proie nocturnes, qui habitent Aſtrakan, ſont le *Grand-Duc* (*Strix Bubo*), le *Petit-Duc* (*Strix Otus*), le *Harfang* (*Str. Nyctea*), l'*Orfraye* (*Str. Aluco*), le *Hibou blanc* (*Str. alba*), auquel les Kalmoucs rendent preſque des honneurs divins; la *petite Chouette* (*Strix Ulula*) & une eſpèce particuliere à laquelle M. Pallas a donné le nom de *Strix accipitrina*. Les Corneilles ſont en ſi grand nombre dans tout le gouvernement d'Aſtrakan, que celui qui fourniroit un bon moyen d'en diminuer la quantité, mériteroit une riche récompenſe.

Elles font ſur-tout de ſi grands dégats dans les vignes, qu'on eſt obligé d'établir des gardiens pour les chaſſer par le bruit d'un cliquetis de planchettes. Les différens oiſeaux de ce genre qui paſſent leur hiver dans ce pays-ci ſont la *Corneille moiſſonneuſe* (*Corvus frugilegus*), la *Corneille mantelée* (*Corvus glandarius*), le *Choucas*, (*Corvus monedula*), la *Pie*, (*Corvus Pica*; la *Corneille noire* ou *Corbine*, (*Corvus corone*), le *Coracias* ou *Crave* (*Corvus Corax*). De l'eſpèce des *Pics*, l'on y voit le *grand*, le *moyen* & le *petit Pic*, (*Picus major*, *medius* & *minor*, Linn.) L'*Outarde* (*Tarda*), ſe montre pareillement dans cette ſaiſon, ainſi que le *Faiſan* & la *Perdrix*. Diverſes eſpèces d'alouettes arrivent auſſi par milliers, mais l'on n'en voit jamais qu'il ne ſoit tombé de la neige auparavant; & elles viennent conſtamment de l'oueſt; ces alouettes fourniſſent les tables d'un mets très-délicat. Elles ſont accompagnées des *Ortolans de neige* (*Emberiza nivalis*), du *Tarin* (*Fringilla citrinella*), du *Verdier* (*Fringilla ſpinus*), de la *Méſange huppée* [*Parus criſtatus*], de la *groſſe Méſange* [*Parus major*], de la *bleue*, [*P. cæruleus*], de la *noire* [*P. ater*], de la *Méſange de marais* [*P. paluſtris*] & de celle *à longue queue* [*P. caudatus*].

La chaleur ſe fit ſentir dès les premiers

jours de Février 1770, avec tant d'énergie, que le canal qui ſe trouvoit depuis quelque-tems dégagé des glaces, de même que le Koutoum, étoient déja tout-à-fait libres; & que la branche principale du fleuve étoit dégelée de maniere à ne pouvoir plus être paſſée ſans péril. La neige avoit diſparu vers la fin de Janvier, & les animaux qui ſont dans l'uſage de ſe cacher pendant l'hiver dans leurs terriers, ſe manifeſtoient déja, tandis que différens oiſeaux de paſſage commençoient auſſi à paroître. Ces environs ſont habités, mais en hiver ſeulement, dans les tems de neige, par une eſpèce de chevreuils nommés *Saïgakis*, qui n'appartiennent pas proprement aux quadrupedes du Wolga, mais qui viennent du Jaïk dans ces contrées, & ſouvent en grandes troupes. Ces animaux courent très-vite, la grande ouverture de leur trachée-artere, le volume de leurs poumons, & la capacité extraordinaire de leurs naſeaux facilitent beaucoup cette rapidité de leur courſe, cependant comme ils ſautillent continuellement en courant, ils ſe laſſent bien vite, & les chaſſeurs vont les guêter dans les terreins entrecoupés de collines. Lorſque ces chevreuils ſont jeunes, la chair n'en eſt pas déſagréable; celle-même des vieux, celle de la chêvre ſur-tout, ne ſeroit pas ſi décriée, ſans une eſpèce particuliere

liere de vers qui ſe logent en très-grand nombre chez ces animaux entre cuir & chair & les rendent extrêmement dégoutans. On remarque encore parmi les quadrupedes de ces environs une petite eſpèce de hériſſons qui ſe diſtinguent par la longueur de leurs oreilles, mais dont les mœurs ſont en tout ſemblables à celles des hériſſons ordinaires. Il ſont ſur-tout très-communs dans les jardins d'Aſtrakan.

L'*Ortolan des roſeaux* [*Emberiza ſchœniclus*], qui paſſe tout l'hiver à Woroneſch, ne s'arrête point ici, & en part dans l'automne; mais c'eſt pour s'éloigner du nord, & il y a toute apparence qu'il deſcend du haut Wolga. Il habite continuellement dans les roſeaux, & y fait ſon nid avec des poils, des brins de paille & de plantes à un ou deux pieds de terre, ſelon que l'eau eſt plus ou moins profonde. Les beaux jours de Février amenerent auſſi l'*Oie à large bec*, avec différentes eſpèces d'Oies & de Cignes. Ils furent ſuivis des eſpèces connues des canards, telles que l'*Anas clypeata*, *Strepera*, *Clangula*, *Acuta*, *Ferina*, *Fuligula*, *Querquedula*, *Crecca*, *Circia*, *Platyrynchos*, &c. qui viennent toutes en grandes bandes, de ſorte que dans ces jours-là les amateurs ſe donnent continuellement le divertiſſement de la chaſſe au faucon. A ces oiſeaux que nous venons d'indiquer ſe joignirent en-

core différentes eſpèces de *Plongeons*, telles que l'*Oie de mer* [*Mergus merganſer*] ; le *Plongeon blanc* [*Mergus albellus*] plus une grande eſpèce de *Hérons* à laquelle M. Gmelin donne le nom d'*Ardea gigantea*, qu'on voit toujours paroître au printems ; ils ne ſe montrent jamais que deux à la fois, le mâle & la femelle, & ſe nourriſſent de poiſſons, de grenouilles & de ſerpens ; tout accouplés qu'ils ſont, ils ne nichent point dans la contrée, mais pourſuivent leur route en remontant le Wolga. Les Mouettes ſe font voir toutes enſemble telles que la *Mouette rieuſe* [*Larus ridibundus*], la *petite griſe* [*L. canus*], la *Moqueuſe* [*L. Atricilla*], &c.

L'*Hermine* ſe montroit déja dans ſa robe d'été, & l'on n'appercevoit plus que quelques places blanches répandues çà & là ſur ſon dos. Les *Liévres de terre* [*Mus jaculus*] quittoient leurs terriers en grande foule, & les *Suſsliks* en faiſoient de même. Ce ne fut qu'au commencement du mois qu'arriverent les *Pélicans*, les *Plongeons*, les *Poules de mer*, & un petit nombre de *Bécaſſes*. Il en vint une plus grande quantité avec les Hérons dans les premiers jours de Mars. Ceux de ce dernier genre qui ſe montrerent furent l'*Ardea alba*, *major*, *Nycticorax*, *Cayenenſis*, *Striata*, *Botaurus major*, &c. La plûpart des oiſeaux

aquatiques qu'on rencontre en Perſe, ſe rendent à Aſtrakan pendant l'été, & il en eſt de même des *Scolopaces*, dont toutes les eſpèces étoient arrivées vers le 18 de Mars. Ainſi l'on vit à cette époque les *Chevaliers* [*Tringæ*], les *Pluviers* [*Charadrii*], le *Bec recourbé* ou l'*Arroſette* [*Recurviroſtra*] & la *Bécaſſe de mer*. Les *Guêpiers* ne ſont pas auſſi nombreux à Aſtrakan qu'ils le ſont plus haut le long du Wolga; mais en revenche la *Grive couleur de roſe*, y eſt on ne peut pas plus commune. Toutes les eſpèces de méſanges diſparoiſſent en été, excepté la *Méſange de Lithuanie* ou *Pendulin*, très-remarquable par la maniere dont elle conſtruit ſon nid *. Les eſpèces ordinaires de *Pinçons* [*Fringillæ*], les *Lavandieres* on *Hochequeues* [*Motacillæ*] & les *Gobemouches* [*Muſcicapæ*], ſont tous des oiſeaux de paſſage.

Quant aux plantes qui croiſſent dans les environs d'Aſtrakan, voici, à peu près, les plus remarquables. Il y vient des *Raiforts*, qui ſont quelquefois plus gros que le bras d'un homme; un Arbuſte qu'on nomme *Ca-*

* C'eſt le *Parus pendulinus*, qui ſuſpend avec une ſinguliere dextérité, ſon nid conſtruit de la partie cotonneuſe du chardon, à une branche d'arbre, & qui habite auſſi la Pologne, la Lithuanie, l'Hongrie & l'Italie.

prier ſauvage [*Zygophyllum fabago*], mais dont le fruit ne ſauroit tenir lieu de capres; la *Camomille jaune* [*Anthemitinctoria*; la *Pomme épineuſe*, plante vénéneuſe [*Stramonium*]. Le *Roſeau* d'Aſtrakan eſt l'*Arundo Donax* & *arenaria*; & l'on trouve auſſi dans les lieux où ces roſeaux viennent en plus grande abondance, nos *Trapa natans*, *Hippuris*, *Callitriche*, *Nymphæa alba & lutea* de Suiſſe. Cette contrée produit auſſi, non ſeulement toutes les eſpèces de *Réglisſes* connues, mais encore une eſpèce qui ne l'eſt point & dont les Kalmoucs ſe ſervent en guiſe de thé. L'art de teindre en garance eſt très-connu à Aſtrakan, & l'on s'y pique d'être auſſi verſé dans la maniere d'y procéder qu'en Turquie même. Quoique les vignes de cette province ne produiſent pas de bien bon vin, l'on pourroit en tirer un très-grand parti ſi l'on en faiſoit des eaux-de-vie, & la culture mériteroit d'en être beaucoup plus encouragée qu'elle ne l'eſt, quand ce ne ſeroit que dans cette vue.

Comme les *Marroquins* d'Aſtrakan, tant le rouge que le jaune, ſont renommés, nous penſons que la maniere de les préparer mérite bien d'être décrite. Lorſqu'on a, par exemple, cinquante peaux de bouc fraiches à préparer, on commence par les mettre dans un cuveau rempli d'eau froide, & après les y

avoir laiſſé tremper pendant vingt-quatre heures, on les retire pour en racler toutes les chairs qui peuvent y être reſtées. Enſuite pour les peler, c'eſt-à-dire, en faire tomber le poil, on les remet pendant dix jours dans une eau froide impregnée de chaux; ſur 50 ſeaux de Ruſſie d'eau, que doit contenir le cuveau, on met un ſac & demi de chaux. Au bout de ce tems-là on racle les poils, on rince les peaux dans de l'eau bien pure, on les remet dans de l'eau froide pour les y laiſſer encore quinze jours. Lorſque la quinzaine eſt écoulée les peaux ſont miſes dans un vaiſſeau de bois avec de l'eau froide bien nette, où on les foule avec les pieds, & cette opération ſe réitere à ſept repriſes; puis on les retire, & on les met en une pile par paire, de maniere que les deux peaux ſe touchent par leur côté extérieur, & on les y laiſſe pendant vingt-quatre heures. Cet entaſſement des peaux ſe réitere à chaque fois qu'on les rince, après quoi on les foule de nouveau à quatre repriſes de la maniere qui a été décrite; ſur quoi on remet encore dans un vaiſſeau, & l'on ſaupoudre chaque peau avec de la crote-de-chien blanche, dont il faut deux pleins ſeaux, on verſe par-deſſus le tout vingt ſeaux de Ruſſie d'eau, on les foule environ un quart-d'heure, puis on les retire, on les rince à neuf repriſes dans de

l'eau bien pure, & on les racle avec un couteau, enſuite on les étend afin qu'il n'y reſte plus d'humidité.

Alors on partage les cinquante peaux en deux moitiés, dont chacune ſe met dans un vaiſſeau différent, & on les ſaupoudre de ſon de froment. On jette de l'eau par-deſſus, de maniere que le vaiſſeau ne ſoit qu'à demi rempli, & les choſes reſtent dans cet état pendant quatre jours. Après quoi l'on fait bouillir vingt livres de miel dans une chaudiere, & l'on y verſe cinq ſeaux d'eau, en faiſant bien attention que ce mélange, venant à bouillir à un feu tant ſoit peu trop vif, eſt très-ſujet à s'enfuir. Lorſque cette eau mêlée commence à redevenir tiede, on y trempe les peaux, on les entaſſe bien ſerrées, on les remet dans un grand vaiſſeau, & on les charge de planches & de pierres, mais avec la précaution de pratiquer dans le fond de ces vaiſſeaux des trous pour favoriſer l'écoulement que ces poids procurent. On prépare dans l'entrefaite un autre vaiſſeau qui contient cinq ſeaux d'eau chargée d'une livre de ſel. On a ſoin de bien remuer le ſel dans cette eau, & l'on met les peaux dans cette eſpèce de leſſive ſalée, dont on ne les retire qu'au bout de quatre jours, pour les faire égouter de nouveau, & les reporter enſuite dans cette même leſſive; & comme

elles en ſouffriroient en y reſtant davantage, on a ſoin de les teindre le jour ſuivant.

Or voici comment l'on s'y prend pour donner la couleur à ces peaux. On verſe dix ſeaux d'eau dans une chaudiere, & l'on met quatre livres d'une couleur jaune, nommée *Tſchagan* [*Artemiſia annua*]. On fait bouillir l'eau juſqu'à ce qu'elle devienne jaune. Alors on retire le marc de la chaudiere, & l'on jette dans cette eau jaune une livre de cochenille réduite en poudre ; on continue à faire bouillir cette teinture pendant au moins une demi-heure ; au bout de ce tems-là on y ajoûte, ſuivant la qualité de la cochenille, cinq ou ſix ſolotniks d'alun, & l'on donne à ce mélange encore un bouillon. Pour lors on apporte une auge dans laquelle on verſe de la chaudiere environ la valeur d'une pinte de teinture, dont on teint le côté extérieur de chaque peau qu'on tord enſuite bien doucement ; on vuide à chaque peau qu'on teint ce qui reſte dans l'auge, & l'on y verſe de nouvelle teinture pour la ſuivante. Les peaux ſe plient en deux pour être paſſées dans l'auge, enſuite on les retourne & l'on procede de même à l'égard du côté intérieur. Il faut avoir ſoin de bien étendre les peaux dans le fond de l'auge, afin qu'elles ne faſſent aucun pli nulle part. On ne les tord que lorſqu'elles ont tou-

reçu la teinture. Après quoi on les reteint de nouveau pour la seconde, troisieme & quatrieme fois, & il faut bien observer que les doses d'ingrédiens que nous avons énoncées ne sont que pour vingt-cinq peaux.

Cette opération terminée, l'on prend dix poudes de feuilles de chêne de Kislar, dont on fait trois parts égales. On prend une de ces parts, on la met dans une auge, on verse par-dessus une quantité proportionnée d'eau tiede, puis on y place les peaux & on les y foule avec les pieds. Tout en les foulant, il faut avoir soin de goûter l'eau de tems-en-tems, & si elle n'a point contracté une certaine douceur, il faut continuer de fouler jusqu'à ce qu'elle l'ait acquise. Pour lors on retire les peaux de cette lessive de chêne, on les tord, on en exprime bien toute la vieille eau, & on recommence le même procédé avec la seconde & avec la troisieme part des feuilles restantes. Par ces dernieres manipulations, les peaux acquierent la soupleſſe requise, & lorsqu'il n'y a plus rien à desirer à cet égard, on a soin d'en bien racler encore le côté intérieur & de le rendre bien net. Puis on les rince encore une fois, & c'est alors qu'on frotte le côté extérieur avec de l'huile d'olive ou de chenevi, dont il faut environ un stof pour cinquante peaux. On les pend à l'air pour les sécher &

on les calandre avec un morceau de bois bien dur, juſqu'à ce qu'elles aient pris un beau luſtre. Mais il faut avoir ſoin d'humecter le côté extérieur des peaux la veille qu'on les calandre, ſans quoi on riſqueroit de les brûler, pour peu qu'elles fuſſent trop ſéches. Cette derniere opération exige en général une très-grande précaution, & il vaut mieux pour plus de ſûreté calandrer chaque peau deux fois. Tels ſont les procédés qu'on employe pour le *marroquin rouge.*

Le *marroquin jaune* ſe prépare de la maniere ſuivante; les premiers procédés ſont les mêmes que pour le rouge, ſi ce n'eſt qu'on n'y employe ni miel, ni ſel. On laiſſe les peaux pendant deux jours dans la leſſive de feuilles de chêne, & on ne les foule que quelques heures par jour. Au bout de ces deux jours on les rince ſoigneuſement, & on les pend bien entaſſées ſur une perche, pour les faire égouter; ſur quoi l'on verſe ſept ſeaux d'eau dans une chaudiere & l'on y jette vingt livres de la couleur jaune dont il a été fait mention, qu'on a ſoin de piler bien fine; puis on la fait cuire à gros bouillon : à meſure qu'elle cuit on en tire de la chaudiere une certaine quantité qu'on verſe dans une cuve, & qu'on remplace incontinent par de l'eau fraiche, & l'on continue à tranſvaſer ainſi de la

chaudiere dans la cuve, & à remettre de l'eau dans la chaudiere, jusqu'à ce que la couleur ait suffisamment jauni l'eau. On compte que vingt livres de couleur jaune saturent quinze seaux d'eau, & qu'il faut pour cette même dose deux livres d'alun pilé bien fin, qu'on y mêle peu-à-peu par demi-cuillerées. Chaque peau se teint deux fois, & lorsque tout est fait, on les passe à l'huile, on les séche, & on leur donne le lustre comme pour le marroquin rouge.

Il regne à Astrakan une espèce de *Lepre* qu'on appelle la *maladie de Crimée*, & qui attaque des gens de tout âge, mais principalement ceux du bas-peuple, qui se nourrissent communément de mauvais poissons & d'alimens cruds ou salés. Cette maladie ne parvient à son dernier dégré de malignité qu'au bout de quelques années, & pour lors elle devient mortelle, de sorte que les remédes qui auroient pu la guérir dans les commencemens ne sont plus d'aucun effet. Les premiers symptomes par lesquels elle s'annonce sont un visage bouffi & bleuâtre, des taches rouges à différens endroits du corps, particuliérement aux extrémités; ces taches ne sont point douloureuses d'abord, mais elles causent par la suite des démangeaisons & des cuissons violentes. Au bout d'une couple d'années toute la peau

du corps devient rude, dure, écailleuſe, & prend une couleur rouge tirant ſur le brun; le viſage s'enfle conſidérablement & devient abſolument difforme. Les glandes qui ſont ſous la peau du viſage, ſous la langue, celles du nez & de toutes les extrémités ſe durciſſent & deviennent ſquirreuſes. Les tumeurs s'ouvrent peu-à-peu & dégénerent, communément aux jambes, en ulcéres malins qui exhalent une odeur fétide. Quelques-uns de ces ulceres ſe deſſéchent d'eux-mêmes & ſe ferment, alors ils reſtent quelquefois fermes, quelquefois auſſi ils ſe rouvrent. Les bubons exulcérés forment une croûte hideuſe, & lorſqu'elle ſe ſeche le malade reſſent une cruelle démangeaiſon. Si l'une des écailles vient à ſe détacher par quelque accident, il en réſulte auſſi-tôt des ulceres qui pénêtrent juſqu'aux os, & l'on a des exemples que des doigts ou des orteuils ſont tombés articulation par articulation. Enfin le mal pénêtre dans les parties intérieures, la gorge s'exulcere, les narines ſe ferment ou ſe rempliſſent d'abcès. La langue & le palais ſont rongés, & ſouvent tous les poils tombent. Dans des circonſtances auſſi déplorables le malade conſerve tout ſon appétit, & jouit pour l'ordinaire d'un ſommeil tranquille; la tranſpiration eſt tantôt libre & tantôt interrompue. Quelques-uns

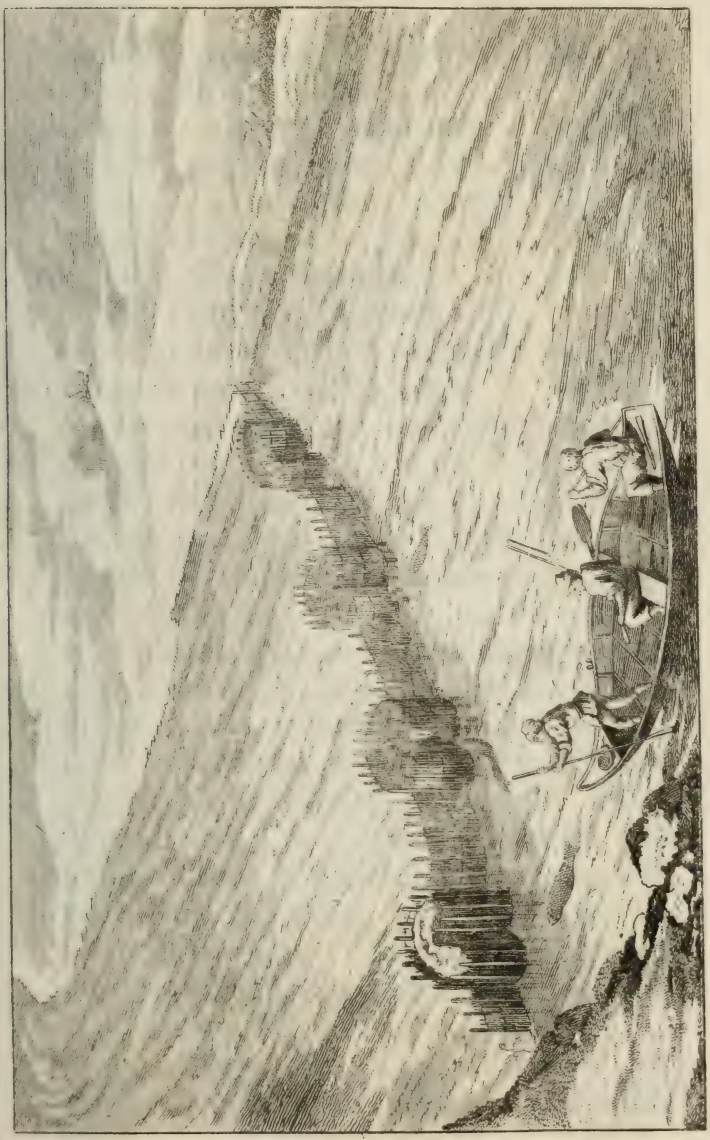
reſſentent des douleurs dans les membres, ſur-tout lorſqu'il ſe fait quelque variation dans l'atmoſphere, d'autres éprouvent des maux de tête ; le pouls eſt foible & accéleré, ſur-tout vers le ſoir. On ne peut pas dire que cette lepre ſoit contagieuſe, quoiqu'elle attaque quelquefois des familles entieres. Il paroît qu'il faut attribuer le principe de cet affreux mal à un dégré extréme de corruption dans le ſang & dans les autres humeurs qui ſe forment du ſang, & qu'on peut le regarder comme le dernier dégré du ſcorbut.

Quant à ce qui concerne les poiſſons de ces contrées, c'eſt le *Saumon blanc* qui de tous les poiſſons de paſſage arrive le premier ; on en pêche une grande quantité avec de gros hameçons, depuis le milieu de Janvier juſqu'en Mars. Ce poiſſon n'eſt jamais meilleur que lorſqu'il eſt ſalé & fumé, ſa chair prend alors une couleur rougeâtre ; mais qui n'a pas à beaucoup près la beauté de celle du *Saumon rouge*, qu'on trouve très-rarement ici ; mais qui eſt très-commun dans le Terek. L'*Aloſe* dont il a été parlé (I. 476.), ne ſe montre que dans le tems des hautes eaux ; mais il s'en trouve alors une ſi grande abondance qu'on en prend une à chaque coup d'hameçon. — Auſſitôt que le Wolga commence à ſe dégager de ſes glaces, ce qui arrive tantôt au commence-

ment tantôt vers la fin de Février, & pour le plus tard dans les premiers jours de Mars, les grands Eſturgeons ou Beluges ne manquent pas de ſe rendre de la mer Caſpienne dans le Wolga & remontent ſeuls le fleuve durant quinze jours. A ceux-ci ſuccedent pendant un mois entier les *Sewruges*, autre eſpèce d'eſturgeons qui voyagent par bandes prodigieuſement nombreuſes. Les *Eſturgeons* proprement dits ne commencent leur émigration que vers le milieu d'Avril, & ſont accompagnés des *Sterlets* [*Accipenſer ruthenus*] & des *Wælſes*. Lorſque les eaux ont atteint leur plus haut dégré d'élévation, l'on ne prend que des Sewruges dans les filets, & dès qu'elles baiſſent ces poiſſons retournent à la mer avec les eſturgeons ordinaires. Les Beluges paroiſſent alors très-rarement, & quand la choſe arrive on leur donne l'épithete de *Voyageurs*. Lorſque le Wolga eſt entiérement rentré dans ſon lit, on ne péche plus que des Sewruges & des Sterlets. Vers le commencement de Septembre l'on voit de nouveau reparoître les Beluges; & l'on continue à prendre avec ce dernier poiſſon des Sewruges & des Eſturgeons ordinaires; mais ceux-ci diſparoiſſent entiérement à la fin de l'automne, tandis que les Beluges reſtent encore quelque tems, ſe préparant néanmoins à prendre leurs quartiers-

d'hiver, pour lesquels ils choisissent les endroits fort profonds du fleuve, tels qu'il s'en trouve vers le confluent de deux ou trois bras ou rivieres, où ils se tiennent tranquilles enveloppés dans leur bave visqueuse.

De tous les appareils de pêche, le plus curieux & qui se construit particuliérement pour la pêche des grands poissons, se nomme la *Saboïka*, dont nous donnons la figure à la planche III. On enfonce d'abord en travers du fleuve de gros pieux à la distance d'une demi-aune l'un de l'autre. Lorsque le courant de l'eau est rapide, la ligne que décrit la Saboïka va en serpentant, mais lorsque ce courant est moins sensible l'on donne à cette ligne une direction droite. Cela fait, on construit contre le courant, pareillement avec de gros pieux joints ensemble, des chambres à-peu-près en forme de cœur, dans le milieu desquelles on pratique plusieurs cellules, en observant d'enfoncer beaucoup moins solidement les pieux qui sont près de l'ouverture qui forme l'entrée, afin que lorsqu'un poisson de plus grande taille se précipite dans le piege, ces pieux puissent en se prêtant lui ouvrir un passage proportionné à son volume. On construit plus ou moins de chambres, selon que le bras du fleuve a plus ou moins de largeur; & l'on donne à celle du milieu, entre toutes



les autres, le nom de *Materaja*, parce que c'eſt ſur elle que ſe dirige le fort du courant, & qu'on y prend communément les groſſes Beluges. Les intervalles de tous les pieux qui compoſent cette eſpèce de digue, ſont remplis par une chaîne continue de gros rondins de bois, joints enſemble par le travers, au moyen de trois ou quatre groſſes cordes d'oſier. Lors donc que les poiſſons remontent le fleuve & qu'ils pénêtrent dans les chambres, par les ouvertures qui leur ſervent d'entrée, & qu'ils parviennent, ſoit de droite, ſoit de gauche dans les angles, ils s'y trouvent trop reſſerrés pour pouvoir ſe retourner ſur eux-mêmes & reprendre le chemin par lequel ils ſont venus, & ſont forcés au contraire de reſter dans la poſition où la configuration des côtés & des angles de la chambre les tient empriſonnés; du moins quant aux grands poiſſons; car pour les petits, tels que les ſewruges & les eſturgeons de la moyenne eſpèce, ils pourroient à tous égards revenir ſur leurs pas; mais alors ils trouvent un autre empêchement dans la rapidité du courant auquel il faut qu'ils ſe laiſſent aller, & qui eſt conſidérablement augmentée par l'eſpèce de digue que forme la ligne de pieux qui traverſe le bras du fleuve. De ſorte qu'ils deviennent également la proie des pêcheurs. On conſtruit

les Saboïkes de préférence dans des bras du Wolga, qui ont une certaine profondeur, & qui communiquent avec la mer par leur propre embouchure. On prend par leur moyen une ſi énorme quantité de poiſſons, qu'il n'eſt pas poſſible de trouver aſſez de monde pour retirer de cette pêche tout le profit dont elle eſt ſuſceptible.

On eſt obligé de veiller ſoigneuſement tous les ans au printems & en automne aux réparations de tout cet édifice; ſouvent même la choſe eſt encore néceſſaire après l'écoulement des hautes eaux. On employe principalement pour cette opération des plongeurs, qui ſe rendent au fond de l'eau pour examiner toutes les parties de l'édifice & les réparer. L'imagination la plus vive peut à peine ſe repréſenter l'extrême fatigue & toutes les incommodités qu'éprouvent ces malheureux plongeurs dans ce pénible travail. Avant de s'y mettre ils avalent un verre d'eau-de-vie & ſe rendent là-deſſus dans une étuve exceſſivement chaude, toute attenante à la digue, où ils ſe tiennent une demi-heure; enſuite enveloppés d'une peliſſe, ils montent dans la nacelle qui leur eſt deſtinée, ſe déshabillent à l'endroit où ils doivent procéder à l'examen, font trois fois le ſigne de la croix ſur le front & ſe laiſſent aller peu-à-peu au fond de l'eau.

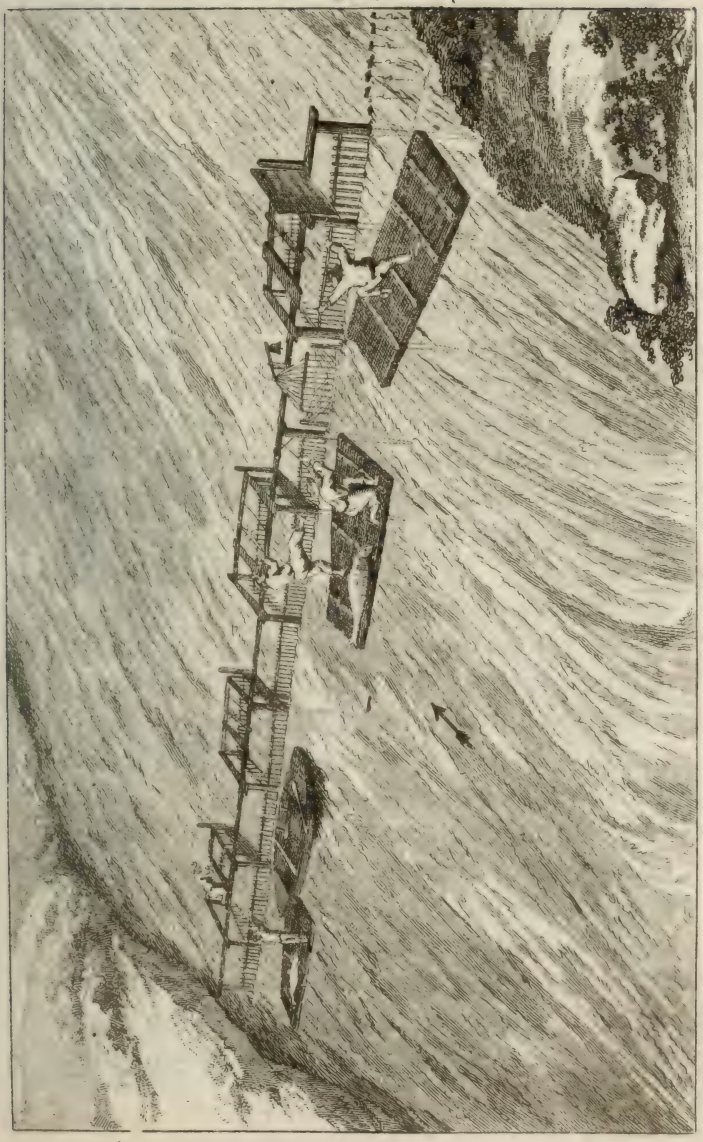
Dans

Dans cette disposition on les tire tantôt vers le haut, tantôt vers le bas, afin qu'ils puissent prendre une connoissance parfaite de l'état de la digue. Le besoin de respirer les oblige de tems en tems à remonter, ils mettent alors la tête hors de l'eau, & après s'être un peu réconfortés, ils replongent de nouveau vers le fond, ce qu'ils réitèrent jusqu'à ce que saisis & grelottant de froid, ils s'apperçoivent que leurs membres commencent à se roidir. Pour lors ils rentrent de nouveau dans l'étuve, avalent encore un peu d'eau-de-vie, retournent à l'eau & réiterent ces alternatives de chaud & de froid, jusqu'à ce qu'enfin le sang leur ruisselant par le nez & par les oreilles, il faut les jetter à demi-morts dans la nacelle, qui ne les abandonne pas un instant. Le plus vigoureux plongeur ne peut rester plus de sept minutes de suite dans l'eau, ni supporter plus de cinq fois dans un jour ces passages subits du chaud au froid. Comme il faut ordinairement sept jours pour réparer entiérement ces digues, le plongeur est dans le cas d'éprouver pendant tout ce tems-là toutes les suites de l'étourdissement le plus violent & le plus extraordinaire; aussi leur santé en est-elle si fort affoiblie qu'il n'en est aucun qui atteigne le terme ordinaire de la vie humaine, & qu'ils meurent tous à un âge très-peu avancé. Nul d'entre eux n'est en

état d'exercer ce métier au-delà de dix ans, & quantité ſont forcés de ſuccomber au bout de la troiſieme ou quatrieme année.

Il ſe prend auſſi dans ces contrées quantité de poiſſon à l'hameçon, & l'on employe entre autres pour ce genre de pêche le *Snaſt*, qu'on voit repréſenté à la planche IV près du bord de la riviere, voici la maniere de le conſtruire. On prend une corde de chanvre de la groſſeur du doigt & de ſept à huit toiſes de long, à laquelle on noue des ficelles de la groſſeur d'une plume d'oje, ſur un peu moins de deux pans de longueur & à un pan & demi de diſtance l'une de l'autre. A leur extrémité on fixe avec du fil un peu fin des hameçons de fer, au milieu de la courbure deſquels on attache une ficelle de crin. A l'autre extrémité de cette ficelle ſe trouve un bouchon d'écorce de ſaule ou de peuplier noir. On noue ordinairement ſoixante hameçons à la groſſe corde, qu'on place en travers dans l'eau, & afin que ces hameçons ne ſoyent pas entraînés par la force du courant, on charge les deux extrémités de la corde d'un tas de pierres; & pour indiquer qu'il y a un ſnaſt à cet endroit, on fait monter du fond, vers la ſurface de l'eau, deux cordes qui ſont maintenues par deux perches flottantes ſur cette ſurface. --- Lors donc que les poiſſons qui vont & viennent vers le fond,

IV.



agitent l'eau par leurs mouvemens circulaires, il arrive que les bouchons légers & ſpongieux de leur nature, en ſuivant les vibrations irrégulieres de l'eau approchent l'hameçon du corps du poiſſon, qui ſe ſentant bleſſé, s'agite encore d'avantage, & cherche à atteindre le fond, ce qui met les hameçons voiſins pareillement en mouvement, au moyen de leurs bouchons & multiplie les bleſſures du poiſſon. Ce ne ſont pour la majeure partie que des eſturgeons de différentes eſpèces qu'on prend avec ces fnaſts, parce que ces poiſſons ſont de taille, qu'ils ont la peau très-tendre, & qu'ils s'agitent dans l'eau d'une maniere extraordinaire; auſſi s'embarraſſent-ils bien vite dans les hameçons.

Il eſt une autre maniere de prendre du poiſſon à l'hameçon, dont on ne fait uſage qu'en hiver, & qui eſt particuliérement appropriée à la pêche du ſaumon blanc (*Delphinus Leucas Pall.*) On creuſe d'abord dans la glace, juſqu'à ce qu'on ſoit parvenu à la ſuperficie de l'eau courante, un trou peu ſpacieux, à travers lequel on puiſſe retirer le poiſſon qu'on doit prendre. On place tout auprès de ce trou un arc fait de branches d'oſier, dont les deux extrémités ſont fixées dans la glace; cet arc eſt d'une épaiſſeur médiocre, & n'eſt pas conſidérablement élevé au-deſſus de ſa baſe; on

poſe derriere cet arc trois perches d'environ une toiſe de long, dont les extrémités inférieures ſont écartées de façon qu'elles puiſſent ſe tenir aiſément debout, étant liées enſemble par le haut avec une corde, & cela de maniere que leurs pointes dépaſſent le point de leur réunion. Après quoi l'on fixe à ces perches une petite corde avec laquelle on attache au travers de la tête du faiſceau, formé par les perches, un lévier d'environ deux toiſes de long, qui ſe dirige, lorſqu'on l'abaiſſe, vers le trou & vers l'arc, tandis que ſon autre extrémité eſt chargée d'un poids; le bout qui aboutit au trou porte une groſſe ficelle longue de deux toiſes, à laquelle pend un hameçon recouvert d'écailles de poiſſons, & muni ſur le devant d'un petit plat d'étain battu. On fixe après la ficelle, tout au-deſſus de l'hameçon un morceau de plomb, afin que la force du courant n'éloigne pas ledit hameçon de l'ouverture. On attache encore à cette même extrémité de la perche qui ſert de lévier une ficelle fort courte à laquelle tient un coin, & à la ficelle de l'hameçon une autre ficelle un peu plus longue, fixée à deux ou trois pans de l'extrémité du grand lévier, & au bout de cette derniere ficelle un diſque de bois placé en travers. Alors on abaiſſe le grand lévier avec l'hameçon dans le trou, & l'on fait paſſer le coin ſuſ-

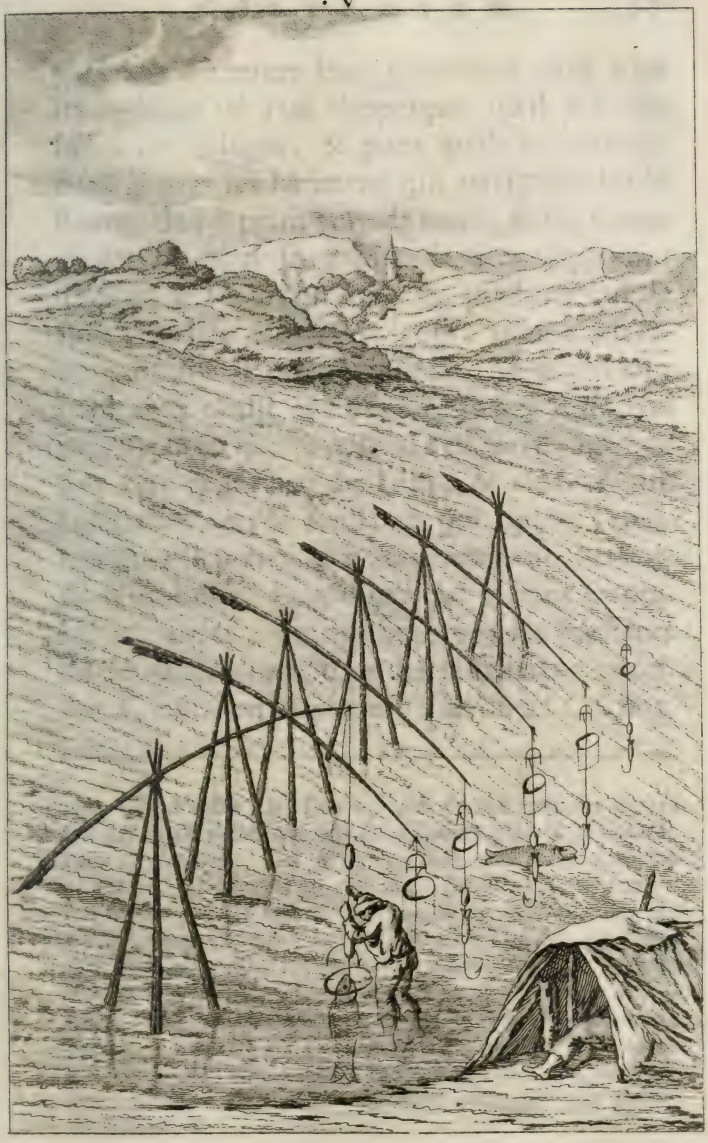
pendu à l'autre extrémité de ce lévier au travers de l'arc, on en uſe de même à l'égard du diſque qu'on place dans l'arc, de maniere que les deux extrémités de l'arc touchent à la circonférence du diſque; le petit coin dont nous avons parlé, obtient dans l'arc une poſition perpendiculaire, tenant par l'une de ſes extrémités à la partie ſupérieure de l'arc, & de l'autre au diſque; moyennant quoi le le coin ne ſauroit gliſſer hors de l'arc, & il maintient l'extrémité du lévier qu'on a baiſſée de force vers le trou dans cet état. Ainſi dès qu'un ſaumon blanc a ſaiſi l'hameçon, il fait auſſi-tôt ſortir le diſque de l'arc, le lévier s'éleve bruſquement, tire le poiſſon en-haut, & le jette ſur la glace. (Voyez planche V.) Quelques pêcheurs mettent à l'hameçon un véritable poiſſon vivant pour appât, d'autres ſe contentent d'une plaque d'étain à laquelle on donne la figure d'un poiſſon.

Nous ſupprimons la deſcription d'un grand nombre d'autres manieres de prendre du poiſſon, uſitées dans ces environs, & nous ferons ſeulement encore mention d'une eſpèce de filet qu'on nomme *Achan*, bien moins remarquable par la nature de l'inſtrument, que par l'appareil faſtueux qui accompagne la pêche, pour laquelle on le met en uſage. L'*Achan* n'eſt proprement qu'un filet en forme de ſac,

de deux toiſes de long, ſur deux aunes ſeulement de large, il eſt tiſſu de cordes de la groſſeur du pouce, faites d'écorce de tilleul. L'ouverture de l'Achan eſt garnie de deux groſſes cordes d'une bonne longueur, au moyen deſquelles deux nacelles, qui voguent à peu de diſtance l'une de l'autre, ſoutiennent le filet qu'on a fait deſcendre au fond de l'eau chargé de poids. Les pêcheurs qui tiennent dans les mains ces deux cordes tendues, s'apperçoivent-ils qu'un poiſſon ſe ſoit embarraſſé dans le filet, ils tirent auſſi-tôt les cordes à eux & amenent hors de l'eau leur capture qui ſe trouve enfermée dans le ſac. On ne fait uſage de ce filet que dans de certains tems, en certains lieux, & ſeulement pour prendre les *Beluges* ou *Eſturgeons*, lorſque ces animaux ſe rendent, à l'approche du froid, dans leurs creux, ou qu'ils s'y ſont déja retirés.

Lors donc que le froid commence à ſe faire ſentir, le commandant du comptoir expédie ſes ordres à tous les inſpecteurs des *Utſchugs* * pour qu'ils défendent à tous les

* On appelle *Wataga* un port ſur le Wolga où tous les poiſſons, pris par les pêcheurs, ſont remis au propriétaire de la pêche, où l'on les ſale, où l'on prépare le Kaviar & la colle de poiſſon, & où ſe font tous les travaux relatifs à la ſalaiſon. Un *Utſchug* eſt un lieu



pêcheurs d'exercer leur profeſſion dans tous les endroits où l'on s'apperçoit qu'il y a des foſſes de Beluges, & pour qu'ils recommandent à tous les bâtimens qui naviguent ſur le fleuve, de ne point faire de bruit, & ſur toutes choſes de bien ſe garder de tirer des coups d'armes à feu, afin que les poiſſons qui ſe ſont couchés dans leurs trous, pour y hiverner, ne ſoient point inquiétés. Le grand jour pour cette chaſſe aux poiſſons ſe fixe lorſqu'on s'eſt apperçu que le poiſſon s'eſt élevé pluſieurs fois vers la ſurface de l'eau, & s'eſt enſuite laiſſé aller vers le fond, ce qui, pour l'ordinaire, a lieu vers le commencement du mois de Novembre. Lors donc que le tems favorable eſt arrivé, on notifie à tous les pêcheurs de ſe rendre avec tous les inſtrumens néceſſaires, à une certaine heure à tel ou tel Utſchug.

---

plus conſidérable, où l'on a établi de ces grandes digues du genre de celles qui ont été décrites plus haut ſous le nom de *Saboïka*. Ces *Utſchugs* ſont tous bâtis ſur une élévation au bord d'un des bras du Wolga, chacun a ſon égliſe, & eſt habité par cinquante ouvriers qui ne travaillent pas comme journaliers ainſi que les pêcheurs des Watages, mais jouiſſent d'un traitement fixe, comme des gens en ſervice reglé. Gm. Les droits que les Watages payent à la couronne ſe reglent ſur la quantité de Kaviar & de colle de poiſſon qu'on y prépare. La caiſſe publique retire cinq roubles par poude de colle de poiſſon, & deux roubles quatre-vingt copeques par poude de Kaviar. P.

Le commandant invite pour ſon compte dès la veille un grand nombre de perſonnes, avec leſquelles il ſe rend aux Utſchugs, où il a ſoin de les régaler ſomptueuſement & de faire diſtribuer de l'eau-de-vie aux pêcheurs. Le lendemain de très-grand matin l'on ſe rend aux endroits où il y a des trous de Beluges, & l'on impoſe un ſilence univerſel. Après qu'on a mis les Achans en état & rangé les nacelles, un coup de fuſil donne le ſignal du départ. A ce ſignal toutes les nacelles, qui ſont pour l'ordinaire au nombre de 300, partent toutes à la fois. A peine les filets ſont-ils jettés & tous les paſſages fermés, qu'au ſilence qui avoit regné juſqu'alors, ſuccede un bruit épouvantable de cris & de hurlemens, pouſſés par les pêcheurs; les poiſſons effrayés cherchent à s'échapper par toutes ſortes de moyens, les uns gagnent la ſurface de l'eau, d'autres n'oſant ſe hazarder ſi haut, reſtent entre deux eaux, d'autres tâchent de ſe dérober au péril qui les menace, par les mouvemens les plus irréguliers, mais tous manquent leur but, & ſont environnés d'une foule de pêcheurs, uniquement occupés à leur fermer toutes les iſſues par leſquelles ils pourroient s'échapper. Alors on voit d'énormes poiſſons tantôt faire des culebutes ſur la ſurface de l'onde, tantôt renverſer les nacelles. Ici l'on apperçoit des

pêcheurs trempés depuis les pieds juſqu'à la tête faire un vacarme d'autant plus affreux, que la plûpart ſont yvres; là on entend de violentes diſputes, & les injures qu'ils vomiſſent les uns contre les autres, lorſque deux nacelles ſe ſont heurtées. Souvent auſſi l'on apperçoit les effets de la jalouſie, lorſque la fortune a été plus favorable aux uns, en leur procurant des poiſſons plus gros ou en plus grand nombre, qu'aux autres. Lorſqu'enfin les eſturgeons ont été ſuffiſamment inquiétés, les pécheurs jettent les Achans de côté, & s'arment de la *Poganoï*, (autre eſpèce de filet ſans ſac, qui embraſſe 120 toiſes en largeur, & quatre en profondeur), & s'emparent du poiſſon qui cherche à s'échapper à la faveur du courant. Tout ordre ceſſe de nouveau dans ce moment, chacun rame où il peut, de-là naiſſent encore mille nouvelles diſputes, lorſque les nacelles s'approchent de trop près, ou que leurs filets s'embarraſſent les uns dans les autres.

Les grands Eſturgeons, *Ichtyocollæ*, qui dans toute autre ſaiſon de l'année ſont ſi forts que dix hommes ont de la peine à ſe rendre maîtres d'un ſeul, ſont alors tellement affoiblis, que deux pécheurs en viennent aiſément à bout. Ce n'eſt pas ſans fondement qu'on allegue pour raiſon de cette molle réſiſtance

de la part du grand eſturgeon au commencement de l'hiver, cette enveloppe épaiſſe & viſqueuſe, dont la peau de cet animal ſe couvre à cette époque, & qui ne le quitte point pendant toute cette ſaiſon. Or l'eſturgeon ne veut point, dit-on, à quelque prix que ce ſoit, perdre cette eſpèce d'habillement compoſé de ſes propres ſucs, & dont la nature l'a pourvu, pour le garantir de la rigueur du froid *.

Cette pêche dure pour l'ordinaire environ deux heures, & lorſqu'elle eſt terminée, tous les pêcheurs ſe rendent vers le Priſtan, y débarquer leur priſe en préſence de leur inſpecteur, & reçoivent le ſalaire qu'ils ont mérité. Ce qui fournit encore de nouveaux ſujets de jalouſies & de querelles, & occaſionne derechef un tapage effroyable. Chaque ſociété tâche d'obtenir que ſa priſe ſoit reçue la premiere; & s'il arrive que l'un s'efforce à dé-

* Ne ſeroit-il pas plus ſimple d'attribuer cet état de foibleſſe qu'on obſerve alors chez l'eſturgeon à l'épuiſement que la perte de ces mêmes ſucs qui compoſent cette enveloppe, a naturellement du lui occaſionner? Un certain dégré de froid ne pourroit-il pas auſſi produire dans ce poiſſon une altération, un épaiſſiſſement dans les humeurs, un engourdiſſement, qui les rendent moins actif, moins propre à ſe défendre dans cette ſaiſon que dans le reſte de l'année?

vancer l'autre, ou que dans cette eſpèce de joûte il y ait une nacelle qui en heurte une autre, celui qui ſe croit lézé fond ſur ſon cammarade, comme il tomberoit ſur l'ennemi le plus furieux; on ſe porte des coups, les rames ſe briſent, les barques ſont fracaſſées, & ſouvent une partie des combattans eſt précipitée dans les flots.

Lorſque tous les creux ont été viſités, & que tous les poiſſons qui s'y trouvoient en ont été retirés, il ſe raſſemble de nouveau des gardes aux environs de ces creux, & ſi au bout de quelques jours ces gardes viennent rendre compte quils ont vus des poiſſons nouvellement arrivés, qui commençoient à s'agiter dans ces endroits-là, on ordonne la ſeconde pêche, qui ſe réitere quelquefois aux mêmes lieux juſqu'à la troiſieme & à la quatrieme repriſe. Ce qui n'arrive cependant que lorſqu'on a lieu de préſumer qu'il ſe trouve une grande abondance de poiſſon, & ſuivant les obſervations des pêcheurs d'Aſtrakan, la choſe a lieu tous les quatre ans; hors ces cas-là on ſe contente de la ſeconde pêche. M. Gmelin aſſiſta le 3 Novembre 1769 à une de ces pêches, & il aſſure qu'on y prit en moins de deux heures paſſé 500 Beluges de différente taille, mais la plûpart de 40 à 50, & quelques-uns de 70 poudes; c'eſt-à-dire de 13 à

16, & jusqu'à 23 quintaux. Il ajoûte qu'il ne se trouva dans tout ce nombre qu'un seul sewruge & un seul esturgeon ordinaire.

Ces poissons se coupent diversement, selon leur diverse grandeur; on fait d'un grand esturgeon d'une taille ordinaire cinq morceaux, & l'on en retire la colle; le nerf du dos & le Kaviar *. Dès que le poisson est coupé, on le porte dans une glaciere bien appropriée à cet usage, & on le met dans une saumure, où il reste pendant deux jours en été, & pendant un jour seulement en hiver. Dès qu'on le croit suffisamment pénétré de sel, on le tire de la saumure, & on le couche sur le plancher de la glaciere pour l'égouter; après quoi il est mis en tas & saupoudré de sel. Les *Esturgeons ordinaires* & les *Sewruges* n'exigent aucun soin ultérieur, mais les grands Esturgeons sont mis d'abord en petits tas, & lorsqu'on les a saupoudrés de sel pendant quelques jours dans cette situation, on en fait des tas plus considérables, sur lesquels on jette de nouveau du sel. On sale les petits poissons

* Les pêcheurs affirment généralement qu'on rencontre quelquefois, tant parmi les beluges que dans les autres espèces d'esturgeons, des individus qui ont des laites d'un côté & des œufs de l'autre, & qui sont par conséquent de vrais hermaphrodites; ce qui a déja été observé plusieurs fois en Hollande dans les Cabliaux. *Pallas.*

de la même maniere, que les gros, avec cette différence que les derniers reſtent toujours entaſſés ſur le plancher de la glaciere, tandis qu'après que les autres ont été ſuffiſamment imprégnés de ſel, on les met ſecher à l'air. On compte pour un grand eſturgeon ichtyocolle 25 livres de ſel, pour un eſturgeon ordinaire 7 à 8 livres, & 4 livres pour un ſewruge. (En coupant les poiſſons on trouve ſouvent dans les beluges de la plus grande taille ce qu'on nomme *Pierre de beluge*, à laquelle on ne parvient que lorſque l'on fend les cartilages du dos dans leur longueur, & que le couteau éprouve de la réſiſtance. Car cette pierre eſt cachée dans cette maſſe de chair glanduleuſe qui couvre la partie poſtérieure de l'épine du dos, & tient lieu de rognon chez les poiſſons, l'intérieur de ce corps glanduleux eſt revêtu d'une pellicule particuliere, dans laquelle la pierre eſt logée; & c'eſt là, d'après les rapports les plus certains, la place qu'elle occupe. Elle eſt à l'extérieur, au moment qu'on la tire du poiſſon, un peu molle & humide, mais elle ſe durcit bien vîte à l'air. Ce ſont les pêcheries d'Aſtrakan qui en fourniſſent, dit-on, le plus; ſa groſſeur ne paſſe jamais celle d'un œuf; ſa figure eſt quelquefois ovale, quelquefois aſſez applatie & un peu arquée, ou bien avec un angle recourbé,

à l'endroit où elle étoit attenante aux cartilages du dos. Il n'eſt pas rare de trouver cette pierre qui ſe vend communément un rouble. On a auſſi rencontré quelquefois dans les eſturgeons proprement dits de la plus grande taille, des pierres de même nature que les pierres de beluges; même les grandes barbues en fourniſſent auſſi aſſez ſouvent. --- Il y a toute apparence que ces pierres, ou leur couleur, la même que celle des os, & leur texture uniforme, appartiennent aux parties naturelles de l'animal: leur poids eſt médiocre, eu égard à leur groſſeur, on peut les racler avec le couteau, quoiqu'aſſez difficilement, & elles ne fermentent point du tout mêlées avec des acides. Elles tiennent un rang conſidérable, quoique très-peu mérité, parmi les remedes domeſtiques des Ruſſes, qui en adminiſtrent la raclure en petites doſes dans de l'eau, dans les accouchemens laborieux, dans les maladies des enfans, & dans les embarras des conduits urinaires). Pall.

Nous avons décrit plus haut (I. 330.) la maniere de préparer le *Kaviar* ou *Cavear*, il nous reſte ſeulement à ajouter que le plus chétif eſt le Kaviar preſſé, qu'on n'apprête ainſi que durant l'été, & cela de la façon ſuivante. On détache le Cavear du poiſſon avec tous ſes filamens & ſes parties charnues, & on l'é-

tend pour le faire ſecher au ſoleil. Quand il commence à perdre de ſon humidité, on le mêle bien enſemble, & on le remet ſecher de nouveau, ce qui ſe réitere à pluſieurs repriſes, juſqu'à ce qu'il ſoit parfaitement ſec. Alors les ouvriers en ſéparent les filamens avec de grands couteaux, y mêlent encore un peu de ſel, & l'encaquent tout de ſuite dans des barils. --- Il a pareillement été parlé plus haut de la *Colle de poiſſon*. Ici le prix reglé de cette colle eſt de 26 à 32 roubles le poude, & de 10 roubles ſeulement lorſqu'elle n'a pas été miſe en forme, & qu'elle ſe vend en feuilles.

L'huile de poiſſon ſe tire des entrailles graſſes de l'animal & des filamens qu'on détache du Kaviar en le nettoyant. On mêle le tout enſemble, on le met cuire avec de l'eau dans une grande chaudiere. La graiſſe qui ſurnage après que le tout a bouilli pendant long-tems s'enleve avec la cuillere à pot, & ſe verſe dans de grands ſeaux, ou dans d'autres chaudieres, ce qui ſe réitere tant qu'il ſe préſente de la graiſſe ſur la ſurface de l'eau. Cette huile qu'on tire de reſtes impurs de poiſſons, ſouvent même de poiſſons près à tomber entiérement en putréfaction, eſt regardée comme ſale, & ne s'employe jamais dans la préparation des alimens. Elle tient lieu cependant de chandelles aux perſonnes fort pauvres ou

exceſſivement économes, dans toute la partie baſſe du Wolga. L'huile de poiſſon pure & ſaine ſe tire uniquement de la véritable graiſſe de ces animaux, qui s'attache, ſur-tout au printems & en automne au dos & aux inteſtins, & s'employe, même par les gens d'une certaine façon, au lieu de beurre ou d'huile de chenevi, pour toutes ſortes de fritures. Mais il faut néceſſairement y être accoûtumé, & les perſonnes qui n'ont jamais uſé que d'alimens aprêtés au beurre ou à l'huile ordinaire, trouvent celle-ci ſouverainement dégoûtante.

Une partie des pêcheurs de cette contrée ne travaillent que pendant l'été, & font la pêche en vertu d'un contrat en forme où leur payement eſt ſtipulé, en raiſon de la quantité de poiſſon qu'ils prennent. D'autres au contraire ſe mettent au ſervice du propriétaire pour toute une année moyennant des gages reglés. On trouve des pêcheurs de la premiere de ces deux claſſes dans les contrées ſupérieures du Wolga, de même que dans les environs d'Aſtrakan; mais ceux de la ſeconde n'exiſtent que dans les Watages voiſines de la Mer. Ceux-là prennent le nom de fermiers, & ceux-ci celui de pêcheurs *à l'année*. Les fermiers viennent ordinairement des villes de la Ruſſie vers le Wolga, amenent avec eux tout ce qui eſt requis pour la pêche, & lorſqu'ils

lorſqu'ils ont fait leur accord avec le propriétaire, ils ſe rendent dans les eaux qui leur ſont aſſignées, ſe conſtruiſent des habitations de pêcheurs ſur les bords du fleuve ou dans une isle, y reſtent depuis le commencement du printems juſqu'à la fin de l'automne, y exercent la pêche de la maniere que nous avons décrite, & apportent de tems en tems leur poiſſon dans les watages. Lorſque le tems de la pêche eſt paſſé, & qu'ils ont touché leur payement, ils vont prendre chez le propriétaire les arrhes d'un nouvel engagement pour l'année ſuivante, engagement dont toute la communauté des pêcheurs ſe porte caution, enſuite ils retournent chez eux, pour y paſſer l'hiver, & reviennent à leur poſte à la débacle des glaces.

Voici les prix que les pêcheurs retirent des propriétaires des watages. On leur paye au printems au-deſſous d'Aſtrakan pour un grand eſturgeon ichtycolle de bonne taille 35 kopeques; pour un eſturgeon ordinaire 25 kopeques, & 6 pour un ſewruge; le beluge coûte en automne 45 kopeques, l'eſturgeon ordinaire 35, & le ſewruge 8 kopeques. Au-deſſus d'Aſtrakan près de Tſchernoï-Jar, l'on paye au printems les beluges & les eſturgeons ſur le pied de 40 kopeques, & 12 pour le ſewruge. En automne le grand eſturgeon

vaut 110, l'eſturgeon ordinaire 70, & le ſewruge 15 kopeques. Le poiſſon qui ſe prend durant l'été a la même valeur que celui qui ſe pêche au printems. Les propriétaires des watages à l'entour d'Aſtrakan ſe font payer d'un grand eſturgeon ſalé un rouble & 30 kopeques; & s'ils ſont de petite taille on en compte deux pour un. Lorſqu'on commerce en gros, le 100 de beluges ſe vend de 80 à 100 roubles. Un eſturgeon ordinaire de bonne taille coute ſalé 70 kopeques, tandis qu'un ſewruge pareillement ſalé n'en vaut que 13. En gros le 100 d'eſturgeons ordinaires ſe vend de 65 à 70 roubles, & le millier de ſewruges de 130 à 170 roubles. Un beluge frais ſe vend en hiver 120 & un eſturgeon 25 kopeques. Le poude du Kaviar de chétive qualité ſe donne pour 70 kopeques; mais le meilleur vaut de 90 à 100 kopeques & juſqu'a un rouble & demi. Le gros nerf du dos (I. 332.) n'a point de prix, on le donne ordinairement aux acheteurs par-deſſus le marché. Le millier de *Sſaſanes* ou *Barbues* ſe vend 35 à 40 roubles, & le poude de la colle qu'on retire de ce même poiſſon ſe donne pour 4 à 5 roubles.

Lorſque dans le cours de l'hiver les bords de la mer ſont aſſez pris par les glaces, pour qu'on puiſſe ſe hazarder deſſus en traîneaux, les pêcheurs quittent les watages & ſe hâtent

de ſe rendre au rivage. On établit ſur toute la communauté un Attaman, qu'on choiſit parmi ceux qui ſe ſont acquis le plus de réputation dans ce genre de pêche. Celui-ci regle la diſtribution des travaux & déſigne les lieux où l'on doit pêcher. Ils ſe hazardent à un certain éloignement du rivage, pour y percer dans la glace quantité d'ouvertures peu éloignées les unes des autres, & font entrer par ces ouvertures au moyen d'une longue perche ſous la glace dans l'eau, le Snaſt que nous avons décrit ci-deſſus, (pl. IV.). On fixe pour appât des poiſſons vivans à de gros hameçons auxquels les grands eſturgeons viennent mordre & ſe laiſſent prendre. A une heure après minuit les pêcheurs quittent les watages, & ſe rendent à la mer au lieu où ils ont établi leurs Snaſts, retirent les poiſſons qui leur ſont échus en partage, les dépécent avant que le froid les ait trop endurcis, en ſéparent les inteſtins & tranſportent leur butin dans les watages. Ils n'y reviennent ordinairement, tant à cauſe de l'éloignement des Snaſts, qu'à cauſe du tems qu'il leur faut pour découper leurs priſes, que vers les neuf ou dix heures du ſoir; en ſorte qu'il leur reſte fort peu de tems pour ſe repoſer. Mais on prend la précaution de déſigner toujours le quatrieme ou le cinquieme jour pour le repos.

Cette pêche eſt quelquefois accompagnée de grands dangers : car lorſqu'il s'éleve un vent de ſud, les vagues de la mer affluent vers l'embouchure du Wolga, & ſoulevent fortement la glace ; ſi alors un vent violent du nord, ou de nord-oueſt, ou d'eſt, ſuccede ſubitement au vent du ſud, il fait refluer les eaux de l'embouchure du Wolga vers la haute mer, la glace s'enfonce, & ſe rompt ſouvent en morceaux ſi énormes, qu'un ſeul de ces glaçons entrainés en pleine mer, occupe quelquefois un eſpace de 20 à 30 werſts; auquel cas tous les pêcheurs qui ſe trouvent deſſus, ſont ou bientôt engloutis par la mer avec tout ce qu'ils ont avec eux; ce qui arrive lorſqu'ils ſont emportés trop avant en pleine mer où la glace ſe fond bien plus vîte que dans la proximité du rivage ; ou quelquefois, par le bonheur le plus ſingulier, il arrive qu'après avoir lutté trois ou quatre jours contre le péril, ils atteignent la terre à demi-morts. Dans ces cruelles circonſtances, dès que ces malheureux s'apperçoivent qu'ils ne tiennent plus au rivage, ils ſont habitués à prendre ſeulement garde vers quel point les vagues portent leur effort; obſervent-ils qu'elles ſe pouſſent vers la pleine mer, ils reſtent dans la même place, immobiles comme des ſtatues & attendent la cruelle déciſion de leur ſort; mais s'il leur

reſte quelque eſpoir de pouvoir gagner terre, ils s'élançent ſur les chevaux qu'ils ont ordinairement avec eux pour emmener leurs priſes, & ſe rendent au grand galop vers le côté ſur lequel le vent porte, afin que dans le cas où le morceau de glace devenu leur unique reſſource, viendroit à heurter contre le rivage, ils puiſſent ſaiſir le moment du contact pour ſauter à terre avec la vîteſſe de l'éclair. S'ils manquoient cet inſtant, la glace repouſſée avec force vers la mer venant à ſe fondre peu-à-peu par l'agitation des vagues, leur perte deviendroit plus que jamais inévitable. On conçoit aiſément qu'un genre de vie auſſi périlleux, & qui cauſe la perte de tant de monde, n'eſt embraſſé que par des gens réduits à la derniere miſere, & qui ſouvent ont mérité la corde ou pis encore, lorſquils s'y ſont une fois adonnés, ils s'engagent dans un eſclavage perpétuel, à cauſe des avances continuelles qu'ils ſont dans la néceſſité de recevoir de leurs maîtres, qui profitent ſouvent de la circonſtance pour commettre envers ces miſérables les injuſtices les plus criantes, tandis qu'il n'y a qu'eux qui s'enrichiſſent, & que les infortunés ouvriers s'enfoncent toujours plus dans la miſere.

Nous avons déja fait plus haut (I. 183.) quelque mention de la navigation du Wolga.

Il seroit possible de se rendre par eau d'Astrakan jusqu'à S. Petersbourg, vu qu'il existe un canal de communication entre la Twerza & le lac Mstino, auquel ce canal vient aboutir près du bourg de Wischnoï-Wolotschok; on entre de ce lac dans la Msta, de-là dans le lac d'Ilmen; de celui-ci dans la riviere de Wolchow puis dans le canal du Ladoga qui conduit enfin dans la Newa. Cependant il n'arrive que très-rarement, peut-être même qu'aujourd'hui il n'arrive plus du tout, que les bâtimens d'Astrakan fassent ce voyage. Lorsqu'il s'agit de transporter des marchandises à Petersbourg, on les décharge pour l'ordinaire près de Jaroslaw & de Nischney-Nowogorod dans de petites barques qui les conduisent plus loin. De même aussi les bâtimens qui arrivent à Astrakan, ne s'y rendent que par ces deux places de la foire de Makariew, de Kazan, Simbirsk, Saratow & Zarizyn.

Le nombre des bâtimens qui arrivent annuellement à Astrakan, peut aller de cent jusqu'à deux cents. Ils fournissent la ville de toutes les marchandises d'Europe, & de tous les objets de nécessité qui lui manquent, tels que des grains de toute espèce, des bois de chauffage & de construction, du fer & d'autres métaux, des draps, des toiles, des étoffes de soie & de laine, toutes sortes de vases &

d'uſtenſiles, ſoit en bois, ſoit en métal, &c. Il vient très-peu de choſes dans cette place par la voie des traîneaux. On exporte au contraire d'Aſtrakan en Ruſſie, outre le ſel & les poiſſons ſalés, des marchandiſes de Perſe, & différens produits des manufactures établies dans la ville même. Les bâtimens y arrivent d'ordinaire deux fois l'année, ſur-tout dans les derniers jours de Mai & en Septembre; ils apportent dans leur premier voyage des grains, de l'avoine & du bois, & la ſeconde fois ils arrivent de la grande foire annuelle de Makariew. Un pere de famille attentif à ſes intérêts a grand ſoin de mettre ces deux époques à profit, car il ſe met dans le cas de payer toutes ſes emplettes deux ou trois fois plus cher s'il les fait dans les intervalles.

Il exiſte dans les environs d'Aſtrakan une quantité étonnante de lacs ſalés, qui forment une partie conſidérable du revenu de cette ville. Quelques-uns de ces lacs fourniſſent du ſel amer, d'autres du ſel de cuiſine avec plus ou moins de ſel amer. Les deux rives du Wolga ſont garnies de quantité de ces lacs de la premiere eſpèce, mais ils ſont très-petits, & ne contiennent pas une bien grande abondance de ſel. Ce ſel ſe dépoſe au fond du lac, après que l'ardeur du ſoleil en a fait évaporer entiérement l'eau qui en étoit char-

gée, & ſe préſente ſous une couleur blanche comme la neige *, ce qu'on obſerve même quelquefois au milieu de la ville d'Aſtrakan, entre le canal & les ouvrages de la fortereſſe. Dans les eaux qui contiennent de ce ſel amer en plus grande quantité, l'épaiſſeur de la couche qu'il forme en ſe criſtalliſant, ne va cependant jamais à plus de deux doigts. Dans les lacs qui fourniſſent du ſel de cuiſine, on diſtingue le ſel amer de ce dernier, tant par la diverſité de ſa criſtalliſation, que par les différences qu'on obſerve dans le lit de ce ſel. Car celui-ci eſt denſe & blanc dans tous ces lacs, quoique ſon épaiſſeur differe ordinairement ſelon la qualité des eaux des lacs, ſelon les ſaiſons & ſelon le tems qu'il fait. En hiver par exemple que l'eau-mere prend le deſſus, le lit eſt fort mince, au lieu qu'en été, lorſque la chaleur du ſoleil fait évaporer cette eau, l'épaiſſeur du lit augmente ſenſiblement. Au ſurplus il eſt décidé que la couche de ſel de cuiſine occupe en tous tems la ſuperficie du fond du lac; à cette premiere couche, il en

* Le *Lac Malinowa*, qui veut dire Lac de framboiſe, a pris ce nom de ce que le ſel nouvellement deſſeché qu'on en tire, ſe diſtingue de tous les autres ſels des lacs ſalés des environs d'Aſtrakan, par la couleur tirant ſur le pourpre & une odeur ſemblable à celle de la framboiſe. *Gm.*

ſuccede deux ou trois autres, dont celle de deſſus contient les plus petits criſtaux, qui ne ſont pas cependant bien compacts; ceux de la couche du milieu ſont plus grands & encore plus poreux, enfin les criſtaux de la couche inférieure ſont les plus grands de tous, & n'ont preſque point de conſiſtance. Lorſque ces couches de ſels ſe trouvent mêlées de ſable & de terre de jardin, elles prennent une couleur noire. D'après une nombreuſe ſuite d'eſſais qu'on a faits ſur le ſel de ces couches, on s'eſt aſſuré que ce n'eſt autre choſe qu'un ſel de Glauber, dont l'acide eſt combiné avec un phlogiſtique.

On n'exploite que ceux de ces lacs qui ſe trouvent voiſins des eaux douces navigables, & qui rendent une quantité conſidérable de ſel; vu que l'on a toujours la liberté du choix dans les amas prodigieux de cette denrée, dont la Ruſſie abonde au point qu'aucun royaume de l'univers ne ſauroit ſe vanter d'en poſſéder de pareils, & qu'on préfere les endroits où l'exploitation eſt la plus commode & la plus facile. Quelques-uns de ces lacs ſont tellement remplis de vaſe, que leur ſel en perd entiérement ſa qualité. D'autres qui étoient bons ci-devant, contractent peu-à-peu une amertume qui oblige de les abandonner. Il arrive ſouvent que quelques-uns de ces lacs ſont ſi

complettement couverts par des tourbillons de ſable, que les grands vents amenent, qu'on n'en apperçoit plus aucuns veſtiges. Il y en a pluſieurs qui fourniſſent chaque année depuis 30 juſqu'à 50 mille poudes de ſel. On ſe ſert pour le rompre de béches de bois, avec leſquelles on attaque la couche pour en détacher les pièces; qu'on lave enſuite dans l'eau-mere, avec des peles plus larges, & après cela on les met en tas. On forme ces tas dans le lac même, & chacune de ces piramides contient mille poudes peſant de ſel, [33 milliers]; lorſque le ſel doit ſe tranſporter bientôt, on le laiſſe-là juſqu'à ce qu'il ſoit tems de l'enlever; dans le cas contraire on le tranſporte ſur le rivage où l'on en forme un ſeul monceau, pour le mettre à l'abri des dommages, que de gros orages ou des pluies conſécutives pourroient lui cauſer. Les ouvriers qu'on prend pour rompre le ſel ſont pour l'ordinaire des Bourlakes; l'on employe des Tartares pour le tranſporter des lacs au Priſtan. Le ſalaire ſe proportionne à la quantité d'ouvriers, occupés à rompre le ſel, & peut aller de trois kopeques & demi à cinq kopeques & demi pour chaque ouvrier, par milliers de poudes de ſel. Les voituriers chargés de le conduire du lac juſqu'à l'entrepôt reçoivent ſelon les tems & la diſtance pour mille ſacs, dont chacun peſe

trois poudes & demi, depuis quatre juſqu'à cinq roubles, & ſont de plus nourris par le fermier, tout le tems du travail. On tranſporte le ſel d'Aſtrakan, des Priſtans à Aſtrakan même, à Saratow, Dmitrewsk & Niſchneï-Nowogorod. La couronne payoit ci-devant aux fermiers deux kopeques & demi par poude, du lac à Aſtrakan, ſept juſqu'a Dmitrewsk, neuf juſqu'à Saratow, & dix-ſept juſqu'à Niſchneï-Nowgorod. Les fermiers actuels ſe ſont chargés de livrer 1000 poudes à Aſtrakan, en y comprenant les fraix pour rompre le ſel & pour le tranſporter juſqu'au Priſtan. On leur bonifie communément dix kopeques par poude, livré à Dmitrewsk, à Saratow dix & demi, & dix-neuf & demi à Niſchneï-Nowgorod.

Il eſt bien tems que nous quittions enfin avec M. Gmelin Aſtrakan & ſes environs pour aller viſiter les provinces de la Perſe qui ſont ſituées ſur la mer Caſpienne. Notre ſavant s'étoit propoſé, avec l'approbation de l'Académie Impériale, de paſſer le mois de Mai 1770 entre Aſtrakan & l'embouchure du Terek, celui de Juin entre l'embouchure de ce fleuve & Derbent; celui de Juillet entre Derbent & Bakou, le mois d'Août entre Bakou & Reſcht, & celui de Septembre entre Reſcht & Aſtrabad; enfin après être parvenu à l'ex-

trémité la plus reculée de la mer Caſpienne, il devoit revenir dans le courant d'Octobre vers le Terek. Le docteur Guldenſtedt devoit dans le même tems quitter Kiſslar au mois de Mai, viſiter le Mont Caucaſe & la ville de Teffis, capitale de la Géorgie, & venir enſuite en automne ſe réunir à M. Gmelin. En conſéquence de ce plan M. Gmelin obtint un vaiſſeau en propre, & le gouverneur d'Aſtrakan eut ordre de le faire paſſer en Perſe avec toutes les précautions les plus propres à appuyer l'entrepriſe & à maintenir l'honneur de la Ruſſie dans un royaume limitrophe. Notre ſavant fut muni des lettres de recommendation les plus preſſantes pour les différens Kans Perſans qu'il devoit voir, & des inſtructions les plus poſitives aux conſuls de Ruſſie, qui reſident à Sallian & à Enzelli. On lui donna de plus deux bons interpretes, l'un Perſan & l'autre Tartare, & pour eſcorte un détachement de douze ſoldats ſous les ordres d'un ſergent, avec un tambour & un fifre.

Ce vaiſſeau bien muni de tout ce qui étoit néceſſaire pour ce voyage, partit le 28 Mai de l'Amirauté d'Aſtrakan pour ſe rendre à l'embouchure du Wolga. M. Gmelin, retenu par une forte fievre, ne put ſe rendre à ſon vaiſſeau que le 5 Juin, dans une chaloupe, de ſorte qu'il n'arriva que le 12 à la pointe

du jour devant Derbent, où l'on jetta l'ancre à un mille environ de la ville. On évalue le trajet par mer d'Aſtrakan à Derbent à ſoixante-huit milles. Après que le fort eût ſalué le bâtiment Ruſſe de cinq coups de canon, & que celui-ci eût rendu le même ſalut, M. Gmelin envoya ſon interprete Tartare avec quelques perſonnes de ſa ſuite en ville auprès du commandant, qui les reçut très-bien, & les chargea de rapporter à M. Gmelin qu'on avoit déja préparé un logement commode pour lui & pour tous les ſiens, & il accompagna cette commiſſion d'un préſent, pour marque de la ſatisfaction que lui cauſoit l'arrivée de M. Gmelin; ce préſent conſiſtoit en vin de Derbent & en fleurs odoriférantes, ſuivant l'uſage du pays. M. Gmelin ſe rendit là-deſſus à terre avec toute ſa ſuite, prit poſſeſſion du quartier qu'on lui avoit aſſigné, & alla le 14, accompagné de ſes deux interpretes, rendre ſes devoirs au Kan, auquel il offrit en même-tems quelques préſens, qui conſiſtoient principalement en draps d'Hollande, en ſucre, en confitures & en une bouſſole. La ſalle d'audience n'annonçoit rien du tout qui eût un air de magnificence. Il y avoit dans l'antichambre, qui n'étoit ſéparée de la pièce où ſe tenoit le Kan que par un petit eſcalier, quantité de monde debout, & tous ſans ſan-

dales, l'uſage exigeant qu'on les laiſſe à l'entrée pour la propreté. Le Kan étoit aſſis par terre au milieu de la ſalle en habillement Tartare & fumoit du tabac; il avoit à côté de lui un piſtolet chargé qu'il ne quitte jamais. Vis-à-vis du Kan étoit aſſis le commandant de la ville, ayant à ſon côté un prince Tartare du voiſinage; ce fut près de ce dernier qu'on plaça un ſiege pour M. Gmelin, & ſes deux interpretes furent obligés de ſe tenir debout derriere lui. La lettre de recommendation du gouverneur d'Aſtrakan fut remiſe entre les mains de l'adjudant du Kan, & fit un ſi bon effet ſur l'eſprit de ce prince, qu'il promit à notre ſavant tous les ſecours qui pouvoient dépendre de lui. Mais ayant appris que M. Gmelin étoit médecin, il le fit revenir dès le lendemain pour lui tâter le pouls, pratique que les Perſans ont en grande eſtime, & pour lui demander ſes conſeils au ſujet d'une tumeur ſquirreuſe qu'il avoit à la joue. Cette circonſtance mit M. Gmelin en ſinguliere faveur auprès du Kan; il lui preſcrivoit des remedes, dont il lui promit du ſoulagement, & ayant refuſé d'accepter cent roubles, dont le Kan vouloit le gratifier, celui-ci lui envoya quelques moutons & de la volaille.

On prétend que Derbent a été bâti par Alexandre le Grand, que les orientaux appel-

loient Iskender ; au moins assure-t-on que cet ancien conquérant a le plus contribué aux commencemens de cette ville. Elle est située tout au bord de la mer, au bas d'une montagne qui fait partie du Derbent, & qui est une continuation des monts Usmeïns ; elle est bâtie en long, & munie d'une fortereſſe ou chateau, placé sur la partie la plus élevée du pied de la montagne. C'est dans ce château qu'est la demeure du Kan, lorsqu'il réside à Derbent, & il est encore habité par quelques Arméniens. La nature & l'art ont également contribué à le rendre très-fort, il est entouré de hautes murailles qui ont du couter des peines incroyables à élever, & renferme quantité de maisons, entre autres plusieurs tours voutées qui servent de magazins à poudre & d'arsenaux pour l'artillerie. Les murs de la ville & tous les édifices qui les composent sont bâtis sur le roc. Tous ces rochers sont remplis d'un nombre prodigieux de coquillages tant pétrifiés que calcinés, qu'on retrouve également en abondance dans toutes les montagnes voisines.

Il part de la fortereſſe, directement à l'oueſt, une muraille qui passe à travers les montagnes & les vallées, & dont les habitans assurent qu'elle alloit autrefois jusqu'à la Mer Noire. On trouve effectivement à un mille

& demi de Derbent des reſtes très-conſidérables de cette muraille, qui ſont encore en leur entier ; on y diſtingue des tours qui ont ſervi de corps-de-garde & des veſtiges de forts, & ces débris s'étendent aſſez avant dans le territoire de Tabeſſeran. On ne ſauroit mieux comparer cette muraille qu'à des lignes tirées de la mer Caſpienne à la mer Noire, & ces tours, ainſi que ces forts dont elle étoit garnie, étoient ſuivant toute apparence deſtinées à fournir à Derbent, comme étant ſans doute le chef-lieu & la garniſon principale, des moyens d'être informé ſur le champ de tout ce qui ſe paſſoit dans les montagnes.

La ville qui eſt dominée par le château; eſt entourée de fortes murailles, elle eſt toute en pente, & le Naïp, ou gouverneur Perſan, qui commande en l'abſence du Kan, y fait ſa demeure. On ne ſauroit rien dire de poſitif ſur l'origine des habitans de Derbent. Les différentes viciſſitudes & les dévaſtations auxquelles cette ville a été conſécutivement en bute pendant une longue ſuite d'années, mettent en droit de douter qu'il s'y trouve encore de vraies races Perſanes, & l'on n'y voit plus aujourd'hui qu'un mélange de ſang Tartare & Perſan. On y compte en tout 4000 familles, dont il y en a cent Arméniennes. Leurs moyens de ſubſiſtance ſont en partie les métiers,

en

en partie l'agriculture & l'éducation des beſtiaux. Les Arméniens ne payent aucune impoſition au Kan, mais ils ſupportent en faveur de cette exemption toutes les charges de la police.

On ne ſeme ici que très-peu de grain, & l'on n'en recueille pas ſeulement ce qu'il en faut pour le plus grand beſoin; de ſorte qu'il ſe vend quelquefois très-cher. Les laboureurs de ce pays ont auſſi une méthode toute particuliere de battre leur grain. On choiſit en plein champ un emplacement propre à cet uſage, & l'on y étend ſon bled de l'épaiſſeur d'un pouce; alors on a deux planches oblongues, plus ou moins larges, préparées comme on verra plus bas, & à l'extrémité antérieure deſquelles on fixe un bloc de bois de figure quarrée & élevé, on attele à ce bloc une couple de chevaux ou une paire de bœufs. Derriere ce bloc ſe tient une perſonne, c'eſt ordinairement un jeune garçon qui fait cet office & chaſſe les bêtes de trait en ligne circulaire ſur le bled étendu par terre; au moyen de cette opération tout le grain ſe détache de l'épi. Mais il faut ſavoir encore que les planches ont des aſpérités en-deſſous, ou plutôt qu'on a eu ſoin de pratiquer à leur ſurface inférieure, vers le milieu dans la longueur, quantité de trous quarrés, dont chacun a été

garni d'une petite cheville pointue. On parvient par ce moyen, non-seulement à détacher le grain, mais tandis qu'il se détache, les épis vuides se séparent d'eux-mêmes, & le grain ainsi dégagé peut se recueillir d'autant plus aisément dans les sacs.

Comme les rivages de Derbent sont très-peu favorables à l'atterrage des vaisseaux, le commerce de cette place ne sauroit être d'aucune importance : la province de *Gilan* & la *Schamachie* la fournissent de différentes espèces d'étoffes de cotton & de soie, qu'on y échange avec les Tartares de Lesgi & de Gorski, contre des espèces de draps fort minces qui se fabriquent dans leurs montagnes. Derbent fait aussi passer dans le Gilan & dans la Schamachie quantité de safran, dont la culture est fort répandue tout autour de la ville, & rend si abondamment que le poude de safran ne se vend qu'environ cent roubles dans le tems de la récolte, & il s'en faut de beaucoup que la Russie puisse encore tirer cette denrée d'Europe à un prix aussi modique.

Mamed Seid Kan se trouvoit gouverneur de Derbent du tems de *Schach-Nadir*. Après que la dignité de Schach eût été supprimée en Perse, *Mamed Seid* resté kan de cette ville avec les attributs de la souveraineté, en usa très-mal avec les habitans, & punit avec la

derniere cruauté ceux qui ſe trouvoient hors d'état de payer les impoſitions énormes qu'il exigeoit de ces infortunés. Pouſſés à bout, ils ſongerent à trouver des moyens de ſe délivrer d'un pareil tyran. Ils ſe tournerent du côté de Fetch-Ali-kan, ſouverain de Kuba, implorerent ſon aſſiſtance & s'engagerent à livrer la ville entre ſes mains. Celui-ci ſe mit en conſéquence à la tête d'un corps de troupes, marcha devant Derbent, & s'en empara l'année 1760, ſans beaucoup de difficulté. *Mamed Seid kan* fut transféré comme priſonnier à Baku, & y mourut en 1768. *Fetch Ali kan* eſt fils d'Uſſein Ali kan, qui régnoit à Kuba du tems de *Nadir-Schach*, & que Pierre le grand, lorſqu'il vint dans cette contrée, avoit déja déclaré ſouverain de tout ce diſtrict, qu'il tranſmit en héritage après ſa mort à ſon fils *Fetch Ali kan.* Celui-ci peut avoir trente ans, il a ſix femmes, &, ſuivant la triſte coutume du pays, il eſt fort adonné à la boiſſon. Il paroît qu'il eſt aſſez aimé de ſes ſujets. Son pouvoir eſt illimité; mais on ne ſauroit déterminer exactement ce qu'il a de revenus, vu qu'il regle les impoſitions qu'il met ſur ſon peuple, ſelon que les circonſtances l'exigent. Elles conſiſtent en chevaux, en beſtiaux, en ſeigle, en froment, en riz & autres productions. Il a dans toutes les villes ſes jardins en

propre, & des terres qu'on cultive pour ſon compte. L'armée qu'il tient continuellement ſur pied à ſes propres frais, ſe monte, dit-on, à quarante mille hommes ; & bien loin d'être uniquement compoſée de Perſans, qui lorſqu'ils ſervent comme ſoldats, & touchent la ſolde du kan, ſont appellés *Kuls* ; * elle conſiſte principalement en Tartares ſoudoyés, qui ſe levent dans le voiſinage, & ce ſont les Tartares Leſgiens qui ſe laiſſent enrôler le plus volontiers. Ces troupes ſtipendiaires ſont l'objet le plus conſidérable des dépenſes du kan. Tout ce que ſes ſujets peuvent ramaſſer devient le partage de cette ſoldateſque, & malgré l'amour que ces mêmes ſujets portent à leur maître, ils s'abandonnent ſouvent au murmure, & tout Derbent deſire de voir renaître l'heureux tems auquel le Schirvan étoit ſoumis au ſceptre de la Ruſſie. Le kan d'un autre côté ſe voit forcé par l'eſprit turbulent de ſes voiſins, d'entretenir une puiſſance militaire, qui le rende reſpectable, &

* *Kul* eſt la vraie dénomination des ſoldats Perſans, *Kyſilbaſch* veut dire tête-rouge, & c'eſt un ſobriquet injurieux que ceux de la ſecte de Sunni donnent à tous les Perſans, à cauſe de la couleur rouge de leurs turbans. Les Arméniens même en général qui habitent ce pays-ci, lorſqu'ils veulent déſigner la religion d'un Mahométan de la ſecte d'Ali, l'appellent la Kyſilbaſchienne.

comme le nombre de ſes ſujets n'eſt point à beaucoup près ſuffiſant, il faut qu'il y ſupplée par des troupes étrangeres, qui veulent être bien payées. Or c'eſt ſur les malheureux ſujets que retombe cette dépenſe, indépendamment des autres beſoins auxquels ils ſont obligés de fournir; de ſorte qu'on peut juger combien ils ſont accablés du poids d'une telle charge.

On trouve tout autour de la ville de Derbent, la partie méridionale exceptée, un nombre incroyable de tombeaux, poſés tantôt verticalement, tantôt obliquement, & entremêlés d'autres de forme ovale, qui ſont couchés horizontalement à terre, & qui reſſemblent à des cercueils. Ils ſont chargés d'inſcriptions en différentes langues uſitées dans l'Orient; on y lit entr'autres le nom, l'âge, &c. du défunt. Il eſt d'uſage en Perſe, ainſi qu'en Europe, que chaque famille ſe choiſiſſe un endroit en propre pour lui ſervir de lieu de ſépulture. Chaque mort a auſſi ſa tombe particuliere; celles des riches ſont chargées de divers ornemens, & d'ouvrages de ſculpture.

Les montagnes voiſines de Derbent renferment quantité de ſources conſidérables, que l'on conduit par des tuyaux & des canaux voûtés dans la fortereſſe & de-là dans tous les autres quartiers de la ville. La ſtructure des

maiſons eſt tout-à-fait dans le goût oriental; chaque maiſon forme un quarré & a ſes murs ſéparés de ceux de ſes voiſins: elles ont en place de fenêtres un treillage de bois : & des trous quarrés, pratiqués dans l'épaiſſeur des murs des appartemens, y tiennent lieu d'armoires. Les chambres ſont échauffées par des cheminées. Il n'y eſt point queſtion de caves, & la plupart de ces maiſons n'ont qu'un ſeul étage. On n'y connoît pas non plus de cuiſines proprement dites.

C'eſt vers le côté méridional de la ville, le long de la mer, & vers le nord, en tirant contre les monts Uſmeiniens que ſont ſitués leurs admirables jardins, qui reçoivent à la vérité très-peu d'agrémens de l'art; mais à qui la nature prodigue en revanche ſes dons les plus exquis. A la réſerve de quelque peu de jardinage, comme concombres, choux, &c. on n'y plante gueres que de la vigne & toutes ſortes d'arbres fruitiers. Le vin qu'on y recueille eſt, non-ſeulement agréable au goût, mais il a de plus toute la force requiſe & ſe laiſſe très-bien garder. Ils en ont du rouge, du blanc & du clairet; mais tous ces vins ont le défaut d'être le plus ſouvent épais & ſont rarement purs & clairs, ce qui ne vient que de la mauvaiſe maniere de les faire & de les gouverner. Les ſeps ſont abſolument abandonnés à la

nature, on ne ſonge ni à les affermir à l'aide d'un échalas, ni à les couvrir de terre en hiver. Quant au dernier point, il n'eſt effectivement pas néceſſaire, vû que c'eſt ici que commence le ſol natal de la vigne, & qu'elle vient naturellement & ſauvage dans les montagnes voiſines, où ſouvent on la trouve qui file le long des arbres les plus élevés & dépaſſe leur ſommet.

Les fruits qu'on cultive dans les jardins de Derbent, ſont toutes ſortes d'eſpèces de pommes des plus agréables au goût, des poires & des coins; de plus des pêches, des abricots, des amandes, des figues & des grenades, le tout de la premiere bonté. Les arbres qui portent ces fruits, ſont plantés pêle-mêle, ſans le moindre arrangement, & rendent avec une abondance extraordinaire. On voit pareillement ici une grande quantité de *Balſamines*; cette plante s'appelle *Kna* en turc, & s'emploie à un ſingulier uſage. On jette pardeſſus les feuilles, accompagnées de la fleur, de l'eau bouillante, dans laquelle on les laiſſe infuſer quelque tems; les Perſans & les Tartares ſe lavent les ongles des mains & des pieds dans cette infuſion, qui donne aux ongles une couleur d'un jaune de ſafran ou rougeâtre, ce qu'ils regardent comme un ornement. Cette pratique eſt pareillement familiere aux Armé-

niens d'Aſtrakan. On en teint même les cheveux des enfans, qui en deviennent noirs à la longue, lorſque la choſe eſt ſouvent réiterée. Au ſurplus la balſamine qu'on apporte de la Perſe & qui ſe vend en poudre, eſt plus forte & plus active que celle d'Aſtrakan, à laquelle on ajoute toujours un peu d'alun. Voici la maniere dont les Arméniens procédent avec cette plante ainſi réduite en poudre; ils jettent de l'eau chaude par-deſſus, & la délayent juſqu'à ce qu'elle ſoit réduite à la conſiſtance d'une bouillie peu épaiſſe, dont ils s'enduiſent les doigts & les orteils auſſi avant que l'uſage exige qu'ils ſoient jaunes, & l'on enveloppe les endroits ainſi enduits avec des petits morceaux de boyaux de mouton ſoufflés. Lorſqu'on veut teindre les cheveux on les frotte de cette bouillie, de maniere à les en bien pénétrer; on les enveloppe d'une toile qu'on attache de façon que les cheveux ſe dreſſent ſur la tête, & après qu'ils ont reſté pendant douze heures dans cet état, on les peigne.

On ſeme à Derbent au lieu de pois, une autre plante dont la graine eſt apportée de l'intérieur de la Perſe, & qui s'appelle *Nochotte* (*Nochotta oleracea*). * Les Perſans

* Les éditeurs s'étoient propoſé de donner ici la

mangent cette graine tantôt cuite en guiſe de légume, tantôt crue. Ils ſont auſſi dans l'uſage de la confire, ou plutôt de la mettre en dragée, comme les amandes & les piſtaches. On préſente de ces dragées chez les grands avec des liqueurs fortes dans les collations. L'eſpèce de *Nielle* nommée *Nigella ſativa*, ſe ſeme auſſi dans ces quartiers, & l'on en mange la graine, lorſqu'elle eſt bien mûre, ſur le pain, comme la graine de pavots, & avec les mêmes effets.

Derbent eſt ſitué au 42e degré de latitude ſeptentrionale, poſition dont on ne peut rien concevoir que de favorable. Les terres labourées ſont extrêmement fertiles de leur nature, & le ſol n'exigeroit qu'un peu plus d'activité de la part des habitans. On ne ſait ce que c'eſt qu'engrais dans tous ces environs, le ſeul amandement qu'on y connoiſſe conſiſte à brûler la paille & le chaume ſur les champs, & à en répandre également les cendres qui font un effet merveilleux. La chaleur du ſoleil eſt très-vive dans cette contrée, ce qui n'empêche pas que les hivers n'y ſoient très-rudes

---

figure de cette plante que M. Gmelin a donnée dans la relation de ſon voyage, mais ayant été informés qu'il avoit pris pour la Nochotte, le *Cicer arietinum* ou *Pois ramé*, ils ont cru devoir la ſupprimer.

à paſſer, non à cauſe qu'on y éprouve des froids bien piquans, mais attendu la grande humidité qui regne alors & l'incroyable quantité de neige qui tombe tous les ans. Comme les maiſons n'ont proprement point de toit, & que la terraſſe qui en tient lieu n'eſt qu'un enduit de terre-graſſe, qu'elles n'ont d'ailleurs pour toute fenêtre qu'un treillis de bois, qu'enfin les appartemens habités ſont à rez-de-chauſſée, l'humidité de l'air & cette neige y pénétrent de tous les côtés. Il arrive même que la neige barre tellement l'entrée des maiſons, que ceux qui l'habitent ſont ſouvent dans l'impoſſibilité d'y entrer ou d'en ſortir. Mais comme le froid n'eſt jamais aſſez vif pour que cette neige tienne, elle ſe fond peu de tems après être tombée.

Les montagnes voiſines produiſent beaucoup de bois, & ſont pour ainſi dire toutes couvertes d'arbres & de buiſſons, qui pouſſent du milieu des rochers & y viennent fort bien. Les différentes eſpèces d'arbres qui croiſſent dans ce diſtrict ſont le chêne, le bouleau, les peupliers tant le noir que le blanc, ainſi que le tremble ; le mûrier blanc & le noir, le coudrier, & diverſes ſortes de ſaules ; ce qui n'empêche pas que le bois ne ſe paie exceſſivement cher à Derbent. Cette contrée ne manque pas non plus de gibier ni de bêtes

fauves. Il s'y trouve une grande quantité de lièvres, de ſangliers, de chevreuils, de renards, de loups & d'ours. On y voit auſſi des hermines ordinaires, & cette petite eſpèce dont le poil ne blanchit point en hiver, & qui n'a pas de pointe noire à la queue. Le putois habite les rochers & les maiſons tombées en ruines; enfin les chacals deviennent quelquefois ſouverainement incommodes par leurs cris lamentables.

M. Gmelin auroit fort deſiré de ſe rendre par terre de Derbent à Baku, le kan lui avoit même promis les chevaux néceſſaires; mais ne voulant pas d'un autre côté le laiſſer aller que ſa tumeur ſquirreuſe ne fût guérie, ce qui auroit exigé un très-long-tems, & que d'ailleurs le kan regardoit, ſans cependant le faire paroître, M. Gmelin comme un eſpion de la Ruſſie, celui-ci ſe vit à la fin obligé de renoncer à tout eſpoir d'aſſiſtance de la part du kan, & de ſe rendre à bord de ſon vaiſſeau, ſur lequel il partit de Derbent le 9 Juin. Un des compagnons de voyage de M. Gmelin, le ſieur *Charles Louis Hablitz* trouva entre cette derniere place & Kuba, la plante connue dans les pharmacies ſous le nom de *Squine*, qui croiſſoit là ſans culture. Cette plante qui appartient à la famille des Smilox, eſt grimpante & s'éleve en s'attachant comme la vigne,

au-deſſus du ſommet des arbres les plus hauts; ſa racine eſt groſſe, ligneuſe & fort noueuſe, elle rampe tranſverſalement en terre, & eſt garnie d'une grande quantité de fibres longues, hautes, noueuſes, dont la direction eſt horizontale, ſa couleur eſt d'un brun rougeâtre en-dehors & d'un blanc rougeâtre en-dedans; elle eſt d'un goût très-amer, accompagné d'une âcreté particuliere à cette racine. Les ſarmens qui en ſortent commencent par être ligneux; ils ſont de l'épaiſſeur du doigt & par de-là, & de forme quadrangulaire, avec quantité de nœuds à quelque diſtance les uns des autres; ces nœuds s'amolliſſent vers le haut de la plante & ſe garniſſent de quantité d'épines, qui ſont rangées tantôt alternativement, tantôt en oppoſition, ou quelquefois auſſi en cercle; les queues des feuilles ſont courbées, & pourvues à leur baſe de deux écailles qui ſemblent ſortir d'un fourreau. Les feuilles mêmes ſont unies des deux côtés, de forme ovale découpée en cœur & ſe terminent en pointe. Les fleurs avoient déja diſparu; le fruit conſiſte en grains ſphériques raſſemblés en grappe, & partagés intérieurement en trois compartimens, dont chacune renferme deux ſemences cylindriques. Nous en donnons la figure à la planche VI.

Arrivé au port de *Niezabad*, M. Gmelin

y loua des chevaux, & donna ordre à ſon vaiſſeau de faire voile vers Baku. Le 5 de Juillet il atteignit la ville de Kuba, & obſerva, chemin faiſant, que les payſans de la contrée s'occupoient à élever des abeilles privées. Leurs ruches ſont de forme ſphérique & faites de branchages tiſſus en maniere de panier d'oſier, & entiérement enduites & recouvertes de terre-graſſe. Ils pratiquent dans le haut une ouverture fermée par un couvercle auquel on a ſeulement laiſſé une autre petite ouverture par où les abeilles entrent & ſortent. Ces mêmes payſans conſtruiſent pareillement pour conſerver leurs grains, de grands & vaſtes cylindres en clayonnages qu'ils enduiſent de terre-graſſe par-dehors.

Kuba, qui eſt proprement la réſidence de *Fetch Ali Kan*, eſt une très-petite ville & n'a qu'à peine un werſt de circonférence. Elle eſt fermée en grande partie d'un mur de pierre de taille, conſtruit depuis 30 ans, lequel eſt flanqué de tours & percé de créneaux; ce n'eſt que dans la partie du Nord-oueſt, baignée par la riviere de *Kuba*, qu'elle eſt ouverte, mais les bords de cette riviere étant ſinguliérement eſcarpés, & venant aboutir juſqu'aux portes de la ville, ſuppléent avec avantage à une muraille. Il ſe trouve de l'autre côté de cette même riviere qui prend ſa ſource dans les

montagnes, une ſlobode fort étendue & habitée, pour la majeure partie, par des Juifs. En deçà, tout près de la ville, il y a quelques cabanes Arméniennes. Le château du kan eſt garni d'une couple de pièces de canon, & n'offre d'ailleurs rien de remarquable. Les boutiques ne ſont occupées que par des merciers, & les habitans ſont pour la plupart Tartares, qui tiennent les uns à la ſecte des Sunnis, les autres à celle des Schahis, car le kan les protége toutes deux. Le diſtrict de Kuba eſt compoſé de différens villages dont les habitans ſubſiſtent de la culture des terres & de l'éducation du bétail. Le commandement de la ville eſt remis à un *Naïp* lorſque le kan eſt abſent.

La fameuſe *montagne de Schat* ſemble élever ſon ſommet, couvert d'une neige éternelle, preſqu'au-deſſus de la ville, quoiqu'elle en ſoit éloignée d'une bonne journée; le chemin qui méne à cette montagne eſt extrêmement pénible; il conduit au travers de cinq villages, dont le premier fait partie des domaines héréditaires du kan; les autres ſont habités par des gens du bas Dageſtan, & forment un peuple particulier qui parle la langue Leſgi, & entend auſſi le turc; ils ſont proprement auſſi ſujets du kan, mais leur inconſtance & leur goût pour l'indépendance les

portent à ne vouloir reconnoître aucune autorité ſouveraine. On apperçoit tout le long du chemin, dans les endroits les plus eſcarpés des montagnes, des cavités ſouterraines, à côté deſquelles on trouve quelquefois de petits retranchemens, c'eſt dans ces lieux inacceſſibles que toute la canaille de la contrée va ſe retirer dans les tems de rebellion, & qu'elle y jouit de la plus grande ſécurité, vû l'impoſſibilité de les y atteindre.

Lorſque M. Gmelin fut arrivé au pied de la montagne, les conducteurs qu'il avoit pris à Kuba refuſerent de le méner plus loin, alléguant pour raiſon qu'il y avoit plus avant quantité de villages, dont les habitans, qui vivent continuellement dans la rebellion & dans le brigandage, auſſi-tôt qu'ils apperçoivent un étranger, lui dreſſent des embûches, pour le jetter dans l'eſclavage, ou même pour le maſſacrer. Et en effet le ſeul aſpect de ces lieux eſt propre à inſpirer de l'effroi. Ce ne ſont que montagnes ſur montagnes, dont les cîmes tantôt nues, tantôt couvertes d'arbres ou d'autres productions, élevent leurs pointes au-deſſus des nuages, tandis que les vallées qui les ſéparent, & où l'on voit dans certains endroits des champs fertiles, dans d'autres d'arides bruyeres, ſont effectivement habitées par des peuples barbares & armés,

qui pourroient même faute d'armes ſe rendre maîtres d'un malheureux paſſant, en l'accablant avec des pierres.

Notre ſavant quitta Kuba le 21, & traverſa différens villages où tout annonçoit la miſere. Dans la plûpart il ne lui fut pas poſſible de ſe procurer des vivres, & le peu qu'on pouvoit lui fournir dans les autres, il les payoit à un prix exorbitant. Il parvint le 24 à la riviere d'*Atta*, & fut obligé d'y acquitter les droits dans une douane établie au paſſage. Il fit de-là le jour ſuivant un voyage vers le mont *Biſchbarmak*, qui ſignifie en langue Perſane les cinq doigts, dont cette montagne a, dit-on, la figure: du moins tous les voyageurs s'accordent-ils à la comparer, quoique très-improprement, à la main d'un homme. Le chemin qui y méne eſt très-pénible, & la chaleur du jour contribua beaucoup à le rendre bien plus pénible encore. Tantôt il faut gravir des élévations très-roides, puis deſcendre dans de profondes vallées, pour remonter encore par des routes très-rapides.

La pierre dont eſt compoſée toute la montagne eſt du roc tout pur, entremêlé çà & là de ſélénites & de cryſtaux; & la nature de ce roc eſt toute différente de celle de la pierre dont ſont conſtruits les bâtimens de Derbent; car cette derniere eſt remplie de pétrifications.

On

On n'apperçoit plus aujourd'hui le moindre veſtige de bâtimens, de retranchemens ni de fortereſſes, &c. & quoique pluſieurs voyageurs l'aient avancé, l'on a peine à ſe figurer qu'il y ait jamais rien eu de pareil dans une montagne preſque inacceſſible. Après avoir été fort allarmés par l'arrivée de quelques Tartares, qui les firent redeſcendre la montagne avec beaucoup de précipitation, nos voyageurs arriverent enfin à un *Karawanſarey*, où ils ſe repoſerent. C'eſt un édifice quarré, conſtruit tout exprès pour les voyageurs, & pourvû de cellules de différentes grandeurs, où l'on peut ſe mettre à l'abri des brûlantes ardeurs du ſoleil en été, & des rigueurs du froid en hiver. Notre ſavant trouva dans la partie extérieure des murs quantité de noms allemands, latins & orientaux, taillés dans la pierre; il eut la ſatisfaction de diſtinguer dans le nombre celui du célebre Kämpfer, daté du mois de Décembre 1683, & celui de M. le Conſeiller Lerch, daté du 25 d'Août 1738. M. Gmelin n'héſita pas à ſuivre l'exemple de ces deux célébres naturaliſtes, & grava comme eux ſon nom dans la pierre.

Il quitta dans cet endroit les montagnes, pour s'approcher de la mer, & rencontra, chemin faiſant, une grande quantité de cigognes ſi apprivoiſées, qu'elles ſe laiſſoient ap-

procher de très-près, ſans être tentées de s'envoler. Vers le ſoir il atteignit une fontaine qu'un charitable marchand de Baku a fait creuſer en faveur des pauvres voyageurs, attendu qu'on ne rencontre aucune ſource d'eau pure dans un trajet de quarante werſts. Nos voyageurs virent dans ce lieu une énorme quantité de *Lièvres de terre*, (I. 76) qui paſſoient en ſautant devant toute ſa ſuite, ſans s'effaroucher, & avec une viteſſe incroyable. M. Gmelin s'arrêta là juſques vers minuit, & ſe remit enſuite à cheminer, ſans rencontrer ame vivante, ni ſans voir aucune ſource pendant quarante & quelques werſts. La chaleur étoit preſque inſupportable, car le vent s'étoit entiérement calmé, & toutes les plantes qui n'étoient pas très-ſeches de leur nature paroiſſoient entiérement brûlées. Il gagna le 26 vers midi le ſecond *Karawanſarey*, dont les pierres qui ont ſervi à ſa conſtruction ſont toutes remplies de coquillages, ſoit pétrifiés ſoit calcinés.

Etant arrivé le 27 à *Baku*, il y trouva ſon vaiſſeau, où il prit toutes les choſes dont il avoit beſoin, & fut offrir au Kan un préſent compoſé de draps pour deux habits complets à la mode de Perſe, de poudre à tirer, de ſucre & de café. Mais celui-ci ne le reçut pas fort bien, & ne voulut jamais ſe laiſſer

diſſuader que M. Gmelin ne fût un eſpion de la Ruſſie, ne pouvant pas ſe figurer qu'il valût la peine d'entreprendre d'auſſi grands voyages uniquement pour obſerver des curioſités naturelles.

On ne ſauroit ſe faire une peinture aſſez vive de l'état miſérable de la contrée dans les environs de Baku; ce n'eſt toujours qu'une ſteppe aride & ſtérile qui s'étend encore par-de-là la ville, juſqu'à *Sallian*. La nature pierreuſe du ſol ne permet preſque à aucune plante d'y pouſſer, tout y étoit d'ailleurs brûlé par l'ardeur du ſoleil; & les habitans diſoient qu'au commencement de l'été, il leur étoit venu du ſud une effroyable quantité de ſauterelles, qui avoient entiérement ravagé les campagnes, & que le peu qui avoit échappé à leur voracité, avoit été brûlé par l'ardeur du ſoleil, n'étant pas tombé une goutte de pluie de tout l'été.

Les ſources de Naphte près de Baku ont trop de célébrité, pour que nous négligions de nous y rendre & d'en donner une deſcription à nos lecteurs. Kämpfer les viſita, il y a près d'un ſiecle, & n'a pas manqué de les décrire; mais le lecteur trouvera dans ce que nous allons en rapporter nombre de choſes qu'il chercheroit vainement dans Kämpfer.

La preſqu'isle *d'Abſcheron*, à laquelle

Kämpfer donne le nom *d'Ocetra*, qui n'eſt plus en uſage aujourd'hui, preſqu'isle qui s'étend depuis le côté du Nord-oueſt de Baku juſqu'à la mer, eſt la matrice inépuiſable du Naphte, ou *Nephta*, car c'eſt ainſi qu'on nomme cette huile naturelle de montagne dans le langage du pays. On met trois heures pour arriver *au feu perpétuel*, & l'on paſſe à moitié chemin devant le village de *Keſchlar*, près duquel on voit un ancien temple mahométan d'une hauteur extraordinaire, & d'une vaſte enceinte : quoiqu'il ne tombe point encore en ruines, on n'en fait actuellement aucun uſage, & les adhérens de la ſecte des Schahis ne ſe font aucun ſcrupule lorſqu'ils ſont en voyage, de s'en ſervir comme d'un lieu de repos, ce qu'un zélé Sunni ſe garderoit bien de faire jamais. On trouve plus loin divers édifices ruinés, parmi leſquels il y en a deux qui ont l'apparence d'avoir été ci-devant des lieux fortifiés. On voit auſſi dans le même endroit une caverne retranchée, qui doit avoir ſervi de retraite au fameux rebelle *Stenko Raſin*. L'endroit où ſe trouve le feu perpétuel annonce ſa préſence avant qu'on y arrive, par l'odeur de Naphte qui frappe de loin l'odorat du voyageur. * Lorſqu'on y eſt par-

* Les Indiens n'attribuent point l'origine de ce feu

venu, voici les phénomenes que la nature y expoſe aux yeux de l'obſervateur. On apperçoit d'abord une place dont l'étendue eſt indéterminée, car elle change avec le cours des années; le ſol y eſt de nature à s'allumer dès qu'on le touche avec un charbon ardent, ou toute autre ſubſtance combuſtible. Cette flamme brûle ſans diſcontinuer, à moins qu'on ne veuille l'éteindre à deſſein, ce qui peut avoir lieu lorſqu'on l'étouffe avec de la terre jettée par-deſſus, ou en y verſant une ſuffiſante quantité d'eau. La terre à travers laquelle le Naphte pénètre eſt de la claſſe des argiles, ou proprement une marne groſſiere; car elle fait une violente effervescence avec les acides, ſe durcit au feu, & ſe laiſſe travailler lorſqu'elle eſt détrempée avec de l'eau; elle eſt rude au toucher, parce qu'il s'y trouve du ſable mêlé, mais en moindre proportion avec l'argile. Sa couleur eſt d'un blanc plus ou moins griſâtre & tire auſſi ſur le jaune.

---

inextinguible au Naphte; mais ils ſoutiennent qu'il brûle depuis un grand nombre de milliers de millions d'années, & que Dieu y avoit jetté le diable, pour en délivrer les hommes, à qui cet eſprit malin avoit fait beaucoup de mal. Ils ajoutent que ce feu reçoit ſon aliment perpétuel de la graiſſe du diable, & ils y viennent en pélérinage pour prier Dieu qu'il daigne continuer à tenir ainſi empriſonné l'ennemi du genre humain. *Gmelin*

Elle se pénétre entiérement de la matiere du Naphte ; ce qui se manifeste, non-seulement par des morceaux entiers devenus noirs comme du charbon, mais encore plus positivement par la distillation, laquelle fournit une eau d'une odeur extrémement désagréable, qui dès qu'on y mêle de l'acide vitriolique, donne à connoître aussi-tôt ses propriétés. Lors donc qu'on écorche la superficie de cette terre à un ou deux pouces de profondeur, à quelque endroit que ce soit, de cet espace de terrein, elle prend feu, comme nous disions, aussi-tôt qu'on la touche avec un tison, ou quelqu'autre corps allumé : la flamme est d'un jaune bleuâtre ; lorsque l'air est calme ou par un vent favorable elle s'éleve à quelques pieds du sol, & ne s'éteint jamais d'elle-même. La fumée qui en sort est très-disgracieuse & insupportable à ceux qui sont incommodés de la poitrine. Les places qui brûlent effectivement, (& par les raisons que nous déduirons bientôt, il ne manque jamais d'y en avoir), s'étendent tantôt en longueur, tantôt obliquement, quelquefois aussi en cercle, ou bien elles forment des rameaux. Ces places brûlantes sont plus ou moins larges, & la flamme s'en éleve avec plus ou moins de tranquillité ; quelquefois aussi elle sort avec une telle impétuosité, qu'il semble qu'on l'excite avec des soufflets.

Cependant elle ne consume pas la terre, elle l'échauffe seulement, & cela de maniere qu'on ne sauroit y tenir la main dans la proximité des places brûlantes. M. Gmelin ayant fait creuser à deux pieds au-dessous, ne pût rien découvrir qui eût l'apparence de pierre-ponce, ou pierre calcinée; il trouva seulement qu'à cette profondeur, la marne étoit plus douce au toucher, & n'étoit plus mêlée de sable, comme nous avons vû qu'elle l'étoit vers le haut.

Ce feu perpétuel est d'un excellent secours aux habitans de Baku, pour faire leur chaux. On enleve la superficie d'un petit circuit de ce terrein brûlant, qu'on détermine à volonté, on y entasse les pierres qu'on destine à être calcinées, & dont presque tout le sol des environs de Baku est composé; on couvre ces pierres avec la terre qu'on vient d'enlever, & dans l'espace de deux ou trois jours la chaux est entiérement cuite. Les habitans du village de *Srogann* se rendent là pour y préparer leurs alimens; & en général la flamme du Naphte peut être employée aux mêmes usages que tout autre feu.

Le choix que quelques pélerins Indiens ont fait de ce lieu, pour y fixer leur séjour, contribue encore à en augmenter la célébrité. Ce sont des descendans des anciens Guébres,

& le nom de *Derviſchi*, (*Derviches*), que le commun peuple leur donne, ne leur convient pas du tout. Ces Indiens regardent ce feu perpétuel comme une choſe extraordinairement ſacrée & comme un ſigne palpable de la divinité, qui ne ſauroit ſe manifeſter aux hommes ſous une forme plus pure ni plus parfaite que le feu & la lumiere, matiere tellement épurée qu'on ne peut plus la mettre au rang des corps. Les dévots de cette nation font des pélérinages vers ce lieu, du fond des Indes, leur patrie, & viennent y rendre leurs reſpectueux hommages à l'Etre éternel d'une maniere ſi touchante, que ceux qui les voyent, prennent de ces gens-là des idées toutes différentes de celles qu'on ſe fait communément des gentils. Ils ont élevé tout autour du lieu du feu perpétuel de petits temples, conſtruits en pierres, dans leſquels ils ont placé des autels. Il n'y a, pour le préſent, qu'un ſeul de ces temples d'employé. On y a pratiqué près de l'autel un tuyau de deux pieds de haut, dont il ſort une belle flamme bleue mêlée de rouge, qui ne rend pas la moindre odeur. Ce tuyau ſe rétrécit par en-haut, pour qu'on puiſſe poſer des pots ſur ſon ouverture, de maniere qu'il ſert en hiver à donner de la chaleur, & tout le long de l'année à cuire des alimens. Auſſi-tôt qu'on y préſente un brin de

paille allumé, la flamme monte par le tuyau, & lorſqu'on veut l'abattre de nouveau, on ſe ſert d'un morceau de gros linge ou de feutre qu'on jette par-deſſus. Les Indiens, lorſqu'ils ſe trouvent devant ce tuyau ou devant tout autre, car ils en ont auſſi pratiqué dans les demeures ſouterraines qu'ils ſe ſont conſtruites, tout attenant au temple, obſervent un profond & religieux ſilence, qui n'eſt interrompu que par les ſoupirs de dévotion qu'ils élancent. Quelquefois ils ſont aſſis, ou bien ils joignent les mains par-deſſus la tête, (poſition dans laquelle l'un d'entr'eux, mort il n'y a pas long-tems, a paſſé vingt années conſécutives ſans en changer, ne buvant ni ne mangeant que pour l'extrême beſoin ce que d'autres lui apportoient), ou bien ils ne tiennent qu'un bras étendu en l'air, & l'un de ceux-là pour s'être martyriſé pendant ſept ans à conſerver cette pénible poſture, en a contracté, pour toute récompenſe, un roidiſſement total. Aucun objet quelconque n'eſt capable de les diſtraire dans leur dévotion; mais il eſt difficile de deviner préciſément en quoi elle conſiſte, à moins que ce ne ſoit dans ces attitudes gênantes ou dans l'air ſérieux & refléchi, qu'expriment les traits de leur viſage, qu'ils plaçent le plus haut degré de reſpect qu'ils rendent à l'Etre tout-puiſſant. Comme les adorateurs du

feu ſont régardés par les Perſans comme les plus abominables de tous les idolâtres, & qu'ils ont même été entiérement expulſés par Schach *Abas*, il n'y en a encore pour le préſent, qu'on paroît plus diſpoſé à les tolérer juſqu'à un certain point, qu'un très-petit nombre qui s'arrêtent dans ces quartiers, & M. Gmelin n'en trouva que trois, leſquels ſont entretenus par un autre Indien de *Schamachie*, pour lequel ils prioient; car ils ne font pas toujours ces ſortes de pélérinages pour eux-mêmes, mais ils les font auſſi quelquefois pour d'autres. Ils vont tout nuds & la tête raſée, il n'y a que les parties naturelles qu'ils couvrent avec un morceau de toile. Leur nourriture ſe réduit à des racines crues & à des fruits, auſſi reſſemblent-ils à des ſquelettes ſur leſquels on auroit tendu une peau noirâtre.

Le tuyau ſacré des Indiens nous rappelle ce que *Gärber* & *Hanvey* ont rapporté, * ſavoir: que lorſqu'on enfonce en terre, à une profondeur indéterminée, un tuyau, ne fut-il que de roſeau ou même ſeulement de papier, pour-

* Le premier dans *Müllers Samml. ruſſiſch. Geſch.* c'eſt-à-dire, *Recueils pour ſervir à l'hiſtoire de Ruſſie*, *par M. Müller*, part. 1 & 2. pag. 336; & le ſecond dans la *Rélation de ſes voyages en Ruſſie & en Perſe*, tom. 1. pag. 281.

vû qu'il ſoit bien recouvert de terre vers le bas; ſi on approche de ſon extrémité ſupérieure un charbon allumé, la vapeur de Naphte qui en ſort s'allume incontinent, & continue à brûler comme une chandelle, ſans interruption juſqu'à ce qu'on l'éteigne tout exprès, ou qu'on enleve le tuyau. Ces ſortes de tuyaux tiennent lieu de chandelles pendant la nuit & ne ſouffrent aucun dommage, moyennant la précaution que nous venons d'indiquer, ſans laquelle le tuyau ſeroit néceſſairement conſumé par le feu.

Le puits d'où l'on tire le *Naphte-blanc*, n'eſt éloigné du feu perpétuel que d'environ un demi-werſt vers le ſud-oueſt. Avant d'y arriver, l'on paſſe à côté d'un petit lac de cinquante & quelques toiſes de long, ſur vingt de large & d'environ deux toiſes de profondeur, qui eſt la plupart du tems à ſec & ne ſe remplit de quelque peu d'eau qu'en tems de pluie. C'eſt à l'oueſt de ce lac, tout à fait en plaine, au pied d'une petite colline, qu'eſt la ſource de Naphte. C'eſt proprement un puits de la profondeur de trente & quelques pieds, & large de deux, au fond duquel le Naphte ſourcille goutte-à-goutte hors de la terre, & s'y conſerve juſqu'à ce qu'on vienne l'en tirer. M. Gmelin n'y vit qu'une ſeule ſource, mais les habitans lui aſſurèrent que les choſes changeoient de

tems en tems ; que bientôt une ſource ſe perdoit, & que bientôt auſſi il en reparoiſſoit une autre. Le puits eſt recouvert en pierres enduites dans leurs joints d'un ciment de terre-graſſe, dans lequel on a gravé le nom du Kan, afin que perſonne ne puiſſe s'emparer du Naphte à moins que celui qui eſt prépoſé par le Kan à cet effet, ne leve cette eſpèce de ſcellé.

Il ne faut pas s'imaginer que ce Naphte blanc ait reçu cette dénomination, parce qu'il eſt blanc de couleur ; on ne la lui a donnée que parce qu'il eſt tranſparent & jaune, & qu'il ſe diſtingue par-là du Naphte noir ; ſa flamme eſt plus ſubtile & plus pure, & la vapeur qui s'en éleve n'eſt pas à beaucoup près auſſi déſagréable que celle de l'autre ; mais il brûle auſſi beaucoup plus vîte, & il s'enflamme même avant le contact du feu, bien plutôt que le Naphte noir. Le Batmann évalué à huit livres peſant de Naphte blanc ſe vend un abas & demi ou trente kopéques, & c'eſt le Kan de Baku qui jouit de ce revenu, ſous le bon plaiſir du Feth Ali Kan.

Ce n'eſt que lorſqu'on fait paſſer ce Naphte par l'alembic qu'il prend une couleur blanche, & ſi l'on réitere l'opération à une ou deux repriſes, il ſe concentre au plus haut point, & on le prend en Perſe comme un réſolutif des plus pénétrans, dans les rhumatiſmes &

dans les paralyſies ; de ſorte que les Mahométans, ainſi que les Arméniens en font généralement uſage, & le mettent au nombre de leurs remédes domeſtiques les plus en vogue.

Ce n'eſt pas ſeulement dans la preſqu'isle d'*Apſcheron*, décrite par Kämpfer, qu'on trouve du Naphte, on en tire encore d'autres endroits de cette contrée, comme dans la preſqu'isle que les Perſans appellent *Bael*, & le commun des Ruſſes *Schachow Rinok*, ou marché du ſchach, où l'on a découvert dans ces derniers tems pluſieurs puits de ce bitume liquide. M. Gmelin en a compté plus de ſoixante-dix qui ſont pareillement de figure cylindrique, profonds de douze toiſes, & placés ſans ordre les uns parmi les autres. L'un d'entre eux qui ſurpaſſe les autres en capacité, tient lieu de réſervoir où l'on va verſer le Naphte de toutes les autres ſources, & qu'on a ſoin de ſceller. Mais ce Naphte-là n'eſt pas d'auſſi bonne qualité que celui d'Apſcheron, parce qu'il eſt conſidérablement atténué par l'eau de la mer, & brûle par conſéquent moins bien ; auſſi ne le tranſporte-t-on qu'à Sallian, tandis que toute la Perſe ſe fournit de l'autre.

Le Naphte noir eſt le ſeul dont on faſſe uſage pour brûler, auſſi s'en fait-il un grand trafic. Le batman de quinze livres ſe paye cinq

kopéques, & c'eſt encore là un des revenus du Kan; ainſi que le ſel, qui ſe vend ſept kopéques & demi le poude. Tout le Naphte blanc ainſi que le noir ſe conſerve & ſe tranſporte dans des ſacs de cuir; il perd trop de ſon poids dans des vaiſſeaux de bois; ceux de terre valent mieux, mais les plus convenables de tous ſont ceux de verre. Le revenu annuel que le Kan de Baku retire de ce produit territorial a été évalué par des Arméniens très au fait, à quarante mille roubles. Il y a peu de choſe à dire ſur l'origine de ce bitume, vû qu'il découle des monts Caucaſes, dont l'hiſtoire naturelle eſt encore très-inconnue. Quantité de ſuperflu de cette huile coule dans la mer, qui en contracte une amertume très-ſenſible, & produit ce ſel connu en Ruſſie ſous le nom de *ſel amer d'Aſtrakan.*

La ville de *Baku* touche vers le Nord à la montagne de *Biſchbarmak*, elle a *Schamachie* à l'oueſt & *Sallian* au ſud; c'eſt une très-ancienne cité, ſituée au 39e degré, 30 minutes de latitude, elle préſente un quarré irrégulier qui étoit autrefois entouré d'un double mur de pierres calcaires, mais dont la plus grande partie a été détruite par la violence des eaux. Le côté du nord-oueſt de la ville eſt muni d'un foſſé & garni de quarante & quelques tant canons que mortiers. Le fort que les

Ruſſes y ont conſtruit ci-devant eſt encore en bon état. Le palais du Schach eſt ſitué dans la partie la plus élevée de la ville, & conſerve encore des reſtes ſenſibles du faſte oriental, & de l'architecture maſſive ſi goûtée dans ces climats. Il y a quantité de moſquées répandues dans la ville, & à côté des trois principales, des tours fort élevées, du haut deſquelles les prêtres appellent le peuple aux prieres publiques.

Baku offre de-deſſus la mer un aſpect magnifique, mais il s'en faut de beaucoup que l'intérieur y réponde : les rues y ſont étroites, la plupart ne ſont pas pavées ; le plus grand nombre des maiſons n'ont qu'un étage & ſont extrémement mal bâties, parce que les maçons ne ſe donnent pas la peine de tailler les pierres, & les entaſſent toutes brutes & inégales les unes ſur les autres, comme elles leur tombent ſous la main, & les lient avec de la terre graſſe ou de la chaux. Celle qu'habite le Kan eſt un peu mieux, & a de plus un jardin fort agréable ; il vient auſſi de faire élever hors de la ville un bâtiment d'un goût moitié européan, moitié oriental, où il paſſe la plus grande partie de ſon tems avec ſes deux femmes. Le *Karawanſeray* eſt placé tout contre le port, & l'on peut y tranſporter très-commodement les marchandiſes qui

viennent par mer. C'eſt un emplacement aſſez grand, voûté en pierres, & ſoutenu par de bons piliers; à côté de cette voûte ſont les boutiques. Non loin de la ville actuelle, il exiſte encore quantité de débris de vieux édifices qui compoſoient vraiſemblablement, ou l'ancien Baku, ou l'un de ſes fauxbourgs.

Les habitans de *Baku* ſont partie Perſans, partie Tartares, ou plutôt une race impudente & groſſiere, iſſue du mélange des deux nations, & l'on n'y compte qu'un petit nombre de familles arméniennes. Quant aux Indiens, hormis les trois zélés pélerins, dont nous avons fait mention en parlant du feu perpétuel, il ne s'en trouve pas un ſeul. La religion dominante eſt la mahométane de la ſecte des Sunnis, ce qui n'empêche pas cependant que la ſecte des Schahis n'y ſoit tolérée. Les Arméniens exercent leur culte divin ſans bruit. Les productions du pays ſe bornent au naphte & au ſel; quand à ce dernier article, il conſiſte non-ſeulement en ſel gemme, mais encore principalement dans ce ſel qui ſe cryſtalliſe de ſoi-même ſur la ſuperficie d'une quantité de lacs répandus tout autour de Baku, & qui ſe receuille ſi pur, qu'il n'a preſque pas beſoin d'être rafiné par le ſecours de l'art. Ces productions territoriales ſe tranſportent en Perſe, tant par mer vers les différens ports, que par terre,

terre, & il part de Baku des caravanes entieres qui n'ont point d'autre chargement. *Gilan* & *Maſanderan* fourniſſent en retour la ville de riz, & *Schamachie* de ſoies & d'étoffes de cette matiere. Du reſte le commerce y a perdu dans ces tems modernes toute ſon importance, & comme il n'y aborde plus de vaiſſeaux Ruſſes, on y apporte les marchandiſes d'Europe par terre. On cultivoit autrefois beaucoup de ſafran dans les environs de Baku, cette culture y eſt même encore pratiquée; mais elle eſt exercée avec bien plus de ſuccès & d'activité à *Derbent*. On voit auſſi dans quelques endroits de ce canton quelques plantations de cotton.

Le Kan de *Baku* eſt ſoumis à *Feth Ali Kan*, ſouverain du Kuban, & il eſt obligé, de même que le Kan de *Schamachie* & quelques autres Kans du voiſinage, de lui fournir une contribution annuelle en argent, en vivres & en hommes, pour mettre ce prince en état de défendre les frontieres contre les incurſions des Tartares du Caucaſe. Mais comme le Kan actuel de Baku, *Melik Mamed* a épouſé la ſœur de Feth Ali Kan, il jouit en conſéquence de bien des prérogatives, quoiqu'il n'en demeure pas moins ſon vaſſal. Son extrême avidité pour l'argent & les forts impôts dont il accable ſes ſujets, à qui d'ailleurs il vend

la juſtice à beaux deniers comptans, ſont cauſe qu'il n'en eſt point du tout aimé.

M. Gmelin quitta la ville de Baku le 10 Août, après avoir eu beaucoup à ſouffrir des ſoupçons que le Kan avoit conçus contre ſa perſonne & contre les motifs de ſon voyage. Il ſe rendit à Schamachie par terre, tandis que ſon vaiſſeau faiſoit voile vers *Sallian.* Près du village d'*Aecmetli*, il vit encore de la terre brûlante, imprégnée de Naphte, qui lui parut avoir la même origine que celle d'Apſcheron. De diſtance en diſtance il appercevoit de petits lacs ſalés, couverts de cryſtaux cubiques, mais qui ſe trouvoient toujours entremêlés de ſel de Glauber. Des troupeaux entiers de Chevreuils, (*Cervus capreolus*), parcouroient les champs les plus arides, quoique toutes les plantes paruſſent être entiérement brûlées par le ſoleil.

Le 13, il parvint à *Schamachie*, & campa près du ruiſſeau de *Puſahat*, qui eſt fréquenté par une énorme quantité de *Tortues*, (*Teſtudo caſpica, Gm.*), dont l'eſpèce eſt inconnue en Europe; mais qu'on rencontre ſouvent dans la plupart des eaux douces du Gilan; il n'eſt pas rare qu'elles parviennent à une groſſeur aſſez conſidérable, pour que pluſieurs perſonnes puiſſent tenir ſur l'écaille d'une de ces tortues, & ſe laiſſer charier ainſi par l'ani-

mal. Les Perſans portent l'horreur qu'ils ont pour la tortue en général à un point extrême; & lorſqu'on leur raconte qu'il y a des pays, où non-ſeulement on les mange, mais où elles ſont même recherchées comme un mets très-délicat, ils ſecouent la tête ni plus ni moins que s'il étoit queſtion de gens qui mangent de la chair humaine.

Si depuis un tems immémorial *Derbent* a été un théatre continuel de ravage & de déſolation, *Schamachie* a éprouvé toutes les rigueurs du ſort d'une maniere encore plus ſenſible. *Schah-Nadir* détruiſit en 1734 l'ancienne *Schamachie* de fond en comble, & bâtit à une journée de là une autre ville, à laquelle il donna le même nom. En 1748, *Adſchi Mamed Ali Kan* fut établi ſouverain de cette ville, & ſe maintint dans cette dignité juſqu'en 1761. Mais l'ancienne Schamachie n'avoit pas été tellement détruite par *Tamas Kuli Kan*, (c'étoit le nom de Nadir), qu'il n'en fut échappé quelque choſe, *Mémé Sayd*, fils d'*Ali Berdi Beg*, qui vivoit ſous le regne de *Schach Nadir*, & l'un des principaux nobles de la contrée, où il poſſédoit un très-grand nombre de villages, ſe mit en poſſeſſion de cette ville détruite, où il s'étoit rendu avec quelques payſans de ſes vaſſaux, s'empara du petit nombre de maiſons qui étoient encore

ſur pied, attira quantité de vagabonds de toute eſpèce, & fit renaître ainſi de ſes ruines l'ancienne Schamachie, dont *Kerim Kan* le nomma Kan peu de tems après. Dans ces entrefaites les habitans de la *nouvelle Schamachie* très-mécontens du gouvernement de leur Kan *Adſchi Mamed Ali*, vinrent s'offrir à *Mémé Sayd*, qui raſſembla bien vîte une armée, s'empara de la ville, & fit traîner ſon Kan comme priſonnier dans l'ancienne Schamachie, où il mourut l'année ſuivante âgé de 80 ans. *Mémé Sayd* mit là-deſſus un Naïp dans la nouvelle Schamachie & s'en retourna chez lui. Mais comme il écraſoit toujours davantage ſes malheureux ſujets ſous les impôts, & qu'il refuſoit de payer à *Feth Ali Kan* le tribut qu'il lui devoit comme au protecteur de Schamachie contre les Leſgiers & les Tartares, celui-ci vint à diverſes repriſes à la tête d'une armée devant la ville, dont *Mémé Sayd* ſoutenu par *Uſſein Kan de Tſchaki* le repouſſa pluſieurs fois. Mais ces deux derniers Kans s'étant brouillés, & Uſſein ayant embraſſé le parti de *Feth Ali*, Schamachie fut enfin priſe en 1766 & *Mémé Sayd* mené priſonnier à Derbent avec toute ſa famille. Après cela Feth Ali fit entiérement détruire en 1769 la nouvelle Schamachie, & tranſporta ſes habitans dans l'ancienne.

C'eſt ainſi que cette ville eſt reſſortie peu à peu de ſes ruines, mais ſans avoir repris cette ancienne ſplendeur qui la rendoit ſi conſidérable dans des tems plus réculés. Elle eſt ſituée, ſelon *Olearius*, à 40 degrés 50 minutes de latitude ſeptentrionale, ayant le mont Biſchbarmak au nord, Kaballa à l'oueſt, le mont Ruſtan à l'eſt, & Sallian au midi. C'eſt la capitale de toute la province de *Schirwan*, qui eſt l'ancien royaume de Médie; elle eſt environnée de montagnes du côté du nord & du côté de l'oueſt; cette ville eſt bâtie très-irréguliérement & forme un pentagone allongé; à peine y voit-on un ſeul édifice de quelque apparence; toutes les maiſons ſont de pierres brutes non taillées, & jointes avec de la terre graſſe; elles ſont à un ou deux étages ſeulement. La partie ſupérieure de la ville, où le Kan fait ſa demeure, eſt entourée d'un mur qui eſt endommagé dans quantité d'endroits; on l'a renforcé d'un rempart garni de quelques canons. Les rues ſont pour la plûpart très-étroites, & ne ſont pas ſeulement toutes pavées.

La population de la ville eſt d'environ mille familles Perſanes ou Tartares, & l'on fait entrer dans ce nombre cinquante familles Arméniennes. Chaque famille paie cent roubles par an au Kan, & les Arméniennes paient encore,

au-delà de cette ſomme, chacune une capitation de 240 kopéques, & tout célibataire qui a paſſé vingt ans, 120 kopéques. Il y a de plus entre l'ancienne & la nouvelle Schamachie cinq villages Arméniens, dont les habitans paient tout autant au Kan que ceux qui ſe ſont établis dans la ville. Il y a très-près de deux de ces villages deux couvens, dont l'ambaſſade du Holſtein à procuré la fondation.

Feth Ali Kan exerce un pouvoir deſpotique dans Shamachie & dans tout ſon diſtrict. Il a un lieutenant qui remplit ſa place en ſon abſence, & qui ne fait que fouler le peuple encore davantage. Le Kan enviſage ce malheureux pays comme une province conquiſe par la force des armes, & y exerce ſa domination bien plus en vainqueur qu'en pere du peuple. Si indépendamment des impoſitions ordinaires, il vient à avoir beſoin d'argent, de vivres, de fourages, de beſtiaux, de chevaux ou de toute autre choſe, il faut le lui trouver à toute force, de quelque part que cela vienne ; & ce ſont particuliérement les Arméniens qui ſont les plus expoſés à ces ſortes de vexations ; ce ſont encore eux qui ſont obligés de loger les paſſans & de faire la garde aux portes de la ville. S'aviſe-t-il de demander de l'argent à quelqu'un de ſes ſujets, & que celui-ci ne le lui délivre pas ſur-le-champ, il peut s'attendre

infailliblement à une punition corporelle des plus dures. Il eſt aiſé de ſe figurer après tout cela combien ce tyran doit être abhorré de ſes ſujets accablés ſous l'oppreſſion, & qu'ils profiteront de la premiere occaſion pour ſe ſouſtraire à un joug auſſi inſupportable. Feth Ali Kan ſait très-bien à quoi s'en tenir à cet égard que lors même qu'il vient à Schamachie, il n'y loge jamais, & ſe tient le plus ſouvent en cachette dans quelque village voiſin, où il prend le divertiſſement de la chaſſe au faucon, & n'oſe pas ſeulement avoir de la lumiere pendant la nuit, afin que le lieu où il couche reſte ignoré.

Schamachie eſt ſituée, en droite ligne pardelà des montagnes, à une journée de la mer; mais le chemin eſt ſi roide & ſi étroit qu'il eſt preſqu'impoſſible de s'en ſervir, & il ſeroit très-dangereux de faire le voyage en droiture de Derbent à Schamachie, à moins d'une forte eſcorte. Cette ville a dû toute ſon ancienne célébrité & ſa richeſſe à la ſoie qui ſe receuille dans ſon diſtrict & dans la province de *Kaballa*: & c'eſt encore cette utile production qui lui conſerve aujourd'hui quelque ombre de ſon antique ſplendeur, & une certaine ſupériorité ſur d'autres villes de la Perſe ſeptentrionale. Il s'exporte de la ſoie de Schamachie dans la Perſe ainſi qu'en Ruſſie, &

l'on apporte de l'intérieur de la Perſe dans cette ville des étoffes de ſoie & de cotton, des toiles peintes, des couvertures de lit de toute eſpèce, des marroquins & des peaux de moutons de Schiras. Il y vient de la Ruſſie de l'indigo, du ſucre, du thé, des draps d'Hollande, des toiles de lin, de l'étain, de l'acier, du fer, du plomb, du bois de Fernambuc, du blanc-d'Eſpagne & toutes ſortes de quinquailleries, comme miroirs, couteaux, ciſeaux, grains de corail, &c. Du tems du dernier Kan, il ſe faiſoit auſſi quelque trafic en ſoie avec la Turquie, d'où l'on tiroit en retour de l'acier, du bois de Fernambuc & des grains de corail; mais ce commerce a totalement ceſſé depuis quelques années. On trouve encore dans les boutiques de Schamachie, outre les marchandiſes dont nous venons de faire l'énumération, des étoffes de ſoie & de cotton, fabriquées ſur les lieux & qui ſe vendent aux Ruſſes & aux Tartares. Les dures & les perpétuelles vexations de *Feth Ali Kan* ont fait conſidérablement tomber tout ce commerce, qui touche à ſa ruine totale. Même les manufactures qui étoient autrefois ſi floriſſantes, ſont aujourd'hui très-déchues à tous égards. Sous le gouvernement de *Mémé Sayd Kan*, cent fabricans de Tauris étoient venus s'établir dans cette ville, mais auſſi-tôt que

Feth Ali en eut fait la conquête, ils s'en retournerent chez eux.

La contrée où *Schamachie* eſt ſituée ſeroit une des plus fertiles & des plus fortunées de l'univers, ſi l'haleine du deſpotiſme, qui deſſeche tout ce qui l'environne, ne l'avoit pas rendue peu à peu inculte & ſauvage. Des pommes exquiſes, des poires, des abricots, des pêches, des figues, des marons, des noix, toutes ſortes de fruits du goût le plus délicieux, décorent les arbres des jardins de ce pays. Les Arméniens y ont auſſi établi quantité de vignobles, & les vins qu'ils leur produiſent, dont ils font preſque chaque année d'abondantes récoltes, ſont de la premiere bonté, préférables même à tous les autres qui croiſſent dans la Perſe ſeptentrionale. La culture de ces vignes eſt abandonnée aux ſeuls Arméniens, vû que les Perſans de même que les Tartares croiroient tranſgreſſer la loi de Mahomet, s'ils s'occupoient de ce genre de travail. Ce qui n'empêche pas que ces bons Muſulmans n'achétent aux Arméniens une grande quantité de vins & d'eau-de-vie, dont ils s'enyvrent ſans s'en faire un cas de conſcience, mais cependant toujours en cachette & de nuit, afin de ne point être vûs. La vigne qu'on cultive dans les vignobles, dont nous venons de parler, vient d'elle-même dans cette contrée,

& produit dans ſon état ſauvage des raiſins âcres & d'un goût très-aſtringent ; mais ſitôt qu'on les tranſplante en allées qu'on a ſoin de couvrir en forme de berceaux, ce qui eſt la méthode la plus uſitée ; ces vignes fourniſſent un vin excellent, qu'on peut mettre en parallele avec les vins de Pontac & le clairet qu'on tire de Bordeaux.

La vendange tombe à la mi-Septembre, on n'y fait aucun choix du raiſin ; les rouges & les blancs ſe jettent pêle-mêle dans une grande auge, on les foule avec les pieds, le jus qu'on en exprime ſe verſe dans des jarres ou grands vaſes de terre cuite, qu'on enterre à plus de dix pieds de profondeur. Vers le printems l'on tranſvaſe ce vin, qui a fini de fermenter, dans d'autres jarres, & on le conſerve comme la premiere fois ; il y en a qui mettent alors de l'eau, d'autres de l'eau-de-vie, pour l'empêcher de s'aigrir. Quelques-uns même le mettent dans des vaiſſeaux de cuivre, & l'on peut juger combien un procédé ſi peu refléchi doit le rendre pernicieux. Lorſqu'on tranſporte ces vins par terre, on ſe ſert de peaux de bouc, dans leſquelles il y a eu du Naphte de Baku, ce qui lui donne un goût très-amer & empyreumatique qu'il ne perd plus, mais qui fait que le vin s'en conſerve mieux.

M. Gmelin partit le 27 d'Août pour *Sallian*, où il arriva le premier de Septembre ; *Feth Ali Kan* charmé de se débarrasser de lui, lui avoit fourni douze soldats pour l'escorter. Cette route est dangereuse & pénible, outre qu'elle est infestée par des brigands Moganniens, qu'il faut gravir des montagnes très-rapides, descendre dans des enfoncemens de terreins très-profonds, & franchir des passages fort périlleux, où souvent les chevaux peuvent à peine passer ; d'ailleurs l'on rencontre très-rarement de bonne eau, & le sol est presque par-tout sec & aride. Le pays s'ouvre & les montagnes se perdent entiérement, à mesure qu'on s'approche du fleuve *Kur*, & l'on trouve dans cette plaine quantité de Persans qui habitent dans des Kibitkes. M. Gmelin s'arrêta pendant tout le mois de Septembre à *Sallian*, retenu par la fievre, qui ne le quitta point jusqu'à son départ.

La ville de *Sallian* est située sur le fleuve *Kur*, nommé *Cyrus* dans les anciens historiens ; ce fleuve prend sa source dans le mont Caucase, passe à *Tiflis*, capitale de la Georgie, & a un cours extraordinairement rapide. C'est ici qu'il se jette dans la mer par un grand nombre d'embouchures qui forment quantité d'isles, sujettes à être inondées au printems. Le district de Sallian comprend beaucoup de villages,

répandus sur les deux rives du Kur, & qui sont habités par des Persans & par des Tartares, tant de la secte des Sunnis que de celle des Schahis, & par un petit nombre d'Arméniens. Le sol est fertile, & produit principalement du riz & du cotton; mais vû le peu d'Arméniens qui habitent ce canton, le jardinage y est en très-mauvais état, & les vignes qui viennent naturellement dans tous ces environs, y sont absolument négligées. Le *Kur* est très-poissonneux, il fournit des esturgeons, des sewruges, des béluges, des bécards, un poisson fort gras du genre des carpes; des ombres, (*Cyprinus Aspius*), & diverses autres espèces.

Sous le regne de *Schach Nadir*, il y eut un Kan particulier, nommé Mamed, qui fut envoyé pour exercer la souveraineté dans cette province. Immédiatement après la mort de celui-ci, cette même souveraineté fut remise à *Ibrahim Kan*, demi-frere de *Feth Ali*; mais Ibrahim ayant été rendu suspect à son pere *Ussein Ali Kan*, il fut dépose, & *Feth Ali* fut mis à sa place. Le district de *Kabulla* qui touche à celui de *Sallian*, jouissoit sous *Schach Nadir* d'une entiére liberté, & ses habitans s'élisoient un chef à leur bon plaisir; ce qui a bien encore lieu aujourd'hui, avec cette différence qu'ils sont obligés de reconnoître la sou-

veraineté de Feth Ali Kan. Les revenus que ce dernier tire du diſtrict de Sallian conſiſtent dans une capitation, & dans une certaine quantité de riz, & ces deux impoſitions montent à peine, dit-on, à vingt-cinq mille roubles. Ceux qui veulent pêcher dans le Kur ſont obligés de payer au Kan cinq kopéques pour un eſturgeon ou une béluge, deux & demi pour un ſewruga, vingt-cinq pour un Bécard, & cinq pour trois de ces eſpèces de carpes auxquelles on donne le nom de poiſſon gras. On tranſporte ces derniers, ainſi que les bécards, à Derbent, Kuba, Baku & autres villes des environs. Il vient auſſi tous les ans quelques bâtimens Ruſſes pour la pêche des béluges, ſewruges & des grands eſturgeons, & cette courſe ne laiſſe pas de bien rendre à ceux qui l'entreprennent. On apporte le ſel qu'on employe à ſaler ces poiſſons, des lacs qui ſe trouvent dans les environs de Sallian.

On rencontre en différentes places autour de Sallian des ſources ſalées bouillonnantes, dont l'eau a un goût amer, ſur la ſuperficie & ſur les bords deſquelles le ſel ſe forme en cryſtaux ſous leur figure accoutumée. L'eau de ces ſources s'éleve avec violence de-deſſous terre vers le haut, & ſe répand, ſoit en ruiſſeaux, ſoit en petits lacs, qui ſe deſſéchent à la longue, & fourniſſent alors du ſel. Mais

d'où peut venir le bouillonnement & la forte ébullition de cette eau ? Il eſt vraiſemblable que la cauſe de ce phénoméne doit s'attribuer uniquement au Naphte, qui ſe mêle avec cette eau, & dont toute la contrée eſt remplie. C'eſt encore de la même cauſe que paroiſſent provenir les cryſtaux de ſel en loſange, qui ſe trouvent mêlés en grand nombre avec les cryſtaux cubiques. Quantité de gens du commun vont ſe plonger dans ces lacs, & tiennent ces bains pour ſalutaires, particuliérement dans les maladies de la peau. Tout le diſtrict de Sallian eſt en général très-remarquable par la quantité de ſel qu'il produit; & c'eſt ſur-tout le long de la rive occidentale du fleuve *Kur*, qu'il y en a une très-grande abondance. Il arrive ſouvent que le ſel ſe forme ſur la ſurface du ſol, & ſemble provenir de la terre, comme le ſalpêtre dans quelques provinces de l'empire de Ruſſie; & lorſqu'il a plû, preſque toutes les eaux de bourbier ont un goût plus ſalé.

On exprime ici, de même qu'en d'autres endroits de la Perſe, une huile excellente, d'une eſpèce d'*Antirhinum*, * ou *Muſſle*

* *Antirhinum* (majus) corollis ecaudatis, floribus ſpicatis, calycibus rotundatis. LINN. Spec. plant. 2, p. 859. n. 35. *Antirhinum* majus alterum folio longiore,

de veau; cette huile, qui n'eſt preſqu'en rien inférieure tant par ſa couleur que par ſon goût agréable aux meilleures huiles d'Italie, s'appelle en langue turque *Kunſchut Jagi*, & en perſan *Kunſchut Rogoe*. On écraſe la ſemence de cette plante ſous une meule que l'on met en mouvement par un agent à volonté, l'huile qui en ſort paſſe à travers un tamis, placé ſous la meule, & ſe purifie par cette opération. Avant de mettre cette ſemence ſous la meule, on la fait griller à peu près autant qu'on grille le café avant de le moudre. Excepté la bonne huile d'olive, dit M. Gmelin, je n'en connois aucune qui puiſſe être comparée à celle-là; lors même qu'on l'employoit en guiſe de beurre, pour faire la pâtiſſerie, je ne pouvois pas la diſtinguer du beurre même.

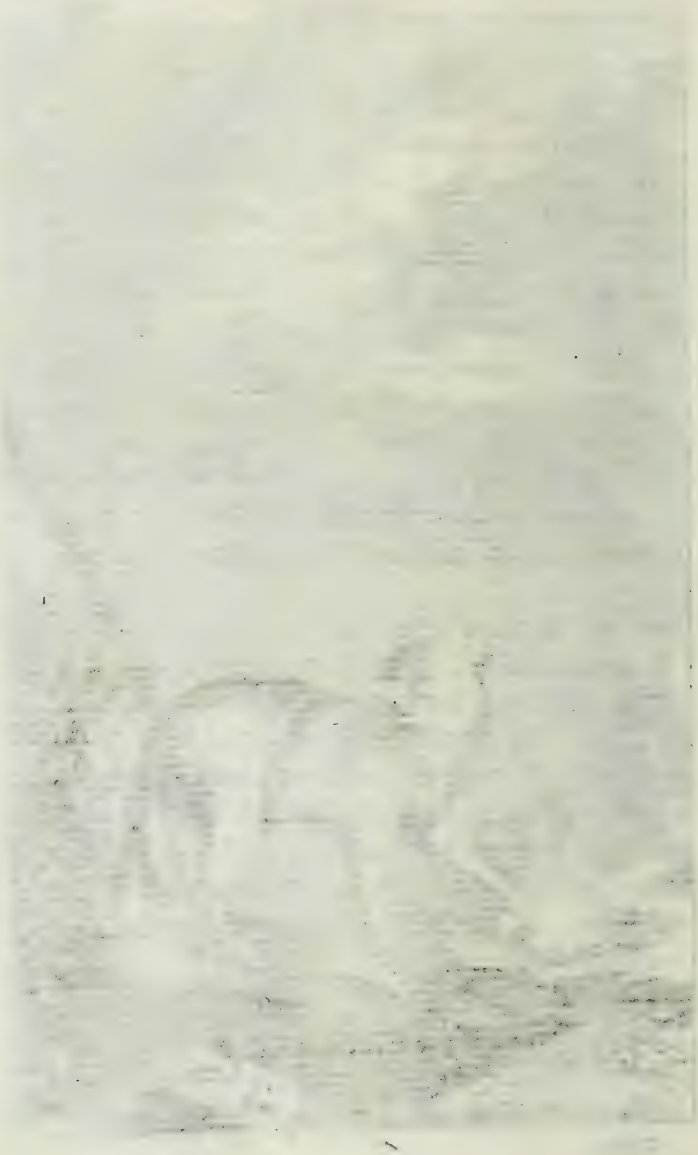
L'*oiſeau-bleu* ou *la Poule Sultane*, (*Fulica porphyrio*), eſt extrêmement commune dans toute la Perſe, & ſe tient volontiers dans les endroits du rivage de la mer Caſpienne, qui ſont couverts de joncs. Comme cet oiſeau a les pieds fourchus, il ne ſauroit vivre dans

---

Bauh. Pin. 211. Comme c'eſt une plante qu'on trouve dans tous nos jardins, ſous la dénomination de *la grande bouche de Lyon*, il ſeroit très-facile de faire des eſſais avec ſa ſemence dans nos contrées.

l'eau, & peut difficilement être rangé dans la classe des poules-d'eau ou des foulques, où Linné l'a rangé. Le goût exquis de sa chair prouve aussi qu'il cherche sa nourriture partout ailleurs que dans l'eau, quoiqu'il séjourne continuellement dans sa proximité. La femelle fait son nid dans les joncs, vers le milieu du mois de Mars, elle ne pond que trois ou quatre œufs, qu'elle couve pendant trois ou quatre semaines, & ne reçoit aucune espèce d'assistance dans cette fonction de la part de son mari, dont elle est aussi peu relevée que les autres poules du leur. Cet oiseau ne se laisse point aprivoiser, & aime mieux perdre sa vie que sa liberté.

M. Gmelin fut à portée d'avoir à Sallian quelques *Chacals*, ou *Schakals*, (*Canis aureus*, *Linn.*), & comme cet animal n'est pas fort connu, on le trouvera représenté pl. VII. La figure que nous en avons donnée n'est pas celle qu'on trouve dans M. Gmelin, qui ne l'a fait dessiner que d'après un de ces animaux empaillés; mais nous avons pris celle qu'a donnée M. Pallas. Le chacal observé par M. Gmelin avoit à peu près trois pieds & demi de long, & paroissoit au premier coup-d'œil un loup dégénéré; mais comme l'économie entiere de ces animaux s'accorde avec celle du renard, notre savant pense que c'est une espèce moyenne entre



entre celle du loup & celle du renard. * Il a le poil fort épais, tirant ſur le jaune dans le haut, & blanc dans le bas, vers la racine; il eſt mêlé de quelques poils noirâtres, répandus çà-&-là : ſa queue eſt toute ronde, droite, & prodigieuſement fournie de poils, qui ſont d'un jaune foncé à leur naiſſance, tout à fait jaunes au milieu, & noirs à l'extrémité. On diſtingue au bas du cou un double collier jaune, de forme demi-circulaire, chacun de la largeur d'un pouce. La tête eſt allongée & ſe termine par un muſeau pointu comme celle du renard. Il a les yeux extraordinairement grands; les oreilles en forme de cœur allongé, droites, écourtées, & doublement fendues à l'extérieur de leur naiſſance; les dents de même que toutes celles de la race canine. La conformation des parties intérieures eſt parfaitement ſemblable à celle du loup. Les *Chacals* s'accouplent comme les loups; car les mâles ont de même qu'eux la verge oſſeuſe & entourée d'un bourrelet, qui ne leur permet de ſe ſéparer que très-difficilement de la femelle après le coït. La femelle n'entre en chaleur qu'une fois l'année, & cela au prin-

* M. le comte de Buffon penſe au contraire, que le *Chacal* eſt une eſpèce moyenne entre celle du loup & celle du chien. *Hiſt. nat. article* Chacal.

tems, elle met bas 5, 6 juſqu'à 8 petits; auſſi la nature l'a-t-elle fournie en conſéquence d'un plus grand nombre de mamelles. Elle s'arrange dans ſon terrier de la même maniere que la femelle du renard, & ne differe du mâle quant à l'extérieur, que par la taille.

Le *Chacal* eſt un animal carnacier; il aime cependant auſſi les fruits, comme le renard, auſſi devient-il fort gras en automne. Les Chacals ſe tiennent pendant le jour dans les bois qui ſont dans la proximité des montagnes; à la nuit tombante ils quittent leurs retraites, & viennent viſiter les villes, les bourgs, les villages & les fermes du voiſinage. Ils ne paroiſſent jamais qu'en compagnie de quelques-uns de leurs camarades. Lorſqu'ils vont à la picorée, ils prennent l'allure d'un animal rampant, allongeant la tête en avant, pour mieux épier l'objet qui flatte leur appétit. Au moment qu'ils ſont à la piſte de quelque choſe, ils courent extraordinairement vîte & ſurpaſſent le loup en velocité. Dans les fermes, toute la volaille eſt en proye à leur naturel rapace. Rencontrent-ils une porte ouverte, ou l'entrée d'une tente, ils ſont aſſez imprudens pour enlever en pareille occaſion, des bottes, des ſouliers, tout ce qu'ils trouvent même en habillemens, du pain, du fromage, &c. & de le traîner avec eux. Les cris qu'ils pouſſent

pendant la nuit ſont horribles, inſupportables, & reſſemblent à d'affreux hurlemens, qu'ils entrecoupent par des aboyemens pareils à ceux du chien. Il y a toute apparence que Kämpfer dit vrai lorſqu'il prétend que ſi l'un d'entre eux ſe met à hurler, tous ceux qui ſont à portée d'entendre ſa voix font chorus avec lui; au moins eſt-il certain, que l'on en entend toujours hurler un grand nombre à la fois. Du reſte, il n'exiſte aucun exemple dans toute cette contrée qu'ils aient jamais attaqué aucun homme ſoit jeune, ſoit vieux. *

* Ces animaux malfaiſans habitent auſſi en très-grand nombre l'Aſie mineure, la Mingrélie, la Géorgie, le Bengale, les côtes de Coromandel & de Malabar, l'isle de Ceylan, l'Arabie, la Paleſtine, la Syrie & la Barbarie. Ils attaquent auſſi des perſonnes adultes, lorſqu'ils ſont vivement preſſés par la faim, & l'on a des exemples qu'ils en ont dévoré pluſieurs aux Indes orientales. Quant aux enfans, ils ne les épargnent pas toutes les fois qu'ils en rencontrent. Les cadavres ſont pour eux un mets délicieux, qui les attire de bien loin. Ils ſavent découvrir les cimetierres & tous les lieux qui ſervent de ſépulture, & déterrent en grattant les corps morts hors des tombeaux, ſi l'on n'a pas eu ſoin de les placer aſſez profondément, & de les garantir ſuffiſamment avec des épines & avec des pierres. Ils ſuivent auſſi fort loin, pour l'amour des cadavres, les armées & les caravanes. Suivant l'expérience que M. Pallas a faite ſur un jeune Chacal, (*Spicil. zool. faſc. XI.*) Cet animal s'apprivoiſe encore plus facilement que le renard, au point même qu'il devient careſſant, qu'il laiſſe jouer avec lui, ſans qu'il morde jamais, & qu'il badine volontiers avec les chiens. Voyez *Schreber*, *Hiſtoire des Quadrupedes.*

Le conſul de Ruſſie ſe tenoit ci-devant à Baku ; actuellement il réſide à Sallian, ou plutôt ſur une isle du Kur qu'il occupe toute entiere avec ſon détachement, & qu'il a pourvue de maiſons très-logeables, bâties partie en bois, partie en terre-graſſe, dont il y en a une entre autres qui ſert d'auberge pour les négocians.

M. Gmelin partit de Sallian le premier d'Octobre, & arriva le 3, à bord de ſon vaiſſeau devant le port d'*Enzelli* ; il envoya ſur le champ quelques-uns de ſes gens chez le conſul Ruſſe, qui réſide dans cette place, pour ſe faire préparer un logement ; une violente tempête le retint encore à ſon bord juſqu'au 6, qu'il pût à grand-peine ſe rendre à terre, ayant beaucoup à ſouffrir des vagues, dont ſa chaloupe étoit ſouvent couverte ; échappé à la fin à tant de fatigues & de dangers, il n'eut plus qu'à ſe louer de la bonne réception que lui fit le conſul.

Enzelli, ou comme les Ruſſes l'écrivent, *Sinſili*, ſe partage en ancienne & en nouvelle ville. L'ancienne n'eſt habitée que par des Perſans & par des Arméniens de Perſe ; & la nouvelle n'eſt peuplée que par des commerçans Ruſſes, & par des Arméniens ſujets de la Ruſſie. Toutes les maiſons, ſans en excep-

ter une seule, sont construites de joncs; * & l'on a d'autant plus de raison d'en être surpris, que le port a déja passé cinquante ans d'ancienneté, & que par une conséquence naturelle, d'une maniere de bâtir aussi misérable, les incendies y ont déja causé beaucoup de dommage, sans compter que d'aussi mauvaises barraques, où l'on reçoit l'humidité & toutes les intempéries de l'air de la premiere main, ne peuvent être que très-nuisibles à la santé. L'*ancienne* & la *nouvelle Enzelli* sont attenantes l'une à l'autre, & l'église Arménienne se trouve placée entre deux. La totalité de ces bâtimens de jonc peut aller à 300. On vend sur la place du marché, indépendamment des denrées, toutes sortes de marchandises de Perse & d'Astrakan; mais ce ne sont que des rebuts & de ce qu'on appelle

* Ces cabanes sont toutes bâties en quarré; les ouvriers mesurent la place sur laquelle le bâtiment doit s'élever, & se font payer le pied à raison de 40 jusqu'à 60 kopéques; mais l'on ne paye qu'un des côtés du quarré, attendu que les trois autres côtés, ainsi que le toit sont compris dans le marché; desorte qu'une de ces maisons peut couter depuis 50 jusqu'à cent roubles; mais comme elles ne peuvent servir au plus que trois ans, & qu'il faut au bout de ce tems en construire une nouvelle, une pareille habitation coutera depuis 300 jusqu'à 700 roubles en vingt ans; encore pouvû que les incendies, qui ne sont que trop fréquens, ne viennent pas pour surcroit augmenter la somme. Gm.

garde-boutique, qui ne peuvent plus ſe vendre à Räſcht. La ville s'étend le long du rivage & préſente une longue rue entrecoupée par pluſieurs rues tranſverſales. C'eſt-là que commence le Golfe, qui ſe partage au-deſſus d'Enzelli en deux bras, leſquels ſe réuniſſent enſuite, reçoivent quantité de rivieres, & vont ſe jetter dans la mer à peu de diſtance de Langerood. Ce Golfe fait d'Enzelli une preſqu'isle, qui contient un bon nombre de villages, dont les habitans vivent partie de la culture de la ſoie, partie de la navigation. Le ſervice divin ſe célebre tous les jours dans l'égliſe Ruſſe, à laquelle il y a un prêtre d'attaché. Le conſul a près de lui un détachement de trente hommes & un chirurgien. Le ſol d'*Enzelli* n'eſt qu'un ſable tout pur, ce qui rend véritablement la conſtruction des maiſons d'un genre plus ſolide aſſez difficile, en revanche on s'en trouve bien en automne, vû les pluies très-abondantes qui tombent dans cette ſaiſon. Ce ſont les mois d'Octobre, Novembre & Décembre qui ſont proprement les mois pluvieux, & qui conſtituent l'hiver de ce pays-là; pendant leur durée l'air n'eſt preſque jamais ſerein, les vents du nord ſouffient continuellement & amènent de la pluie, qui tombe rarement en neige, encore n'eſt-ce qu'une neige très-fine & de courte durée. Il

eſt extrêmement rare que l'eau ſe géle, & l'on peut avancer avec fondement qu'il n'y a point d'hiver en Perſe. Mais ces tems pluvieux & humides ſont beaucoup plus incommodes que le froid, ſur-tout quand on eſt forcé d'habiter de miſérables cabanes de joncs. Il y a quelques plantes qui fleuriſſent ici tout le long de l'année, par exemple quelques eſpèces de *Veronica*, *Alſine*, *Swertia*, *Rubus fruticoſus*, *Cratægus nobilis*, *Prunus ſpinoſa*, *Leontodon taraxacum*, *Fumaria bulboſa*, *Datura ſtramonium*, *Ricinus americanus*, *Mirabilis nyctage*, *Cynanchum acutum*, *&c.* Quantité de plantes ne perdent jamais leurs feuilles, & le beau-tems recommence déja avec le mois de Janvier, deſorte que vers la fin de Février l'on eſt en plein printems.

Les oiſeaux de paſſage arrivent communément avec la fin d'Octobre & le commencement de Novembre. Ce ſont les oyes & les cygnes qui ouvrent la marche : ils ſont ſuivis de troupes innombrables de pélicans, de cormorans ou baglanes, de mouettes, principalement de la grande mouette des maiſons, d'une petite eſpèce de plongeon, & du grand plongeon à oreilles. M. Gmelin n'a pû appercevoir que très-rarement le Pale ou bec-à-cuiller, & n'a jamais pû voir de tout l'hiver aucune hirondelle de mer. Les beccaſſes de

preſque toutes les eſpèces exiſtantes ſont ou ne peut pas plus nombreuſes dans ces cantons; il y en a dans le nombre qui ne viennent pas d'Europe, mais du ſud-oueſt. Le *Phœnicopterus* (*le Flamand ou Becharu*) eſt très-rare ſur la côte occidentale de la mer Caſpienne, mais lorſqu'il y vient, c'eſt toujours en très-grand nombre, & avec un vent de nord-eſt, qui améne de la pluie & de la neige; ce qui a lieu communément en Octobre & en Novembre. Auſſi-tôt que le vent tourne au ſud, ou à l'oueſt, ou au nord, ou au nord-oueſt, ils diſparoiſſent abſolument. Dans la premiere jeuneſſe cet oiſeau eſt tout blanc par en-bas, & d'un blanc griſâtre dans ſes parties ſupérieures; au bout d'un an ou deux, il devient d'un rouge éclatant, mais les grandes pennes deviennent en même-tems noires, & reſtent blanches vers leur origine. La *Poule perſique*, (*Tetrao rufus*), ſe tient tout le long de l'année dans les bois voiſins & ne change pas de contrée. Le *Faiſan* eſt tout auſſi commun, & demeure auſſi dans le pays. Le *Francolin de Tournefort* ne ſe laiſſe voir que très-rarement. Quant aux oiſeaux de la petite eſpèce, il s'en trouve une quantité extraordinaire dans ces environs, la plus grande partie de ceux d'Europe ſont du nombre; mais il y en a beaucoup qui ſont particuliers à ce climat : très-

peu de ces derniers ſont oiſeaux de paſſage, car M. Gmelin les vit preſque tous dans toutes les ſaiſons de l'année, & toujours en auſſi grand nombre; il a ſeulement obſervé que pendant l'été, ils habitent de préférence les montagnes. Notre *Hirondelle domeſtique* eſt on ne peut pas plus commune dans ces quartiers; lorſqu'elles changent de climat, elles ſe rendent du nord de la Perſe, vers le ſud-oueſt du côté de la Mecque, où elles meurent au ſecond voyage, & l'on prétend que les champs & les grands chemins en ſont tellement jonchés, qu'on s'en ſert en guiſe de combuſtible pour faire du feu.

Le Porc-épic à panache, (*Hiſtrix criſtata*), eſt très-commun dans ces contrées, & habite des terriers qu'il ſait ſe creuſer avec beaucoup de ſagacité. D'abord il les fait très-profonds, tant en longueur, qu'obliquement, & très-ſouvent auſſi en ſpirale; mais ce terrier en contient tant d'autres plus petits, qui cependant ne forment tous enſemble qu'un ſeul & même terrier, que s'ils étoient conſtruits en ligne droite, ils embraſſeroient au moins un demi-werſt de terrein. C'eſt dans ces retraites ſouterreines que cet animal cherche à ſe dérober aux pourſuites de ſes ennemis; & lorſqu'il ſe voit en danger, il gagne la plus éloignée, pour ſe mettre en ſûreté. Ils ſont toujours un

bon nombre qui habitent le même terrier, & admettent dans leur société des blaireaux, qui font même leurs petits dans le terrier commun. Cette habitation souterreine n'a qu'une seule ouverture, qui sert d'entrée, & lorsqu'on veut se donner la peine de l'ouvrir, ce qui est le seul moyen de se rendre maître de l'animal, il en coûte souvent une journée de travail pour parvenir à son but. Vient-on à découvrir le porc-épic, il tente encore tous les moyens imaginables pour se sauver; il se met en boule, comme le hérisson, & s'y tient fort serré; il dresse alors ses piquans avec tant d'efforts qu'on croiroit qu'il va s'en servir en guise de flêches. Il y en a même qui soutiennent très-sérieusement qu'il les lance en effet; mais M. Gmelin ne l'a jamais vu. Lorsqu'on est enfin parvenu à s'en emparer, il est presque impossible de le contenir, bien loin de pouvoir songer à le rendre familier. Il perce peu à peu les loges où l'on tâche de le garder, disparoît dans le tems qu'on s'y attend le moins, & reprend sa liberté, quelque soin que l'on ait pris à pourvoir à sa subsistance. Il vit de choux, de fruits, de toutes sortes de feuilles & de racines; mais c'est sur-tout le buis qu'il aime de préférence; c'est aussi dans les bois de buis que l'on trouve le plus de terriers de ces animaux. La femelle met bas vers la fin de

Mars ou au commencement d'Avril ; ſa portée eſt de deux, trois, juſqu'à quatre petits.

Le *Citronat*, dont le fruit eſt connu dans nos ménages, paroît être ici dans ſon pays natal, & ſa culture ne donne pas plus de peine aux habitans de cette contrée que celle des pommiers & des poiriers à nos Allemands. Cet arbre ſe plaît particuliérement dans le ſable, & le ſol d'Enzelli n'étant, comme nous l'avons déja vu, qu'un ſable pur, il n'y a point d'endroit dans tout le Ghilan où l'on en trouve en plus grande abondance. Il s'eſt au moins tellement naturaliſé ici, les rivages ſablonneux de la mer Caſpienne lui ſont ſi favorables, qu'il ſoutient les hivers, ſans exiger aucun ſoin. Il parvient à une hauteur aſſez conſidérable & devient fort branchu ; les branches s'étendent en largeur & le tronc devient de la groſſeur d'un homme. Les feuilles ont la figure, le goût & la grandeur des feuilles du citronier, mais elles ſont déchiquetées des deux côtés & ordonnées alternativement. Les fleurs ont tous les caracteres de celles de la famille des limons ; & le fruit eſt de forme oblongue, d'un très-beau jaune, & d'une odeur fort agréable ; ſa ſurface extérieure eſt fortement ſillonnée par des élévations & des enfoncemens des plus ſenſibles. Ce fruit parvient ſouvent à une groſſeur extraordinaire & péſe alors quelques

poudes; il y en a quantité qui reſtent petits, mais le plus grand nombre devient d'une groſſeur moyenne. L'arbre fleurit tout le long de l'année, ou bien il porte du fruit: il arrive même fréquemment qu'il eſt garni tout à la fois de fleurs, de fruits mûrs & de fruits qui n'ont point encore atteint leur maturité. Les Perſans appellent ce fruit *Badranke*, & en font la citronade, qu'ils regardent comme cordiale & ſtomachale. On peut la conſerver long-tems fraiche, & même la tranſporter, mais dans ce dernier cas, pour plus de ſûreté, l'on prend la précaution de la ſaler.

Les joncs qui croiſſent en ſi grande abondance dans ce pays, ne s'employent pas ſeulement à la conſtruction des maiſons, on en fait encore ces *Nattes* de Perſe ſi renommées. On a des joncs de différens degrés de bonté, & l'on choiſit pour les travailler le jonc verd le plus mince, dans le tems qu'il commence à peine à croître. On l'expoſe au ſoleil, juſqu'à ce qu'il prenne une couleur jaune, on ne le coupe point, mais on l'employe en entier pour en faire un tiſſu des plus fins; on employe pour les plus belles nattes des joncs teints en noir, que l'on marie avec les jaunes de maniere qu'ils forment une eſpèce de moſaïque avec des clairs & des ombres. Les moindres de ces nattes coûtent quinze à vingt ko-

péques, les moyennes trente à cinquante, & les plus fines & en même tems les plus grandes quatre-vingt juſqu'à cent kopéques. On fait encore avec ces joncs des corbeilles, des bonnets, des évantails & d'autres choſes qu'on fait ailleurs avec de la paille.

Les Perſans qui habitent Enzelli payent à *Hedaet*, Kan de Ghilan, une contribution annuelle de quinze cents roubles; chaque famille arménienne perſane eſt impoſée à cent roubles; ceux qui ne ſont pas mariés ſont exempts de toute impoſition.

M. Gmelin s'étoit propoſé de ne paſſer qu'une partie de l'hiver à Enzelli, mais il y fut arrêté plus long-tems qu'il ne vouloit, tant par maladie, que par différentes autres cauſes, de ſorte qu'il ne pût en partir que le 10 Février 1771 pour *Raeſch*, où *Hedaet Kan*, ſouverain du Ghilan, qui réſide dans cette ville, l'avoit invité très-amicalement de ſe rendre. Ainſi nous croyons pouvoir rapporter ici tout ce que notre voyageur fut à portée d'apprendre & de receuillir durant ſon ſéjour à Enzelli, concernant la Perſe.

De la conſtitution politique actuelle de la Perſe, du naturel de ſes habitans & de leur religion.

SI jamais il exiſta un empire qui ait mérité d'occuper l'attention d'un hiſtorien philoſophe, c'eſt ſans contredit l'empire de Perſe, qui du degré le plus élevé de la grandeur humaine, eſt tombé de nos jours dans le plus déplorable abbaiſſement. Si un *Cyrus*, un *Darius*, un *Xerxès*, un *Alexandre*, un *Abas le grand*, revenoient ſur terre ; s'ils jettoient un coup-d'œil ſur le régne malheureux de *Huſſein* que la faim réduiſit finalement à dépoſer ſa couronne pour la paſſer ſur la tête de *Machmud*, chef des Afgans ; s'ils voyoient un Pâtre du *Choraſan*, faire ſecouer, à la vérité d'une part, à la Perſe le joug des Afgans, apporter dans ſa patrie, par une ſuite de ſes étonnantes conquêtes dans les Indes, une énorme quantité d'or, d'argent & de pierreries, faire trembler la Porte-Ottomane, & s'attirer même la plus ſérieuſe attention de la part de la cour de Pétersbourg ; s'ils voyoient enſuite d'un autre côté ce même *Thamas-Kouli-Kan* ou *Schach Nadir*, comme il ſe nomma lui-même après être monté ſur

le trône d'Iran, (nom que les Orientaux donnent à la Perſe), * ne pouvant mettre aucunes bornes à ſon inſatiable avidité, exercer ſur ſon peuple la tyrannie la plus affreuſe & ouvrir par une conduite auſſi atroce le chemin à une telle miſére, que loin qu'on ait pu juſqu'à ce jour y apporter du ſoulagement, elle ne fait

---

* Voyez l'*Hiſtoire de Chulichan, traduite du perſan en françois, par M. Jones, Londres* 1770, *2 vol.* L'original perſan appartient au roi de Dannemark, à qui il eſt parvenu directement de l'orient, & qui l'a fait traduire en françois par M. Jones, membre de l'univerſité d'Oxfort. *Voyez Biornsthäls Briefe von ſeinen Reiſen*, 1 *Band*, *S.* 109. c'eſt-à-dire, *Lettres de M. Biornstähl*, (ſavant ſuédois), *ſur ſes voyages*, édit. allemande de 1777. M. Jones publia depuis cette même hiſtoire en anglois, ſous le titre ſuivant : *the Hiſtory of the Life of Nadir Schach, King of Perſia extracted from an Eaſtern Manuſcript by William Jones.* Il a enrichi cette édition de différens traités particuliers, entre autres d'un abrégé de l'hiſtoire de Perſe juſqu'à Schah Nadir, & d'une hiſtoire de la langue Perſane. *Voyez loco citato*, *p.* 408. Le traducteur de cette note eut occaſion de voir ce M. Jones en 1770 à Londres, & l'a regardé comme un des plus rares phénoménes qui ait jamais paru dans la littérature; qu'on ſe figure un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, né riche, de l'extérieur le plus aimable, du meilleur ton, parlant très-bien le françois, poſſédant à fond les langues orientales, &, ce qu'il y a de plus extraordinaire, entendant aſſez le chinois pour être en état d'apprécier l'exactitude d'une traduction françoiſe, qui venoit de paroître de quelques poëmes compoſés par l'empereur de la Chine, actuellement régnant; & l'on conviendra qu'il a paru peu d'hommes plus extraordinaires.

que s'étendre d'année en année, & qu'elle menace d'amener tôt ou tard l'empire de Perſe à ſon entiere deſtruction; ſi ces fameux ſouverains de cet empire, diſions-nous, pouvoient l'enviſager dans ſa ſituation préſente, ils éprouveroient qu'il n'y a rien en apparence de ſi impoſſible qui ne puiſſe ſouvent ſe réaliſer. Mais bornons-nous aux tems les plus modernes, l'hiſtoire des âges plus reculés de cet empire peut ſe puiſer dans d'autres ſources.

La cruauté de *Schach Nadir* étoit parvenue dans les dernieres années de ſa vie à un tel point d'atrocité, qu'il paroiſſoit être tombé dans une aliénation totale, & n'être plus guidé que par ſon exceſſive avarice. Il ſe rendit l'année 1747 dans le Kirman, y dépouilla près de deux mille perſonnes de leurs biens, les fit enſuite décapiter ſans aucune eſpèce de raiſon, & employa leurs têtes abattues à la conſtruction d'une tour. Il ſe porta de là, ſuivi d'une armée de dix-ſept mille hommes, à *Meſched*, * exigea des habitans une ſomme de ſept millions, qu'ils devoient livrer dans l'eſpace

* *Meſched* ou *Thus*, *Antiochia Margiana*, ville conſidérable du *Kuraſſan*, dans le voiſinage de laquelle on trouve les plus belles turquoiſes. Il eſt aſſez particulier qu'il y ait dans le Duché de Weſtphalie, ſur le Rohr, une ville qui porte préſentement le même nom.

l'eſpace de dix jours, ſous peine à ceux qui ne ſeroient pas en état de payer, d'être mis à mort ſans délai. De ſorte que le terme expiré, il ne ſe paſſoit pas de jour qu'il n'y eût au moins trois cents hommes de ſabrés.

De pareilles atrocités ne purent pas s'exercer bien long-tems avec impunité. Les Kans qui ſe trouvoient dans l'armée de Schach Nadir, tombés dans une ſorte de déſeſpoir, ſe ſentirent entraînés aux dernieres extrémités & prirent enfin la réſolution de maſſacrer le tyran. Ils communiquerent leur projet à *Ali Kouli Kan*, petit-fils de Nadir; ce prince avoit été envoyé peu de tems auparavant du côté de *Siet*, à la tête d'une armée de quarante mille hommes, pour ramener ſous l'obéiſſance du Schach les Abdollis, qui s'étoient révoltés; les conjurés le ſupplierent de les protéger dans leur malheur & de monter ſur le trône d'Iran. A peine Ali Kouli Kan eut-il appris cette nouvelle, qu'il partit de Siet, avant d'avoir rempli l'objet de ſa miſſion, s'approcha de la ville de Meſched, & fit entendre aux Kans qu'ils pouvoient exécuter leur projet à la premiere occaſion. Ils ne manquerent pas en conſéquence de la ſaiſir à point nommé. Après que Nadir eut exercé ſes cruautés à Meſched, il ſe rendit à *Kutſchan*, pour y mettre à la raiſon le peuple qui s'étoit révolté; on y vit encore

ſa rage ſe porter aux derniers excès. Il raſſembla enſuite les Afgans & les Usbeks qui ſe trouvoient dans ſon camp, & après leur avoir fait prêter ſerment de lui être fidéles & de lui garder le ſecret, il leur ordonna de paſſer au fil de l'épée, dans une nuit qu'il leur déſigna, tous les Perſans qu'il avoit dans ſon armée, ſans en laiſſer échapper un ſeul. Les Kans informés de cet ordre exécrable par un des domeſtiques du Schach, ſongerent à le prévenir, & ayant mis de leur parti le *Kan Sali Beg*, qui commandoit une troupe de quinze cents hommes, particuliérement deſtinés à faire les fonctions de gardes-du-corps du Schach, ils pénétrerent avec encore huit autres Kans dans le ſérail du Schach, où ils furent conduits par le même domeſtique, dont nous venons de parler, dans l'appartement du Schach, & réuſſirent enfin à maſſacrer ce tyran dans le mois de Mai 1747. * D'autres racontent l'hiſtoire plus en détail & cela de la maniere ſuivante; ce fut, diſent-ils, *Sali Beg* qui ſe chargea de l'exécution, ne demandant que vingt hommes déterminés pour l'aider.

* *Hanway* raconte différemment pluſieurs circonſtances; mais M. Gmelin aſſûre qu'il tient ce qu'il rapporte de perſonnes qui ſe trouvoient en Perſe à cette époque, & qui s'étoient informés ſcrupuleuſement de toutes les particularités de cet événement.

Au moment que tout lui parut s'être livré au repos, il se mit courageusement en chemin pour l'accomplissement de cette grande entreprise. La garde qui vouloit lui interdire l'accès aux tentes du Schach, avec la suite qui l'accompagnoit, fut sabrée à l'instant; ayant pénétré dans leur enceinte, ils cherchèrent vainement le Schach dans quatre tentes différentes; ce contretems fit perdre le courage à douze des compagnons de *Sali Beg*, qui l'abandonnerent lâchement par une fuite honteuse; ce chef intrépide marchoit avec les huit braves qui lui restoient vers une cinquieme tente où le tyran se trouvoit avec une de ses femmes & une esclave suivante; lorsque ce prince, réveillé par le bruit qui se faisoit autour de sa personne, dit à l'esclave de sortir, pour voir d'où ce bruit pourroit provenir. Cette jeune fille effrayée à la vue de tant d'hommes le sabre nud à la main, rentra tout tremblante. Aussi-tôt le Schach se jette en-bas de son lit, & s'élance hors de la tente; à l'aspect des sabres levés sur lui, il veut rentrer pour prendre le sien, mais tandis qu'il se retourne pour ne pas manquer l'entrée, le courageux Sali Beg lui applique un violent coup de sabre qui lui prend tout le dos & l'étend aussi-tôt par terre dans la tente même. Ceux qui se tenoient en-dehors attendirent un assez long-

tems pour obſerver s'il ne s'élevoit aucun bruit, mais voyant que tout reſtoit tranquille ils s'approcherent de plus près, couperent la tête au tyran & furent à l'inſtant la porter aux autres chefs. Après ce grand événement, tout le camp des Perſans fut violemment agité, & le tumulte qu'exciterent ceux qui étoient mécontens de la mort du Schach, ne put être appaiſé qu'après que ſa tête eut été expoſée publiquement à la vue d'un chacun. *Ali Kouli Kan* ne tarda point à être informé de ce qui s'étoit paſſé, il ſe hâta en conſéquence de ſe rendre à Meſched, y fut élevé ſur le trône d'Iran, & prit le nom d'*Adil Schach*, (*Roi de juſtice*). Pour s'affermir ſur ce trône, il fit égorger les deux fils de Nadir, *Neſir Aly Myrſa*, & *Riſa Kouli Myrſa*, que ſon propre pere avoit fait priver de la vue. Il exerça, ſelon le bel uſage de l'orient, pluſieurs autres cruautés pareilles, & fit ouvrir le ventre à quelques femmes de Nadir qui ſe trouvoient enceintes. Enfin quoiqu'il aima ſinguliérement *Schach Ruch Myrſa* fils de Riſa Kouli, qui jouiſſoit en même tems d'une conſidération toute particuliere chez tous les Perſans, il ne crut pas pouvoir ſe diſpenſer de le tenir priſonnier dans ſon ſérail.

La durée des grandeurs d'Adil Schach s'étendit à peine au-delà d'une année. Il avoit accordé aux chrétiens divers avantages conſi-

dérables, & en avoit revêtu un grand nombre de charges distinguées; mais les Persans étant de leur nature ennemis déclarés de tous les chrétiens, on ne tarda pas à s'appercevoir d'un levain de mécontentement contre son administration, dans laquelle l'yvrognerie du Kan laissoit effectivement glisser bien des désordres. Adil ne fut pas plutôt informé que les esprits de ses sujets commençoient à s'aliéner, qu'il chercha, par le conseil de son beau-pere *Teimuras*, Czar de Géorgie, à se ménager la protection de la Russie; il sortit ensuite de Mesched pour se retirer à Astrabad, & envoya son frere *Ibrahim Kan* à Ispahan, pour y remettre l'ordre dans l'administration. Celui-ci loin de répondre à la confiance de son frere & de lui rester fidéle, négocia sous main avec *Amur Aslan Kan*, son oncle & le demi-frere de Schach Nadir, lequel Amur résidoit alors à Tauris, & devoit l'aider à trouver les moyens de s'emparer de la personne d'*Adil* & de monter sur le trône. *Amur* se prêta sans héſiter aux sollicitations d'*Ibrahim*, non, suivant toutes les apparences, pour favoriser ce dernier, mais parce qu'il comptoit avoir lui-même des prétentions sur le trône de Perse. En attendant *Ibrahim* exerçoit à Ispahan un pouvoir illimité, & mettoit tous ses soins à augmenter ses troupes. *Adil* avoit député dans ces entrefaites

deux envoyés extraordinaires à la cour de Ruſſie, pour demander du ſecours, & s'étoit rendu d'Aſtrabad à Maſandran, où il ſe vit forcé de ſe mettre en campagne contre ſon frere, qui s'étoit joint à *Amur Aslan Kan.* Quoique l'armée d'*Adil* fut la plus forte, elle fut vaincue par une ruſe de guerre ; *Adil* tomba au pouvoir du vainqueur, & *Ibrahim* fut déclaré ſouverain de la Perſe. Il fit auſſi-tôt créver les yeux à ſon malheureux frere, & peu de tems après il le fit égorger. Enſuite pour n'avoir plus rien à craindre d'un autre côté de ſon oncle *Amur*, il eut également ſoin de s'en défaire. Lorſque la nouvelle de la triſte fin de l'infortuné *Adil* fut parvenue ſur les frontieres de la Ruſſie, on ne laiſſa pas venir les deux envoyés, dont on vient de parler, juſqu'à la cour, mais on les fit repartir d'Aſtrakan pour la Perſe.

Nous avons déja dit que *Schach Roch*, petit-fils de Nadir, aimé du peuple & d'*Adil* lui-même, avoit obtenu grace lorſque ce dernier monta ſur le trône, en ſe ſoumettant néanmoins à reſter priſonnier dans le ſérail, pendant le régne du nouveau Schach. Il fut privé de la vue par un rébelle kurtalien, & ſe rendit à Meſched, où il obtint depuis la ſouveraineté de cette ville, ſans avoir pu cependant ſe faire donner le titre de Schach, quoi-

que ſa naiſſance lui donnât des droits légitimes ſur cette dignité. Cependant il ne voyoit pas d'un œil indifférent *Ibrahim*, qui avoit moins de droits au trône que lui, aſſis au timon de l'état; il tâcha, en conſéquence, de ſe former un parti à Meſched, & envoya, vers la fin de l'année 1749 *Amir Kan*, qui n'étoit qu'un ſimple fondeur de canon, avec une armée contre *Ibrahim*, qui perdit la vie dans le premier combat. *Schach Roch* ne monta pas pour cela ſur le trône, ſuivant toutes les apparences, à cauſe que les troubles qui s'éleverent peu de tems après, le retinrent à Meſched, & que ſon parti s'étoit conſidérablement affoibli.

Ce fut alors que *Kerim Kan* & *Ali Mardan Kan* parurent ſur la ſcéne. Le premier étoit un homme de baſſe extraction, qui n'étoit encore que ſimple Jeſſaul ſous le régne de Nadir : mais il poſſédoit, ainſi que toute ſa nombreuſe famille une force de corps extraordinaire; cet avantage dont les Perſans font un cas tout à fait ſingulier, le conduiſit, à ce qu'on prétend, aux emplois les plus honorables. *Ali Mardan Kan* étoit au contraire d'une naiſſance relevée, & un officier très-conſidéré. Ces deux hommes s'aſſocierent enſemble contre *Aſad Kan*, qui vaincu par eux en pluſieurs rencontres, ſe vit à la fin forcé de s'enfuir en Géorgie, où le prince *Héraclius*, qui le fit priſon-

nier, le livra en 1761 à *Kerim Kan*, chez lequel il vit encore dans un âge très-avancé, ſur le pied d'un mécontent auquel on a ôté tous les moyens d'entreprendre aucune eſpèce de rébellion.

Cet *Aſad Kan* eſt un Afgan de naiſſance qui gouvernoit un petit diſtrict ſous le regne d'*Achmet Schach*. A ſon retour de l'Inde, Nadir prit à ſon ſervice un grand nombre d'Uſbeks, d'Afgans & de Kabuliens, dans le nombre deſquels Aſad ſe trouvoit en qualité de chef d'un petit corps. Mais Nadir ayant eu à ſe plaindre de la fidélité de ces ſtipendiaires, il les partagea en deux bandes, dont il envoya l'une vers Aſtrabad, & l'autre dont *Aſad* & ſa troupe faiſoient encore partie, ſur les frontieres de la Géorgie où ils reſterent juſqu'après la mort de Nadir. A cette époque ils crurent pouvoir ſe regarder comme indépendans, *Aſad* s'arrogea le commandement de toutes ces troupes, & marcha vers Tauris, où il s'offrit à Ibrahim Myrſa; mais ce prince ne lui ayant pas fait tout l'acceuil qu'il eſpéroit, il quitta bientôt ſon armée, pilla tous les villages qu'il trouvoit ſur ſon chemin & fut s'emparer de la ville de Kaswin, & de quelques autres encore; & après s'être rendu maitre de Tauris même, y avoir fait paſſer une partie des habitans au fil de l'épée, & pris *Feth Ali Kan* à ſon ſervice,

il s'arrogea le titre de Kan. Enflé par ces succès, il s'empara de pluſieurs autres villes, chaſſa *Kerim Kan* juſques vers Schiras, où il le battit, marcha contre Iſpahan, où il fut enſuite attaqué à ſon tour par *Tſchich Ali Kan* qui le força de fuir vers le Gilan. Il y trouva de même un puiſſant adverſaire dans la perſonne de *Mahomed Haſſan Kan*, vers lequel *Feth Ali Kan*, ſon principal ſoutien paſſa, laiſſant Aſad réduit aux derniers abois avec environ cent hommes qui lui reſtoient; une prompte fuite put ſeule le tirer d'un auſſi mauvais pas. Après avoir eſſayé vainement de ſe relever par pluſieurs entrepriſes malheureuſes, il réſolut de ſe rendre en Géorgie avec tout ſon monde; & lorſqu'il ſe trouva près des frontieres, il dépêcha un courier au Czar *Héraclius* pour lui offrir ſes ſervices. *Héraclius* lui promit tout ce qu'il pouvoit déſirer; il fut au devant de lui avec une ſuite nombreuſe, compoſée de tout ce qu'il avoit de plus diſtingué parmi ſes ſujets, & environ mille hommes de troupes. Après s'être complimentés réciproquement, ils marcherent enſemble à cheval vers la ville, & lorſqu'ils n'en étoient plus bien éloignés, le caractère faux & trompeur d'Aſad, qu'il avoit ſû cacher juſques-là, ſe manifeſta tout à coup. Il ordonna à ſes ſoldats qu'auſſi-tôt qu'ils ſeroient près de la ville,

ils ſe jettaſſent à l'improviſte ſur le prince Héraclius pour l'égorger ; & lui laiſſaſſent enſuite le ſoin de pourvoir au reſte. Il leur donna cet ordre en langue afgane, perſuadé qu'il étoit qu'Héraclius ne la comprenoit pas. Mais ce prince qui l'entendoit parfaitement, ne perdit pas un mot de tout ce qu'*Aſad* avoit dit, &, ſans faire ſemblant de rien commanda à ſes gens de maſſacrer toute la troupe du perfide, & de l'amener lui-même priſonnier dans la ville. L'un & l'autre fut exécuté ſur le champ, & *Aſad Kan* vécut long-tems captif à Teffiis ; à la fin cependant *Héraclius* le remit en liberté, & l'établit même gouverneur d'un petit diſtrict dans les montagnes. Mais de nouvelles perfidies qu'il fit à ſon bienfaiteur obligerent celui-ci à le faire arrêter pour la ſeconde fois, & ſur les preſſantes ſollicitations de *Kerim Kan*, il le lui livra contre quelques préſens.

Kerim Kan & *Ali Mardan Kan* ſe partagerent ainſi la ſouveraineté des vaſtes provinces de la Perſe, dont le dernier obtint la partie la plus conſidérable. Ils parurent pendant un tems vivre en très-bonne intelligence ; lorſque tout à coup *Ali Mardan* s'aviſa d'exiger des habitans de Julfa l'un des fauxbourgs d'Iſpahan, qui appartenoit à *Kerim*, une groſſe ſomme d'argent ; ce qui mit ce dernier dans une telle fureur contre *Ali Mardan* qu'il ſe

mit en campagne contre lui, battit ſon armée & le tua ſur une montagne près d'Iſpahan. (Cet événement ſe paſſa en 1754 ou 1755.)

De pareils ſuccès enfloient inſenſiblement l'orgueil de *Kerim Kan*, ſon armée s'accroiſſoit de jour en jour, déja même il oſoit ſe déclarer le protecteur du peuple, auquel il cherchoit, diſoit-il, à rendre une tranquillité tant déſirée depuis très-long-tems. Mais il ſe vit bientôt obligé de ſonger à ſa propre ſûreté qui n'étoit rien moins qu'affermie; *Mamed Haſſan Kan* & *Feth Ali Kan*, ſouverain de *Rumeli*,* s'allierent enſemble contre lui. *Haſſan* s'empara même de la ville d'Iſpahan, & força *Kerim* de s'enfuir à Schiras. Mais *Tſchiſch Ali Kan*, couſin d'*Ali Kan*, ſurprit en 1758 Iſpahan, s'en rendit maître, & fit égorger *Haſſan*, qui étoit déja en chemin pour ſe ſauver. D'un autre côté *Kerim* ſe porta en 1761, à la tête d'une forte armée ſur Rumeli, ſurprit *Feth Ali Kan*, le fit priſonnier, & ayant découvert qu'il tramoit de nouvelles perfidies, il s'en défit en lui faiſant trancher la tête d'un coup de hache en 1763.

A cette époque, la Perſe prit enfin une apparence extérieure de tranquillité, dont elle a

---

* *Rumeli* étoit une ville arménienne derriere Tauris.

joui juſqu'à ce jour, mais qui dans le fond eſt encore toujours extrémement précaire & limitée. Auſſi-tôt que *Kerim Kan* ſe fut débarraſſé de ſes deux plus redoutables ennemis, il ſongea aux moyens d'établir ſon autorité ſur un pied plus ſolide. Il aſſembla pour cet effet les Kans de toutes ſes provinces, ſe préſenta devant eux comme leur chef ſuprême, leur fit prêter ſerment de fidélité & d'obéiſſance, & pour mieux s'aſſurer de leur ſoumiſſion, il garda, ſoit leurs femmes, ſoit leurs enfans, ſoit leurs plus proches parens, auprès de lui en ôtage, & les y tient encore aujourd'hui tant à Schiras qu'à Kaſurin, où il y a une forteresſe. En même tems, pour prévenir de nouvelles révoltes de la part du peuple, il attira, ſous le pretexte d'une conférence ſecrete, ſept Kans qui reſtoient encore du régne de Nadir Schach, l'un après l'autre dans ſa tente, où il les fit mettre à mort ſans bruit. Il diſpoſa des places qu'ils laiſſoient vaquantes en faveur de quelqu'un de leurs ſubalternes, ou d'un ſujet fort riche, leur donna les villes avec toutes leurs dépendances à gouverner, à peu près comme s'il les leur affermoit, & exigea d'eux les redevances preſcrites, ſous les mêmes formes & avec les mêmes précautions qu'il avoit obſervées à l'égard des Kans des provinces. *Kerim Kan* eſt encore aujourd'hui

ſouverain d'une partie de l'*Aderbiſan*, des provinces de *Maſanderan* & d'*Aſtrabad*, des villes de *Tauris*, *Gamadan*, *Tegrat*, *Schiras*, *Iſpahan* & *Kirman* avec leurs dépendances, ainſi que de tous les autres lieux qui s'étendent d'un côté juſqu'au Golfe Perſique, & de l'autre juſqu'aux frontieres de la Turquie. Lorſqu'il ſe vit ainſi au comble de tous ſes déſirs, il ſe rendit à Schiras, y fit conſtruire un palais qu'il entoura d'un mur, diſperſa ſon armée, & ne garda près de lui qu'un petit nombre d'hommes pour la défenſe de ſa perſonne. Actuellement il s'inquiéte fort peu du bien-être de ſes ſujets, & totalement livré à ſon inſatiable avarice, à l'yvrognerie & à toutes les voluptés ſenſuelles, il ne ſe met en peine ni de maintenir les Kans de ſa dépendance, dans la crainte & dans l'obéiſſance, ni de s'oppoſer à leurs exactions & à leurs violences, ce qui eſt cauſe que les habitans d'Aſtrabad & les Perſans, qui ſont établis entre cette ville & Meſched, ſe ſont déja ſouvent révoltés. A en juger par ce qui paroît à l'extérieur, les ſous-Kans ne ſont que les vaſſeaux de *Kerim Kan;* mais dans le fond de leur cœur ils ſe regardent tous comme revêtus d'un pouvoir illimité; chacun d'eux ſe repaît de l'eſpérance de parvenir à l'autorité ſuprême à la mort de Kerim; & pour y arriver plus ſûrement, il

n'en eſt aucun qui n'extorque à ſes malheureux ſujets de quoi former un tréſor, qui le mette en état de raſſembler quand il voudra une armée, de ſoutenir une guerre dans l'occurrence, de s'acquérir une autorité indépendante & d'agrandir dès à préſent ſa ſouveraineté. Ainſi quoique la Perſe paroiſſe à l'extérieur dans le ſein de la paix, elle ſe trouve intérieuremenr dans les circonſtances les plus déplorables & ſous la plus cruelle oppreſſion. Auſſi Kerim s'eſt-il totalement aliéné l'eſprit de ſes peuples. On le voit rarement hors de ſon ſérail, où il ſe tient preſque toujours renfermé pour plus de ſureté. Si l'un des plus vils de ſes ſujets trouvoit la moindre occaſion favorable d'affranchir la Perſe d'un joug qui n'eſt preſque plus ſupportable, il ſeroit immédiatement ſuivi de mille autres, & l'on verroit renaître des revoltes inévitables.

Nous avons déja fait mention plus haut de *Schach Roch*; ce prince ſe maria dès qu'Adil fut mort & eut deux fils, dont l'aîné eſt âgé de dix-huit ans (en 1771). Il eſt le ſeul prince de toute la Perſe, qui puiſſe former de juſtes prétentions ſur le trône d'Iran; & ce ſera lui, qui ſuivant toute apparence, pourra tôt ou tard occaſionner une révolution. Il eſt même actuellement queſtion de quelques mouvemens que l'on apperçoit à Meſched, & l'on

parle de certaines intelligences qu'il entretient avec les Afgans, qui depuis long-tems ſe ſont toujours mêlés des troubles de la Perſe. Il trouvera cependant bien des difficultés à ſurmonter pour parvenir au trône, car les cruautés de Nadir ont fait une ſi forte impreſſion ſur les eſprits des Perſans, qu'il ne ſera pas ſi facile à l'un de ſes deſcendans d'obtenir la couronne; d'ailleurs les Kans ne ſouffriront guéres que les choſes en viennent juſques là, vû qu'ils ſe trouvent trop bien de la conſtitution actuelle, & que la plupart, s'ils n'aſpirent pas eux-mêmes à la ſuprême puiſſance, ſont tout au moins décidés à ne plus ſouffrir de Schach au-deſſus d'eux. Mais d'un autre côté ſi le peuple, pour ſe ſouſtraire à la tyrannie des Kans, éliſoit un des fils de *Schach Roch* ou *Schachruch*, ce prince pourroit en ce cas ſe former facilement un parti, & peut-être qu'avec le ſecours des Afgans il parviendroit pourtant à monter ſur le trône. *Kerim Kan* a bien auſſi un fils qui a déja paſſé vingt ans; mais l'on n'entend pas dire que le pere faſſe la moindre choſe en faveur de ce fils; toutes ſes démarches à cet égard ſeroient d'ailleurs inutiles, vû que dans ces derniers tems les Schachs ne ſont point parvenus à cette dignité par le droit de leur naiſſance; & que la choſe peut encore bien moins avoir lieu pour la dignité de Kan; ainſi tout

ce qu'il pourra faire ſera d'employer les richeſſes que lui amaſſe l'avarice ſordide de ſon pere, à ſe frayer un chemin à la fortune.

Les anciennes loix, tant civiles que religieuſes, établies par les Schachs qui régnoient antérieurement à ces tems d'anarchie, & qui ſe fondent uniquement ſur les regles que l'Alcoran preſcrit à tout Mahométan, ſont depuis long-tems abrogées, & Kerim, de même que tous ſes Kans, ainſi que nombre de leurs prédéceſſeurs, vivent & gouvernent à leur bon plaiſir; on ne connoît plus ni droit des gens, ni droit naturel, l'un & l'autre ont été totalement abolis par le cruel *Seffi* & par le féroce Nadir, qui les ont ſacrifiés à leurs exécrables penchans. Ce n'eſt qu'alors que quelqu'un ſe rend coupable d'un meurtre, d'un vol ou de quelque crime capital, que ſa vie & ſes biens tombent au pouvoir du Kan, ſous la ſouveraineté duquel il ſe trouve. Les parens d'un homme aſſaſſiné obtiennent très-ſouvent du ſouverain la permiſſion de ſe venger ſur le coupable, ſoit en lui arrachant la vie, ſoit d'une autre maniere; ce qui ne peut que donner lieu à bien des déſordres, & produire quelquefois des ſcénes bien atroces. * Souvent auſſi c'eſt le

* Cette coûtume exiſta long-tems chez les anciens

le Kan lui-même qui détermine la punition ; mais plus ſouvent encore l'on ſe facilite les moyens de ſe le rendre favorable & d'obtenir ſa grace, en raiſon des préſens qu'on eſt en état de lui faire. Si quelqu'un vient malheureuſement à être ſoupçonné de projetter quelque choſe contre la perſonne du Kan, auſſitôt, ſans autre examen, ou bien on lui ôte la vie, ou bien on le prive de la vue & très-ſouvent on lui coupe le nez & les oreilles. Un homme eſt-il dans l'impoſſibilité d'acquitter au tems preſcrit les contributions pécuniaires auxquelles il eſt impoſé, on lui enleve tout ſon avoir, & on lui inflige des châtimens ſi tyranniques, qu'il lui en coûte toujours la vie. Pour ce qui concerne les plaintes pour dettes, il n'y a jamais de juſtice à attendre. Si celui qui a des prétentions fondées ſur les lettres de change les plus formelles & les moins équivoques, ne prend pas le parti de faire aux favoris des Kans & aux Kans eux-mêmes, des préſens conſidérables, il ſe met dans le cas d'attendre ſouvent bien des années avant de parve-

---

ciens Grecs : & les Corſes s'étoient arrogé ce droit durant l'anarchie ſous laquelle ils vivoient, avant d'être entrés ſous la domination françoiſe, il y a même aſſez d'apparence que ces Inſulaires l'ont reçue des Sarrazins, auxquels ils furent quelqu tems ſoumis, avant que les Génois euſſent enlevés la Corſe à ces derniers.

nir au rembourſement du quart, ou tout au plus de la moitié de la dette, quelquefois auſſi n'en retire-t-on rien du tout. Ce ſont ſur-tout ceux à qui il arrive de prêter de l'argent à un Kan ou qui ont quelque choſe à toucher de leur part, qui peuvent pour l'ordinaire s'attendre à n'être jamais payés. * — Mais c'eſt aſſez parler de l'injuſtice qui régne en Perſe, paſſons à d'autres objets.

Les Perſans ont de la monnoye d'or, d'argent & de cuivre, tant ancienne que nouvelle. Les différens genres des pièces de cette monnoye portent la même dénomination, mais varient en valeur. Et comme tous les ſouverains du pays ne ſont nullement d'accord entre eux, il n'eſt pas poſſible qu'ils puiſſent con-

* Tout ce qu'on rapporte ici de la forme du gouvernement de la Perſe, de la tyrannie & de l'oppreſſion qui font gémir ſes malheureux habitans, exiſte ſans la moindre différence dans tout le vaſte empire du Mogol & dans l'Indoſtan, où les Nababs en uſent à l'égard de leur empereur, préciſément comme les Kans à l'égard de leur Schach. Le joug de l'oppreſſion a dû néceſſairement y produire la même miſere, la même façon de penſer, &c. Voyez là-deſſus *les Lettres de Kinderley, datées de l'isle de Ténerif, du Bréſil, du Cap de Bonne-Eſpérance, & des Indes Orientales*, 1777, où l'on trouve des détails aſſez bien circonſtanciés ſur ce grand empire, & ſur ſa décadence. Ce ſont là pourtant les fortunés gouvernemens dont le célebre Linguet vante tant la ſupériorité ſur ceux ſous leſquels nous avons, ſelon lui, le malheur d'être nés.

venir de rien, rélativement à la valeur des eſpèces. Chaque Kan fait battre ſa propre monnoye, & détermine ſa valeur ſelon ſon bon plaiſir, ce qui fait que les choſes changent à cet égard pour le voyageur, toutes les fois qu'il paſſe des terres d'un Kan dans les terres d'un autre Kan. Il eſt même arrivé que le Kan de Guilan ayant été informé qu'il étoit venu à Räſcht des marchands munis d'une groſſe ſomme en or, pour faire des achats de ſoie, ce prince fit baiſſer tout d'un coup la valeur du ducat à ſon ancien taux de 25 kopéques, & les marchands qui ſe virent forcés de faire leurs emplettes ſur ce pied-là, ne furent pas plutôt partis qu'ils apprirent que le ducat avoit été remis au taux de 50 kopéques, auquel il étoit avant leur arrivée à Räſcht. On eſt encore bien plus à plaindre à Schamachie, à Derbent & à Baku; car on ne trouve dans ces trois places que des monnoyes falſifiées. Comme toutes les pieces de monnoye d'argent, qu'on fabrique en Perſe, n'ont qu'un petit diamêtre ſur beaucoup d'épaiſſeur, il eſt aiſé de couvrir un morceau de pur cuivre endeſſus & en-deſſous d'une feuille d'argent.

Ce que nous allons rapporter du naturel, du caractère, &c. des Perſans d'aujourd'hui, ne regarde pas ceux qui habitent depuis Kislar juſqu'aux ſteppes de Mogan, le long des côtes

occidentales de la mer Caſpienne, ni les ſouverains qui gouvernent les pays de l'intérieur dans cette partie-là, vû que leur voiſinage & leurs continuelles rélations avec les Tartares Gorskiens en ont fait à peu de choſe près de vrais Tartares, s'il ne le ſont même pas d'origine. Nous ne parlons que des Perſans proprement dits.

La nation Perſane ſe pique de politeſſe envers tout le monde, elle eſt très-prodigue en proteſtations d'amitié, & ſe montre ſurtout très-hoſpitaliere; mais l'on obſerve en même-tems que bien loin qu'une pareille conduite parte d'un cœur noble & généreux, il faut l'attribuer à des principes bien différens. Les Perſes poſſédent le don de la flatterie à un très-haut degré, & combleront un étranger des louanges les plus outrées, ſur leſquelles ils exigent qu'on renchériſſe à leur égard, ſans quoi ils vous mépriſeront, & vous tourneront en ridicule. Ils vous recevront très-volontiers dans leur maiſon, ce qui eſt d'autant plus commode qu'on ne trouve d'autre auberge dans tout le pays que les Karavanſareys dont nous avons déja parlé : mais dès qu'ils vous rendent quelque ſervice, ils prétendent ſoit des préſens, ſoit d'autres ſervices en retour, & ne cachent point leurs vues intéreſſées. Aveuglés par la vanité la plus outrée, ils mépriſent

ſouverainement, malgré leur politeſſe affectée, toutes les autres nations, croyent avoir ſeuls la prudence & la ſagacité en partage, & cherchent en toute occaſion à ſe donner du relief, en employant les expreſſions les plus guindées. C'eſt celui qui poſſéde le mieux l'art de tromper les autres qui paſſe parmi eux pour le plus ſage; celui qui laiſſe continuellement découler de ſa bouche des paroles miellées, tandis que ſon cœur hypocrite eſt rempli de ruſes dangereuſes. Un Perſan ſera poli juſqu'à la baſſeſſe lorſqu'il ſe ſentira avoir beſoin de quelqu'un; mais il oubliera bien vîte les bienfaits dont vous l'aurez comblé, & traitera un plus foible que lui avec une hauteur inſupportable. C'eſt alors qu'il vous comble le plus d'amitié & de careſſe, qu'il vous témoigne le plus de confiance, que l'on doit le plus ſe méfier de lui, parce qu'il couve ſûrement alors quelque méchanceté, qu'il ne manquera pas de faire éclater à la premiere occaſion. Cette nation eſt d'ailleurs très-inconſtante dans ſes engagemens, ainſi que dans ſes entrepriſes. La colére & la cruauté, ces filles de l'orgueil dominent preſque toutes les ames, & ſont preſque toujours accompagnées de l'avarice, comme d'un véhicule pour parvenir à la puiſſance & à la conſidération. La moindre bagatelle peut occaſionner entre eux les plus vives querelles; on les

voit alors se jetter les uns sur les autres comme des loups enragés, & s'assommer de coups. Un puissant n'entre en dispute avec un autre puissant, que parce qu'il se croit plus puissant que lui. A-t-il le bonheur de l'emporter, il traitera son ennemi de la maniere la plus atroce, il lui extorquera des sommes excessives, il lui faudra même du sang, pour assouvir sa rage; en conséquence il lui fera couper le nez & les oreilles, crever les yeux, & subir même les genres de morts les plus cruels; ce qu'il ne pourra pas faire par lui-même, il le fera exécuter par d'autres, en sa présence. Aucun spectacle de cruautés ne sera trop affreux pour lui, parce que tout sentiment de pitié est étranger à son cœur. La violence la plus emportée & la plus cruelle rigueur sont les déteſtables moyens dont les plus puissans & les plus qualifiés se servent pour tenir en bride leurs sujets & leurs inférieurs. Pour ôter à ces derniers tout moyen de se révolter, les souverains sans aucune commisération, les mettent tellement à contribution, qu'il leur reste à peine de quoi subsister. Au lieu de les exciter par des bienfaits à remplir leurs devoirs, on les maltraite deux fois par an à coups de bâtons sur la plante des pieds, & pour des fautes un peu plus graves ils sont punis de mort sans aucune miséricorde. Il est vrai qu'à la longue des cruautés

auſſi ſoutenues, ont tellement dégradé les eſprits des Perſans, que pour peu que le plus miſérable d'entre eux obtienne un peu trop de liberté, le germe étouffé de ſon orgueil fermentera tout auſſi-tôt dans ſon cœur, & il cherchera tous les moyens de ſe venger de ſon rigoureux & injuſte maître.

Quant à la complexion des Perſans, ils ſont d'un tempérament chaud & colérique, & rien ne prouve mieux combien ils ſont dominés par le dernier, que cet orgueil & ce caractère cruel & violent qui les diſtingue. Et c'eſt auſſi ce qui a le plus contribué dans des tems plus reculés à troubler le bonheur de leur poſition; ils ne faiſoient uſage de leur feu que pour aggraver de plus en plus leurs maux, juſqu'à ce qu'une malheureuſe ſuite de revolutions preſque continuelles les eût enfin précipités dans la derniere des miſéres. Indépendamment de ce naturel colérique, ils ſont encore d'un tempérament aſſez ſanguin; auſſi fourniſſent-ils très-peu d'exemples de ſuicides. Le riche conſerve ſa bonne humeur au milieu de ſes richeſſes, & le pauvre n'eſt jamais vivement affecté de ſon indigence. On voit ſouvent les mêmes gens au ſortir des querelles les plus violentes ſe livrer à la gaité la plus immodérée. De là viennent auſſi cette inconſtance de leur caractère, & cette politeſſe qui promet tout &

tient ſi peu. De là vient encore l'habitude qu'ils ont de chanter ſouvent, ſoit ſeuls, ſoit en compagnie : habitude d'autant plus diſgracieuſe pour une oreille européenne que leur chant dénué de cadence va toujours ſur le même ton. Ceux qui s'donnent au vin & à l'uſage des liqueurs fortes ne ceſſent pas d'en boire qu'ils ne ſoient entiérement privés de force & de raiſon. Un Perſan croit qu'il n'a proprement été placé ſur cette terre, que pour ſe livrer ſans frein ni retenue à toute l'impétuoſité de ſes deſirs charnels. C'eſt à les ſatisfaire qu'il met ſa plus grande félicité, & cela d'autant mieux que les principes de ſa religion viennent à l'appui de cette opinion. Ce qui conſtitue les véritables agrémens du lieu conjugal, ce que cette union a de plus doux pour l'être raiſonnable, eſt abſolument inconnu au Perſan ; parce que le penchant qui l'entraîne vers le ſexe eſt purement brutal, & qu'il s'y livre en furieux, juſqu'à ce qu'il ait totalement épuiſé ſes forces, ce qui arrive ordinairement de bonne heure : pour lors il cherche à les ſuppléer par des irritans qui achevent de ruiner ſa conſtitution. Comme le ſexe ne lui ſuffit pas pour aſſouvir ſes penchans diſſolus, il n'a pas honte de ſe livrer même à la beſtialité, & la pédéraſtie eſt chez ce peuple un vice dominant : auſſi les Leſgiens trouvent-ils moyen de vendre bien chérement aux grands de ce pays les jeunes Géorgiens qu'ils

enlevent; il n'eſt même pas rare de leur voir retirer d'un ſeul ſujet qui réunit la jeuneſſe à la beauté juſqu'à mille roubles.

Les Perſans ſont d'une belle ſtature, ordinairement accompagnée d'embompoint. Leur tein eſt d'un blanc olivâtre, cependant les Schiraſſiens, les habitans de Candahar, & tous ceux qui habitent dans le voiſinage de l'Inde tirent ſur le noirâtre. Ils ont les cheveux noirs, le front élevé & ſaillant, les ſourcils noirs, les yeux ou noirs ou bleux, le nez aquilin, les joues pleines & un grand menton. Le tour de leur viſage eſt allongé & offre bien des agrémens. Leurs oreilles ne ſe tiennent pas, comme les nôtres, droites & fermes contre la tête, elles ſont au contraire aſſez communément pendantes, ce quil faut ſans doute attribuer à la péſanteur de leurs turbans, qu'ils ne quittent jamais. Tous les Perſans ont les jambes plus ou moins ſenſiblement arquées, défaut qui provient de leur maniere de s'aſſeoir; leur uſage à cet égard eſt de s'accroupir par terre en faiſant porter tout le poids de leur corps ſur leurs jambes, qu'ils replient de façon que leurs talons viennent ſe joindre au derriere.

Les Perſanes qui habitent l'intérieur du royaume ſont tellement brûlées par l'ardeur du ſoleil, qu'elles peuvent difficilement paſſer pour des beautés, & cela d'autant moins qu'on

n'apperçoit d'ailleurs rien de fin ni de régulier dans leurs traits; toutefois le ſang perſan a conſidérablement gagné par le mélange des femmes Circaſſiennes & Géorgiennes. Les Harems des grands en ſont peuplés, & comme il y a déja quelques ſiecles que cet uſage s'eſt toujours maintenu, les bons effets qu'il a produits ſont déja ſi univerſels, qu'on voit actuellement auſſi de très-belles perſonnes. Il faut, pour qu'une Perſane ſoit réputée belle, ſelon le goût du pays, qu'elle ſoit de taille médiocre & d'un embompoint proportionné, qu'elle ait de longs cheveux noirs, les yeux & les ſourcils également noirs, de longues paupieres, le tein blanc & légérement coloré, un petit nez, une petite bouche & un petit menton, les dents blanches & petites auſſi, le cou allongé, peu de gorge, les mains & les pieds petits, la taille mince, & la peau bien douce.

Les Perſans ſont naturellement forts & robuſtes, en état de ſupporter les travaux les plus rudes, ſans ſe fatiguer; leur ſanté eſt des plus fermes, & les conduit, malgré leur vie turbulente & diſſolue, à un âge fort avancé. Les habitans du Guilan & du Maſanderan, ſont à la vérité ſujets, parce qu'ils habitent un terrein bas & plat, à la fiévre, à la ſurdité, aux vertiges & aux enflures. Preſque tous les Perſans ont encore pendant la plus grande partie

de leur vie à combattre contre toutes les eſpèces de maladies des yeux, & même la cataracte; ils ſont auſſi fort ſujets aux hémorroïdes & à toutes les incommodités qui en reſultent; les grands mouvemens qu'ils ſe donnent & leurs fréquens exercices, ſont leurs meilleurs préſervatifs contre ces ſortes d'infirmités, & le grand moyen de les adoucir. Ils ſont encore aſſez expoſés aux fiévres chaudes, qui ſont cependant rarement dangereuſes. Comme ils ſont fort ſanguins, il eſt tout naturel qu'ils ſe reſſentent de tous les effets de la plethore. La jauniſſe pourroit auſſi être regardée comme une maladie endémique de la Perſe. Du reſte on n'y entend jamais parler d'aucune maladie extraordinaire.

L'eſprit martial domine les Perſans dès leur jeuneſſe; auſſi étouffe-t-il parmi eux toute eſpèce d'amour pour les ſciences, dont ce peuple n'a aucune connoiſſance, ni même le moindre deſir d'en acquérir. Il y a cependant parmi eux des eſpèces de ſavans qui ſe rencontrent uniquement dans la claſſe des prêtres, mais qui s'occupent uniquement de l'aſtrologie judiciaire. S'agit-il d'une entrepriſe un peu importante, de quelque nature qu'elle puiſſe être, il faut que les prêtres qui jouiſſent de la plus grande réputation déterminent le jour de ſon exécution d'après l'aſpect des

aſtres. S'il leur naît un enfant, il faut auſſitôt faire dreſſer ſon horoſcope. Quelqu'un a-t-il fait quelque ſonge, il a ſur-le-champ recours aux prêtres pour en avoir l'explication. Quand un pere ne veut pas donner lui-même un nom à ſon fils, lorſqu'il le fait circoncire, c'eſt le prêtre qui lui en fournit un d'après les planetes qui ont préſidé à la naiſſance de l'enfant. Toutes les bonnes choſes, toutes les mauvaiſes, tous les changemens d'une certaine importance, tous les événemens heureux ou malheureux, les mariages, &c. ſont déterminés, dévéloppés & rectifiés par les prêtres d'après le cours des aſtres; & c'eſt dans cette ſublime aſtrologie judiciaire que conſiſte toute la ſcience & toute l'érudition des Perſans.

Les Perſans ſe font raſer toute la tête, il n'y a que les jeunes gens qui laiſſent pendre de chaque côté une boucle le long des tempes, par forme d'ornement. Ils portent des bonnets très-élevés, d'étoffe cramoiſie, qui eſt leur couleur de prédilection; ils ſont garnis endehors de peau de mouton noir, & tiennent la tête fort chaude, ce qui rend cette coëffure très-incommode en été. Les perſonnes de diſtinction portent un bandeau fait de poil de chevre du Kirman, dont ils s'enveloppent la tête en forme de turbans, & qui ſont ſi chers que les moindres reviennent à 30 & les plus

recherchés ſouvent à 200 roubles. La barbe eſt une choſe ſacrée chez les Perſans, auſſi en prennent-ils le plus grand ſoin. Comme il faut qu'elle ſoit noire, ceux chez qui elle commence à griſonner ne manquent pas de la teindre.

Ils portent communément trois ou quatre habillemens légers l'un par-deſſus l'autre, leſquels leur deſcendent juſqu'au genoux & au-deſſous. Les grands portent des veſtes de ſoie rembourrées de cotton; la robe de-deſſus eſt de drap d'or, ſur laquelle ils laiſſent pendre une peliſſe de marte zibeline. Les gens du moyen étage & ceux du commun portent des habits de ſoie ou de toile peinte. La façon de leurs robes eſt tout à fait ſimple, on peut même dire, raiſonnable & conforme à la nature; elles ſont d'une longueur convenable, & ſont arrêtées vers les hanches par une agraffe, ils ſe paſſent une bande de ſoie autour des reins qu'ils ſerrent avec une boucle pour que la robe marque mieux la taille, & par-deſſus cette bande ils portent encore une ceinture. Leurs culottes ſont fort larges, & très-appropriées à la chaleur du climat. Les perſonnes de diſtinction portent des bas, & tout le monde des pantoufles avec de hauts talons, qu'ils quittent lorſqu'ils entrent dans leurs appartemens ou dans ceux des autres. Leurs chemiſes ſont de

toile de cotton ou de ſoie, mais point de pure ſoie, la loi leur défendant de faire leur priere dans de pareilles chemiſes. Ils aiment ſur-tout à porter de grands manteaux, & choiſiſſent à cet uſage les draps rouges les plus épais.

Les femmes Perſanes s'enveloppent la tête d'une grande pièce d'étoffe de ſoie de différentes couleurs. Leurs robes ſont beaucoup plus courtes que celles des hommes, elles ſont auſſi plus juſtes & fendues par-deſſous les manches, qui, de même que celles des hommes ſe ſerrent très-près de la main avec des boutons; elles portent auſſi des ceintures, & leurs culottes ſe diſtinguent de celles de l'autre ſexe en ce qu'elles ſont plus étroites au-deſſous des genoux; au lieu de bas elles paſſent autour des jambes des bandes de toile de cotton, & pour ſe donner plus de mollets, elles les rembourrent en-deſſous avec du cotton. Leurs pantoufles, qui ſont leur unique chauſſure, n'ont point de quartiers. Lorſqu'elles ſortent elles ſe couvrent d'un voile de toile de cotton blanche qui leur deſcend du ſommet de la tête juſqu'à terre. Leurs cheveux tombent en boucles ſans beaucoup de régularité. Leurs bras ſont ornés de bracelets de perle & leurs ornemens de tête ſont en pierreries. Elles portent de groſſes boucles d'oreilles, & ſouvent elles ſe fendent les deux narines, à la mode

des femmes tartares, pour y paſſer des anneaux d'argent ou d'autre métal, ce qu'elles regardent comme un ornement très-recherché.

Les Perſans mangent deux ou trois fois par jour, ils dinent d'abord après-midi, mais leur principal repas ſe fait le ſoir, à la nuit tombante. Lorſque l'heure du repas eſt arrivée, les domeſtiques de la maiſon vont auparavant préſenter à tous ceux qui doivent manger là de quoi ſe laver, & l'on diſtribue en même tems de l'eau roſe, pour que tous les convives exhalent une bonne odeur. Cette cérémonie faite, on apporte dans la ſalle à manger de grandes aſſiettes, on donne à chacun des plus diſtingués de la compagnie la ſienne à lui tout ſeul; ceux qui ſont de moindre qualité n'en ont qu'une pour deux, & quelquefois même pour trois. Chacun étant à cet égard traité ſuivant ſon rang qu'on obſerve très-ſcrupuleuſement. Les mets s'apportent enſuite, & de tous ces mets le plus commun & le principal, chez le riche ainſi que chez le pauvre, eſt toujours du riz cuit, qu'ils appellent *Plof*, lorſqu'il eſt apprêté avec du beurre, & *Schloff*, lorſqu'il eſt ſans beurre. Cette derniere maniere eſt préférée en été; ils s'abſtiennent même aſſez volontiers dans cette ſaiſon de toute eſpèce de graiſſe. Ce riz que tous les Perſans regardent comme un aliment indiſpenſable au

ſoutien de la vie, ſe cuit ſeul, ou avec toutes ſortes d'eſpèces de viandes, avec des raiſins de caiſſe, ou avec ce que nous appellons raiſins de Corinthe, quelquefois auſſi avec des fruits, ſoit cruds, ſoit ſecs; & ils lui donnent différentes couleurs, ſoit avec du ſafran, ſoit avec d'autres ingrédiens. On eſt étonné de l'énorme quantité de cette nourriture, dont les Perſans ſont en état de ſe gorger dans un ſeul repas, ils en pétriſſent plein leurs mains & avalent cette maſſe ſans la mâcher. Leurs viandes ſont tellement ramollies par la cuiſſon, qu'au défaut de fourchettes & de couteaux, dont l'uſage leur eſt défendu par la loi, ils peuvent la dépecer avec les doigts, & l'enveloppant de leur Plof, ils en forment de groſſes boulettes qu'ils avalent en entier, comme ſi l'uſage des dents leur étoit entiérement innconnu. Quoique les cuillers ne leur ſoient point interdites, ils prennent tout au plat avec la main, & s'inquiétent fort peu de ſe graiſſer la barbe & tout le viſage, de maniere que les gouttes de cette graiſſe leur découlent des levres comme la ſueur : ſpectacle qui fait ſoulever le cœur à ceux qui n'y ſont pas accoûtumés.

Ils uſent encore dans leurs repas de toutes ſortes de légumes & d'herbes potageres, de racines & de fruits; on ſert auſſi ſur leurs tables des gâteaux de riz cuits au four, des

œufs

œufs durs, & différens fruits en dragées, tels que piſtaches, amandes, nochottes, &c. comme ils aiment beaucoup les ſucreries, ils ſont fort prodigues de tous genres de confitures, ainſi que de jattes remplies de différentes liqueurs froides, tant ſucrées qu'acidules ou ſorbets, qu'ils prennent avec des cuillers de bois fort minces. Les plats dans leſquels ils ſervent leurs mets ſont pour la majeure partie de porcelaine. Ils étendent ſur la table, en guiſe de nappe, de grands pains mollets, ou plutôt de gâteaux extrêmement minces, ſuivant l'uſage d'Orient, qui ſe rabattent par-deſſous les aſſiettes, de maniere qu'on peut encore s'en ſervir comme de ſerviettes.

Les Perſans parlent fort peu, ou même point du tout, pendant qu'ils ſont à table, ils mangent fort vîte, deſorte que leurs repas durent à peine une heure. Après qu'il eſt terminé, on préſente de nouveau à laver à tous les convives, puis on leur ſert du caffé, du thé & le Kallian, ou la pipe, dont nous donnerons plus bas la deſcription. Dans les dîners tout ſe paſſe dans la plus grande tranquillité & avec beaucoup de décence; il n'en eſt pas de même aux ſoupers; ils introduiſent alors leurs muſiciens & l'on y ſacrifie à pleine coupe à Bacchus, juſqu'à ce qu'on ſoit hors d'état de ſacrifier d'avantage. Les gens du commun ſont

dans l'habitude de déjeuner encore le matin & de goûter entre les deux repas.

La groſſiéreté du peuple envers les Européens eſt très-grande, & un étranger doit ſe réſoudre à ſe laiſſer entourer dans les rues par une foule de gens quelquefois ſi nombreuſe qu'il ne ſaura de quel côté ſe tourner; il ne faut pas qu'il ſe formaliſe d'un ris mocqueur, ni des propos inſultans ou injurieux qu'on lui tient; trop heureux s'il en eſt quitte pour quelque légere contuſion des pierres qu'on fait voler ſur lui de toutes parts. Il ne faut pas non plus qu'il s'étonne ſi ſa demeure eſt continuellement aſſiégée & comme aſſaillie par un peuple de curieux, qui pénétre juſques dans les appartemens qu'il occupe, & dont on ne peut ſe dépétrer, ni par des paroles polies, ni par des menaces ſérieuſes.

La pureté priſe dans un ſens général, eſt un des articles capitaux de la religion des Perſans, dont nous parlerons dans la ſuite, & c'eſt auſſi là le principal motif, du cas étonnant que ce peuple fait de la propreté; ils pouſſent même la choſe au point qu'ils perdroient plutôt la vie que de donner la moindre atteinte aux régles qui leur ſont preſcrites à cet égard. Ils ne ſouffriront point en conſéquence la moindre mal-propreté dans leurs maiſons. Le milieu du plancher dans les ap-

partemens des grands eſt couvert de tapis du travail le plus précieux, & ils étendent dans les côtés des feutres de poils de chameau, ſur leſquels ils s'aſſeyent à leur maniere. Chez les gens de moindre étage, ce ſont des nattes de cannes qui tiennent lieu de tapis. Il n'arrivera jamais à un Perſan de cracher dans aucun appartement, malgré l'énorme quantité de tabac qu'ils fument, & qu'ils aſpirent avec tant de force que la fumée leur pénétre juſques dans les poumons & qu'ils la font reſſortir par les narines. Ils ne ſe ſervent pas de crachoir & rarement du mouchoir. Il faut que leurs habits ſoyent toujours propres & ſans taches. Ils ſe lavent très-fréquemment, non-ſeulement avant de faire leur priere, ou après avoir fait leurs néceſſités, mais auſſi avant de ſe mettre à table, ou lorſqu'ils croyent avoir touché une choſe qui auroit pu avoir contracté la moindre ſouillure. Ils ſe rendent preſque tous les jours aux bains, & c'eſt pour eux une choſe indiſpenſable à chaque fois qu'ils ont eu commerce avec une femme, ce qui les y fait aller fréquemment deux juſqu'à trois fois dans un jour. Ils ont à cette fin des bains publics & particuliers; il y a même des gens prépoſés pour y inviter les amateurs, à certaines heures dans certains jours de la ſemaine, en ſe ſervant d'une certaine formule d'invitation.

L'âge auquel les Perſans font circoncire leurs enfans varie conſidérablement. Les uns y procédent dès le ſeptieme ou dixieme jour après la naiſſance, d'autres attendent juſqu'après la dixieme année. C'eſt un chirurgien & non point un prêtre qui fait l'opération. Le pere de l'enfant qui doit être circoncis donne ce jour-là un grand feſtin, auquel il invite toute ſa parenté. Ce n'eſt qu'après le repas qu'on procéde à la cérémonie, à laquelle il n'eſt pas toujours néceſſaire qu'un prêtre ſoit préſent. Tantôt c'eſt le pere qui donne à l'enfant, dans cet acte ſolemnel, un nom à ſon choix; tantôt il s'en fait choiſir un par un prêtre, qui conſulte à cet effet, ainſi que nous l'avons déja vu, les aſtres qui ont préſidé à la naiſſance de l'enfant; ou bien on allume à la fois ſix à ſept chandelles, on leur donne à chacune un nom, & c'eſt celui de la chandelle qui a brûlé le plus long-tems que reçoit le nouveau circoncis. On ne lui coupe pas tout le prépuce, mais ſeulement l'extrémité; la playe ſe couvre auſſitôt de bois de chêne, réduit en poudre très-fine, ou d'un emplâtre. Il eſt très-rare d'entendre dire qu'un enfant ſoit mort des ſuites de cette opération, mais on a beaucoup d'exemples de ces petits malheureux qui très-ſouvent en ſont alités & ſouffrent des douleurs très-vives. Nul Perſan mâle ne peut être exempté

de la circonciſion, les Arabes la pratiquent même à l'égard des jeunes filles ; pratique abſolument ignorée des Kyſilbaches. Le jour de la circonciſion eſt un jour de grande réjouiſſance pour la famille ; car c'eſt de ce jour-là que le nouveau circoncis devient un véritable membre de la communauté des fidéles & un vrai ſectateur de Mahomet. Les réjouiſſances qui ſe font à cette occaſion, ſont ſouvent prolongées, ſur-tout chez les riches, pendant pluſieurs jours.

Les cérémonies nuptiales des Perſans ſont dans le goût oriental, & ſe rapportent en bien des points à celles qui ſe pratiquent chez les Ruſſes, car ces derniers tiennent quantité de leurs uſages des orientaux. Les Perſans riches ſe marient de bonne heure, au lieu que les pauvres ſont dans l'obligation de différer plus long-tems la choſe. Lorſqu'un jeune homme ſonge à ſe marier, il envoye dans la maiſon de la perſonne qu'il a en vûe, une vieille femme chargée de la bien examiner & de s'informer de tous les tenans & aboutiſſans. Pour avoir enſuite des informations encore plus ſûres, il députe au bout de quelques jours à l'objet de ſes vœux trois autres femmes, & lorſque celles-ci lui font, ainſi que la premiere, un rapport conforme à ſes deſirs, il envoye deux hommes de conſidération au pere & mere

ou aux plus proches parens de la future, pour leur demander s'ils ſont intentionnés de lui donner leur fille ou leur parente en légitime mariage ? Lorſqu'ils conſentent à la propoſition, on demande encore ce que la future épouſe exige de préſens du futur époux, & ce qu'elle eſt intentionnée de donner en retour. Ces préſens ſe montent d'ordinaire, pour les gens du commun à vingt ou trente roubles, & quant aux gens de diſtinction, ils conſiſtent en ſix, dix & juſqu'à vingt paires d'habits, en boutons d'or, galons, &c. & la fille eſt obligée de faire de ſon côté au garçon des préſens de la même valeur à-peu-près que ceux qu'elle reçoit. Du moment qu'on eſt d'accord ſur ce point, l'affaire eſt à-peu-près conclue, mais le fiancé ne peut voir ſa fiancée que la nuit même des nôces ; en attendant il a ſoin de lui envoyer de petits préſens de confitures, de bagues, de bracelets, &c. Ce ſont les peres & meres ou les plus proches parens des deux côtés, qui déterminent le jour du mariage, & quelques jours auparavant on envoye les étoffes & l'on travaille aux habits. On invite pour la célébration de ces nôces un grand nombre de perſonnes des deux ſexes, & l'on choiſit en conſéquence deux maiſons qui ne ſoient ſéparées que par une cloiſon, & dont l'une ſert à recevoir & régaler les hom-

mes, & l'autre les femmes. Lorſque tout le monde eſt raſſemblé, on améne un prêtre, les fonctions conſiſtent dans les points ſuivans: premiérement il ſert de témoin pour conſtater les préſens faits de part & d'autre; ſecondement c'eſt lui qui ſtipule avec les parens des deux côtés une certaine ſomme, que celui des deux conjoints qui demande ſa ſéparation ſera tenu de payer à l'autre; & enfin il ſe rend en troiſieme lieu vers la porte qui ſépare la pièce où ſe tient le nouveau marié, de celle où ſe tient la nouvelle mariée, & y récite à haute voix quelques prieres. Cela fait, l'on ſe met à table & l'on mange & boit abondamment; après le repas le marié ſe retire dans ſa propre maiſon, accompagné de tous ſes conviés, qu'il congédie devant ſa porte. On méne alors la mariée, accompagnée d'un grand nombre de femmes, dans la maiſon de ſon futur mari, où elle ſe rend dans la chambre nuptiale, dont la premiere entremetteuſe ferme la porte, qu'elle garde juſqu'à ce que les jeunes mariés viennent l'ouvrir eux-mêmes le lendemain; alors la vieille enleve le drap ſur lequel les époux ont couché, & va montrer aux peres & meres & à toute la parenté des deux intéreſſés, les ſignes exiſtans de la virginité de la mariée, & reçoit de chacun une récompenſe pour ſa peine.

C'eſt ainſi que ſe termine toute la cérémonie.

Mahomet défend aux Perſans dans ſon Alcoran de prendre au-delà de quatre femmes légitimes; mais il leur permet en même-tems de prendre autant de concubines à gagés que leurs facultés leur permettent d'en entretenir; de ſorte qu'ils croyent ſe faire un mérite auprès de Dieu, d'en tenir un grand nombre, alléguant qu'ils mettent par-là les femmes à portée de rendre quelque ſervice à l'humanité, tandis que ſans cela elles reſteroient des membres inutiles à la ſociété. * Lorſqu'un Perſan

* Parmi les Negres de la côte de Guinée, il eſt permis à un chacun d'épouſer autant de femmes qu'il peut en entretenir, ce qui fait que les rois en ont quelquefois pluſieurs centaines, & de ſimples particuliers juſqu'à dix. C'eſt encore l'uſage parmi eux que celle qui s'eſt mariée la premiere ſoit auſſi la premiere en rang. C'eſt elle qui conduit le ménage, qui a l'inſpection ſur ſes compagnes, qui les fournit d'habits & de tout leur néceſſaire, & qui leur diſtribue leur travail. Il n'y a que la ſtérilité qui puiſſe les priver de cette prérogative. Le divorce à volonté eſt auſſi reçu généralement chez ces peuples; il n'y a que dans le Loango qu'il eſt, dit-on, très-rare. L'adultere eſt pareillement très-peu fréquent dans tous ces pays-là, il y eſt regardé comme un crime qui attire ſur ceux qui le commettent des maladies & même la mort. Chez quelques-uns de ces peuples, ce crime eſt puni avec tant de ſévérité, que l'on y condamne l'homme adultere à avoir le dos écorché, les yeux crevés, les oreilles coupées, & qu'on fait par lui trancher la tête; quand à la femme coupable on lui fait avaler du plomb fondu. Voyez *Oldendorp*, *Geſchichte der Miſſion von St. Thomas*, &c.

prend ſucceſſivement pluſieurs femmes légitimes, on obſerve à chaque mariage qu'il contracte les mêmes cérémonies que nous venons de décrire. La premiere en date eſt diſtinguée des autres femmes, & cette diſtinction réjaillit juſques ſur ſes enfans; elle eſt, même parmi les gens du commun, diſpenſée de tous les gros ouvrages, & n'eſt chargée que de la conduite du ménage. Cependant s'il ſurvient quelque jeune beauté plus piquante, & qui étale aux yeux du mari des charmes plus ſéduiſans, la loi de l'Alcoran ſi ſtrictement obſervée dans d'autres circonſtances eſt oubliée, & les attraits uſés ſont forcés de céder toutes leurs prérogatives aux attraits ſi puiſſans de la jeuneſſe & de la nouveauté.

Tout Perſan peut ſe ſéparer de ſa femme légitime, & toute femme de ſon mari, ſans être dans le cas d'alléguer aucune raiſon. Il ſuffit que la partie mécontente ſe rende chez le prêtre qui a préſidé au mariage, & qu'elle lui déclare ſes intentions; pour lors le prêtre lui preſcrit le payement de la ſomme convenue le jour des nôces en cas de dédit, l'oblige de rendre tous les préſens qu'elle a reçus, & lui délivre auſſi-tôt une lettre de divorce en bonne

---

c'eſt-à-dire : *Hiſtoire des miſſions de S. Thomas*, *par Oldendorp*, 1777, tom. I. p. 295, 296.

forme. Si un mari a des enfans de la femme dont il ſe fait ſéparer, il eſt le maître de les garder ou de les lui laiſſer : ſi c'eſt la femme qui ſe ſépare du mari, elle jouit du même droit. Les concubines ne ſont pas auſſi-bien vêtues par le mari que les femmes légitimes, & ne retirent rien à la mort de celui-ci que leurs gages, tandis que les quatre femmes prennent la ſeptieme partie du bien. Les mêmes concubines peuvent auſſi être renvoyées par le mari ſans aucun divorce en reglè ; elles ſe louent ordinairement pour un certain tems, ſoit par ſemaines, par mois ou par années.

Le corps-de-logis, habité par les femmes, eſt compoſé chez les grands de pluſieurs appartemens, & chacune d'elles occupe deux ou trois pièces. Lorſque la mere ou une ſœur ou une proche parente du maître ſe trouve dans la maiſon, c'eſt à elle que le ſoin du gouvernement eſt confié, & toutes les autres femmes lui ſont ſubordonnées; ce n'eſt qu'au défaut d'une pareille parente que la premiere femme eſt revêtue de cette autorité. Les occupations journalieres de toutes ces femmes conſiſtent en toutes ſortes d'ouvrages de broderie en or, en argent & en ſoie; à fabriquer de certaines étoffes fines en ſoie ou cotton, &c. & l'on ne regarde pas comme honteux de vendre les ouvrages des femmes, même d'un Kan, dans

les marchés publics. On les fait apprendre, dès leur tendre jeuneſſe, par un prêtre, à lire, à écrire & à connoître les principes de leur religion, & on les inſtruit à faire toutes ſortes d'ouvrages.

Ce ſont de vieilles femmes inſtruites par leur propre expérience, qui font l'office de ſages-femmes, & qui l'exercent excluſivement même dans les accouchemens contre nature, qui heureuſement ſont fort rares. L'arriere-faix s'arrache de force immédiatement après la délivrance de l'enfant, quoique puiſſe indiquer la nature. Le cordon ombilical ne ſe coupe que le ſeptieme jour avec un couteau. On a des exemples très-fréquens de couches qui produiſent deux jumeaux, mais celles de trois ſont extrêmement rares; chez les Arabes au contraire, il eſt, dit-on, très-ordinaire de voir une femme donner le jour à quatre & même juſqu'à cinq enfans d'une ſeule couche. Les Perſanes ſont aſſez fécondes, mais elles ceſſent communément d'engendrer entre la trentieme & la quarantieme année de leur âge.

Auſſi-tôt qu'un Perſan meurt on a ſoin de le laver, * ſi c'eſt un homme on le porte à

* Un homme eſt lavé par un homme, & une femme par une femme; cependant le mari & la femme peuvent ſe rendre cet office l'un à l'autre. Cette ablution ſe fait

cet effet au bord d'une riviere, ou près d'une fontaine; mais si c'est une femme, cet office se fait dans la maison. Cette cérémonie faite, le mort est encore enterré le jour même. * On creuse d'abord pour cet effet un trou de quelques toises de profondeur, après quoi l'on creuse un caveau qu'on mure avec des pierres & qui se ferme avec une porte, c'est-là que l'on place le mort, qu'on ne couche pas sur le dos, mais sur le côté, de maniere que la tête soit dirigée vers le nord, & les pieds vers le midi. On le porte depuis la maison de deuil jusqu'au lieu de la sépulture dans un cercueil de bois, dont on le tire revêtu d'une

---

avec une eau préparée, où l'on a fait macérer les feuilles d'un arbre nommé en persan *Serder*; cette feuille rend l'eau trouble & blanchâtre. On rougit en même-tems les ongles du mort. Il faut que toute la cérémonie se fasse sous un toit. Les endroits de son corps, dont il s'est servi pour faire sa priere, tels que le front, les mains, les genoux & les pieds doivent être frottés avec du camphre qui ne peut être mis en poudre qu'avec les doigts. Gm.

* Il paroît que les Persans, comme tant d'autres peuples n'ont point encore réfléchi sur le danger des enterremens précipités, & que leurs usages superstitieux ou peut-être seulement habituels prévalent chez eux sur ce que la raison & une trop funeste expérience pourroient leur dicter à cet égard. C'est là un de ces points qu'un ami de l'humanité ne sauroit trop mettre sous les yeux de ses semblables: & l'on ne peut assez déplorer que malgré les ordonnances publiées à cet égard en France, on y enterre encore tous les jours avant l'expiration des vingt-quatre heures, quelque insuffisant même que soit ce terme.

ſimple chemiſe blanche pour le placer dans ſa tombe. Tous les parens & amis du défunt accompagnent le corps avec des prêtres qui chantent. On fait des prieres ſur la tombe, & l'on y vient quelques jours de ſuite réciter l'office des morts. La plupart des tombeaux ſont auſſi placés le long des grands chemins, pour que chaque paſſant ſoit à portée de prier Dieu pour la délivrance de l'ame du défunt. Nous omettons cent miſérables pratiques ſuperſtitieuſes, dont ils font encore uſage dans leurs enterremens.

Les perſonnes dévotes ou riches élevent à leurs morts des mauſolées ſouvent très-beaux; tels ſont les tombeaux des douze Imans qui doivent leur origine à la dévotion des Perſans. Le mot *Iman* ſignifie un lieutenant ou vicaire du Prophete. C'eſt Ali que les *Schias* regardent comme le ſucceſſeur immédiat de Mahomet, qui eſt ſelon eux le premier de ces Imans, & on en compte onze ſucceſſeurs, dont nous allons donner les noms ſuivant leurs rangs. *Haſen*, *Huſſein*, *Elaabedjien*, *Mahumed Bakir*, *Diaefer Tſadik*, *Muſa Kaſim*, *Reſa*, *Mahumed Takhi*, *Ali Nachi*, *Huſan Askeri*, & enfin *Mahumed Mehdi*. Comme les Schias leur portent le plus grand reſpect, qu'ils leur attribuent le don des miracles & s'efforcent de régler leur conduite ſur leur modele, ils

regardent leurs reliques comme une choſe ſainte qu'ils invoquent, & croyent que les ames bienheureuſes qui les ont animés, ſont de puiſſans avocats auprès de l'Etre ſuprême pour le ſalut de la leur, & qu'elles méritent en conſéquence qu'on faſſe des pélérinages auprès des tombeaux qui les renferment. Voilà pourquoi dès les tems les plus anciens du Mahométiſme, on leur a bâti des chapelles ou moſquées très-belles, à chacune deſquelles on a le plus ordinairement annexé un vaſte bâtiment nommé *Tékia* avec des bains couverts, des fontaines & des jardins de plaiſance, &c. Les rois de Perſe & d'autres perſonnes riches ont auſſi légué à ces tombeaux des Imans des ſommes très-conſidérables, qui ont mis en état d'y étaler une grande magnificence & d'y entretenir des prêtres particuliers. *Reſa* par exemple a un tombeau ſuperbe à Metſched, & comme on lui attribue particulierement le don miraculeux de rendre la vûe aux aveugles; il s'y fait tout les ans des proceſſions ſolemnelles, qui ne ſont au reſte que décéler davantage les fraudes des Moulahs, qui ne ſont pas d'ailleurs inconnues aux Perſans raiſonnables.

Ce n'eſt pas à l'honneur des ſeuls Imans qu'on a érigé de ces chapelles, il y en a quantité d'autres de fondées en l'honneur de

nombre de ſaints perſonnages, qui ſe ſont particuliérement diſtingués par leur piété ; elles ſe nomment *Meſaars*, comme celles des Imans, & ſont preſque en auſſi grande vénération que les Metſchédes ou Moſquées. On rencontrera difficilement un lieu tant ſoit peu conſidérable où l'on ne trouve de pareils tombeaux, parce que les Perſans croyent gagner le paradis, en érigeant de ces ſortes d'édifices. C'eſt une choſe reçue parmi eux, que lorſqu'un homme quitte ce monde, c'eſt un ange particuliérement établi pour cela, qui lui porte la mort par un commandement exprès de Dieu. Auſſi le ſuicide eſt-il extrémement rare chez les Perſans, & les duels y ſont abſolument ignorés.

Lorſqu'un Perſan meurt & qu'il laiſſe après lui des femmes ou des enfans, ſon bien ſe partage de la maniere qui ſuit : ſes quatre femmes, ou s'il en a moins, celles qui ſe trouvent à ſon décès, prennent d'abord la ſeptieme partie de la ſucceſſion ; les ſix parties reſtantes ſe diviſent en trois ; les garçons en prennent deux & en laiſſent une pour les filles. Les enfans des concubines ne reçoivent que la demi-part des enfans des femmes légitimes, à moins que le pere n'ait déclaré ſur ſon lit de mort qu'il vouloit qu'ils fuſſent traités également. Le fils aîné n'a d'autre prérogative ſur ſes freres que celle de pouvoir pren-

dre le meilleur cheval, le meilleur livre & le meilleur ſabre de ſon pere. Les diſpoſitions teſtamentaires ont auſſi lieu chez les Perſans, & il faut comme chez nous, pour qu'elles ſoient reconnues valides, que le teſtament ſoit conſtaté par des témoins. Lorſqu'un pere laiſſe des enfans mineurs, il conſtitue dans les dernieres années de ſa vie un de ſes parens ou un ami pour être leur tuteur, & celui-ci n'eſt tenu de rendre compte de ſon adminiſtration qu'à ces mêmes enfans, à meſure qu'ils avancent en âge. Aſſez communément, c'eſt auſſi la mere, lorſqu'elle n'eſt pas dans le deſſein de ſe remarier après la mort de ſon mari, qui éleve elle-même ſes enfans, & qui dirige les affaires de la maiſon. Lorſque le pere & la mere meurent ſans avoir conſtitué un tuteur pour leurs enfans, ceux-ci ſont élevés aux frais de la communauté ou Slobode; mais on a peu d'exemples que des gens de diſtinction ſe ſoient déclarés en faveur de pareils orphelins.

Avant de rapporter ce que nous avons à dire touchant *Hédaet*, Kan actuel du Ghilan, de ſes revenus, de ſon adminiſtration & de ſa cour, nous entrerons dans quelques détails ſur ſon origine. *Mahomet Haſſan Kan* avoit confié le gouvernement du Ghilan à un Perſan, nommé *Adſchi Schamal*, qui poſſédoit des

des richeſſes conſidérables, & qui fut pere de cet *Hédaet Kan*, dont nous parlons. Après la ſuppreſſion de la dignité de Schach, dans le royaume de Perſe, Adſchi-Schamal profitant des troubles dont ce malheureux pays étoit agité, ſe fit un parti, & tâcha d'amener le Ghilan ſous ſon obéiſſance; il réuſſit effectivement dans ſon entrepriſe, mais il ne put en jouir que deux ans, ayant été aſſaſſiné en 1752, tandis qu'il étoit à Schaft, par *Hadſchi-ſcheft*, Staroſte de la ville. Celui-ci s'étant aſſocié *Mirſa Saki*, Naïp de Keſtar, ils ſe firent tous deux ſouverains en commun du Ghilan. Au bout de trois ou quatre mois, ils furent ſurpris & maſſacrés par *Mahomet Haſſan*, Kan du Maſanderan, qui donna là-deſſus à *Hédaet* l'emploi de Naïp du Ghilan, & comme il étoit encore en bas-âge, il nomma *Adſchi Naddi*, Naïp de Keſmin, pour lui ſervir de tuteur & pour adminiſtrer la province à ſa place. *Aſad Kan*, ayant fait depuis la guerre à *Haſſan*, & s'étant emparé des provinces de Ghilan & de Maſanderan, il conféra pendant la courte durée de ſon régne la dignité de Kan à *Hédaet*, qui trouva le moyen, même après que Haſſan ſe fut remis en poſſeſſion de ſes états, de la maintenir juſqu'à ce jour. Les Naïps des villes du ſecond ordre de la province de Ghilan, ſavoir Langorod,

Lagidſchaan, Keſmin, Keskaer, &c. qui s'étoient regardés juſqu'alors comme ſouverains indépendans de leurs diſtricts, furent même forcés depuis le regne de *Kerim Kan*, par un ordre exprès de ce prince, de ſe ſoumettre à *Hédaet Kan*.

Actuellement *Hédaet Kan*, eſt comme tous les autres Kans, excepté ceux du Gurgiſtan, qui confinent à la Ruſſie, vaſſal de *Kerim Kan*, & lui paye en conſéquence deux mille cinq cents batmans * de ſoie & vingt mille roubles en argent; & il arrive encore aſſez ſouvent des ordres de Schiras de fournir des contributions extraordinaires. Il faut qu'il faſſe extérieurement ſemblant d'obéir à tous les ordres de Kerim, & même dans le cas où il lui demandroit des troupes, il ſe trouveroit dans la néceſſité de lui en fournir. Mais en même-tems *Hédaet* ſe prépare en ſecret à ſe rendre indépendant, auſſi-tôt que l'inſtant de ſecouer le joug ſera arrivé.

Les Kans actuels des provinces ne doivent

---

* Il y a de deux ſortes de batmans en Perſe, leſquels different encore chacun en particulier, ſelon les différens lieux. L'un s'employe dans la vente des ſoies, de l'indigo & de la cochenille, on ſe ſert de l'autre pour toutes les autres marchandiſes. Le premier équivaut à treize livres & demie de Ruſſie, & l'autre en contient quinze du même poids. Gm.

repréſenter autre choſe que ce qu'ils repréſentoient ſous la royauté. *Kerim Kan* eſt à proprement parler, revêtu de la dignité de Schach, quoiqu'il n'en prenne pas le titre, & les autres Kans ſont ſes principaux officiers, qui ſe croyent toutefois autant pour la plupart que leur chef ſuprême, & ne lui rendent que peu ou point de compte de leur conduite. *Hédaet* eſt obligé de fournir à *Kerim* les contributions mentionnées ci-deſſus, & retire des appointemens de ce dernier; cependant il ne ſe conduit nullement en vaſſal, mais il vit en Kan effectif; il aime le faſte & tient une cour brillante, ce qui ne l'empêche pas de trouver le ſecret d'augmenter ſes tréſors pour l'avenir.

Il eſt fort difficile de déterminer à combien ſe montent les revenus du Kan du Ghilan, vu qu'ils ne ſont pas toujours légitimes. On ſait, à la vérité, que ce qui lui eſt accordé par *Kerim Kan* pour appointemens, eſt fixé à quinze cents batmans de ſoie & vingt-cinq mille roubles en argent, ſans compter cinq mille roubles qui lui ſont aſſignés pour l'entretien de ſa cour. Mais il fait ſi bien ſon compte qu'il tire annuellement de ſa province deux millions de mindenars, que lui produiſent principalement la vente des ſoies receuillies par ſes ſujets; les amendes qu'il inflige, les contributions qu'il leve de tems en tems, le com-

merce qu'il fait avec la Ruſſie, enfin les ſommes que lui rendent les douanes qu'il a depuis peu affermées pour ſoixante-dix mille roubles. Nous avons déja vu qu'il retire outre cela chaque année des Arméniens, qui vivent ſous ſa domination & qui habitent Räſcht, Enzelli, Keskaer & d'autres places, cent roubles par familles; pour ceux qui ne ſont pas mariés ils ne payent rien. Les juifs ſont exempts de toute impoſition, mais ils lui apportent tous les ans des préſens de quelques centaines de roubles.

Le nombre des troupes du Ghilan peut aller de huit à dix mille hommes, dont il n'y en a que quinze cents qui ſont toujours près de la perſonne du Kan, & qui tirent la ſolde, encore ne la touchent-ils pas réguliérement; ce ſont pour l'ordinaire des commiſſions lucratives dont eux ſeuls peuvent être chargés, qui leur en tiennent lieu. C'eſt ainſi par exemple que le Kan envoye ſes officiers & ſoldats lever les contributions en argent, en comeſtibles, en matériaux à bâtir, &c. & ces gens-là trouvent moyen de ſe faire ſi bien payer, qu'ils retirent ſouvent d'une ſeule de ces aubaines au-delà de ce que la meilleure ſolde pourroit leur rapporter.

Le Kan eſt conſtamment général en chef ou *Sipah Solaar*, & n'entretient point de hauts-officiers, mais ſeulement des chefs de mille,

de cinq cents, de cent hommes, &c. Les troupes du Ghilan ſont armées, comme le reſte des Perſans, ou de fuſils ordinaires ou ſeulement de mouſquets à rouet & à mêche, les arcs & les fléches n'étant preſque plus en uſage. Chacun porte des habits de la couleur qui lui plaît le mieux, mais tous ſont pourvus d'un grand ſabre, qui pour l'ordinaire eſt courbe, & qui coûte ſouvent par les enrichiſſemens qu'ils y mettent quelques centaines de roubles. Les uns ornent leur bonnets de panaches de plumes, d'autres ſont cuiraſſés; en général ils donnent beaucoup dans ce qui frappe la vue & n'épargnent rien pour briller. Mais comme il n'eſt pas queſtion parmi eux, non plus que chez tous les autres ſoldats perſans, d'obſerver le moindre ordre, ni la moindre diſcipline, ſoit dans les camps, ſoit ſur le champ de bataille; ils ne tiendroient pas du tout contre des troupes réglées. Leur muſique militaire forme un tintamare ſi confus & ſi déſagréable qu'elle eſt bien plus propre à faire fuir, qu'à inſpirer quelque ardeur pour le combat.

Le clergé de *Räſcht*, qui n'eſt plus ce qu'il étoit autre fois ſous le gouvernement des Schachs, eſt compoſé des dignités ſuivantes. Le *Schilchalichſtan* eſt à la tête de tous les prêtres, & ſa dignité eſt analogue à celle de

nos évêques ; il prononce dans les cauſes matrimoniales & autres de ce genre ; dans les cas douteux il faut ſouvent qu'il interroge les deux parties ſur le ſimple témoignage de leur conſcience, & il ne peut les prendre à ſerment que lorſque la néceſſité l'y oblige. Il juge auſſi tous les différens qui s'élevent entre les prêtres ; il a l'inſpection ſur toutes les moſquées, & il ne ſe fait rien concernant la religion que ſous ſon autorité. Le *Piſinamaas*, qui ſignifie archiprêtre ou premier paſteur, & dont chaque moſquée a le ſien, préſide aux exercices réguliers du culte public, & c'eſt d'après tous ſes mouvemens que le peuple eſt obligé de régler tous les ſiens. Le *Hafis* eſt le prêtre qui va lire pour de l'argent l'office des morts près des tombeaux de ceux qui ſont nouvellement décédés. Un *Moulah* eſt un prêtre ordinaire qui n'a point encore le droit d'officier. Les *Muwaſins* ſont ceux qui du haut des tours ou minarets appellent en chantant le peuple au culte divin. Tous ces emplois eccléſiaſtiques ont été fort diminués, & l'on en a uſé de même à l'égard des emplois civils, parce que les Kans ne ſont plus dans la poſſibilité de tenir le même état que ſous les Schachs, où une plus grande repréſentation leur étoit facile & même néceſſaire. Ce ſont aujour-

d'hui les Kans eux-mêmes qui ſont revêtus des emplois les plus importans.

On peut avancer qu'en général les habitans du Ghilan ſont contens du gouvernement de *Hédaet*; & s'ils ſupportent de fortes impoſitions, ils ſavent en même tems qu'il n'eſt aucun ſujet de l'empire Perſan qui ne gémiſſe ſous un joug pareil; d'ailleurs le goût d'*Hédaet* pour la dépenſe ne laiſſe pas de répandre des ſommes conſidérables parmi ſes ſujets, malheureuſement que le cultivateur ne participe point à ces bénéfices; obligé de fournir ſon argent & ſa ſoie, il n'eſt point à portée de rien gagner par le commerce. *Hédaet* paſſe ſa vie au milieu d'une troupe de femmes & de jeunes garçons Géorgiens, aime les boiſſons fortes & cherche à paſſer ſa vie dans la jouiſſance de tous les plaiſirs poſſibles. On apperçoit dans toutes ſes manieres & dans ſa converſation quelque choſe de fin & au-deſſus du commun; il eſt toujours vêtu de la derniere magnificence. Il n'eſt pas ſans quelque teinture de ſciences, ce qui eſt on ne peut pas plus rare dans ces pays, & il connoît même aſſez bien la conſtitution politique de l'Europe. Il lit beaucoup, achete tous les bons livres, dont il peut ſe procurer l'acquiſition, & entend la langue arabe au point de la parler même avec facilité.

L'année des Perſans eſt une année lunaire, & ſe partage en douze nouvelles lunes, qui déterminent en même-tems leurs jours de fêtes. Mais comme les mois lunaires ſont inégaux, & qu'ils ont pour la plupart un jour de moins que nos mois ſolaires, toutes les fêtes des Perſans ſont très-mobiles, & tombent tous les ans dix à onze jours plutôt, ce qui fait au bout d'un certain nombre d'années une variation conſidérable dans les tems.

Le premier mois s'appelle *Muharrem*, & les dix premiers jours en ſont conſacrés à célébrer la mémoire de la mort violente de Huſſein, le plus jeune des fils d'Ali, à cauſe que ce prince fut engagé pendant dix jours dans un combat contre *Jeſib*, dans lequel il eut enfin le malheur de périr. * Oléarius a raiſon lorſqu'il dit que Huſſein fut privé avant ſa mort de toute nourriture, criblé de bleſſures & enfin tué par deux hommes de l'ar-

* M. Court de Gebbelin fait remonter bien plus haut l'origine de cette fête ſinguliere. Nous ne ſaurions trop exhorter nos lecteurs curieux de s'inſtruire, à lire la ſavante & très-intéreſſante explication que ce profond & laborieux écrivain a donné de cette allégorie orientale dans ſon excellente *Hiſtoire du Calendrier*, p. 243 & ſuiv. Cette Hiſtoire du calendrier qu'il faut lire en entier pour bien ſaiſir la juſteſſe de cette explication, forme un des volumes de ſon grand & important ouvrage, intitulé, *Hiſtoire du monde primitif.*

mée ennemie. Cette fête porte le nom d'*Aſchuur* qui ſignifie en arabe un eſpace de dix jours. Le ſecond mois s'appelle *Sephir*, dont le 20e jour eſt encore une grande fête, parce que les Perſans croyent que la tête de Huſſein qui avoit été ſéparée de ſon corps dans le combat, s'y étoit rejointe miraculeuſement ce jour-là. On a pareillement ſanctifié le 28e à cauſe, dit-on, que Haſen, un autre fils d'Ali, fut empriſonné à pareil jour. Ce même jour-là eſt auſſi regardé comme le plus malheureux de toute l'année, à cauſe que Mahomet doit avoir dit que les aſtres s'y ſont tous conjurés contre le bien du genre humain. Le troiſieme mois eſt nommé *Kebia-Awil*, dont le troiſieme jour eſt conſacré par les Schias à rappeller la mémoire de ce même meunier qui égorgea *Omar* dans ſon moulin; & ſe ſauva enſuite de la maniere la plus ſinguliere. Suivant quelques paſſages de l'alcoran, Ali lui prêta ſon cheval miraculeux, qui le tranſporta dans l'eſpace de vingt-quatre heures de Koſchan à Médine, & ſuivant d'autres, qu'à la parole d'Ali, le chemin s'étoit tellement contracté que le meunier avoit pu faire ce voyage dans un eſpace de tems auſſi court. Le quatrieme mois ſe nomme *Rebia Aſchir*, le cinquieme *Dſchemmadi Awil*, le ſixieme *Dſchemmadi Achir*, le ſeptieme *Red-*

ſcheb, & le huitieme *Schaabaon*. Les Perſans croyent que le 15e de ce dernier mois, Dieu ordonne à quelques anges d'ouvrir le livre où ſont écrits les noms de tous les hommes vivans ſur la terre, & toutes leurs actions. Le neuvieme mois eſt appellé *Romaſaan*, & entiérement conſacré au jeûne & à la priere, tant chez les Turcs & les Tartares que chez les Perſans. Depuis le crépuſcule du matin juſqu'à la nuit ſombre il n'eſt permis à aucun Muſulman de prendre la moindre nourriture ni la moindre boiſſon, & ils veulent tous expier dans le cours de ce mois les péchés de toute leur vie. Mais dès que la nuit eſt arrivée, la loi de Mahomet leur laiſſe pleine liberté de faire tout ce qui leur plaît. En conſéquence on ſe fait ſervir tous les mets en uſage parmi eux, on s'enyvre de liqueurs fortes à ne pouvoir plus ſe ſoutenir, on fait venir la muſique & l'on s'abandonne entiérement aux voluptés charnelles, comme ſi Dieu, tel qu'un autre Baal, dormoit pendant la nuit, ou que le culte forcé qu'on lui rend pendant le jour, fût ſuffiſant pour le contenter. Le premier jour du dixieme mois, nommé *Schawal*, eſt deſtiné aux aumônes ; tout pere de famille diſtribue ce jour-là parmi ſes domeſtiques autant de vivres & d'argent que ſes facultés le lui permettent ; & plus on ſe montre libé-

ral dans cette circonſtance, mieux l'on remplit les devoirs de ſa religion, qui preſcrit en général la bienfaiſance envers les néceſſiteux. Le onzieme mois eſt appellé *Suelkaadeh*, & le douzieme *Sulhadſcheh*, le dixieme jour de ce dernier mois, les Turcs, les Tartares & les Perſans célébrent la plus joyeuſe de leurs fêtes. Cette fête eſt inſtituée en mémoire de l'ordre que reçut Abraham de ſacrifier ſon fils. Or il faut ſavoir que les Mahométans prétendent que ce ne fut point le fils de Sara, mais Iſmaël que Dieu avoit demandé au Patriarche pour offrande. Les circonſtances abſurdes & controuvées de cette hiſtoire ſont racontées d'un ſtyle de panégyrique dans les tavernes, & chaque Muſulman immole une certaine quantité de moutons & d'agneaux proportionnée à ſes richeſſes, auſſi ceux d'un rang diſtingué ont-ils d'autant plus ſoin de ſe faire voir dans cette circonſtance, que les animaux immolés publiquement ſont un revenant-bon pour les pauvres. On fait en même-tems des ſacrifices privés dans les maiſons, leſquels ſont accompagnés de toutes ſortes de divertiſſemens, qui durent pluſieurs jours. Cette fête ſe nomme *Bairam Kurbaan.*

La fête du renouvellement de l'année chez les Perſans tomba le 10 de Mars, dans le tems que M. Gmelin ſe trouvoit à Räſcht, & fut

annoncée par des coups de canon & des mouſquetades. Toutes les perſonnes d'un certain rang, tant de la ville que de toute la province, ſe rendirent chez le Kan pour le complimenter & lui apporter des préſens, de ſorte que ce jour-là lui rapporte ſouvent, à ce qu'on prétend, ſoit en argent comptant, ſoit en effets de valeur, juſqu'à cinquante mille roubles. M. Gmelin ne manqua pas de lui envoyer auſſi ſes préſens, qui furent ſi bien reçus que le Kan vint quelques jours après en perſonne lui faire une viſite, & l'aſſura de la ſincérité de ſon amitié dans les termes les plus choiſis. Les fêtes du renouvellement de l'année durent dix jours, qui ſe paſſent à boire & à faire des courſes de chevaux. Dans ce dernier divertiſſement les cavaliers tâchent de s'approcher d'aſſez près pour qu'ils puiſſent, lorſque la choſe leur réuſſit, ſe toucher de leurs bâtons ou baguettes pointues, d'où il arrive aſſez fréquemment que l'un ou l'autre ſe trouve griévement bleſſé. Les Perſans ſont encore dans l'uſage de ſe rendre de fréquentes viſites pendant ces dix jours, de ſe promener, & de faire entendre leur muſique dans les rues. Ceux qui en ont le moyen ſe font habiller de neuf pour cette fête.

La religion des Perſans eſt une ſecte particuliere de la croyance Mahométane, dont voici

l'origine en peu de mots. *Abubeker*, *Oſman* & *Omar* furent les amis les plus intimes de Mahomet. Comme il s'agiſſoit après la mort de ce faux prophete, de mettre à ſa place un autre chef de ſa religion. Ce fut Abubeker ſon beau-pere qui lui ſuccéda d'abord, & après ce dernier *Oſman* & *Omar*, celui-ci ſe chargea de pourſuivre avec le fer Ali & toute ſa famille, lequel Ali faiſoit toujours valoir des droits très-bien fondés à la place de chef des croyans. * Mais Omar échoua dans ſon entrepriſe, & fut tué dans ſa pourſuite par la ruſe du meunier, dont nous venons de parler, & par cet évenement Ali fut élu chef de la nouvelle religion. Les Perſans reconnurent dès-lors Ali comme le ſeul ſucceſſeur légitime de Mahomet, & l'honorerent comme leur premier Iman, faiſant encore aujourd'hui entrer ſon nom dans toutes leurs invocations. Ils firent en conſéquence ſchiſme avec les Turcs; les peuples de la Crimée, les Arabes & la plus grande partie des Usbecs, qui ſuivent tous la doctrine d'Omar; les Perſans ſe diſtinguerent ſous la dénomination de *Schias*, & donnerent aux autres celle du *Sunnis*, qu'ils perſécutent

* Ali étoit neveu de Mahomet, par ſon frere, & devint même enſuite ſon gendre.

en ennemis déclarés. Suivant *Kämpfer* (Exot. p. 148.) le mot perſan Sunni ou Sonni dérive de *Sonnet*, qui ſignifie une doctrine ſuperflue que Mahomet n'a point preſcrite, ainſi cette dénomination établit ſuffiſamment les principaux points qui diviſent les deux ſectes. Les changemens qu'Ali fit dans l'Alcoran redoublerent encore la haine & l'animoſité qui ſubſiſtoient entre les deux ſectes; & comme *Omar* reſtreignoit d'un autre côté les voluptés charnelles à la jouiſſance d'un petit nombre de femmes légitimes, excluant totalement les concubines, il n'en falloit pas d'avantage pour exciter violemment le zéle du Perſan ſenſuel, dont l'extrême lubricité s'accommodoit ſi peu d'une pareille doctrine. Ce ſchiſme n'auroit point eu cependant des ſuites auſſi ſérieuſes, ſi, vers la fin du quinzieme ſiecle, la famille des Seffis ou Sophis, qui s'eſt éteinte dans la révolution occaſionnée par *Thamas-Kouli-Kan*, ne s'étoit pas élevée à un ſi haut point de grandeur. Il y avoit à peine cent ans que *Tamerlan*, la gloire des Usbeks, avoit tranſmis à ſes deſcendans le vaſte héritage, dont ſes actions héroïques l'avoient mis en poſſeſſion, lorſque *Haïdar*, de la famille d'Ali, renouvella les anciennes querelles qui régnoient entre les *Schias* & les *Sunnis*, ajouta d'autres changemens à ceux qu'Ali avoit déja faits à

l'Alcoran, & s'attira la vénération de ſes adhérens par des actes d'une piété toute extraordinaire; mais enfin victime de la vengeance des *Sunnis*, il fut aſſaſſiné par *Ruſtan*, laiſſant après lui trois fils, dont le cadet, *Iſmaël premier*, fut revêtu de l'emploi de lieutenant du prophete, & preſqu'en même-tems de la puiſſance temporelle. Cet Iſmaël fut le fondateur de la race des Sophis, & l'ayeul *d'Abbas le grand*. Il étoit fortement attaché aux principes établis par ſon pere; & malgré les guerres les plus ſanglantes qu'il eût à ſoutenir à leur occaſion de la part des Sunnis, il s'en tira ſi glorieuſement, qu'il s'acquit la réputation d'avoir été l'un des plus grands rois qui ait régné ſur la Perſe, & préſagea le regne plus glorieux encore de ſon petit-fils. Depuis ce ſouverain juſqu'en 1733, la ſecte des Schias, ſi elle eut quelques attaques à ſoutenir, maintint du moins ſa puiſſance & conſerva toute ſa ſplendeur; mais à cette époque, Nadir revêtu de tous les attributs de la royauté, eſſaya de lui porter de nouvelles atteintes, ou plutôt les derniers coups; ſoit qu'il adhéra dans le fond de ſon cœur à la ſecte des Sunnis, ſoit qu'il y fut pouſſé par ſon ambition démeſurée, il entreprit d'amener les ſectateurs d'Omar & ceux d'Ali à une

réunion. * Mais autant il avoit été heureux dans toutes ſes entrepriſes, autant le préjugé lui fut-il défavorable dans celle-ci, & quoiqu'il en eut coûté la vie au chef des prêtres, les Perſans demeurerent ſectateurs d'Ali, & ennemis déclarés des Sunnis.

Les Perſans croyent, ſuivant ce que leur enſeigne l'Alcoran, à un ſeul Dieu, être des êtres, le créateur & le conſervateur de toutes choſes, le pere des hommes, ſouverainement juſte, tout-puiſſant & revêtu de la toute-ſcience. Ils ſont entiérement d'accord avec les Sunnis ſur ce qui concerne la miſſion divine de Mahomet, & l'autorité de l'Alcoran. Ils vaquent quatre fois par jour à la priere; au lever du ſoleil, à midi, au coucher du ſoleil & vers minuit. ** Ils ont à cet uſage des formules de prieres établies, auxquelles ils joignent encore ſouvent la lecture de quelques paſſages

* Nous nous rappellons d'avoir lu dans un voyage de Perſe, par M. Otter, de l'académie des Inſcriptions, que Thamas Kouli-Kan n'avoit à proprement parler aucune religion, & qu'il avoit formé le projet, quelque tems avant ſa mort, de s'ériger en fondateur d'une religion nouvelle, qui auroit été un mélange de toutes les autres, dont chacune, avoit ſelon lui, ſon bon & ſon mauvais, qu'il prétendoit tirer.

** Voyez *les Voyages de Hanway en Perſe, par la Ruſſie*, tome 1, où l'on trouve ces formules de prieres.

ges de l'Alcoran, ou de certains discours adaptés à des circonstances particuliéres. Avant la priere, ils sont toujours tenus, par un commandement précis de Mahomet, à se laver, * & ils ne manquent pas immédiatement après l'ablution de se peigner la barbe avec le plus grand soin; ils défilent en récitant leurs prieres les grains d'une espèce de chapelet. Les Persans dévots ont encore assez communément sur eux des bandes de papier fort étroites, roulées sur un morceau de bois en forme de cylindre; ces papiers contiennent par écrit leurs formules de prieres; ils portent ordinairement ces rouleaux, fixés en-dedans de la partie supérieure du bras gauche, & ils les accompagnent de petits morceaux de toile taillée circulairement, du diametre d'un rouble, qui viennent effectivement ou sont au moins censés venir de la Mecque, ce qui fait qu'ils leur attribuent une grande vertu; & ils s'en servent pour poser leur front dessus, lorsqu'ils se prosternent en terre, dans le tems qu'ils font leur oraison. En récitant certains endroits de leurs prieres, ils se tiennent debout, dans d'autres ils se mettent à genoux, & dans d'autres ils se prosternent tout le corps étendu en

* Tournefort, *Rélation d'un voyage au Levant*, Amst. 1718. 4°. tom. II. p. 41.

terre. Mais en général, malgré ce zèle enthouſiaſte dont ils les accompagnent à l'extérieur, ces prieres ſont récitées avec ſi peu de dévotion, qu'ils ne ſe feront aucun ſcrupule, tout au milieu de ce pieux exercice, de vomir les injures les plus ſales & les plus atroces contre quelqu'un qui viendra par mégarde à les toucher, & continueront enſuite leur acte de piété, avec la plus grande tranquillité. Il ne leur eſt pas permis de porter ſur eux lorſqu'ils font leur priere, ni or, ni argent, ni des habits riches, ils ne ſouffrent pas non plus autour d'eux dans cette circonſtance aucune figure peinte ou taillée, afin d'éviter juſqu'à l'ombre de l'idolâtrie. Outre les quatre prieres journalieres, dont nous venons de parler, l'Alcoran leur preſcrit encore dans des circonſtances particulieres, des conférences pieuſes, appropriées à ces mêmes circonſtances, comme par exemple dans leurs différentes fêtes, lorſqu'il paroît en l'air quelque phénoméne extraordinaire, dans les tremblemens de terre, à l'occaſion de quelque mort dans la parenté, &c. Leur tradition leur enjoint encore d'autres prieres, comme une priere à Ali, une à Fatma, fille de Mahomet & femme du même Ali, une pour les tems deſtinés à invoquer les reliques des ſaints décédés, &c. &c.

Les ablutions ſont un point de religion d'une obligation indiſpenſable, tant chez les Sunnis que chez les Schias, & doivent toujours précéder immédiatement la priere. Ils diſtinguent différentes ſortes d'ablutions. Le *Weſu* eſt ce genre d'ablution qui ſe borne à ſe laver ſeulement les mains & les pieds, juſqu'au coude, & juſqu'à la cheville. Ils nomment *Kusl* celle où l'on ſe plonge tout le corps dans l'eau, ce qui eſt proprement prendre un bain. *Teimem*, eſt lorſqu'au défaut d'eau l'ablution ſe fait avec le ſable. L'Alcoran entre dans des détails ſouvent très-ridicules, touchant les cas où l'on doit employer tel ou tel genre d'ablution. Un *Weſu* ſans *Kusl* ſuffit, par exemple, lorſqu'on a laiſſé aller ſon urine ou fait ſes ordures en dormant; lorſqu'on a lâché des vents avec bruit, ou lors qu'une femme s'apperçoit qu'elle a ſes régles; un *Kusl* ſans *Weſu* ſuffit après la cohabitation, le *Weſu* eſt même défendu dans ce cas-là; l'un & l'autre au contraire ſont preſcrits après la ceſſation du flux menſtruel, ainſi qu'après les couches, ou lorſqu'on a touché avec quelque partie de ſon corps, un cadavre refroidi, qui n'a point encore été lavé, &c. Toute priere eſt de nulle valeur lorſqu'on s'eſt ſervi pour l'ablution d'une eau ou d'un ſable défendus, ou lorſqu'on a négligé de la faire dans un endroit légal, ou lorſqu'on

n'a pas quitté ſes pantoufles, en s'acquittant de cet acte. Il faut que le lieu où l'on fait l'ablution du *Weſu*, ſoit d'un uſage commun, légalement reconnu pour tel; ou ſi l'endroit a un propriétaire, il faut avoir préalablement obtenu de lui la permiſſion de s'en ſervir. Toute autre eau qu'une eau pure & naturelle eſt illégale, l'eau roſe & toute autre eau diſtillée ou odoriférante ſont proſcrites; & toujours faut-il que cette eau naturelle n'ait point de maître, ou du moins qu'on ne l'employe qu'avec ſon conſentement. Quant à l'ablution du *Teimem*, voici de même les points qu'il faut encore obſerver. L'accès du lieu où l'on prend le ſable doit être permis, & libre à tout le monde. Il faut que la main touche immédiatement le ſol dont on prend le ſable pour l'ablution, & il eſt en même-tems défendu d'avoir les doigts garnis d'anneaux ou de pierres précieuſes. On ramaſſe le ſable & l'on s'en frotte le front depuis la racine des cheveux juſqu'au nez. L'on porte de nouveau les mains à terre, & l'on purifie de la main gauche le côté droit de la tête & la main droite, & avec celle-ci le côté gauche de la tête & la main gauche. Enfin il faut toujours autant d'ablutions de l'une ou l'autre de toutes ces différentes eſpèces, que l'on fait de prieres. Nous ne citerons qu'un petit nombre d'exemples d'une foule

d'autres pratiques abſurdes & ridicules, relatives à la purification. Lorſqu'on va à la garderobe, le premier pas doit ſe faire du pied droit, & lorſqu'on en revient il faut que ce premier pas ſe faſſe du pied gauche. Tout homme qui s'eſſuye l'anus avec du papier eſt mis au rang des infidéles. Il n'eſt jamais permis, lorſqu'on vuide le ventre, d'avoir le viſage tourné vers le ſoleil ou vers la lune, parce qu'il tombe des rayons de ces aſtres ſur la terre.

Les Perſans regardent comme impurs & abominables les objets ſuivans; les excrémens & les urines de tous les animaux dont la chair eſt défendue. Le ſang de toutes les bêtes de ſomme; mais lorſqu'on tue une bête de ſomme dont il eſt permis de manger la chair, on en peut regarder le ſang qui reſte dans les veines comme pur & légal; enfin la ſemence de tous ces animaux, tous les quadrupedes amphibies & le pourceau. Tous ceux qui ne ſont pas au nombre des croyans & ne reſpectent pas l'Alcoran, ſont cenſés idolâtres, ſans en excepter les chrétiens, parce qu'ils admettent trois perſonnes dans la divinité. Ils ont encore en abomination toutes les liqueurs enyvrantes, toutes celles qu'on tire au moyen de la fermentation, ſoit de l'orge ou de l'avoine, ou du ſeigle, ou du froment; les

charognes, à l'exception de leur laine, de leurs os & de leurs dents. --- Il eſt encore abſolument défendu de ſe ſervir de vaſes d'or pour ſe laver, à la rigueur il n'en devroit pas même paroître ſur la table; mais ſi quelqu'un s'aviſoit de vouloir boire hors d'un vaſe de ce métal; il faudroit qu'il ſe gardât de le toucher avec les lévres.

L'aumône eſt regardée comme le point de leur religion le plus eſſentiel & le plus obligatoire après la priere & l'ablution, tant chez les Perſans que chez les Turcs; mais ce n'eſt qu'envers les pauvres & les néceſſiteux que Mahomet ordonne d'être compatiſſant; tandis que les exactions, les injuſtices les plus cruelles, exercées envers des perſonnes riches, tant de violences atroces, dont les ſuites funeſtes ſe mettent ſur le compte de la prédeſtination, ſont permiſes, ſont même conformes à la doctrine mahométane, priſe à la lettre, & n'ont par conſéquent rien de contraire à la religion. Les Perſans n'ont même point d'autre vue en faiſant l'aumône, que leur propre intérêt; car ils penſent que Dieu leur fera récupérer au double tout ce qu'ils donnent. L'Alcoran recommande particuliérement d'aſſiſter ſes parens, ſes proches, ſes voiſins, les orphelins, les voyageurs & les pélérins. Il eſt enjoint de donner la dixme ou

tout au moins le quinzieme des grains & de toutes les productions qu'on recueille soi-même. Lorsqu'on possede cinq chameaux, on donne un mouton; pour vingt-six chameaux, une femelle de deux ans; pour trente-six, une de trois ans; pour quarante-six, une de quatre ans; pour soixante-une, une de cinq ans; pour soixante-seize, deux de trois ans; pour quatre-vingt onze, deux de quatre ans : mais si quelqu'un est assez riche pour posséder cent vingt-un chameaux & au-delà, il donne pour chaque quarantaine de chameaux une jument de quatre ans; trente bœufs payent un veau de deux ans, & quarante bœufs un jeune de trois ans. Possede-t-on un troupeau de passé quatre cents moutons, il faut en donner un pour chaque centaine, encore doit-il être sans tare & âgé de sept mois tout au moins. Outre ces obligations qui leur sont enjointes par la religion, la tradition leur prescrit encore divers préceptes en différens cas : par exemple, on est obligé de donner quelque chose de tout le profit qu'on a fait dans le commerce. Si l'on a butiné le bien de quelque infidéle, ou même acquis des choses défendues, on en donne le cinquieme, au moyen de quoi les acquisitions les plus injustes deviennent légitimes.

Ce sont les prêtres qui recueillent les

aumônes, ou le *Jekat*, comme ils le nomment, & ils ſont obligés d'en tenir un compte exact. Ils employent ces rétributions, ſelon les préceptes de l'Alcoran, à racheter les priſonniers de guerre; à délivrer ceux qui ſont détenus pour dettes, ou à bâtir des écoles & des Moſquées. — Nombre de Muſulmans ne ſe bornent pas dans ces actes de charité, à ce qui eſt purement obligatoire; ils ne manquent jamais outre cela de donner du pain à ceux qui ont faim, parce que tous ces actes de bienfaiſance ſont regardés chez eux comme de ſûrs moyens de voir augmenter leurs richeſſes, & de mériter les graces du Tout-puiſſant; c'eſt-là l'unique motif qui rend les Perſans infatigables dans la pratique de ce devoir; c'eſt-là la vraie ſource de leur hoſpitalité, de leurs attentions pour les voyageurs, que manifeſtent cette quantité de lieux de rafraichiſſemens, de Karawanſarays bâtis, & de puits creuſés le long du grand chemin. Enfin de leurs legs pieux & de tant de fondations.

Le *Jeûne*, en perſan *Ruſé*, fait encore un des principaux points de leur religion: il ne ſe borne pas chez eux à l'abſtinence d'un certain genre de nourriture, mais il interdit totalement le manger, le boire, l'acte conjugal & le bain dans des eaux courantes. S'il

arrivoit qu'un Mahométan eût passé un ou plusieurs jours du mois de Ramazan sans jeûner, il seroit de nécessité absolue qu'il y suppléat dans un autre tems, & s'il venoit à mourir sans avoir satisfait à cette dette, & qu'il laissât divers fils de différens âges, il faudroit que pour réparer cette omission, l'aîné des fils se chargeât seul de la moitié des jours de jeûnes négligés, & le restant des fils de l'autre moitié, afin de sauver l'ame de leur pere. Si un Musulman a quelque acte criminel à se reprocher, & qu'il n'ait pas fait d'aumône en conséquence, il est tenu de jeûner deux mois. Bien entendu, que ce n'est que pendant le jour, car de nuit, ainsi que nous l'avons vû, tout est permis.

Les Persans attribuent la création à Dieu, exclusivement à tout autre être. Ils soutiennent que le Diable a été créé du feu, & l'homme de la terre. Satan est aussi selon leur opinion, l'ennemi le plus acharné du genre humain, & la principale cause de l'expulsion d'Adam hors du paradis terrestre. Ils sont pleinement persuadés du salut des bons & de la damnation des méchans, ils croyent même que les bêtes ressuscîteront aussi un jour. Et quoique leur religion insiste aussi sur le culte intérieur, on voit très-bien, sans excepter leurs prêtres, que tout ne consiste chez eux qu'en paroles, & que l'es-

prit ni le cœur ne s'en occupent que très-médiocrement. Bons Turcs ſur ce point, ils mettent tout ſur le compte de la prédeſtination, ce qui les rend preſque inſenſibles à tous les événemens, & les fait aller de ſang-froid au-devant des plus grands périls. Ils croyent que leur douzieme *Iman*, *Muhamed Mendi*, n'eſt point mort, mais que Dieu l'a enlevé immédiatement au ciel comme Enoch, & qu'il en reviendra dans un tems déſigné pour tuer l'*Anti-Mahomet*, & amener tous les hommes à la vraie foi mahométane; c'eſt pourquoi ils lui donnent le nom de *Saheb El Samoon*, ou le ſeigneur des tems. Ils ſont tenus le jour de leur *Dſchuma*, ou ſabath, qui tombe le vendredi, de fréquenter leurs moſquées plus qu'à l'ordinaire, de s'abſtenir de leurs femmes, & de réciter des prieres dans leurs maiſons. Les porcs, les loups, les renards & les chiens ſont regardés chez eux comme impurs juſqu'à l'abomination; en revanche ils aiment beaucoup les chats & en prennent tout le ſoin poſſible.

Le pélérinage de la *Mecque* s'obſerve chez les Perſans de la même maniere que chez les Turcs, & tout Perſan le fait une fois en ſa vie, & s'il eſt dans l'impoſſibilité de vaquer lui-même à ce devoir, il en loue un autre pour le remplir à ſa place. Il y a même des

femmes qui pouſſent aſſez loin la dévotion pour entreprendre ce pélérinage, quoiqu'il ne ſoit pas permis à ce ſexe d'aller faire leurs prieres dans les moſquées publiques, ce qui au reſte provient beaucoup plus de la jalouſie des maris que du peu de conſidération dont jouit ce même ſexe. Auſſi n'y a-t-il que des femmes d'un rang diſtingué, qui puiſſent ſatisfaire à ce genre de dévotion, ſous la protection du mari ou du très-proche parent auxquels elles ſont redevables de ce rang. Nombre de Perſans qui vont à la Mecque ſe rendent en même-tems à Médine, pour y viſiter le tombeau de Mahomet. On ſait que la Mecque eſt entre les mains des Turcs, d'où il arrive qu'indépendamment des fatigues incroyables du voyage qui ſe fait pour la majeure partie, à travers des déſerts brûlans, où l'on trouve rarement une ſource pour ſe rafraîchir, les Perſans ont encore bien des avanies à eſſuyer de la part des Turcs de la ſecte des Sunnis, leurs ennemis déclarés. Autrefois ils n'oſoient pas ſeulement ſe dire Schias. Dans des tems beaucoup plus rapprochés des nôtres, les choſes furent ſur le point d'être accommodées, mais à la ſeule condition que les Perſans ceſſaſſent d'être Schias, & ſe réuniſſent aux Sunnis. Cette affaire ſe traita ſous le régne de *Nadir*, qui, ſuivant le récit de *Hanvay*, voya-

geur exact, qui s'informoit ſoigneuſement de tout, vouloit tantôt rendre les Perſans Sunnis, tantôt introduire chez eux une religion toute nouvelle. Actuellement ils cachent tant qu'ils peuvent ce qu'ils ſont, ou payent de gros péages. Le pélérinage de Bagdad s'entreprend pour viſiter les tombeaux d'Ali & de ſes fils, qui ſont peu éloignés de cette ville. Les pélerins qui y vont en rapportent de ces pierres à prier, qui ſont en ſi grande vénération, & en fourniſſent leurs amis. On ſe rend encore en pélérinage à Meſched, à l'honneur de l'Iman *Reſa*, qui guérit les maladies des yeux. Il n'y a que les Turcs qui vont en pélérinage à *Damas*, & les Arabes ſeulement qui ſe rendent à *Zeber*.

Les moines ſont appellés en langue perſane *Derviches*, qui, ſuivant le vrai ſens attaché à ce mot, ſuppoſe un homme qui a pris la réſolution d'abandonner le monde & ſes plaiſirs, pour ne converſer qu'avec Dieu, & régler toute ſa conduite ſur celle des ſaints, qui ſe ſont diſtingués par leur piété, pour mériter les graces du ciel. Mais les Derviches ſont aujourd'hui les êtres les plus mépriſables de la terre, qui n'embraſſent ordinairement cet état que par fainéantiſe, ou par miſére, afin d'avoir la liberté d'aller de ville en ville, de village en village & de maiſon en maiſon,

mendier ouvertement par-tout, ce qu'ils entendent à merveille ; nombre d'entr'eux poſſédant de plus l'art de tromper les gens & même de les voler. Il y a différens ordres de Derviches qui paroiſſent s'être formés peu à peu ; les chefs de chaque parti s'étant fait de leurs adhérens des communautés ou ordres, qui ont chacun leur dénomination & leurs habillemens particuliers. C'eſt ainſi, par exemple que les *Haideri* portent un turban ou bonnet d'un morceau de toile ou étoffe de laine plié en cinq ; une peau de mouton crue ſur le dos, un flacon ſur la hanche droite, un bâton dans une main & une trompe dans l'autre. Les *Kaſſaki* ſont ces Derviches qui s'aſſemblent dans les carrefours ou dans les rues fréquentées pour y réciter les panégyriques de leurs ſaints, de leurs rois, ou de quelques autres perſonnages diſtingués par leurs mérites, retraçant en termes ampoulés les principaux traits de leur vie, tels qu'ils les ont trouvés dans l'hiſtoire. Ils font de ces panégyriques des eſpèces de drames, & repréſentent à la maniere des comédiens les perſonnages dont ils veulent faire l'éloge. Lorſqu'ils ont terminé cette eſpèce de comédie, ils vont demander de l'argent aux ſpectateurs pour leur peine. Ces Derviches ont en général beaucoup d'affinité avec ces poëtes que nous appel-

lons en Allemagne poëtes d'occaſion, qui font profeſſion de rimer à chaque événement qui ſe préſente; car ſoit qu'il arrive dans une ville une perſonne diſtinguée, ſoit au renouvellement de l'année, ſoit pour quelque autre ſolemnité, &c. ils paroiſſent dans les maiſons ou dans les endroits publics avec des félicitations ou des éloges.

Les *Derviches* ont de trois eſpèces de ſupérieurs, ſavoir des *Deſtinahubs*, des *Nahubs* & le *Pyr*. Il y en a des deux premieres eſpèces dans toutes les capitales, & c'eſt toujours le commandant ou le Kan actuel qui le nomme. Le troiſieme eſt d'un rang beaucoup plus élevé, c'eſt le chef de tous les Derviches, il réſide à *Meſched*, il n'eſt à la nomination d'aucun ſouverain, ce ſont les Derviches eux-mêmes qui l'éliſent à la pluralité des ſuffrages, & qui choiſiſſent ordinairement pour cet emploi, parmi les autres ſupérieurs, ou même dans les ſimples Derviches un homme qui s'en eſt rendu digne par une vie ſainte, par les preuves qu'il a données de la ſolidité de ſa ſcience en matiere de religion, ou par une habileté reconnue dans la littérature perſane. Comme il ſe tient conſtamment à *Meſched*, & qu'il ne ſauroit, par conſéquent, exercer tout ſeul ſon autorité ſur les autres Derviches de la Perſe, il a dans toutes les

villes capitales ſes ſubdélégués, qui ſont les autres ſupérieurs, dont nous avons parlé, ceux-ci jugent à ſa place tous les démêlés qui s'élevent entre les Derviches, & infligent des punitions à ceux qui ſe mettent dans le cas d'en mériter.

Non-ſeulement il eſt permis aux Derviches de parcourir toute la Perſe, mais il leur eſt encore libre de paſſer dans les provinces de la Turquie, & même juſques dans l'Inde. Cependant comme ce dernier empire fournit auſſi beaucoup de Derviches qui ſe rendent en Perſe, il naît ſouvent entre les deux partis de violentes querelles, dont la haine nationale ne manque guéres d'augmenter encore l'animoſité. --- Ils uſent, en mendiant, de formules particulieres; ils déclarent par exemple qu'ils ont embraſſé cet état pour ſanctifier leur vie; ou bien qu'ils ne prient pas ſeulement pour ceux qui leur font l'aumône, mais pour la proſpérité de la patrie entiere, & de tous les vrais croyans; qu'ils ſont de pauvres & miſérables créatures, mais que tout homme qui uſe de généroſité à leur égard attire infailliblement ſur lui les graces du Tout-puiſſant, & peut être bien aſſuré de retirer le quadruple & au-delà de ſes avances.

Lorſque l'envie prend à quelqu'un de ſe faire Derviche, il va faire inſcrire ſon nom

chez l'un de leurs chefs inférieurs; il doit après cela ſe réſoudre à ſe mettre en ſervice chez lui pendant ſept ans, à employer ce tems à s'initier dans l'art de vivre ſaintement, à ſe régler ſur les exemples que leurs ſaints perſonnages, & ſur-tout les Imans leur ont laiſſés, & à s'inſtruire de la bouche même de leur maître des préceptes de l'Alcoran. Lorſque ce tems d'épreuve eſt expiré, leur inſtituteur leur donne un certificat avec lequel ils ſe rendent à Meſched auprès du Pyr, qui les revêt des marques diſtinctives de l'ordre, & leur donne la patente de Derviche. Il eſt libre à tout homme qui a embraſſé l'état de Derviche de le quitter quand il lui plaît, mais il ne lui eſt jamais permis de paſſer d'un ordre dans l'autre.

SUITE du voyage de M. GMELIN.

(Voyez ci-deſſus pag. 253.)

LES obſtacles qui retenoient M. Gmelin à Enzelli s'étant enfin applanis, il fut en état d'en partir le 10 Février 1771, pour ſe rendre aux invitations du Kan du Ghilan, qui le preſſoit de la maniere la plus engageante,

à

à venir le trouver à *Räſcht*. En quatre heures de tems il traverſa le golfe d'Enzelli, & vint aborder à *Peribazar*, bourg médiocrement grand, où l'on trouve un petit Karawanſaray avec une douane, au bord d'une riviere qu'on nomme également Peribazar. *Hédaet Kan* avoit fait paſſer à un *Mamandaar* un ordre précis de recevoir notre voyageur avec toutes les diſtinctions, & de lui rendre tous les honneurs dus à un officier de la couronne impériale de Ruſſie. Cet ordre portoit en même tems qu'il ſeroit fourni à M. Gmelin tous les chevaux dont il auroit beſoin pour faire le voyage par terre, ce qui fut ſi bien exécuté qu'il trouva cinquante chevaux tout prêts à ſon arrivée. Outre ce Mamandaar, le Kan avoit envoyé à la rencontre de notre ſavant pluſieurs Arméniens & Perſans de diſtinction pour le complimenter de ſa part. Après un grand dîner toute la compagnie monta à cheval pour ſe rendre droit à *Räſcht*, par des chemins véritablement des plus déteſtables, ſouvent même dangereux & on ne peut pas plus mal entretenus. A peine en eurent-ils fait la moitié qu'ils rencontrerent plus de vingt Perſans de la premiere conſidération, qui étoient ſortis de la ville à cheval, pour venir au-devant d'eux, & qui ne contribuerent pas peu à rendre la cavacalde brillante. A meſure

qu'ils s'approchoient de la ville les chemins ſe bordoient toujours d'avantage d'un peuple nombreux, attiré par la curioſité de les voir paſſer, mais lorſqu'ils furent entrés dans *Räſcht* même, ils trouverent les rues garnies des deux côtés d'une foule de gens ſi prodigieuſe, qu'il ſembloit qu'on menoit en ſpectacle la merveille la plus extraordinaire. On fit paſſer la cavalcade par toutes les principales rues, avant de la faire arriver au logement de M. Gmelin, que le Kan fit complimenter deux heures après par ſon grand Maréchal avec toute la politeſſe poſſible. On donna en même tems à notre voyageur un *Mamandaar*, nommé *Adſchi Mahomet*, avec quelques domeſtiques, pour veiller à tous ſes beſoins, & une garde de ſoldats commandée par un Jeſſaul. Ce ne fut qu'au bout de trois jours qu'il plût au Kan d'accorder à M. Gmelin & à tous ſes compagnons de voyage ſa premiere audience publique. Ils ſe rendirent tous en conſéquence chez le prince en ordre de marche, & en furent reçus de la maniere la plus flatteuſe. On avoit préparé d'avance des ſieges pour autant de monde qu'ils étoient; ces ſieges qui annonçoient déja la magnificence du maître, étoient couverts d'une étoffe rouge très-fine & richement bordés d'un large galon d'or. Quelques Armé-

niens Ruſſes que le Kan avoit conſultés ſur la maniere dont il pourroit recevoir ſes hôtes européens, prétendirent qu'ils devoient, à la maniere perſane, tirer leurs bottes en-dehors de la ſalle où le prince étoit aſſis, & paroître devant lui en bas ſeulement, mais ils refuſerent nettement de le faire, & ne voulurent pas qu'il fût dit qu'ils euſſent laiſſé appercevoir la moindre marque de ſujettion. Ils parurent donc tous en la préſence du Kan avec leurs bottes, s'aſſirent après le premier compliment tous vis-à-vis de lui, & ſe couvrirent de leurs chapeaux. On fit paſſer le kallian à la ronde, & l'on préſenta du caffé, du thé & d'autres raffraichiſſemens. Le Kan leur dit qu'ils étoient mille fois les bien-venus, & lia avec M. Gmelin une converſation très-amicale, dans laquelle il lui promit tous les ſecours imaginables dans les recherches qui faiſoient le but de ſon voyage. Enfin au bout d'une heure on prit réciproquement congé.

Il y avoit dans chaque côté de la cour du palais, qu'ils traverſerent en s'en retournant, quatre rangs de ſoldats ſous les armes : & ils furent conduits au logis par un grand nombre de Jeſſauls qui leur rendirent en effet de très-grands ſervices, en écartant la foule qui venoit fondre ſur eux de toutes les rues. Le lendemain & quelques-uns des jours qui ſui-

ſuivirent la viſite que M. Gmelin avoit rendue au Kan, tout ce qu'il y avoit de plus diſtingué dans le Ghilan, tout ce qui appartenoit à la cour & d'autres Perſans de conſidération vinrent rendre leurs devoirs à notre ſavant, toujours accompagnés d'un nombreux cortége. Il les régala ſelon l'uſage du pays & fut leur rendre à tous leur viſite. Après que tout ce cérémonial eut pris fin, le Kan fit inviter M. Gmelin à venir dîner chez lui le 23 avec toute ſa ſuite. Ce prince qui ſavoit que ſes hôtes n'étoient pas dans l'habitude de prendre leurs repas à la maniere des Perſans, joignit à l'attention de leur faire dreſſer une table en regle, celle d'y faire ſervir, outre une profuſion de mets Perſans, quantité de mets préparés à l'arménienne, dont la cuiſine pouvoit approcher, quoique d'un peu loin, de celle d'Europe. On emprunta chez M. Gmelin le linge de table, les cuillers, les fourchettes & les couteaux, qui ſont autant de meubles dont les Perſans ſavent ſe paſſer. Cette table fut placée vis-à-vis du lieu où le Kan s'étoit aſſis par terre avec une nombreuſe compagnie, & ſembloit plutôt dévorer les mets qu'il ne paroiſſoit manger. Le repas fini, après qu'on eut préſenté à laver, le Kallian eut ſon tour, on offrit encore une fois du caffé, & tout le monde ſe retira juſqu'au ſoir, que

la fête recommença, ou que, pour mieux dire, elle devint effectivement telle. Tout le palais du Kan fut illuminé, & tout le chemin qui conduiſoit du logis des Européens à ce palais ſe trouva garni des deux côtés de flambeaux allumés. La ſalle du feſtin étoit éclairée de toutes parts de bougies, diſtribuées avec la plus grande profuſion, entre ces maſſes de lumieres s'élevoient des pyramides d'oranges & d'autres fruits de ce genre, entremêlées de fleurs artiſtement arrangées, ce qui formoit un coup-d'œil auſſi varié qu'agréable. Au milieu de la ſalle jailliſſoit une fontaine illuminée, & très-bien ornée, autour de laquelle un concert de muſiciens & de chanteurs perſans ſe faiſoit entendre. On avoit poſé à terre devant les conviés perſans, ainſi que ſur la table des Européens de grandes aſſiettes garnies de toutes ſortes de mets & de différens fruits, avec des coupes remplies de liqueurs de Dantzig & de vins de Schiras & d'Iſpahan. Autant le dîner avoit-il été ſilencieux & décent, autant le ſouper fut-il bruyant & animé; cependant le tout ſe réduiſoit à boire & manger copieuſement, & M. Gmelin s'appercevant vers les onze heures que la débauche ne faiſoit que s'animer de plus belle, il trouva bon de ſe retirer chez lui avec toute ſa ſuite.

Les Perſans font un uſage ſi immodéré du tabac à fumer, qu'ils s'en enyvrent de propos délibéré. Il ſembleroit cependant que leur maniere de fumer dût les préſerver d'un pareil effet ; car ils aſpirent la fumée au moyen d'une machine à moitié remplie d'eau qui non-ſeulement raffraichit cette fumée, mais abſorbe encore une bonne partie de cette huile empyreumatique qui incommode ſi ſouvent ceux qui aſpirent tout uniment la fumée à notre maniere, & leur porte à la tête ainſi qu'à l'eſtomac. Les Perſans appellent cette machine *Kallian;* elle conſiſte en un alambic plus ou moins élevé, mais rarement au-delà de dix-huit pouces, dont l'extrêmité ſupérieure ſe termine en une large couronne, qui laiſſe vers ſon centre un paſſage à deux tuyaux adhérens l'un à l'autre, la partie inférieure de l'un de ces tuyaux qui entre dans l'alambic s'y plonge dans l'eau, tandis que ſa partie ſupérieure s'adapte exactement à une maniere de réchaud en forme d'entonnoir, où ſe met le tabac deſtiné à être fumé, tandis que l'autre tuyau plus court que le premier n'atteint point par ſon extrêmité inférieure juſqu'à la ſuperficie de l'eau & va s'adapter par ſon extrêmité ſupérieure, qui eſt recourbée, au grand tuyau que le fumeur tient dans ſa bouche pour aſpirer la fumée du tabac. On voit

que par ce moyen cette fumée ſe trouve déja diſtillée avant de parvenir à la bouche, car tandis qu'elle circule en bouillonnant agréablement dans l'eau, l'opération ſe fait, & l'on conçoit comment elle ſe porte, ainſi rectifiée, par le petit tuyau & de celui-ci au long tuyau de cuir, juſqu'à la bouche du fumeur. Mais les Perſans ne ſe contentent pas d'aſpirer la fumée du tabac avec les levres, ils y employent toute la poitrine, de maniere que pénétrant dans toute la capacité des poumons, cette fumée reſſort chez les plus exercés à ce manége par le nez & par les oreilles; mais tous généralement la répandent par la bouche ſous la forme d'un épais brouillard. Voilà ce qui fait que le Perſan s'enyvre en fumant malgré cette eſpèce d'alambic, dont la propriété eſt directement oppoſée à ce pernicieux effet. Ce Kallian eſt d'ailleurs un meuble dans la compoſition duquel les grands du pays étalent une partie eſſentielle de leur luxe. Les plus riches en ont d'or maſſif enrichis de pierreries, d'autres les ont en argent, d'autres en laiton. Ceux de verre, dont les plus beaux leur viennent de Petersbourg, ne ſont pas généralement uſités. Les Kallians de cuir bouilli ſont les plus communs, n'étant point fragiles; enfin les plus pauvres ſe contentent de ceux qu'ils fabriquent ſans frais au moyen d'une

calebaſſe ou gourde, (*Cucurbita lagenaria*, *Linn.*) Au reſte nombre de Perſans ſe ſervent de pipes ordinaires comme les Turcs. Leur tabac, dont ils cultivent eux-mêmes la moindre partie de leur conſommation, eſt jaune, léger, & pour le rendre encore moins nuiſible, on a ſoin de lui faire ſubir une eſpèce de leſſive dans laquelle on le pêtrit de maniere qu'il ſoit encore un peu humide lors qu'on le met dans le réchaud.

Les Perſans ignorent abſolument la bonne méthode de préparer le *Caffé*. Après en avoir fait griller & piler très-groſſiérement les féves, car les moulins à caffé leur ſont inconnus, ils les font cuire dans de l'eau bouillante & verſent cette décoction dans la caffetiere deſtinée à cet uſage. Avant de la préſenter à la ronde; le domeſtique qui la ſert a grand ſoin, crainte qu'il ne ſe perde quelque choſe des parties eſſentielles du caffé, d'agiter vigoureuſement la caffetiere afin que le marc ne s'y dépoſe point; & dans le moment qu'il le verſe dans la taſſe, il ne manque pas de réiterer cet exercice, encore faut-il prendre ce breuvage ſans ſucre & ſans lait. --- Quand au *Thé*, ils y mêlent communément de l'eau-roſe ou quelque autre eau odoriférante, & quant à leurs *Confitures*, le beurre qu'ils y mettent les rend ſouverainement dégoûtantes.

Les Perſans fabriquent leur papier de chiffons de fine toile de cotton ou d'étoffes de ſoie, & lui donnent pour l'ordinaire le format in-octavo allongé; ils le poliſſent ſur une pierre d'un grain très-fin, en le raclant avec un morceau de verre, juſqu'à ce qu'il ſoit devenu bien mince & bien liſſe. Lorſqu'un des côtés du papier eſt tel qu'ils le déſirent, ils procédent de même ſur l'autre côté. Mais comme du papier pareil pourroit ſe déchirer facilement, ils prennent la précaution de le rouler en cylindre, & d'envélopper ce rouleau d'un autre papier préparé de la maniere ſuivante. On prend de fin papier d'Hollande, on le trempe dans une colle d'amidon bien blanche, ou dans une eau de gomme, l'une ou l'autre doit être bouillante, puis on le met ſécher au ſoleil. Lorſque ce papier eſt ſec on le coupe par bandes étroites qui ſervent enſuite à envelopper les lettres roulées de la maniere que nous venons de le dire : & c'eſt à l'endroit ou les deux extrêmités de la bande qui ſert d'enveloppe ſe réuniſſent, que s'imprime le cachet extérieur avec de l'encre. Veut-on donner à cette encre une couleur rouge, bleue ou verte, on prépare, ſelon le deſſein qu'on ſe propoſe, différens mêlanges avec de la cochenille ou de l'indigo. Les Perſans compoſent leur encre de noix de galle,

de riz brulé & de galle, lorſqu'ils veulent l'avoir noire, & leur cire à cacheter eſt toujours ſemblable à leur encre. Ils ſe ſervent, en guiſe de plume, d'un roſeau qui leur vient de Schiras ou d'Iſpahan, & qui ſe vend dans toutes les boutiques. Ce roſeau, qu'ils nomment *Kalam* (*Calamus*), a ſur-tout la propriété d'être très-dur; il eſt d'ailleurs d'une belle couleur brune.

Les Perſans, de même que la plûpart des peuples orientaux, écrivent de droite à gauche, & ſe plaiſent à mettre beaucoup de variété dans la diſpoſition de leurs lignes, de manière que les unes ont toute leur longueur, les autres n'en ont que la moitié, d'autres ſeulement le quart. Ils veulent montrer par-là combien ils ſont exercés à la lecture, & que les interruptions les plus bizarres ne ſauroient les mettre en défaut pour l'intelligence du ſens contenu dans l'écriture. Ils ſont outre cela très-ſcrupuleux dans la netteté de ce qu'ils écrivent, & ne ſouffrent pas la moindre rature. Leurs cachets ſe portent ordinairement en forme de bagues, & ne contiennent que leur nom gravé.

Cette contrée produit un grand nombre de variétés de fruits de l'eſpèce des *Oranges* & des *Citrons*, d'*Abricots*, (*Mala armeniaca*), de *Mûres*, &c. Les *Mûres blanches* ſont ex-

trêmement douces, on en séche beaucoup pour l'hiver, & l'on en envoye même en différens endroits. Les noires durent conſtamment depuis le commencement de l'hiver, & l'on en trouve toujours aux arbres de toutes vertes, & d'autres qui ſont en pleine maturité ; elles ſont d'un goût mêlé de doux & d'acide, on les fait ſécher comme les blanches. On en prépare auſſi des ſyrops, dont les médecins perſans font un grand uſage dans les eſquinancies, dans les aphtes qui viennent dans la bouche, dans le ſcorbut & dans les diarrhées. La *Grenade* eſt encore très-commune dans le Ghilan & dans le Maſanderan, & flatte auſſi le palais par un mélange agréable de doux & d'acide ; mais l'arbre qui la produit ne ſe plaît gueres que dans les contrées ſituées vers les bords de la mer Caſpienne. On en prépare auſſi des Robs & des ſyrops qu'on regarde comme très-rafraichiſſans. Le Ghilan produit encore le *Sumach*, dont les bayes ſe mangent, & s'employent auſſi comme reméde dans les aphtes & dans le flux-de-ſang, &c. Ils ont de plus le *Melongéne*, qui s'appelle en langue perſane, tartare & arménienne *Badinſehan*, les Arméniens & les Ruſſes aſiatiques mangent ce fruit en guiſe de jardinage ou de légume, cuit dans du bouillon de viande ; d'autres le

mettent ſur le gril avec du beurre; * Lorſque ce fruit eſt encore jeune, c'eſt un fort bon manger, mais il ne vaut plus rien dès qu'il tend à ſa maturité. Cette plante ſe cultive auſſi dans les environs d'Aſtrakan, & en ſupporte très-bien le climat. Le Ghilan fournit encore du *Poivre d'Eſpagne*; on l'y fait ſécher, on le pile bien fin, & on l'employe dans différens mets; il ſert auſſi à donner de la force au vinaigre. Le *Scincus officinalis*, ou *Scinc marin*, ſe vend dans la plupart des pharmacies de la Perſe, & ſe trouve derriere Schiras, à peu de diſtance du golfe Perſique. La propriété qu'on attribue généralement à ce Lézard, d'exciter à l'acte vénérien, eſt connue de tous les Perſans : & comment des gens qui ne ſongent jour & nuit à autre choſe, ignoreroient-ils une pareille reſſource : leur maniere la plus ordinaire de s'en ſervir eſt de le mêler avec quelque confiture.

On employe dans le Ghilan une ſinguliere méthode pour prendre les oiſeaux aquatiques. Les Perſans tendent dans les endroits du rivage,

---

* Le *Melongéne* eſt très-connu dans les provinces méridionales de France ſous le nom d'*Aubergine*; cuit ſur le gril avec de l'huile & des fines herbes, il offre un mets aſſez agréable, dont le goût ne revient pas cependant à tout le monde.

& quelquefois dans les roſeaux, où ces oiſeaux ſont dans l'habitude de paſſer la nuit, un filet d'environ ſix toiſes de largeur. Ils affermiſſent deux des coins de ce filet à deux perches plantées de chaque côté, & les deux autres coins à deux autres perches qui ne ſont qu'à moitié auſſi hautes que les premieres, de maniere que la moitié antérieure du filet, laquelle eſt dirigée vers l'eau, prend une forme approchante d'une tonnelle & l'autre moitié celle d'une cloiſon bien droite. Lorſque les chaſſeurs penſent que les oiſeaux ſe ſont retirés pour prendre leur repos au lieu accoutumé, ils accourent tout à coup, en jettant des cris effrayans, avec un grand nombre de fallots allumés, & dirigeant leur courſe de la terre vers la riviere. Les pauvres oiſeaux réveillés par ce vacarme & ſaiſis d'effroi, veulent prendre la fuite, & vont donner dans le filet qu'on leur a tendu, s'y embarraſſent, ou tombent même dans cette eſpèce de tonnelle. Si l'on a tendu le filet tout près du rivage, les Perſans font alors cette chaſſe amuſante à pied, mais lorſqu'on la place à une certaine diſtance du bord, comme par exemple au milieu des joncs, ils vont ſur les oiſeaux dans des barques, & toujours de nuit, avec des feux allumés & le même vacarme. Les marchés ſont farcis de ce gibier, mais comme

les oiſeaux de riviere proprement dits ont toujours un goût déſagréable d'huile de poiſſon, ce ne ſont que les gens du commun qui les achetent.

On prend en Perſe les *Schakals*, dont nous avons parlé plus haut, (T. II. p. 240.) de la même maniere qu'on prend en Ruſſie les loups & les renards, & aux environs d'Aſtrakan les faiſans. Dans les lieux où l'on obſerve le plus de traces de ces vilains animaux, & là où ils ſe font entendre avec le plus d'impudence, on a ſoin de leur tendre des pieges. On choiſit à cet effet une aſſez longue perche bien élaſtique, dont on place bien ſolidement une des extrêmités en terre, à l'autre extrêmité s'attache une longue corde dont le bout forme un nœud coulant; cela fait, on place une autre perche recourbée en arc, dont les deux extrêmités ſont enfoncées en terre, à la diſtance néceſſaire pour que la pointe de la premiere perche vienne y aboutir, cet arc eſt muni d'une traverſe, derriere laquelle on enfonce une clavette de bois qui s'attache à la pointe de la premiere perche qu'elle tient recourbée; on couvre la traverſe de divers branchages, ſur leſquels on étend la corde diſpoſée en nœud coulant, & l'on place pour apâts dans le nœud même différens mets dont les ſchacals ſont

fort friands, comme du poiſſon pourri, de la charogne, &c. Dès que l'animal vient à marcher ſur les branchages, la traverſe s'enfonce, la premiere perche ſe détend & fait reſſort, enlevant avec ſoi la corde, de façon que l'animal eſt pris dans le nœud coulant qui ſe reſſerre & ſe trouve pendu par la tête & par les pieds. Ces ſortes de piéges ſont très-néceſſaires autour des fermes & des métairies, le dégat que ces vilains animaux y font étant conſidérable, vû le nombre de poules, d'oyes, de canards & même de moutons, qui deviennent la victime de leur inſatiable rapacité. Le ſchacal s'en laiſſe, à la vérité, impoſer par le chien, ce qui fait auſſi que les Mahométans, quoique ce dernier animal leur ſoit en abomination, ne laiſſent pas d'en tenir pour cet uſage: mais quand les Schakals arrivent en troupe, & qu'ils n'entendent qu'un petit nombre de chiens aboyer à leur rencontre, ſe confiant alors en leur ſupériorité, ils marchent ſur eux avec courage, les forçent au ſilence & butinent où ils peuvent, ſans aucun empêchement. (L'opinion de M. *Pallas* qui donne le *Schakal* pour ſouche de notre chien domeſtique nous paroît avoir tous les caractères de la vraiſemblance. Nous allons rapporter ce qu'en dit cet ingénieux obſervateur de

la nature. * La ſouche primitive, du chien domeſtique remonte au *Schakal*, qui, de ſon naturel, craint peu l'homme, qui même, au rapport de Chardin, s'y attache volontiers, & ſe laiſſe dreſſer à toutes ſortes d'uſages: j'ai moi-même obſervé, dit-il, dans un individu de ces animaux qui me fut apporté de Perſe, il y a deux ans, qu'il ſe plaiſoit dans la compagnie du chien de berger. Je ne crois pas cependant que la race de nos chiens ſoit ſans mélange, je ſoupçonnerois bien plutôt qu'elle s'eſt mêlée dans des tems immémorials avec le loup ordinaire, le renard, & peut-être avec l'Hyéne même, ce qui expliqueroit la variété preſqu'infinie, ſoit dans la forme, ſoit dans la taille qu'on remarque chez les chiens, & la plus grande différence de ceux qui vinrent des Indes du tems d'Alexandre pourroit bien provenir de l'Hyéne. Comme le Schakal ſe trouve être d'une taille moyenne entre ces différentes races auxquelles il touche de ſi près, il lui étoit d'autant plus facile, après avoir été rendu privé, de s'accoupler avec des individus également privés de ces mêmes races, & de procréer

* *Pallas*. Obſervations ſur la formation des montagnes, & les changemens arrivés au globe, &c. Petersbourg 1771 in-4°, page 15, en note.

créer des jeunes. Quant à la poſſibilité de ces ſortes de générations, elle n'eſt plus douteuſe depuis les exemples qui la prouvent; & l'on ſait que par un concours de circonſtances favorables, un chien de l'eſpèce de nos chiens actuels a engendré avec un loup, * & à Meklembourg avec un renard : ** ſans parler même des chiens-loups des anciens. ***

Le *Duſchap* eſt en grand uſage chez les Perſans & chez les Arméniens; c'eſt proprement un raiſinet, ou du moût de raiſin qu'on laiſſe recuire juſqu'à une certaine conſiſtance. Il a beaucoup de rapport avec nos conſerves de différens fruits. On s'en ſert pour donner de la douceur à l'eau & à de certains mets, & l'on pourroit en effet le ſubſtituer dans le beſoin au miel. Le Duſchap eſt encore regardé comme un très-bon remède; il provoque la ſueur, & on le fait boire aux malades mêlé avec de l'eau en forme de julep, ou chaud en guiſe de thé. Les Perſans expriment encore le jus de raiſin lorſqu'il eſt encore en verjus; ils le font cuire, y ajoutent un peu de ſucre &

---

* *Pennant* Synops. p. 144.

** *Zimmermanni* Specimen Zoologiæ Geographicæ, p. 471.

*** Nous avons vu cette année 1778 dans la ménagerie de Verſailles des jeunes provenus d'un mélange du loup & du chien.

de sel, ce qui leur fournit un vinaigre extraordinairement fort, qui acquiert en même tems une douceur agréable.

Les bains-publics des Persans sont très-beaux, & l'on trouveroit difficilement un village qui ne fût en état d'en produire de tels. Les grandes villes, & même les moyennes en renferment un grand nombre, qui par l'étendue & la solidité de leur bâtisse contribuent beaucoup à l'embellissement de ces mêmes villes. Les bains dont il est ici question sont d'un usage public, l'entrée n'en est pas même interdite aux Chrétiens, qui peuvent en faire usage en payant; & comme ils payent communément plus que les Mahométans, on les voit venir avec plaisir. Il y a des gens qui entretiennent ces bains à leurs frais, & qui en tirent un profit qui n'est pas médiocre. Il y a malgré cela bien des personnes qui ont des bains dans leur maison pour leur usage particulier. Lorsqu'on va prendre les bains publics, on est d'abord introduit dans une grande pièce où régne une chaleur tempérée. C'est-là qu'on se déshabille & qu'on peut se faire servir quelques rafraichissemens, ou bien du thé, du caffé ou du Punch, &c. De cette pièce on passe dans la salle des bains proprement dite; mais avant d'y arriver, il faut en traverser une autre qui est déja plus

échauffée que celle où l'on a laiſſé ſes habits. On trouve dans la ſalle des bains deux cuves dont l'une eſt remplie d'eau très-chaude & l'autre d'eau froide, que chacun fait mêler enſemble dans la proportion qui lui convient, & ſelon qu'il l'aime plus ou moins chaude; pour lors il s'en fait verſer ſur tout le corps autant qu'il lui plaît. Des fourneaux ſouterrains échauffent cette ſalle où l'on reſte tout le tems qu'on veut ſe baigner. Mais les Perſans ne ſe contentent pas d'être bien lavés avec de l'eau ſimple, ils ſe font encore ſavonner & frotter. Un garçon des bains vient ſe poſer avec les genoux ſur le corps du baigneur, comme s'il vouloit ſe ſaiſir de ſa perſonne, & muni d'une pierre fort rude bien enduite de ſavon, il le frotte & le tiraille ni plus ni moins que s'il s'agiſſoit de remettre un os caſſé. Après lui avoir bien tourmenté le devant du corps, il retourne ſon homme pour en uſer de même de l'autre côté, de ſorte que chez ceux qui ſe plaiſent à ſubir ces ſortes d'opérations, il n'y a pas une ſeule partie de leur corps qui ſoit épargnée, & ſur laquelle on ne revienne à pluſieurs repriſes. Et comme les orientaux ſont dans l'uſage, pour une plus grande propreté, de ſe faire épiler dans tous les endroits où nous autres occidentaux préférons de laiſſer les choſes dans leur état natu-

rel, c'eſt dans ces bains que la choſe ſe pratique. Enfin l'on ſe fait arroſer de nouveau tout le corps avec de l'eau chaude, & frotter avec du ſavon deſtiné à cet uſage, qu'on apporte de chez ſoi. Par une ſuite de l'habitude qui nous gouverne en toutes choſes, les Perſans tombent dans une ſueur ſi abondante après tant d'actes de violence, exercés ſur leur corps, que cette ſueur en découle comme autant de gouttes d'huile. Il faut avoir au reſte une bien bonne poitrine pour ſoutenir une chaleur auſſi forte, & à moins d'y être fait dès ſa tendre jeuneſſe, il n'eſt gueres poſſible de pouvoir y réſiſter.

La *Manne* perſique, appellée dans le pays *Thereniabin*, eſt une production de la province de Peria, peu diſtante d'Iſpahan; on l'y recueille ſur les feuilles d'un arbre épineux inconnu à M. Gmelin. Cette manne eſt blanche comme la neige, & ſes grains ſont de la groſſeur de la ſemence de coriandre. On dit que les payſans du pays ont grand ſoin de la récolter avant le lever du ſoleil. L'un d'eux ſe place ſous l'arbre un tamis à la main, tandis qu'un autre frappant avec un bâton ſur les feuilles & ſur les épines, fait tomber la manne dans le tamis, d'où on la ſerre dans une caiſſe ou dans un ſac de peau. Pour peu qu'on attendît le lever du ſoleil, l'on ne recueilleroit

rien, vu que la chaleur fait bientôt fondre cette matiere qui s'évapore enſuite. On employe cette manne dans les confitures, & les médecins perſans la preſcrivent très-ſouvent comme un doux purgatif; même dans les maladies de poitrine. Il exiſte encore en Perſe une autre ſorte de manne, dont le lieu natal eſt la province de Choraſan; elle ſe forme en volute, purge avec plus de violence que celle de la premiere eſpèce, ſans affecter cependant beaucoup la poitrine; elle n'a pas non plus un goût auſſi agréable, ni la même blancheur, & s'appelle en perſan *Serchiſta.*

M. Gmelin trouva dans les boutiques de *Räſcht* différentes eſpèces de terres colorées, vertes, rouges, blanches, qui ſont dans le commerce & qu'on apporte en conſéquence du mont Caucaſe. Ces bols ſont fort vantés par les médecins perſans, qui leur attribuent très-gratuitement un grand nombre de vertus. Ils prétendent que ces terres ont la propriété de rétablir les forces épuiſées, de ranimer les eſprits vitaux, de réſiſter au venin; auſſi s'en ſervent-ils dans les défaillances, dans les maladies hyſtériques, &c. La verte a la préférence ſur toutes les autres, & la rouge eſt réputée meilleure que la blanche.

On trouve des *Ormes* dans toute l'étendue de la Perſe. Tout le long du printems,

à commencer du mois de Mars, on apperçoit sur les branches de ces arbres une grande quantité de petites exubérances, remplies d'un suc doux & ténace, dans lequel de petits insectes aîlés, que M. Gmelin tient pour le *Tenthredo Ulmi*, *Linn.*, se développent, ou plutôt subissent leur derniere transformation. Ces insectes sont munis d'antennes à aigrettes, & ont beaucoup d'articulations. Vers l'automne ces exubérances se dessèchent & les insectes meurent; pour lors on va recueillir leurs habitations, où l'on trouve un baume noirâtre ou jaune, qui est un peu doux, & dont on fait usage dans les maladies de poitrine.

La *Momie*, (*Mumia*), s'apporte de Schiras, sa patrie, dans le Ghilan. C'est le remède universel des Persans dans toutes les maladies, ni plus ni moins que l'or potable, pour les Alchymistes: aussi la vendent-ils à un prix exorbitant. Il doit aussi y avoir de la Momie sur le mont Caucase, mais qui n'a pas, dit-on, les excellentes vertus de celle de Perse.

Les montagnes de ces environs donnent asyle à un grand nombre d'*Ours*, d'une espèce plus petite que les ours d'Europe, & qui sont blancs ou d'un blanc jaunâtre. On est dans l'usage de les aprivoiser; & de leur apprendre à faire quelques tours; mais ils n'approchent pas des nôtres à cet égard, & leur plus grande

habileté consiste à faire des culebuttes en mettant la tête entre les jambes. — Les Persans dressent aussi leurs béliers à s'entrechoquer avec leurs cornes. Il n'est pas possible de décrire la vivacité avec laquelle un bélier irrité vient fondre sur son adversaire, & leur acharnement est tel qu'on est forcé de séparer les deux combattans lorsqu'on veut empêcher que l'un ou l'autre y laisse la vie.

Lorsque les Persans veulent se divertir à la course des chevaux, on choisit en raze-campagne, un terrein assez vaste pour qu'une douzaine de cavaliers puissent s'y donner carriere. Les chevaliers sont armés chacun d'un bâton pointu à un bout & uni de l'autre. Aussi-tôt que le signal du départ est donné, ils galopent avec une agilité incroyable, & presque toujours en ligne circulaire, en s'entre-croisant, sur le terrein désigné; & lorsqu'il y en a un qui s'approche assez près d'un autre pour lui décharger un coup de son bâton, il le lui lance sans s'embarrasser de l'endroit du corps qu'il peut attraper. D'autres qui se tiennent à pied au bord du cercle ramassent les bâtons & les rendent à leurs possesseurs. Ils se divertissent ainsi plusieurs heures de suite; mais cet exercice de récréation se paye souvent bien cher par les blessures qu'ils reçoivent & quelquefois même de leur vie.

Hédaet Kan invita un jour M. Gmelin à prendre ſa part des réjouiſſances qu'il ſe propoſoit de donner dans ſon camp. Les tentes furent dreſſées ſur un terrein uni ; mais ſans aucune eſpèce d'ordre, ſi ce n'eſt que le quartier du Kan ſe trouvoit iſolé, & entouré à une certaine diſtance des tentes de ſes favoris & des plus grands ſeigneurs du pays. Ces dernieres tentes ſont généralement plus longues que larges & ſoutenues par deux ou trois montans ; l'extérieur eſt d'une toile de cotton plus ou moins fine ; & l'intérieur eſt doublé d'une étoffe de ſoie ou de laine. La terre y eſt couverte de tapis plus ou moins précieux, & les côtés ſont garnis de feutres brodés en fleurs, ſur leſquels les Perſans ont coûtume de s'aſſeoir. Les plus grandes de ces tentes ſont partagées en pluſieurs pièces par des rideaux. Les tentes communes éparſes çà & là, & de toutes ſortes de formes différentes, ne valoient pas mieux que les tentes ordinaires de ſoldat. Il ſemble que dans un camp où ſe trouvoit le Prince avec la fleur de la nobleſſe du Ghilan, on auroit dû s'attendre à la plus grande décence & à la plus exacte retenue de la part de tous ceux qui le compoſoient. Mais l'on y voyoit au contraire régner de toute part la licence la plus diſſolue, dans laquelle les Perſans faiſoient préciſément conſiſter tout leur

plaiſir. Une partie d'entr'eux faiſoient galoper leurs chevaux les uns dans les autres comme des furieux, tellement qu'auſſi-tôt qu'on étoit hors de ſa tente on riſquoit à chaque inſtant d'être dangereuſement bleſſé; il y eut même dans cette circonſtance deux jeunes gens qui furent écraſés à mort par les chevaux de ces enragés. D'autres faiſoient un tintamare affreux, d'autres s'exerçoient à tirer, d'autres tiroient contre un but avec des fléches. Les choſes ne ſe paſſoient pas plus tranquillement dans l'intérieur des tentes, où l'on buvoit vigoureuſement au ſon de divers inſtrumens de muſique. Ils ont des hautbois, des trompettes, des violons, des pandoures, des harpes, des timbales, des fifres & autres inſtrumens pareils dont les ſons bruyans étoient ſouvent accompagnés de chants & de danſes, où ils font entrer les contorſions & les mouvemens de corps les plus extraordinaires, & auxquelles il n'eſt permis à aucune femme d'aſſiſter. --- Il ſe faiſoit auſſi journellement des chaſſes dans le camp & les chaſſeurs y amenoient à cet effet des ſangliers vivans, qu'on perçoit à coups de piques.

On voyoit très-ſouvent auſſi dans ce camp une eſpèce de combats d'homme à homme. Des drôles bien découplés & querelleurs de profeſſion, qui ſe dépouilloient nuds à la

réſerve des parties que l'honnêteté oblige de couvrir, venoient ſe préſenter devant l'entrée de la tente du Kan, pour meſurer leurs forces & faire briller leur adreſſe. Chacun de ces champions obſervoit attentivement les poſitions & les mouvemens de ſon adverſaire, & du moment qu'il croyoit le ſurprendre dans une ſituation dont il pouvoit tirer avantage, il tâchoit d'en profiter pour le terraſſer, & le vainqueur recevoit du Kan un préſent pour ſa récompenſe. *

M. Gmelin étant allé le 14 Avril pour reconnoître les environs de la mer Caſpienne, trouva la *Squine* (*Smilax China*), qui venoit de fleurir, & y reconnut tous les caractères ſous leſquels cette plante eſt déſignée dans *Linné*. Les Perſans l'appellent *Wolasbur*, & les Turcs, ainſi que les Arméniens *Schabaſchi*. Ils font tous des rejettons de l'année le même uſage que les Européens font des aſperges. Notre voyageur apperçut auſſi dans cette même contrée des *Mouches cantharides*, ſur un arbre ſur lequel elles n'ont point encore

* Sans ſe mettre tout nuds, les habitans des Alpes de la Suiſſe ſe font un amuſement agréable de ces ſortes de luttes où ils éprouvent entr'eux la vigueur & l'agilité de leurs membres. Lorſqu'ils ſe raſſemblent dans leurs jours de fêtes, il eſt très-rare qu'ils ſe ſéparent ſans s'être livrés à cet exercice.

été vues par aucun naturaliſte; ſavoir, ſur un tremble, où elles avoient établi une nombreuſe colonie. — Les Arméniens teignent leur vin en rouge foncé avec les bayes du Sureau, & ils uſent de celles de l'*Alkekengi* comme d'un reméde contre la ſoif & la ſechereſſe de la bouche qui l'accompagne. Ils mettent le calice gonflé de cette plante, lorſqu'il eſt en maturité, dans leur beurre, qui en acquiert, après qu'on l'a fait cuire quelque tems, une couleur rouge fort agréable.

L'on rencontre dans toute la Perſe ſeptentrionale un grand nombre de Juifs qui s'y ſont domiciliés; ils ſont diſperſés tantôt par familles tantôt en hordes, plus ou moins conſidérables. Les Perſans les appellent *Jahud*, les Arméniens *Tſchut* & les Gruſiniens *Uria*; quant à eux, ils ont conſervé le nom biblique d'Iſraëlites, & ſe donnent pour des deſcendans des Juifs des Tribus de Juda & de Benjamin, amenés du tems de la captivité dans les mêmes provinces qu'ils habitent encore aujourd'hui. Leurs rabbins entendent l'hébreu, mais le reſte ne parle que la langue uſitée dans le diſtrict où ils ſont établis, & ils s'en ſervent même dans leurs ſynagogues. C'eſt dans les provinces qui s'étendent le long de la mer & dans la partie du mont Caucaſe qui les avoiſine, qu'il s'en trouve le plus. Ils

cultivent des terres, ils élevent du bétail, & font auſſi quelque commerce. Ils étoient bien plus nombreux autrefois ; mais le joug de la tyrannie perſane, qui dans tous les tems s'eſt appéſanti ſur ces malheureux, les a mis dans le cas de changer petit-à-petit de demeure & de ſe retirer plus avant dans les montagnes. Le tems, l'oppreſſion & l'habitude ont tellement influé ſur ce peuple, qu'il ſeroit fort difficile à un nouveau venu de diſtinguer dans ces provinces-ci, des autres habitans, les Juifs ſi faciles à reconnoître dans d'autres contrées. Ils vivent avec les Chrétiens orientaux, ainſi qu'avec les Muſulmans, ni plus ni moins qu'avec ceux de leur nation ; & mangent & boivent avec eux. Quelques-uns d'entre ces Juifs exercent la médecine empyrique, d'autres font le commerce d'eſclaves, ſi commun dans l'orient ; mais la duplicité, l'aſtuce orientale ſont chez tous le grand mobile de toutes leurs actions. C'eſt vraiſemblablement cet eſprit de tromperie qui en a porté beaucoup à embraſſer, du moins en apparence, le Mahométiſme, & qui les empêche, malgré leur miſére, bien plus palpable encore, que celle de leurs freres européens, de réfléchir ſur leur ſituation, & d'être excités, par le ſentiment intérieur de leur aviliſſement, à ſonger aux moyens de s'en tirer. A peine leur laiſſe-t-on dans la plu-

part des lieux qu'ils habitent autant qu'il leur en faut pour ſubſiſter : par-tout ils ſont en bute aux derniers mépris, & expoſés ſans aucun ſujet, ou du moins par la plus légére faute aux châtimens les plus rigoureux & même à des peines capitales ; chacun peut attaquer & maltraiter un Juif, ſans ſeulement appréhender d'en être repris. Cependant leur ſort s'eſt un peu adouci ſous le gouvernement de Hédaet-Kan, qui ne negligeant rien de tout ce qui peut influer ſur ſon intérêt particulier, ſait tirer très-bon parti des Juifs. Leur ancien eſt le courtier du Kan, & commerce, en ſociété avec quelques-uns de ſes camarades, pour le compte de ce prince, ou du moins pour la moitié du profit. C'eſt ce qui fait que les Juifs jouiſſent aujourd'hui de bien des priviléges dans ſes états, qu'au lieu d'impôts ils ne ſont tenus qu'à des préſens, & qu'enfin ils n'ont qu'à ſe louer de ce nouvel arrangement économique.

M. Gmelin alla faire une viſite à cet ancien de la nation juive, où il fut régalé d'un vin cuit qui ſe prépare de la maniere ſuivante. On fait cuire le jus exprimé du raiſin juſqu'à ce qu'il ſe forme au-deſſus une écume qui doit prendre un certain degré de conſiſtance. Cette écume s'enleve avec une cuiller. Après que ce moût a été bien écumé on le verſe dans

des vaſes de terre-cuite, qu'on enterre où qu'on place dans quelques endroits bien frais; après y avoir repoſé pendant trois mois, & la fermentation ayant eu lieu dans cet intervalle, le moût change pour lors en vin, ſe tire de ces vaſes, on le fait filtrer & on le met ſoit dans des tonneaux, ſoit en bouteilles. Là il acquiert le goût, la couleur, la conſiſtance & la force d'un vin d'Eſpagne ou de Portugal & leur reſſemble parfaitement, mais il cauſe des maux de tête violens & même dangereux, pour peu qu'on ſe laiſſe aller à en boire avec un peu d'indiſcrétion. Quand on mêle moitié vin vieux, avec moitié de ce vin nouveau, on obtient par ce mélange un vin de garde; & ſi l'on continue à en uſer ainſi d'année en année, il en réſulte à la fin une eſpèce d'huile éthérée.

Comme rien n'eſt plus propre à faire connoître à quel point les Perſans ſont capables de porter le zéle fanatique, le déſordre de l'imagination & la phrénéſie que leur *Fête de Huſſein*, qui fut célébrée le 17 d'Avril durant le ſéjour de M. Gmelin à Räſcht, nous allons en donner une deſcription un peu circonſtanciée. Les Perſans conſacrent dix jours du premier mois de *Muharem*, tant pour perpétuer ſans ceſſe la mémoire de la mort de Huſſein, que pour manifeſter cette haine furieuſe &

invétérée contre les Turcs, attribuée à cet événement, qui ſe préſente en maniere de drame, publiquement dans les rues & avec toutes ſes circonſtances. L'alcoran preſcrit dix jours, mais le ſouverain peut régler la durée de la fête à ſon gré ; c'eſt auſſi ce qui arriva cette fois à Räſcht où l'on prodigua dix-ſept journées à ces extravagances. Dans la matinée le peuple ſe rend plus aſſidûment que de coûtume aux moſquées, où l'on lit chaque fois dans la légende des martyrs, de certains chapitres du martyre de Huſſein, & l'on y ajoûte auſſi quelquefois du chant. Dans les premiers jours ils font ſemblant d'ignorer cet événement. Ils affectent en conſéquence une ſorte d'incertitude à cet égard, ſe montrent de nuit par Slobode dans les rues avec des flambeaux, & courent en fanatiques de côté & d'autre pendant pluſieurs heures ; chaque Slobode a ſon drapeau, & porte en outre une perche terminée par une main étendue. Une grande partie de ces fanatiques chantent alors de certaines hymnes, compoſées pour cette fête, & accompagnent ces chants de hurlemens affreux ; ils ſe découvrent la poitrine & ſe la frappent vigoureuſement pour montrer l'inquiétude qui les agite. L'air retentit alors ſans interruption du nom du prophete qu'ils ont perdu, & tous ceux qui compoſent la pro-

ceſſion feignent de le chercher dans tous les coins. Il ſembleroit que l'on ne devroit s'attendre dans cette occaſion qu'aux expreſſions lamentables d'un cœur attriſté; mais ici, c'eſt toute autre choſe, & l'on n'apperçoit chez tous ces gens-là que les agitations violentes d'une bête en furie, que l'on a privée des moyens de rendre ſa rage nuiſible. Toutes les paſſions qui les agitent ſe manifeſtent par un vacarme enragé, qu'interrompent ſouvent les éclats de rire les plus indécens.

Pendant les premiers jours, la proceſſion ne paroît dans les rues que de nuit, enſuite on la voit auſſi promener le jour, & c'eſt alors que le ſpectacle commence à devenir plus intéreſſant. On compte autant de proceſſions différentes qu'il y a de Slobodes à Räſcht, & chacune a ſon lieu d'aſſemblée particulier, qui préſente une large galerie, plus ou moins ornée aux dépens de la Slobode & tapiſſée de pièces d'or, de velours, d'étoffes, de plaques de métal, de fuſils, de caſques, de fruits, &c. On voit à chacune de ces places d'aſſemblée, où l'ancien de la Slobode commande, le tombeau de Huſſein, & l'on y montre le cimeterre avec lequel il a combattu, ſon arc & ſon fuſil; toute ſa famille priſonniere eſt aſſiſe triſtement dans un coin. Le côté oppoſé à la galerie eſt garni de buis & de cyprès. C'eſt là que ſe tient

tient la troupe des fanatiques qui continuent à ſe frapper ſans interruption la poitrine & à pouſſer des cris & des hurlemens affreux. En même tems des chanteurs deſtinés à cet office chantent divers cantiques adaptés aux circonſtances ; & l'on préſente auſſi aux aſſiſtans du thé, du caffé, des liqueurs fraîches, des confitures, &c. Le kallian n'eſt même point oublié. A l'heure fixée le conducteur part du lieu d'aſſemblée & ſe met en marche à la tête de ſa proceſſion, compoſée des bruyans fanatiques dont nous avons déja parlé, d'une foule de peuple & même de femmes à qui leurs maris ſont forcés de permettre, dans cette grande ſolemnité, de ſortir de leur éternelle priſon. Le drapeau & la perche avec la main au bout, ouvrirent la marche, ils étoient ſuivis d'un cheval ou de pluſieurs chevaux ornés de pierreries, leſquels repréſentent les chevaux de parade de Huſſein ; il venoit enſuite un peloton de ces fanatiques dont les cris & le vacarme ſembloient redoubler dans cette circonſtance ; après eux venoient les Slobodiens eux-mêmes, chacun un cierge à la main, & partagés en pluſieurs pelotons, dans les intervalles deſquels on portoit les différentes piéces expoſées dans le lieu d'aſſemblée, en commémoration de la mort de Huſſein. La proceſſion ſe rendit dans cet ordre au palais du Kan,

repréſenta, chanta, hurla, le tout avec les contorſions les plus extraordinaires, dans la cour de ce prince & parcourut enſuite toutes les rues de la ville. Or comme Räſcht eſt diviſé en huit Slobodes, il y avoit auſſi huit proceſſions, & comme elles ſe promenoient toutes journellement, il régnoit un vacarme continuel dans les rues. La ſolemnité ne ſe termine jamais ſans qu'il en ait couté la vie à quelques perſonnes. Le dernier jour de la fête on repréſenta la mort même de Huſſein. Les principales cérémonies furent les mêmes, ſi ce n'eſt qu'ils parurent plus phrénétiques que jamais, & qu'il y en eut qui pouſſerent la démence au point de ſe faire des entaillades, en long & en large dans la peau de leurs têtes rafées, & ſi profondes que le ſang en ruiſſeloit de tous les côtés. Pour la cloture de la fête ils firent le ſimulacre du combat qui ſe donna entre *Huſſein* & *Jeſib*, dans lequel combat le premier fut tué avec ſes adhérens. Jeſib paſſe à côté en triomphe, monté ſur ſon cheval & accompagné d'autres chanteurs; la famille de Huſſein, chargée de fers paroît à ſa ſuite; on amene immédiatement après le corps de ce prophete, porté en parade; à ſa vue, toute la ſecte d'Omar eſt maudite par toute l'aſſemblée, avec les plus horribles imprécations, ce qui avoit déja eu lieu auparavant,

& ſe réitere encore après. Il ſemble en général que les Perſans, pendant toute la durée de cette fête, aient perdu la raiſon, & ſoient tombés en phrénéſie : ils s'abandonnent même alors plus aux grands crimes, & pouſſent l'inconſéquence au point de croire qu'ils peuvent les commettre ſans péché.

Si la façon de penſer des Perſans, leurs uſages, leurs ſuperſtitions, &c. n'offrent en général qu'un tiſſu d'inconſéquence & de ridicule, preſque tout leur ſyſtême de médecine ne préſente de même que les plus grandes abſurdités & la plus complette charlatanerie. Tous leurs remédes ſont ou chauds ou froids de leur nature; chacun dans un certain degré, qu'il faut connoître très-exactement pour l'adapter dans une exacte proportion au degré plus ou moins chaud, ſoit de la maladie, ſoit du tempérament du malade. Il faut bien ſe garder ſelon eux d'adminiſtrer aucun remédé au malade avant de lui avoir tâté le pouls; mais il ne faut pas croire pour cela que les Eſculapes perſans en ſachent la théorie, car ils ne connoiſſent d'autre pouls que le pouls rallenti & le pouls précipité; cependant ils ont grand ſoin de le tâter tant au poignet qu'aux tempes. Il faut que le médecin offre toujours à ſes malades un air riant & enjoué, & qu'on ait grand ſoin de ne pas les effrayer

par des discours inquiétans. Quelque dangereuse que puisse être la maladie, le médecin est toujours obligé d'entretenir l'espérance chez son malade, vu que l'espérance, disent-ils, ne tue point son homme. Les remédes condamnés depuis long-tems chez nous au plus profond mépris tiennent encore un rang distingué dans leurs pharmacies. Le suc exprimé de la fiente d'un âne, respiré par le nez, est un remède admirable pour arrêter l'hémorragie du nez. Les poumons d'un chameau réduits en poudre sont réputés très-efficaces contre les rhumes, les glaires & les oppressions. La cervelle & la chair de liévre qu'on fait manger à un fou, doit lui faire recouvrer la raison. Le foye, la chair & la cervelle du liévre sont regardés comme de bons antidotes contre les effets du venin des animaux. L'os frontal calciné d'un cheval, mêlé avec de la graisse & mangé, guérit les maux de tête. Le lait d'une femme de la ville de Habæchi qu'on fait téter à un enfant nouveau-né, lui rend les yeux noirs. Nous passons mille autres extravagances pareilles. On voit en général que la médecine indienne aussi bien que la persane s'appuie sur les mêmes fondemens qui ont fait dans des tems très-reculés la base de celle des Arabes, & dont on doit l'entiere destruction au grand Hypocrate. Les prin-

cipes des Arabes ſe ſont même altérés par degrés avec le cours des années, de maniere que toute la médecine orientale eſt tombée dans une abſurdité ridicule, à laquelle l'ignorance & la ſuperſtition ſont venus mettre le comble.

M. Gmelin entreprit, le 23 Avril, un voyage dans différentes provinces du Ghilan, & ſe porta d'abord au ſud-oueſt dans la partie des montagnes, où il trouva quantité de pieds de vignes ſauvages & de racines de Squine. Il atteignit ſur le ſoir la riviere de *Swidura* qui prend, dit-on, ſa ſource ſur les confins de la Turquie, & ſe jette dans la mer derriere *Langorod.* Cette riviere eſt tellement abondante en béluges, en ſéwruges & en eſturgeons, que les Perſans les tirent tout ſimplement à terre l'un après l'autre avec des crocs, & cela uniquement pour en prendre la veſſie d'air, qui ſert à faire la colle-de-poiſſon; car la chair même de ces poiſſons, ainſi que le caviar, leur ſont en abomination, par la raiſon qu'il n'eſt pas poſſible que des animaux de pareille taille puiſſent être de vrais poiſſons; & qu'ils ſe figurent que ce ſont des hommes métamorphoſés, ou des créatures d'une eſpèce différente. --- Notre ſavant arriva le 24 vers le midi, par une pluie quaſi con-

tinuelle, dans la ville de Lahidſchaan, où il fit quelque ſéjour.

Lahidſchaan eſt ſoumis depuis des tems très-anciens à la domination perſane, & a déja ſubi, comme tant d'autres villes de cet empire, bien des calamités. Elle fut entre autres entiérement détruite après la mort d'Ibrahim Mirza, par les Ambarliniens, nation puiſſante retirée dans les montagnes. La ville eſt conſtruite dans le même goût que Räſcht : on a défriché dans ce lieu une partie de la forêt, qui s'étend le long des montagnes juſqu'à Langorod, & l'on y a bâti des maiſons éparpillées, qui ſont tantôt iſolées tantôt jointes l'une à l'autre en ligne droite. Elle eſt diviſée en ſept Slobodes, dont chacune eſt ſubordonnée à un *Ketchuda*, qui a ſous lui un *Chaliffa*, chargé de mettre ſes ordres en exécution. Le Naïp a le commandement de toute la ville ; mais ſeulement quant au civil ; & quant au ſpirituel, les affaires ſont portées au tribunal du *Piſchnamas-Sale*, qui eſt le principal prêtre, & qui prend même le pas ſur le Naïp. Il a pour adjoints cinq anciens, appellés *Calandaars*, dont les fonctions ne ſe bornent pas, comme le prétend M. le conſeiller Müller, à une eſpèce de ſecretariat : ils compoſent au contraire une maniere de conſeil, qu'on peut comparer à ceux des gouverneurs

ou Voyvodes en Ruſſie, car ils ſont de vrais *Towariſchtſches* ou collégues du Naïp. Ce ſont eux qui réglent la répartition des impôts, qui inſtruiſent & jugent les procès, le Naïp ne faiſant que confirmer leurs ſentences ; & même ſi ce dernier vient à commettre quelque injuſtice, ce ſont eux qui ſont chargés de le pourſuivre en qualité de procureurs du Prince. — La ſituation de la ville de Lahidſchaan eſt plus ſalubre que celle de Räſcht, car elle eſt bâtie ſur un terrein élevé, vis-à-vis duquel les montagnes s'ouvrent de maniere que l'air y circule librement de tous les côtés. On compte à peine un werſt de la ville à la montagne la plus voiſine. Ce lieu étoit autrefois la réſidence des Sultans & des Kans du Ghilan ; ce ne fut même que vers le tems des premieres conquêtes de Pierre le grand dans la Perſe, que Räſcht lui fut préféré, il eſt vraiſemblable que le voiſinage du port d'Enzelli contribua le plus à cette préférence. Au lieu que lorſque les bâtimens ruſſes & autres abordoient encore près de Langorod, les anciens ſouverains & par conſéquent la principale partie de la nation demeuroient, par cette raiſon, à Lahidſchaan. Il n'y a pas plus de ſept ans que *Hédaet Kan* eſt en poſſeſſion de ce diſtrict, qui, dans le tems que l'empire fut partagé en gouvernemens ſoumis à des Kans, avoit ſon Kan

particulier, mais d'un ordre inférieur. Ce territoire rapporte une quantité de ſoie étonnante, les terres y ſont bien cultivées & produiſent du riz en abondance. Langorod eſt compris dans ce même diſtrict, qui s'étend depuis la Schidura juſqu'à Rudiſſar, & renferme un grand nombre de villages, ſitués partie dans la plaine, partie ſur le penchant des montagnes qui l'avoiſinent.

Pour donner encore un petit échantillon de la conſtitution actuelle de la Perſe, nous rapporterons le trait ſuivant. Il y a peu d'années que le Naïp de Lahidſchaan fut tué inopinément d'un coup de fuſil, ſur le chemin qui conduit de cette ville à Räſcht, où il ſe rendoit par ordre de Hédaet Kan. On fit pendant longtems des perquiſitions pour découvrir l'auteur de ce meurtre. La choſe parvint enfin à la connoiſſance de Kerim Kan, qui chargea Hédaet Kan de faire faire les recherches les plus exactes; mais toutes les informations furent inutiles, l'aſſaſſin demeura inconnu; mais pour ne pas laiſſer la mort du Naïp impunie, Kerim Kan infligea à la province du Ghilan, outre les contributions ordinaires, une amende annuelle de 500 batmans de ſoie, qui s'eſt levée juſques à préſent dans les différentes villes & villages de cette même province, ſous le titre d'impoſition en réparation de l'aſſaſſinat

du Naïp. On ſe dit tout-bas que c'eſt Hédaet Kan qui a fait maſſacrer ce malheureux, dont la fidélité lui étoit ſuſpecte. Le vrai de la choſe a dû naturellement parvenir à la connoiſſance de Kerim Kan, qui, ſoit par la crainte que lui inſpirent les forces de Hédaet, ſoit plutôt parce qu'il trouve ſon compte, n'a pas jugé à propos de pouſſer les choſes plus loin.

On trouve dans cette contrée quantité de perſonnes défigurées par la *petite verole*, & M. Gmelin apprit à cette occaſion de nouveaux faits, (Tom. I. pag. 135), tendant à éclaircir & à conſtater l'hiſtoire de cette maladie. On obſerve dans toute la Perſe ſeptentrionale que la petite verole ceſſe entiérement pendant ſix, huit, même juſqu'à dix années; & que lorſqu'au bout de ce terme, elle vient à ſe manifeſter de nouveau; c'eſt tout-à-coup que la choſe arrive: outre cela bien des gens attentifs ont toujours remarqué que chaque fois que l'épidémie avoit reparu, le vent du ſud qui vient ici de l'Arabie, avoit ſoufflé quelques jours auparavant. L'épidémie une fois bien établie, dure au moins ſix mois conſécutifs, quelquefois l'année entiere, & même au-delà, après quoi elle perd peu à peu de ſes forces; ſes effets deviennent de jour en jour moins funeſtes, juſqu'à ce qu'à la fin elle s'arrête tout-à-fait. Quantité de perſonnes en

reſtent affranchies toute leur vie; nombre d'autres ſe la font inoculer. Cette précaution ſi ſalutaire, nouvellement adoptée en Europe, eſt généralement connue dans ce pays depuis un tems immémorial, elle n'eſt point par conſéquent une invention européenne, mais on la doit très-certainement à la médecine aſiatique. On ſe ſert ici des moyens les plus ſimples & les plus courts; on choiſit du virus variolique d'une perſonne qui ne ſoit pas dangereuſement attaquée de la maladie, ce qui ſe connoît à la nature de la fiévre; on fait une très-petite ouverture ronde dans la peau à chaque pied & à chaque main de celui qu'on veut inoculer; on introduit ce virus étranger dant ces ouvertures, l'on bande très-légérement les playes, & l'on abandonne le malade aux ſoins de la nature, ſans lui interdire le grand air; & cependant l'on a très-peu d'exemples que cette opération ait eu des ſuites fâcheuſes.

Lorſque M. Gmelin viſita les terres cultivées de Lahidſchaan, il trouva préciſément les payſans occupés à tranſplanter les jeunes plants de riz. Les rizieres occupent dans tout le Ghilan les terres les plus baſſes, elles ſont toutes placées les unes à côté des autres, & ſéparées par une eſpèce de petite digue de terre. L'on y introduit l'eau par quantité de petits canaux

qui paſſent par-deſſous les ponts établis ſur les grands chemins de la province. Il faut que l'eau couvre de quelques pouces la ſuperficie du ſol. On laboure les champs en Février ; en Mars on ſéme le riz dans des terreins attenans à celui qui doit être mis en riziere, & on le ſeme ſi dru & avec ſi peu de régularité qu'on croiroit que les plants doivent néceſſairement s'étouffer l'un l'autre. On applanit en Avril les pièces qui ont été labourées, & à la fin de ce même mois ou tout au commencement de mai on y tranſplante les jeunes plants de riz, qui ont atteint alors, dans les eſpèces de pépinieres, dont nous venons de parler, l'âge de ſix ſemaines, & l'on met un pouce de diſtance entre chaque plant. On a ſoin de bien ſarcler la riziere pendant l'été, & lorſque la plante commence à monter en tuyaux, on ne laiſſe plus entrer tout-à-fait autant d'eau dans la riziere. Quoique les travaux des femmes s'exercent pour l'ordinaire en Perſe hors des yeux des hommes, on en voit cependant alors un grand nombre qui vont tout ouvertement gagner leur pain à ce genre de travail.

La chaîne de montagnes qui confine au Ghilan ſemble l'embraſſer dans un demi-cercle, & ne préſente que des forêts, où, vû la nature graſſe & argilleuſe du ſol, les arbres jouiſſent d'une ſurabondance de ſucs nour-

riciers, qui ſe portent aux racines dont l'accroiſſement rend les chemins d'autant plus incommodes qu'elles ſont pour la plûpart pourvues d'épines, ou que d'autres plantes épineuſes s'entortillent autour. C'eſt effectivement une ſingularité qui mérite très-fort d'être obſervée, que dans l'orient la majeure partie des plantes proprement dites ſont velues, & la plûpart des arbuſtes & des buiſſons ſont épineux. Il n'y a rien de plus commun dans ce canton que la *Ceratonia*, connue dans les pharmacies ſous le nom de *Siliqua dulcis*: les *Neffiers*, le *Prunier épineux*, le *Calaffa*, ou *Calaf*, (eſpéce de *Saule*) & le *Grenadier*, y ſont encore très-incommodes par leurs épines. Il y a même d'autres eſpèces d'arbres qui n'ont point d'épines ordinairement, & qui en ſont garnis dans cette contrée; comme par exemple le *Cornouiller rouge*, (*Cornus ſanguinea*). L'on voit ramper ſur la terre des *Treffles* cottonneux à calices velus; quantité de *Lychnides* vêtus d'une eſpèce de peliſſe; un grand nombre d'autres plantes du genre des *Renoncules*, preſque toutes enfin ont un aſpect cotonneux ou velu. --- On vante dans ce pays le ſuc exprimé de la feuille du *Meuron*, comme un très-bon reméde contre la cataracte des chevaux dans le tems qu'elle ſe forme; on imbibe du coton dans ce ſuc & on l'appli-

que ſur l'œil malade. Si l'efficacité de ce reméde étoit bien conſtatée, il vaudroit bien la peine d'en eſſayer les effets ſur les hommes, & étendre par-là l'uſage de cette plante, déja bien utile à d'autres égards. --- On tire de la *Cammomille romaine* une eau diſtillée, ou bien on en fait macérer dans de l'eau-de-vie juſqu'à ſaturation, & l'on preſcrit l'un & l'autre comme un reméde qui fortifie le cœur & l'eſtomac.

C'eſt toujours la même chaîne de montagnes qui s'étend entre *Lahidſchaan* & *Langorod*; & M. Gmelin y rencontra ſur ſon chemin des *Orangers* d'une groſſeur étonnante; il y en avoit dont le tronc étoit deux fois plus gros qu'un homme : ils étoient préciſément en fleur & répandoient une odeur balſamique ſi pénétrante qu'elle s'étendoit à une aſſez grande diſtance. *Langorod* eſt ſitué dans un lieu bas & tout à fait marécageux. C'eſt aujourd'hui un endroit détruit, où l'on ne voit que quelques cabanes de roſeaux, un pont à demi ruiné ſur la riviere de Langorod, & une moſquée. De cet endroit à Rudiſſar, qui eſt pareillement ruiné, les chemins ſont dans un état miſérable & fort pénibles. M. Gmelin atteignit près du village de *Sankalarut*, le pied du promontoire des montagnes couvertes de neige, qui faiſoient l'objet principal de ſon

voyage. Il fut de nouveau fort incommodé en y montant par les plantes épineuſes qui embarraſſent de tous côtés la marche du voyageur, & il trouva toutes les productions de ce ſol, en tous points pareilles à celles que nous venons de décrire en parlant des montagnes de Lahidſchaan. — Un des compagnons de M. Gmelin, qui connoiſſoit les propriétés de la *Bella-Donna*, en ayant trouvé ſur ſon chemin, dans cet endroit, où elle eſt aſſez fréquente, il s'aviſa d'en exprimer le ſuc de quelques feuilles, qui pouvoit aller environ à quinze grains, dans un verre de vin qu'il offrit à un ſoldat, qui l'avala très-avidement ſans ſe douter de rien. Au bout d'un quart-d'heure, cet homme devint extraordinairement gai, & ſe mit à chanter, à danſer & à ſauter. Quelqu'un lui ayant demandé ce qui le mettoit de ſi bonne humeur, il ne pût en rendre aucune raiſon. Bientôt après il ſe plaignit de douleurs de tête & de maux d'eſtomac, cependant ſa folle gaité duroit toujours, juſqu'à ce qu'enfin on lui fit prendre du lait-aigre; dès qu'il l'eut pris, il s'endormit, & ſon ſommeil fut beaucoup plus long que de coûtume. Le lendemain il convint qu'il ſe trouvoit comme s'il avoit été yvre la veille, mais il n'éprouva aucune autre incommodité de l'effet du poiſon de cette plante. Cette expérience fournit une

nouvelle preuve des diverſes propriétés & des différens effets du poiſon, ſelon les différentes doſes dans leſquelles il eſt adminiſtré. — Nos voyageurs trouverent dans les environs du village de Sankalarut encore plus d'orangers qu'entre Lahidſchaan & Langorod; il y en avoit dans le nombre qui étoient taillés ſi artiſtement au ciſeau de jardin, quon pouvoit ſe mettre à l'abri deſſous, comme ſous nos tilleuls d'Allemagne.

M. Gmelin ayant obtenu des mulets pour continuer ſon voyage, il ſe remit en marche le 13 Mai, pour viſiter le haut des montagnes qui regnent le long de la mer; après avoir franchi bien des endroits d'une pente très-rapide, & d'autres fort marécageux, il parvint au village de *Tſchurdaſt*. A meſure qu'il montoit avec ſa compagnie, il ſe ſentoit accueilli par un air de montagne, * qui leur parut à tous fort étrange; & les plantes alpines qui s'offroient déja de côté & d'autre à ſa vue, lui procuroient un avant-goût des jouiſſances qui l'attendoient dans les régions plus élevées. La

* Nous ne ſaurions trop exhorter nos lecteurs à lire dans les intéreſſantes lettres phyſiques ſur les montagnes, par M. de Luc; la deſcription qu'il y donne des effets de l'air qu'on reſpire dans les hautes Alpes, tant ſur le corps que ſur l'ame, & des ſenſations délicieuſes que l'on goûte dans ces régions élevées.

chaleur de l'été avoit déja fait éprouver ſa violence aux plantes, dans les contrées baſſes du Ghilan, tandis que nos voyageurs rencontroient ici, au pied des montagnes de neige, tous les charmes d'un doux printems. Tantôt M. Gmelin ſe croyoit tranſporté dans les Pyrénées, tantôt il ſe voyoit cueillant avec le grand *Haller* des plantes alpines de la Suiſſe, ou avec *Tournefort* les végétaux du mont Ararat; & tout tendoit à le confirmer dans la perſuaſion d'une vérité reconnue, ſavoir: qu'un degré de température ſemblable produit des plantes ſemblables; non pas néanmoins les mêmes ſans reſtriction, car les alpes Caſpiennes offrent en outre un grand nombre d'habitans qui leur ſont propres, & qui forment la nuance ou le beau paſſage harmonique que la nature a établi entre les plantes des pays orientaux & les plantes alpines. Il vit une aſſez grande quantité de plantes rares de Sibérie dans leur ſol natal; mais dans toute cette grande diverſité, il ne trouva point d'eſpèces plus abondantes que celles que les botaniſtes rangent dans la claſſe des *Aſperifolia* & des *Tetradynamia.*

Nos voyageurs rencontrerent auſſi dans ces régions une eſpèce d'Aigle d'une grandeur qui leur parut prodigieuſe; il a près de quatre pieds de long, & ſes aîles ont au-delà de cinq pieds

pieds de l'extrêmité d'une aîle à l'autre. Cet aigle eſt certainement de la même eſpèce que celle qui habite auſſi nos montagnes de Suiſſe, où elle eſt très-connue ſous le nom de *Lämmergeyer* ou *Vautour des agneaux*; ce n'eſt au ſurplus qu'une variété du *Vultur barbatus Linn.* * Cet oiſeau remarquable, dont on n'a eu long-tems que des notions indéterminées, a depuis peu été décrit avec beaucoup de ſoin par deux ſavans naturaliſtes Suiſſes, M. Jean Geſner, de Zurich, & M. Daniel Sprüngli, de Berne, & leurs deſcriptions ont été publiées dans les *Lettres écrites de Suiſſe à Hanovre, par M. Andreæ.* ** M. Gmelin rapporte que cet oiſeau cauſe beaucoup de dommages dans les montagnes du Ghilan par ſon horrible voracité & ſes continuelles rapines; & cela d'autant plus qu'il eſt aſſez fort pour enlever des moutons, des chevres & des veaux. Il fait ſon nid ſur les rochers de ces mêmes montagnes, vole tantôt haut tantôt bas, tantôt en ligne droite, tantôt en ligne circulaire, &

* M. de Buffon & M. Valmont de Bomare, veulent en faire une même eſpèce avec le Condor du Pérou, dont il eſt cependant totalement différent; il eſt même très-vraiſemblable que le *Lämmergeyer* forme une eſpèce particuliere.

** Voyez *Andreæ Briefe aus der Schweitz nach Hanover geſchrieben*, édit. de 1776. p. 195 juſqu'à 201.

fait, dit-on, du bruit avec ſon bec à la maniere des cicognes. Le Lämmergeyer décrit par M. Sprüngli avoit huit pieds neuf pouces bernois d'envergure, de l'extrêmité d'une aîle à l'autre, & peſoit douze livres; encore n'étoit-il pas de la plus grande taille, puiſqu'on en a tué en Suiſſe qui avoient juſqu'à douze pieds d'envergure, mais jamais quatorze, comme on l'a quelquefois avancé ſur des rapports populaires, que l'amour du merveilleux groſſit toujours, & ſur la vérité deſquels on ne doit jamais compter. Ils habitent la grande chaîne des Alpes qui ſépare la Suiſſe de l'Italie, où ils peuvent vivre, rapiner & ſe perpétuer tout à leur aiſe. On eſt en droit de préſumer qu'il s'en trouve également dans les montagnes du Tyrol, puiſqu'elles ne ſont qu'une prolongation de nos Alpes. Cet aigle établit ſon aire dans des cavités de rochers où nul homme ne ſauroit parvenir, & où il a trois juſqu'à quatre aiglons; ce qu'on peut ſavoir en automne, lorſque les vieux viennent s'abattre avec leurs jeunes dans la vallée pour les dreſſer à la rapine. Il ſe nourrit ordinairement d'animaux vivans qui habitent les Alpes avec lui; comme le chamois, le liévre blanc, la marmotte, la perdrix blanche, ainſi que de chevres & d'agneaux, dont il fait une grande deſtruction, ſur-tout lorſqu'il a des jeunes à nourrir.

Et comme il ne dédaigne pas non plus la charogne, on s'eſt déja ſouvent ſervi de ce genre d'appât pour le prendre. Il n'exiſte aucun exemple aſſez bien conſtaté pour pouvoir avancer qu'il s'attaque auſſi aux hommes. Lorſque cet oiſeau veut ſe rendre maître d'un agneau &c. il le prend fortement dans ſes ſerres & le traîne au bord d'un précipice, au fond duquel il ſe laiſſe aller tout doucement avec ſa proye; ou bien, ſe prévalant de la force prodigieuſe qu'il a dans les aîles, il dirige ſon vol de maniere à pouſſer ſon gibier du haut d'un rocher dans quelque abîme, où il puiſſe le déchirer avec plus de commodité. Comme cet oiſeau a les pieds courts, & les aîles fort étendues, ce n'eſt pas ſans quelque difficulté qu'il s'éleve de terre, lors même qu'il n'eſt chargé d'aucune proye; beaucoup moins la choſe lui ſeroit-elle poſſible s'il vouloit emporter avec lui dans les airs une proye fort lourde; de ſorte que c'eſt la néceſſité qui lui a enſeigné cette façon de chaſſer. On peut voir à la planche VIII la figure de cet oiſeau deſſinée d'après nature. *

* M. Hubert, autre citoyen de Geneve, connu par pluſieurs talens très-ſinguliers, travaille depuis bien des années à une hiſtoire des oiſeaux de proye, qui renfermera bien des découvertes abſolument neuves, & on

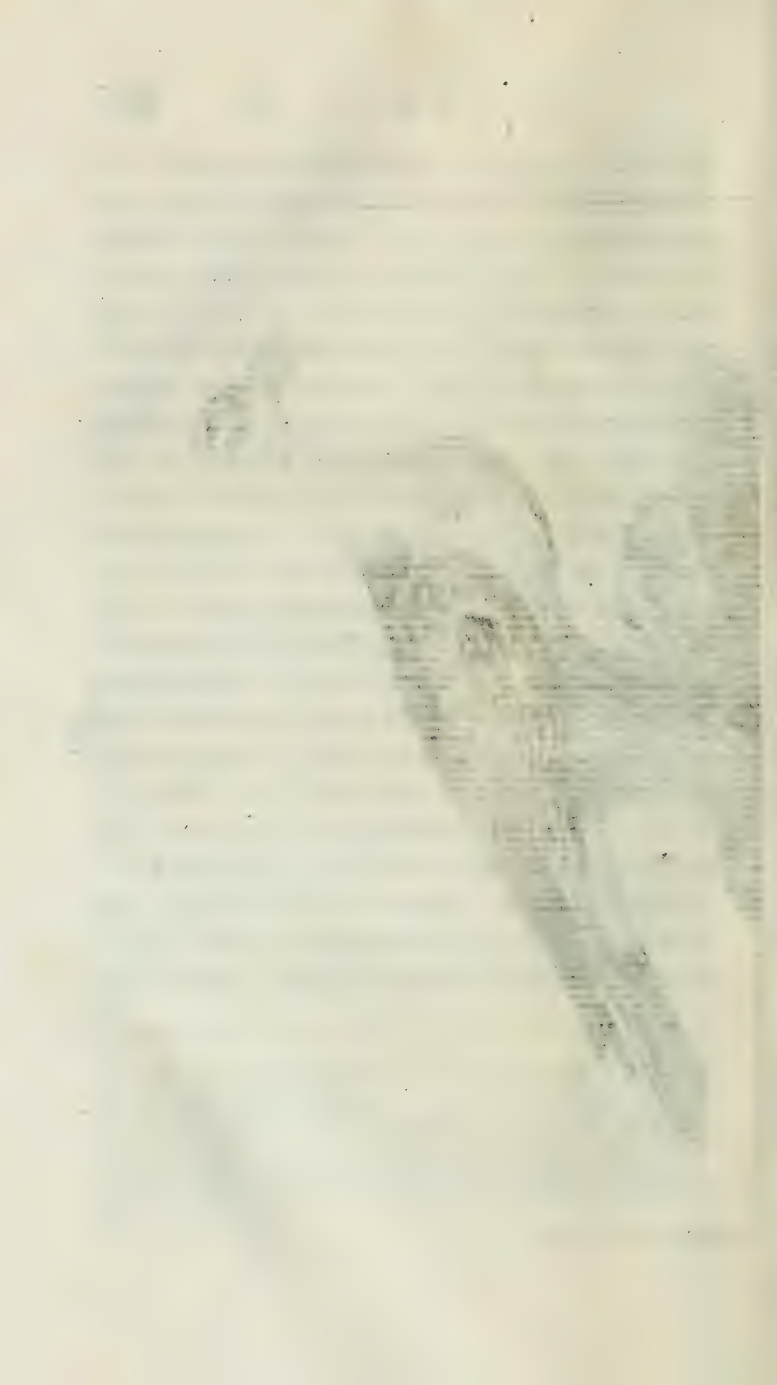
Retournons dans les montagnes du *Ghilan*, qui ne ſont autre choſe qu'un prolongement du Caucaſe, qui nous a toujours accompagnés depuis Derbent: mais ce prolongement n'a lieu que dans ſa longueur, car derriere les montagnes du Ghilan il ne s'en trouve plus que deux, d'égale hauteur, leſquelles ſe terminent à une plaine qui conduit de Kasbin juſqu'à Iſpahan; au lieu que les Alpes du Derbent forment une chaîne non-interrompue, qui s'étend juſqu'à la mer noire. Cette plaine eſt un prolongement de la Mogane, qui commence entre Sallian & Enzelli: & avant que la Mogane commence, tout-à-fait derriere Schamachie, la principale chaîne tire entiérement vers l'oueſt; une ſeule branche exceptée, qui, s'étendant en longueur le long des bords de la mer Caſpienne, prend ſa direction vers le ſud-oueſt.

Du village de *Tſchurdaſt*, qui eſt pourtant déja ſitué à la moitié de la montagne, on croiroit qu'on pourroit ſe rendre dans l'eſpace d'une couple d'heures au ſommet de la

---

ne peut pas plus intéreſſantes. Un homme de lettres qui le connoît particuliérement, nous a aſſuré que M. de Luc a paſſé ſouvent des ſemaines entiéres au pied des rochers où ces animaux avoient établi leurs aires, pour pouvoir obſerver de jour & de nuit juſqu'à la moindre de leurs actions.

PLATE



premiere montagne couverte de neige; mais lorſqu'on en entreprend le voyage, on trouve qu'il reſte encore à monter quantité de montagnes, grandes & petites, qui ſont cachées les unes derriere les autres, & comme elles ſont en même-tems ſéparées par quantité de vallées, il faut au moins faire dix lieues avant de pouvoir parvenir au haut de la plus prochaine de ces montagnes couvertes de neige. Le tems change pluſieurs fois le jour dans ces montagnes. Les vapeurs qui s'élevent continuellement de la mer Caſpienne, & qui ſont produites, tantôt par la chaleur, tantôt par les vents, trouvent ici un lieu très-propre à les raſſembler; auſſi viennent-elles s'y condenſer en brouillard, & former de vrais nuages, qui ſont quelquefois ſi épais qu'on n'eſt pas en état de diſtinguer un objet à la diſtance d'un pied. Or ce ſont ces vapeurs qui cauſent ces continuelles variations de tems; car la quantité de ces vapeurs eſt déterminée par la nature & la direction des vents, ſur leſquels ces vapeurs réagiſſent à leur tour, ainſi que l'expérience journaliere le démontre. Lorſqu'en été le tems eſt ſerein au lever du ſoleil, il peut très-bien arriver qu'il vienne à pleuvoir au bout de deux heures; que bientôt après le ciel s'éclairciſſe de nouveau, & que cela varie ainſi pluſieurs fois juſqu'au ſoir. Il arrive même qu'il

ne régne pas le même tems ſur toute la montagne, car ſouvent un amas de vapeurs ſe trouve pris entre deux montagnes plus baſſes, & y occaſionne de la pluye, tandis qu'on jouit du tems le plus ſerein lorſqu'on s'éleve un peu au-deſſus. Vers le ſommet, la reſpiration devient extraordinairement pénible. * La

* Il faut croire que M. Gmelin s'étoit eſſoufflé en montant, & qu'en même tems le préjugé agiſſoit avec trop de vivacité ſur ſon imagination; d'autant qu'il y a même grande apparence qu'il n'a pas monté juſques ſur les pointes couvertes de neige; au moins n'en parle-t-il pas dans ſa rélation. J'ai gravi les cimes les plus élevées de l'Europe, bien au-deſſus de l'hoſpice des capucins du mont ſaint Gothard, j'ai monté juſqu'au ſommet d'autres montagnes trés-élevées de la Suiſſe, & n'y ai jamais éprouvé la moindre gêne dans la reſpiration; je m'y trouvois au contraire beaucoup plus diſpos que dans la plaine. M. de Luc aſſure la même choſe dans la rélation de ſon voyage aux glaciers de Savoye. Voyez *Recherches ſur les modifications de l'atmoſphere*, &c. tom. II, §. 940, 941, 942. Ce que les voyageurs racontent des effets de l'extrême ſubtilité de l'air dans les montagnes du Perou, paroît être fondé ſur d'autres cauſes : mais quoiqu'il en ſoit, M. de la Condamine & M. Bouguer ſont montés ſur les cimes les plus élevées de ces montagnes, où ils ont vu deſcendre le mercure du barometre juſqu'à quinze pouces neuf lignes, & nommément ſur la cime du *Pichincha*, où la choſe leur eſt arrivée, & où l'air doit être par conſéquent bien plus atténué, qu'il ne l'eſt dans les lieux les plus élevés de la Suiſſe. Malgré tout cela ces deux illuſtres ſavans n'y ont point éprouvé la moindre incommodité, & y ont reſpiré avec autant de liberté qu'au pied de la montagne. M. de la Condamine paſſa cependant trois ſemaines conſécutives ſur ce même ſommet du *Pichincha*.

neige n'y eſt pas de nature à ne jamais fondre. Il s'en fond au contraire une très-grande partie pendant les mois d'été ; de ſorte que toutes les eaux qui prennent leur ſource dans les montagnes, groſſiſſent alors conſidérablement & vont ſe précipiter dans la mer Caſpienne. Les différens progrès de la fonte des neiges, ſuivant que la chaleur eſt plus ou moins forte, donnent lieu à une eſpèce de rivieres qui ont un cours périodique. * Cependant la partie la plus élevée de la montagne, malgré la plus puiſſante activité des rayons du ſoleil, demeure couverte d'une neige éternelle, dont l'uſage qu'on en fait pour rafraîchir de certains mets & les boiſſons, apporte un grand ſoulagement aux habitans des lieux ſitués dans le bas, durant les chaleurs preſque inſupportables de leurs étés. ** Le froid eſt ſi ſenſible dans ces

---

* C'eſt encore là un phénoméne aſſez commun dans les Alpes de la Suiſſe, & quantité de ſources périodiques qu'on y obſerve n'ont point d'autre cauſe.

** Les habitans de la brûlante Sicile jouiſſent des mêmes reſſources, & le mont Etna, malgré les flammes qu'il vient de vomir, leur fournit en abondance la neige néceſſaire, pour tempérer par des breuvages rafraîchiſſans les exceſſives chaleurs qu'ils éprouvent en été, & les leur rendre plus ſupportables. Voyez *le voyage en Sicile & à Malthe*, par *M. Brydone*. Il eſt au reſte peu de pays chauds en Europe où les montagnes voiſines ne fourniſſent pas ce ſoulagement délicieux.

montagnes pendant l'hiver, que bien loin qu'un homme pût y vivre dans cette saison, les oiseaux mêmes ne sauroient seulement s'y soutenir.

Ces montagnes sont formées de *Pierres de roche*, dont on rencontre tantôt des masses d'une grandeur énorme, tantôt des morceaux détachés qui ont roulé à de certaines distances, & qui sont extrêmement incommodes au voyageur. La nature de ces pierres est quelquefois homogéne & quelquefois mélangée & parsemée de quartz & de glimmer : on y trouve fréquemment une pierre cornée disposée par couches, sans être feuilletée, ainsi qu'une pierre de roche parsemée de cailloux, qui est également très-commune. Quant aux pétrifications qui sont si abondantes aux environs de Baku & de Derbent, ces montagnes n'en offrent pas le moindre vestige ; & M. Gmelin n'a point eu l'occasion d'observer si l'intérieur du sol étoit favorable ou non aux filons de mine. *

* Il eut été très-important que M. Gmelin eût mieux examiné les parties constituantes de ces montagnes, & sur-tout qu'il les eût déterminé plus soigneusement. On peut cependant inférer du peu qu'il en rapporte, que ce sont ou des montagnes totalement primitives, ou tout au moins des montagnes secondaires, composées de schistes de nature cornée, dont les couches, selon les observations de Messieurs de Born, Ferber, Pallas, posent sur

Les habitans de ces montagnes conſtruiſent leurs cabanes de ces pierres que nous venons de décrire. Un grand nombre de Ghilaniens qui paſſent leurs hivers dans le plat pays de cette province, ſe raſſemblent ici en été. Les herbages nourriſſans qui croiſſent ſur ces montagnes leur conviennent beaucoup pour l'éducation de leurs beſtiaux, & ils envoyent pâturer une enorme quantité de chevres & de boucs, ſur les hauteurs les plus eſcarpées. Ils ont auſſi de gros troupeaux de moutons, mais ils ſont tous de l'eſpèce à large & longue queue, & c'eſt même l'unique eſpèce que M. Gmelin ait apperçu en Perſe. Les loups qui ſont très-multipliés dans ces montagnes, ſont un grand fléau pour ces pauvres moutons, & lorſqu'ils n'ont

---

le granit primitif, mais ne renferment jamais aucun corps marin. Si la roche eſt compoſée de quartz, de Spath dur & de mica, on la nomme *Granit*; mais lorſque les parties eſſentielles de la roche ſont de quartz, dans lequel il y a des taches ou des raies groſſiéres de mica, ſéparées les unes des autres, elle doit être nommée alors *Roche cornée*; & l'on ne doit donner le nom de *Schiſte corné* qu'à l'eſpèce de pierre où le quartz eſt intimément lié avec le mica, de maniere qu'ils ne ſauroient être diſtingués l'un de l'autre à la vue. Voyez *Ferbers Briefe aus Welſchland*, p. 401 & 403. M. le B. de Dietrich a donné une excellente traduction de ces importantes lettres ſous le titre ſuivant: *Lettres ſur la Minérologie & ſur divers autres objets de l'Hiſt. nat. de l'Italie*, voyez p. 491 & 492 de cette traduction.

pas le tems de les enlever en entier, ils leur arrachent au moins la queue. Les vaches n'y ſont pas bien communes, mais l'on aſſure que les chevaux y deviennent gras & vigoureux. Les habitans n'ont d'autre occupation que celle de ſoigner leurs beſtiaux, & font de leur lait du beurre & du fromage. Leur maniere de faire le beurre eſt des plus ſimples, mais n'eſt certainement pas la plus commode. Ils ont de grands pots de terre extraordinairement ventrus par le milieu, & munis vers le haut de deux anſes un peu éloïgnées l'une de l'autre : ils rempliſſent ces pots de lait, un peu plus qu'à moitié ; après quoi deux drôles vigoureux ſe ſaiſiſſent chacun d'une anſe & ſecouent le pot juſqu'à ce que le beurre ſoit fait. Les pâtres du Ghilan vivent éparpillés dans ces montagnes, & leurs maiſons conſtruites tout ſimplement de pierres de rocher entaſſées, ſont tantôt iſolées, tantôt bâties l'une à côté de l'autre en forme de hameaux, ſans aucune régularité. Ils portent des eſpèces de camiſoles qui ne leur deſcendent que juſqu'à la ceinture & des ſouliers d'écorce d'arbres; leurs culottes ſont à la maniere généralement adoptée dans tout l'orient. L'on voit parmi eux beaucoup de vieillards & tous en général ont l'air de jouir d'une ſanté brillante; ils ſont d'une ſtature médiocre, mais renforcée, &

leurs femmes ſont fort fécondes. Ils ne paſſent pas pour bien riches, & payent à Hédaet Kan une impoſition en argent, qui n'eſt pas déterminée, & qui ſe perçoit par les Staroſtes de quelques chefs-lieux du voiſinage. Ils vendent le batman de fromage trente, & le batman de beurre depuis ſoixante-dix juſqu'à cent kopéques.

M. Gmelin déſira de voir auſſi le revers des montagnes couvertes de neige, & en fit effectivement le voyage les 20 & 21 Mai. Il y trouva la nature à peine réveillée de ſon ſommeil de l'hiver, les tulipes fleuriſſoient de deſſous la neige, & les autres fleurs liliacées étoient encore fermées. Dans les lieux où le ſoleil pouvoit exercer ſon activité, la Flore de la contrée étaloit des beautés raviſſantes, ſans faire paroître toutefois une grande diverſité. On retrouvoit dans la plaine les plantes particulieres à la province, & dès qu'on s'élevoit de nouveau, l'on revoyoit les plantes alpines. La triſte *Juliane* (*Heſperis*), s'y montroit ſur-tout en grande abondance, & embaumoit toute la contrée de ſon agréable odeur. L'*Hermine* parcouroit ces lieux avec ſi peu de crainte qu'on pouvoit la prendre avec la main. Elle ne change point ici la couleur de ſon poil en hiver. Les *Martes* s'y font également voir en très-grand nombre. Cet animal ne fait point

ici ſon ſéjour uniquement dans les endroits garnis de bois; un ſeul buiſſon lui ſuffit pour ſon habitation. Il eſt remarquable que dans toute cette contrée, dès que la marte a quelques années d'âge, elle devient preſqu'entiérement noire, ce qui donne en conſéquence une plus grande valeur à ſa peau. Elles ſe laiſſent aprivoiſer & mangent tout ce qu'on leur préſente; mais elles ſont ſur-tout extrêmement friandes de raiſins de Corinthe.

Les Perſans ſavent diſtinguer auſſi bien que les payſans ruſſes les champignons qu'on peut manger ſans danger, d'avec ceux qui ſont nuiſibles; & l'expérience leur a appris qu'une ſeule & même eſpèce peut être pernicieuſe dans un tems & innocente dans un autre. Ils font griller les bons tout uniment ſur la braiſe, & les mangent enſuite: ils jugent des eſpèces qui leur ſont inconnues, à l'odeur, & quant au choix à faire entre celles qui leur ſont connues, c'eſt la longue pratique qui les dirige.

M. Gmelin apprit des habitans de ces montagnes à faire une ſorte de vinaigre, dont ceux qui ſont à portée de ſe pourvoir facilement de vinaigre liquide peuvent à la vérité ſe paſſer, mais qui peut devenir ſouvent d'un grand ſecours à un voyageur. On fait recuire du vinaigre bien fort, juſqu'à ce qu'il s'épaiſ-

ſiſſe, & pendant qu'il bout on ramaſſe l'écume qui ſe forme à la ſuperficie, & on la mêle après l'opération avec le vinaigre réduit ; ce qui forme une maſſe, dont une dragme délayée dans quelques onces d'eau, peut tenir lieu de vinaigre.

A ſon retour à *Räſcht*, M. Gmelin apprit que le bâtiment qui lui avoit été expédié par la chancellerie de la régence d'Aſtrakan, pour la continuation de ſon voyage & pour ſon retour, avoit jetté l'ancre le 25 dans la rade d'Enzelli ; ce qui l'engagea à s'y rendre le premier de Juin. Il y reſta juſqu'au 5, & s'en revint à Räſcht d'où il put enfin partir le 19, après bien des difficultés. Il traverſa dans ſa marche vers les montagnes quantité de rizieres, dont le ſol marécageux fatiguoit beaucoup les chevaux ; lorſqu'il eut atteint les hauteurs, il découvrit une plante du genre des ſenſitives (*Mimoſa*), dont la forme extérieure, la couleur agréable, & la bonne odeur de la fleur, jointes à ſa belle grandeur, lui donneroient une place diſtinguée parmi ce qu'il y a de plus recherché dans les jardins d'ornement en Europe. Depuis le coucher du ſoleil juſqu'à ſon lever, ce joli arbriſſeau replie toutes ſes feuilles, & comme elles ſont rangées par paires, toutes ſe couchent l'une ſur l'autre. On obſerve un mouvement pareil pendant le jour

dans cette plante & dans ſes branches, lorſqu'on en arrache quelques feuilles. M. Gmelin croit que cet arbriſſeau eſt la *Mimoſa arborea*, *Linn.* L'époque de ſa floraiſon eſt pour les habitans du Ghilan un indice que le ver-à-ſoie a terminé ſon cocon, & ils ne manquent pas en conſéquence de faire toutes leurs diſpoſitions pour le dévidage de leurs ſoies. —— Notre voyageur vit auſſi dans ces cantons la *Loutre*, (*Muſtela Lutra*, *Linnæi. Lutra caſtanei coloris*, *Briſſon. Quad.* 16. *p.* 1. qui eſt très-commune dans les rivieres de la Perſe. M. Gmelin eſt très-porté à faire de cet animal une eſpèce différente de la *Loutre de mer de Margraf*, (*Nov. Comm. Petrop. tom. II. p.* 36.), car les pieds à membranes indiquent une toute autre économie que des pieds pareils à ceux de la Marte ; ſi dans l'hiſtoire des animaux on ne fait pas une attention très-exacte à ces ſortes de caractères diſtinctifs, on ôte à la plus belle partie de l'hiſtoire naturelle toute ſa vie. Les pieds de la loutre dont nous parlons ne ſont nuds qu'en-deſſous, & ſont couverts par-deſſus juſqu'aux ongles d'un poil châtain. C'eſt ſur-tout en automne que ces animaux ſont ſinguliérement nombreux. Ils mettent bas en Avril, & ſur la fin de Mars & nourriſſent leurs petits de poiſſons & de

vers. Ils ne ſauroient vivre plus d'une couple d'heures lorſqu'on les a tirés de l'eau.

M. Gmelin s'arrêta quelque tems à *Schafft*, d'où il fit diverſes excurſions. Le 20 Juin, tous les payſans étoient occupés à dévider leurs ſoies. Vers le milieu du mois de Mars, quelquefois plutôt, quelquefois plus tard, ſelon que le ſoleil a exercé plus ou moins ſon activité. Les Ghilaniens prennent les œufs de leurs vers-à-ſoie, qu'ils ont conſervés pendant l'hiver, & les portent ſur eux aux endroits les plus chauds de leur corps, enveloppés dans des morceaux de toile de cotton. Au bout de huit ou quinze jours les vers éclоſent, bien ſains, & pour la majeure partie, tous à la fois. Le *Meurier blanc*, de même que le *noir*, croît ſans culture dans le Ghilan. Pour plus de commodité, on le tranſplante tout près de l'habitation de chaque poſſeſſion, tous les ans on les taille, & l'on en établit auſſi des pépinieres en regle. On n'y donne nulle préférence à aucun égard au meurier noir ſur le blanc; on regarde ſeulement, dans les deux eſpèces, les feuilles qui paroiſſent un peu rougeâtres, comme les plus nourriſſantes.

On nourrit pendant dix jours les vers, encore très-petits, qui viennent d'éclore une fois par jour, avec les feuilles les plus tendres du meurier. On les place à cet effet dans

des paniers de la forme des tamis, dont ſe ſervent nos apothiquaires; & le lieu ou ſe dépoſent ces paniers, n'eſt autre choſe que le plancher d'une chétive cabane conſtruite de roſeaux, de planches ou de branchages, & ſoutenues par des poteaux. Les dix jours ſuivans on donne deux fois par jour de la nourriture aux vers; mais l'on choiſit encore les feuilles les plus tendres. Pendant la troiſieme dixaine on leur diſtribue leur pâture trois fois dans la journée, & pour lors il n'eſt plus néceſſaire de choiſir les feuilles auſſi ſoigneuſement. On ſupprime également alors l'uſage des paniers, & l'on laiſſe les vers ramper librement ſur le plancher que l'on jonche de feuilles. Lorſqu'on parvient au troiſieme période, ou, ſi l'on veut au troiſieme ſommeil du ver, on leur prodigue les feuilles avec encore plus de profuſion, & on leur en donne quatre, cinq & juſqu'à ſix fois par jour. Enfin le ver ſe met à filer, & conſtruit ſon cocon, qui, lorſqu'il eſt parvenu à ſon état de perfection acquiert la groſſeur d'un œuf de pigeon. On compte qu'il faut cinquante jours au ver pour parvenir à ſon dernier période, c'eſt-à-dire, au moment qu'il commence à filer, & trois, quatre ou cinq jours pour achever entiérement ſon cocon. Les Ghilaniens ſont aſſez généralement dans l'uſage de dévider leur

leur soie tout aussi-tôt. Ils ont pour cela de grandes & larges tonnes de bois, qu'ils remplissent d'eau bouillante, & y jettent à chaque fois autant de coccons qu'ils jugent au coup-d'œil pouvoir en mettre; cette opération étouffe le ver & dégage les fils de la soie du coccon. Une personne qui se tient près de la tonne tire les fils avec la main & les place sur les bobines, d'où ils passent sur le dévidoir, qu'une autre personne fait tourner fort lentement. Ce dévidoir est très-grand, & par conséquent propre à dévider beaucoup de soie à la fois; mais l'on n'aime pas dans les atteliers les écheveaux si longs, à cause de la difficulté qu'on a à la dévider ensuite de nouveau. La personne qui détache la soie des coccons, ôte de tems en tems avec un ballet de dessus la surface de l'eau les saletés qui se ramassent dans la tonne, soit du dehors, soit des coccons eux-mêmes.

La soie du Ghilan n'est pas toute d'une égale bonté; la meilleure de toutes doit avoir un œil blanc, un certain lustre, & être ronde & forte. On en cultive de cette qualité à Schafft & dans tout le district de ce village; elle se transporte presque toute à *Kaschan* & à *Jeschid*, où se fabriquent les plus belles étoffes de soie de la Perse. La majeure partie de la soie du Ghilan est jaune; mais les soies qui ont toutes

les autres qualités requiſes, lors même qu'elles ſont jaunes, ſont encore réputées bonnes; celles-là ſon façonnées à *Räſcht*, & tranſportées à Kaſwin, à Tauris & dans d'autres villes de la Perſe. Ces mêmes ſoies jaunes, avec plus ou moins d'autres défauts, font la plus grande quantité, & ce ſont preſque les ſeules qui s'expédient par mer à Aſtrakan; & comme il ne vient à Aſtrakan & à Pétersbourg que des ſoies de qualité médiocre, & que d'ailleurs on y manque d'habiles ouvriers, il n'eſt pas étonnant que les étoffes de ſoie fabriquées en Ruſſie, dans les deux villes que nous venons de nommer, ſoient ſi inférieures à celles qui ſe fabriquent en France. La ſoie qu'on retire des coccons qui ſont mis à part, pour avoir des œufs pour la récolte de l'année ſuivante, & qui ſont percés par la phaléne qui en ſort, eſt la plus chétive. Comme elle ne ſauroit ſe dévider, on eſt obligé de la filer. Les Perſans la nomment Redſch, (c'eſt notre fleuret), elle ſe tranſporte uniquement vers les frontieres de la Turquie.

Les Perſans apportent une ſoigneuſe attention à ce que les feuilles de mûrier ſoient bien ſéches lorſqu'on les donne au vers-à-ſoie. Rien ne leur cauſe plus d'inquiétude que lorſqu'il tonne immédiatement après l'un des trois ſommeils de ces vers; une longue expérience leur

ayant appris qu'ils en meurent tout à coup, après s'être roulés, au milieu de quelque mouvemens convulsifs très-courts. Souvent auſſi ils eſſuyent le même accident par des cauſes différentes, qu'on ne peut pas toujours expliquer; il arrive alors que le poſſeſſeur d'une plantation qui rend d'ordinaire vingt batmans de ſoie, en recueille à peine un. Nous ajouterons encore ceci, ſavoir, que le ver-à-ſoie eſt indigene dans le Ghilan, & qu'on n'y trouve pas la phaléne à aîles jaunes.

Le *Baſilic*, (*Ocymum Baſilicum*), fournit une ſemence que les Perſans font gonfler dans l'eau; enſuite ils la frappent de glace, & en font uſage dans les chaleurs exceſſives de l'été, comme d'un très-grand rafraîchiſſant, que les Européens mêmes ne dédaigneroient pas. Une caravane de l'Inde qui paſſoit à *Schafft*, dans le tems que M. Gmelin y étoit, menoit avec elle un oiſeau, dont elle ſe propoſoit de faire un préſent au Kan du Ghilan. Cet oiſeau, dont l'eſpèce appartient à la famille des *Geais*, (*Coracias docilis*), poſſédoit à un point étonnant la facilité de prononcer diſtinctement des mots perſans, & même des phraſes entieres. Il contrefaiſoit auſſi ſupérieurement une perſonne qui touſſe, & les tons lamentables de quelqu'un qui pleure. — Il y a dans le Ghilan beaucoup d'*Ecureuils* qui

ſont une variété bien diſtincte, mais qui appartiennent toutefois très-certainement au genre de nos écureuils d'Europe. Ils conſervent leur couleur en hiver, & fourniſſent une nouvelle preuve que le *Petit-gris* de M. de Buffon ne fait point une eſpèce particuliere, mais que ſes différences ne proviennent que de la rigueur des hivers des pays du Nord. Les Ecureuils dont nous parlons, ont tout le deſſus du corps d'un gris foncé; le tour des yeux noir, la gorge, la poitrine & le ventre jaunes; ſa queue eſt d'un gris noirâtre, marquée en-deſſous par le milieu d'une bande blanche. Cet écureuil aſiatique a d'ailleurs la même forme & les mêmes mœurs que nos écureuils d'Europe.

Il eſt très-certain que les oiſeaux de paſſage ſuivent conſtamment dans leurs émigrations de certaines régles, ſoit qu'ils y ſoient aſtreints par quelques beſoins, ſoit qu'il y ait quelque autre circonſtance plus indifférente encore qui les détermine. Mais on voit ici préciſément les mêmes oiſeaux dont les émigrations ſont les plus conſtantes, y paſſer l'été en très-grand nombre. On y voit entr'autres les *Cigognes noires* & *blanches*, l'eſpèce plus petite de ces oiſeaux qui ſe diſtinguent par une touffe de plumes ſur le dos, & que les anciens nomment tantôt *Garzetta*, tantôt

Egretta; les *Hérons gris cendrés*, & ſur le rivage de la mer des troupes innombrables de *Baglanes* ou *Cormorans*, qui volent de côté & d'autre; enfin toutes les eſpèces de *Mouettes* y ſont preſque en auſſi grande quantité qu'en hiver. M. Gmelin obſerve cependant que depuis le milieu du mois de Mai il ne s'eſt point offert un ſeul pélican à ſa vue. On voit manifeſtement par ce détail que ce n'eſt pas le beſoin de ſubſiſtance qui force ces oiſeaux à paſſer d'un lieu dans un autre. Les Hérons dont nous venons de parler trouvent abondamment de quoi ſe ſubſtanter dans les rizieres marécageuſes du Ghilan; auſſi y reſtent-ils & y font-ils leurs pontes; & pour tous ces autres ſuſdits oiſeaux palmipédes, ils ont également de quoi fournir amplement à leur nourriture, tout le long des côtes de la mer Caſpienne; qu'ont-ils donc beſoin d'aller la chercher au loin, tandis qu'elle s'offre à eux dans la proximité? Et toutefois une grande partie de ces fugitifs habitans des airs entreprennent en grandes troupes les voyages les plus éloignés. Seroient-ce des voyages de plaiſir? Cette opinion ne ſeroit pas ſi abſurde, pourvû qu'on ne ſe figure pas un projet déterminé par avance. Seroit-ce pour le changement, par habitude, par imitation, ou dans le deſir d'aller ſe livrer avec moins d'empêchement, dans des con-

trées plus tempérées, à leurs amours déja ſi brûlans par eux-mêmes ? Tous les oiſeaux aquatiques aiment les eaux qui ont de la fraîcheur, ainſi que les poiſſons ; c'eſt pour cela que les embouchures des grands fleuves, & ces fleuves eux-mêmes juſqu'à une grande étendue, en remontant, ſont ſi poiſſonneux ; & c'eſt ſans doute par la même raiſon qu'il ſe raſſemble dans ces mêmes endroits le plus de ces oiſeaux. Ceux qui s'en reviennent du nord au midi, à l'approche de l'hiver, s'arrêtent de préférence dans les provinces que nous décrivons, & ſont en ſi grand nombre près de *Sallian* le long du *Kur* qu'on peut les prendre à la main. Il eſt donc très-poſſible que c'eſt le deſir de jouir de la fraîcheur des eaux qui détermine les oiſeaux aquatiques à émigrer. Mais comme il y en a ſuffiſamment pour une grande partie d'entr'eux, il y en a auſſi une grande partie qui ne voyage point.

Le 24 Juin deux *Dſauſchi* traverſerent *Schafft* à cheval. Ces *Dſauſchi* ſont une eſpèce de gens qui gagnent leur vie en Perſe, & croyent en même tems s'en faire un mérite auprès de Dieu, à eſcorter les pélerins qui vont à Babylone. Il y en a beaucoup dans le Ghilan, & ils ont à Räſcht un ſupérieur auquel ils ſont obligés d'obéir en tous points.

Celui-ci les envoye quelques ſemaines avant le départ, dans toutes les villes & dans tous les villages pour avertir tout le monde qu'ils ſont prêts à partir, & pour offrir leur eſcorte. Ils n'omettent pas une maiſon, & ceux qui ſont intentionnés de les ſuivre pour aller viſiter le tombeau de *Huſſein*, ſe mettent auſſitôt en route avec eux, pour ſe rendre au lieu du rendez-vous de tous les *Dſauſchi*, d'où ils s'acheminent enſuite tous enſemble vers Bagdad ou Babylone. Chacun leur fait des préſens, & quantité de perſonnes qui ne peuvent pas faire eux-mêmes le voyage, les chargent de s'acquitter pour eux des prieres d'uſage. Les Perſans vont en pélérinage en différens lieux, ſavoir à chaque endroit où ſe trouve un tombeau de quelqu'un des parens de Mahomet; & l'on prétend qu'il y en a un très-grand nombre; les Turcs, au contraire, ne vont qu'à la Mecque. Le principal objet des pélerins perſans qui vont à la Mecque ou dans d'autres lieux ſaints, c'eſt de s'y trouver pour y aſſiſter à la fête du Kurban-Bairaam, dont nous avons parlé plus haut. De ſorte que dans quelque tems qu'un pélerin y arrive, il faut qu'il y reſte juſqu'au jour de la fête: s'il arrivoit même le dernier jour de cette fête, il n'oſeroit pas y aſſiſter, parce qu'on eſt obligé de s'y préparer pendant trois jours,

qu'on paſſe en prieres continuelles. Le jour même de la fête on ſort en grande proceſſion de la ville, avec tout le clergé; on ſe rend en raze-campagne, où après avoir récité certaines prieres, chacun immole un nombre de moutons à ſa volonté, & la chair eſt diſtribuée aux pauvres. Après quoi l'on retourne à la ville, vers le tombeau de Mahomet, où du pieux perſonnage dont le corps a rendu la ville un lieu ſaint: arrivé-là, on récite encore quelques prieres; enſuite on ſe ſépare. Il n'eſt permis à perſonne d'approcher de près d'aucun de ces tombeaux; les prêtres eux-mêmes ainſi que toute la proceſſion ſont obligés de ſe tenir à la porte. Les trois jours qui ſuivent immédiatement la fête, doivent être, comme les trois jours qui l'ont précédé, paſſés en prieres, & lorſqu'ils ſont écoulés, chacun retourne dans ſa patrie.

Une des plus belles plantes aquatiques, la reine même de toutes, croît dans le Ghilan; c'eſt un *Nenuphar*, connu par les botaniſtes ſous le nom de *Nymphæa Nelumbo;* les Perſans nomment ſon fruit *Salabagala*, & le mangent comme des noiſettes. Ils les ſubſtituent auſſi de même que les Arméniens, aux grains de corail, pour en faire des chapelets. Ce Nelumbo dure pendant les mois de Mai & Juin; on le voit dans pluſieurs marais du Ghi-

lan, & l'on doit même en avoir auſſi vu dans le voiſinage d'Aſtrakan.

Les Perſans ont généralement les Chrétiens en horreur, mais il y en a qui pouſſent les choſes plus loin à cet égard que les autres. Pluſieurs fuyent la compagnie des Chrétiens comme la peſte ; & lorſqu'ils ſont forcés de traiter avec eux pour quelque objet de commerce, ils ſe tiennent toujours dans un certain éloignement, crainte qu'il ne leur arrive de toucher l'habit d'un Chrétien, ou d'en être touchés. Tout vaſe, toute eſpece d'uſtenſile dont un Chrétien s'eſt ſervi, devient pour eux un objet d'abomination ; de ſorte que tout Chrétien qui voyage eſt obligé de ſe déſaltérer comme les bêtes, en portant l'eau du puits ou de la fontaine, immédiatement à ſa bouche, parce que perſonne ne lui prêteroit de vaſe. D'autres un peu plus raiſonnables en agiſſent mieux à l'égard des Chrétiens, recherchent même leur ſociété, mais ſe garderoient bien de manger à la même table avec eux. Du reſte, ils leur font un bon accueil, ne violent point extérieurement à leur égard les loix de la politeſſe, & finiſſent pourtant par ſe familiariſer à la ſuite d'un commerce habituel. Les buveurs de profeſſion & les amis de la joie ne ſe font même aucun ſcrupule de ſe livrer à la débauche avec des Chrétiens.

Le ſerment de fidélité eſt une choſe aſſez inconnue de nos jours parmi les Perſans ; il n'a même jamais été fort en uſage chez eux ; ou il ne ſeroit pas d'ailleurs d'une bien grande efficace. Tous les autres ſermens qu'on leur fait prêter ont la même formule, avec cette ſeule différence, que les jeunes gens le prêtent différemment des perſonnes d'un âge mûr. Voici comment l'on fait jurer les premiers ; on les mene au premier tombeau d'un ſaint quelconque, & là on leur fait prononcer à haute voix, quel que ſoit le genre d'accuſation, les paroles ſuivantes : O Dieu unique, Dieu, Dieu, je ne ſuis point coupable de ce dont je ſuis accuſé. Ceux d'un âge mûr, font leur dépoſition par ſerment devant les prêtres ; ils poſent deux doigts ſur l'Alcoran ouvert, & proférent bien haut ce qui ſuit : O Dieu unique, Dieu, Dieu ! auſſi certainement que ce ſont là tes paroles, auſſi certainement je, &c. &c. --- Il eſt auſſi d'uſage de tenir pendant la cérémonie un ſabre nud au-deſſus de l'Alcoran.

Durant le ſéjour que M. Gmelin fit à *Schafft*, il régna pendant pluſieurs ſemaines de ſuite une ſéchereſſe continuelle, qui faiſoit craindre pour la récolte de riz de l'année une perte totale. Et comme cette production fait avec la ſoie la grande ſource du bien-être

des habitans du Ghilan, on ordonna une proceſſion publique pour le premier de Juillet : or voici comment les Perſans procédent à cet acte de leur culte religieux. Le *Schilhaliſtan* ou chef du clergé détermine le jour auquel la proceſſion aura lieu, ainſi que la moſquée où tous les habitans de l'endroit devront s'aſſembler. Ils s'y rendent tous munis d'une cruche d'eau, ou d'une bouteille d'eau-roſe. Lorſqu'ils ſont tous là, le *Schilhaliſtan* les mene au travers de toute la ville, en raze-campagne, où il récite quelques prieres; après qu'elles ſont finies le peuple s'arroſe réciproquement avec cette eau dont chacun s'eſt pourvu; voulant manifeſter par-là la perſuaſion où ils ſont que la priere du prêtre ſera exaucée, & que le ciel daignera leur envoyer de la pluie pour rafraîchir leurs champs deſſéchés. S'il ne tombe pas d'eau immédiatement après la premiere proceſſion, il s'en fait une ſeconde au bout de quelques jours, puis une troiſieme; & ſi le ciel continue à demeurer fermé, on oblige alors les Arméniens & les Juifs à faire de pareilles proceſſions, leur clergé à leur tête, & même à les réitérer en cas de beſoin.

M. Gmelin partit de *Schafft* le 3 de Juillet, pour viſiter les montagnes qu'on appelle les *Monts tawliſchiniens*, qui ſont une continuation des Moganiens, & ſe réuniſſent en-

ſuite avec les montagnes que nos voyageurs avoient viſitées juſqu'au ſommet, derriere Lagiſchan & Langorod. Cette triple chaîne de montagnes, tout en décrivant beaucoup de ſinuoſités, ne ſe dirige qu'en longueur & s'étend très-peu en largeur. Elle forme, pour ainſi dire, un mur de ſéparation entre le Ghilan & l'intérieur de la Perſe: car auſſi-tôt qu'on les a laiſſées derriere ſoi, l'on ſe trouve ſur une Steppe aride, qui mene vers *Kaswin*, chemin que prennent ſouvent les caravanes, ſur-tout dans les tems de troubles, parce qu'alors la grande route eſt infeſtée de brigands. — Nos voyageurs ſe dirigerent dans cette courſe tout-à-fait vers l'oueſt, mais leur route qui les conduiſoit à travers des bois fort montueux, ſe trouva ſi difficile, qu'ils marcherent juſqu'à nuit tombante pour atteindre un village, où la pluie les retint pendant quelques jours. M. Gmelin y vit une cour entourée d'une haye, où il remarqua qu'on élevoit des *Abeilles*; les ruches étoient des troncs d'arbres creux, de la longueur de deux archines, (environ quatre pieds & demi); il y en avoit plus de vingt; elles étoient couchées à-plat ſur la terre; les deux extrémités du tronc étoient bouchées par des pierres, & toute la ſurface ſupérieure de la ruche étoit percée de trous pour l'entrée & la ſortie des abeilles. Lorſ-

qu'on veut recueillir le miel & la cire de ces ruches, on leve les pierres qui les ferment, & comme non-seulement ces ouvertures, mais encore tout le diametre de la ruche présentent un grand espace en longueur & en largeur, l'on parvient à son but sans éprouver les inconvéniens attachés à celles dont nous nous servons communément.

Parvenu dans sa course à une élévation plus considérable, notre savant s'occupa presqu'entiérement, depuis le 8 Juillet jusqu'au 17, à recueillir différentes plantes, & remarqua que toutes celles qui s'offroient à ses recherches, étoient à peu près les mêmes que lui avoient fourni les autres montagnes de la province qu'il avoit parcourues antérieurement. C'étoient des plantes alpines; quand à celles qui croissent dans les vallées qui séparent les montagnes, elles ressemblent aux plantes des environs de Montpellier. Les *Hysopes* sont assez rares dans le bas, au lieu que près d'Ispahan, cette plante est, dit-on, si commune, qu'on en ramasse les tiges, qui y deviennent aussi dures que les tiges des plus gros buissons, pour en faire du feu. Le *Sempervivum montanum* y croissoit sur les cîmes des rochers. Les Persans font sécher cette plante avec la fleur & la réduisent en poudre; ils donnent cette poudre, qui purge très-violemment par les

ſelles, aux malades attaqués de la jauniſſe. Lorſque les ſelles viennent avec trop d'abondance, ils font prendre au patient du lait aigre, dans lequel ils mettent de la glace; & ils prétendent qu'ils arrêtent ſur-le-champ, par ce moyen, la violence du purgatif. Le *Pourpier*, (*Portulacca oleracea*), ſe faiſoit voir dans les places les plus arides; on fait en Perſe de la graine de cette plante des dragées qu'on regarde comme très-rafraîchiſſantes. La *Jujube* ou *Rhamnus zizyphus*, étoit auſſi commune dans les fonds qu'elle l'eſt en Allemagne. Cette plante eſt appellée en turc & en perſan *Unap*, & l'on regarde auſſi dans ce pays ſon fruit comme un très-bon béchique. Lorſque cet arbuſte eſt parvenu à une certaine vieilleſſe, il perd peu-à-peu ſes épines.

On rencontre dans ces montagnes, de même que dans tout le Ghilan, quantité de ces gens connus en Allemagne ſous le nom de *Ziegeuners*, & en France ſous celui d'*Egyptiens* ou de *Bohémiens*, leſquels ici, comme en Europe, errent par bandes d'un lieu dans un autre, ſans avoir de domicile permanent, ni aucun moyen de ſubſiſtance aſſuré. Les Perſans les appellent *Kauli*, du nom d'une nation perverſe, très-ancienne, dont leurs hiſtoriens racontent ce qui ſuit: Pharaon, diſent-ils, condamna un jour Ibrahim, ou Abraham,

au ſupplice du feu. Mais le patriarche ayant été mis deux fois ſur le bûcher, ſans avoir éprouvé le moindre dommage; le roi d'Egypte ſe trouvoit fort embarraſſé pour trouver un moyen de parvenir à ſon but. Alors Satan vint à lui, & lui conſeilla de faire dreſſer le bûcher ſur une montagne très-haute & très-eſcarpée, & que lorſque le bûcher ſeroit allumé, il devoit faire guinder Abraham deſſus par le moyen d'un cabeſtan. Pharaon ſuivit ce conſeil, mais il n'eut point l'effet déſiré, car le cabeſtan refuſa ſon ſervice. Satan revint pour la ſeconde fois vers Pharaon, & lui dit qu'il voyoit bien qu'il y avoit des ſaints qui protégeoient le patriarche, mais qu'il lui reſtoit encore un conſeil à lui donner pour lever cet obſtacle; qu'il n'avoit qu'à ſe faire amener deux perſonnes, qui fuſſent freres & ſœurs, de la nation des Kauli, qui étoit en abomination à Dieu & à tous les ſaints, & ordonner que ces deux perſonnes ſe tinſſent tout auprès du bûcher, que pour lors tous les ſaints ſeroient forcés de s'en écarter, & qu'Ibrahim privé de leur aſſiſtance, deviendroit infailliblement la proie des flammes. Tout fut encore exécuté de point en point, comme Satan l'avoit indiqué, mais avec tout auſſi peu de ſuccès que les autres fois; car au moment qu'Abraham parut ſur le bûcher,

celui-ci se changea tout-à-coup en un très-beau jardin, dans lequel on vit le patriarche qui se promenoit sans avoir reçu le moindre mal. A ce dernier trait Pharaon se désista de son dessein, & remit Abraham en liberté. Or c'est de ce même peuple, de ces *Kaulis*, que les Persans font descendre ces vagabonds, nommés Egyptiens, qui subsistent encore aujourd'hui, & ils ajoutent qu'Abraham prononça sur eux dans cette circonstance une malédiction, dont l'effet les réduisoit eux & leur postérité à être à perpétuité épars sur la terre, sans avoir jamais de domicile stable. Ils sont généralement très-mépriſés, & gagnent leur vie comme en Europe à dire la bonne avanture & à faire des tours de gibbeciere (*).

La

(*) La bonne police qui régne en France en a totalement banni ces hordes singulieres, beaucoup plus communes encore dans bien des parties de l'empire d'Allemagne, qu'on ne devroit naturellement le croire. Il manque à la littérature une histoire bien approfondie de ces hordes vagabondes, qui se distinguent à tant d'égards des peuples au milieu desquels ils vivent, & dont ils différent par le tein, les traits du visage, les mœurs, le genre de vie, le langage, la religion même; ce qui devroit fournir bien des données sur leur origine. Ils ont aussi un genre d'administration, & des manieres de loix qui leur sont propres. Ce sont au reste des êtres tout au moins inutiles à la société; des fainéans très à charge aux pays où l'on a la bonté de les souffrir; à qui même le malheureux payſan, lorsqu'il les fait dans son

La nourriture & l'éducation du bétail ſont dans ces montagnes, de même que dans celles dont il a été queſtion plus haut, la ſeule occupation de leurs habitans; avec cette différence que ces montagnards-ci entretiennent, outre leurs moutons & leurs chévres, une grande quantité de bêtes-à-cornes. Une choſe bien remarquable, c'eſt que preſque tous leurs taureaux, ainſi que leurs vaches ont deux boſſes, l'une ſur le devant près du cou, l'autre ſur le derriere à l'extrémité du dos; ces boſſes ont quelquefois tant d'élévation qu'elles repréſentent exactement un dos de chameau. Les veaux les apportent en naiſſant, & elles croiſſent à proportion de l'âge de l'animal; celle de devant a toujours un peu plus d'élévation que celle de derriere; il y a d'autres de ces animaux qui n'ont que cette boſſe de devant, & d'autres qui n'ont que la poſtérieure. — Ces montagnards n'habitent pas ſeulement dans des cabanes, quoiqu'ils ne manqueroient pas de pierres pour s'en conſtruire; mais le premier buiſſon leur tient lieu d'habitation.

---

voiſinage, fait du bien dans la ſeule appréhenſion qu'ils ne lui faſſent du mal. Et l'on ne ſonge pas à trouver des moyens de les obliger à vivre ſous un autre régime; tandis qu'il ne ſeroit peut-être pas difficile d'en faire des ſujets utiles.

Le 18 & le 19 Juillet, M. Gmelin traverſa les montagnes pour ſe rendre à *Maſſula*; cette ville eſt le dernier endroit des Alpes du Ghilan, du côté de l'oueſt; la route qui y conduit prend ces montagnes par leur largeur, & s'approche, en deſcendant toujours un peu, de la ville de Räſcht. *Maſſula* n'a ni portes ni murailles, mais entiérement environnée de montagnes qui ne permettent l'accès qu'à la faveur de deux, ou tout au plus trois chemins très-étroits; la nature lui fournit une fortification telle que l'art lui en procureroit difficilement une pareille. Les maiſons y ſont ou de terre graſſe, ou de briques liées avec la dite terre: les toits en ſont plats en forme de terraſſe, ce qui procure la facilité de s'y promener; & lorſqu'il pleut, elles tiennent l'eau. Chaque maiſon eſt entourée d'un mur de terre, & eſt partagée en deux corps-de-logis, dont l'un, ſuivant l'uſage des orientaux, eſt deſtiné pour la priſon des femmes, & l'autre pour l'habitation ordinaire. Il n'y a point de village compris dans le diſtrict de la ville, mais ſeulement quelques vacheries éparſes çà-&-là. Ce lieu eſt renommé pour ſes forges & pour ſes ouvrages en fer. La mine qu'on y emploie eſt un ocre d'un rouge-ſafran, & ſe montre au jour éparſe dans la montagne, en très-grande abondance, tout-autour

de la ville; on en tire auſſi de terre près de *Fomin*, à trois milles de Perſe de Maſſula, au pied de ces mêmes montagnes. Mais comme ils ignorent la bonne maniere de procéder avec le fer, celui qu'ils fabriquent a le défaut d'être aigre. Les Maſſuliens payent un tribut annuel de deux mille roubles au Kan, qui le retire ſouvent en fer, en fuſils & en autres objets de ce genre. Ceux d'entr'eux qui ne ſont pas occupés à ces manufactures, tiennent des beſtiaux, ou gagnent leur vie à tanner des peaux de bœuf, de mouton & de bouc.

Maſſula, depuis ſa fondation a toujours été ſoumis au chef de tout le Ghilan, & c'eſt de cette maniere qu'*Hédeat-Kan* devint maître de cette fortereſſe, en obtenant le gouvernement de cette province. Lorſque ce ſeigneur encourut, comme nous l'avons vu plus haut, la diſgrace de *Kerim-Kan*, & qu'il craignoit que ſes affaires priſſent une mauvaiſe tournure, il projetta de ſe réfugier à *Maſſula*, & y fit paſſer en conſéquence toutes ſes richeſſes. A peine *Kerim-Kan* fut-il informé de la choſe qu'il envoya une armée pour détruire Maſſula, en piller les habitans & les emmener captifs. *Hédeat-Kan* qui avoit fourni la place de tous les approviſionnemens néceſſaires, enjoignit à ſes ſujets de s'y défendre juſqu'à la derniere extrémité. Auſſi l'armée de *Kerim-Kan* éprou-

va-t-elle une réſiſtance à laquelle elle ne s'étoit point attendue. La forteresſe étoit pourvue d'une garniſon ſuffiſante, & la difficulté de l'accès oppoſoit aux efforts des aſſiégeans des obſtacles inſurmontables; de ſorte qu'il y avoit déja une année entiere que le ſiege ſe continuoit ſans aucun ſuccès, & jamais ils n'auroient réuſſi à la prendre, ſi un des habitans n'avoit commis la lâche trahiſon d'aller indiquer à l'ennemi un chemin caché qui conduiſoit à la place, qui fut priſe par ce moyen, les habitans pillés & menés captifs à *Kaswin*, & les maiſons livrées aux flammes, ainſi que *Kerim* l'avoit commandé. *Hédaet-Kan* ayant enſuite fait ſa paix avec le régent, les *Maſſuliens* recouvrerent leur liberté, & il fut permis à ces infortunés d'aller rebâtir leur place. Ils y procéderent incontinent, & ont toujours continué juſqu'à préſent ce travail; de maniere que la ville ſe trouve rebâtie, ſans pourtant avoir encore atteint ſon ancienne étendue.

Hédaet-Kan s'étoit propoſé de mettre à profit les grands avantages que *Maſſula* retiroit de ſon aſſiette, relativement à ſa défenſe; & vouloit y ajouter des ouvrages de l'art pour rendre cette place encore plus forte, afin de s'y préparer à l'avance un refuge aſſuré dans les circonſtances où l'état des choſes en Perſe, que perſonne ne connoiſſoit mieux que lui,

pourroient le jetter. Mais depuis trois ans il à changé de projet, & s'eſt choiſi pour retraite, en cas d'évenement, *Kalarut-Kan*, place ſituée dans les montagnes, & vers laquelle on peut ſe rendre par Schafft, ou par Fomin. Sa poſition eſt encore plus avantageuſe que celle de Maſſula, elle avoiſine du côté de l'oueſt les monts Tawliniens; & placée ſur la cîme d'une montagne, l'on ne peut y arriver que par un ſeul chemin très-étroit & ſi rapide, qu'il n'eſt pas poſſible d'y paſſer à cheval. Non-ſeulement il met tous ſes ſoins à bien fortifier cette place, mais ayant eu le bonheur d'y trouver de bonne eau, il l'a fait ſi bien approviſionner en tous points qu'on y jouira de toutes les commodités de la vie. Il y a fait pareillement tranſporter du canon, qu'un Gruſien, nommé *Samchon*, qui s'eſt rendu Perſan, lui a fondu depuis peu. Les ſujets d'*Hédaet* murmurent beaucoup contre les travaux qu'il fait faire à cette place, parce que tant la maniere dont il veut qu'on y procéde, que la précipitation avec laquelle il exige que ces travaux ſoient exécutés, leur eſt infiniment à charge, & les occupe extraordinairement. Mais *Hédaet-Kan* ſonge à ſa ſureté; & il ſait que *Kerim-Kan* eſt âgé de 74 ans. (en 1771.)

M. Gmelin ayant été attaqué de la fiévre, ne put partir de Maſſula que le 28 Juillet;

il arriva le soir du même jour à *Käſma*, situé au pied des montagnes; vingt villages relévent de ce lieu, quoiqu'il soit compris lui-même dans le district de Fomin, qui renferme cent quarante villages. --- *Käſma* n'est composé que d'une seule Slobode, sous l'autorité d'un *Ketſchuda*. On veut faire passer aujourd'hui cet endroit pour une ville, & il s'y tient toutes les semaines un grand marché très-renommé. La *Trigonella fœnum græcum* vient ici en tres-grande abondance; les propriétés de cette plante ne sont pas inconnues aux Persans qui traitent les maladies des chevaux, & les Indiens la font cuire pour la manger en guise de légume. Il croît encore dans ces environs quantité de chanvre; & ces mêmes Indiens en expriment le suc, tant de la graine que du reste de la plante, & après l'avoir fait filtrer, ils le boivent pour s'enyvrer. Le 2 d'Août notre voyageur se trouva de retour à *Räſcht*. Il y avoit toujours eu jusqu'alors dans cette ville des missionnaires catholiques romains, qui cherchoient à ramener les Arméniens à leur croyance. Ils avoient dans Käſcht même une église dans les formes, & de plus une maison pour tenir le service divin à Enzelli; mais la conduite scandaleuse de ces missionnaires les mit dans l'obligation de décamper pendant le séjour de M. Gmelin dans

ce pays-là, & il eſt très-douteux qu'ils ſoient jamais remplacés.

Deux jours après l'arrivée de notre ſavant, il y eut à Räſcht une ſolemnité qui a lieu tous les ans; c'étoit la réception du préſent que *Kerim-Kan* envoyoit à *Hédaet-Kan*. Comme dans les tems précédens, les Schachs ou rois de Perſe étoient dans l'habitude de faire annuellement des préſens, en ſigne de la ſatisfaction qu'ils avoient de leurs ſervices, aux Sultans, Kans, Viſirs & Beglier-Begs de leur domination; le Kan ſupérieur ou régent a conſervé le même uſage à l'égard de ſes ſubordonnés, qui lui ſont fideles. Ces préſens qui conſiſtent chaque fois en un cheval & en une robe, s'enviſagent bien moins par leur valeur, que comme une marque de la faveur de celui qui les envoye. Lors-donc que *Hédaet* eut été informé que les envoyés de Kerim s'approchoient de la ville, il fit toutes ſes diſpoſitions pour les recevoir avec dignité. Il monta à cheval avec toute ſa cour, & ſuivi d'une foule d'habitans, il fut à la rencontre des envoyés, & campa à trois werſts de la ville ſous des tentes qu'il avoit fait dreſſer pour cette cérémonie. Il commença par ſe faire lire à haute voix la lettre de *Kerim-Kan;* enſuite on lui apporta la robe qui l'accompagnoit, dont il ſe revêtit ſur-le-champ; il monta peu de tems

après le cheval de Schiras, qui faiſoit auſſi partie du préſent, & reprit le chemin de la ville, ayant la lettre de Kerim attachée à ſon turban. Après avoir reçu des félicitations ſans nombre, tant de ſes hôtes que de ſes ſujets, & fait diſtribuer en profuſion, ſous toutes les tentes, tous les rafraîchiſſemens qu'on eſt dans l'uſage de donner en Perſe.

Cette ſolemnité ayant lieu tous les ans, n'étoit pas à beaucoup près auſſi réjouiſſante pour le Kan que le furent deux autres évenemens qui eurent lieu dans le même tems. Parmi les gages de ſa fidélité & conſtante obéiſſance, qu'il avoit remis entre les mains de *Kerim-Kan*, lors de ſa réconciliation avec lui, ſe trouvoit celle de ſes femmes, qu'il avoit épouſée la premiere, laquelle étoit détenue en ôtage à *Kaſwin*. *Hédaet-Kan*, qui n'avoit ceſſé de donner depuis pluſieurs années des preuves réelles de ſon attachement au régent, ſans doute parce qu'il n'avoit pas trouvé le moment propre à manifeſter les vrais ſentimens de ſon cœur, reçut la nouvelle tant déſirée que cette épouſe chérie venoit d'etre miſe en liberté, & qu'il étoit déſormais le maître de l'envoyer chercher à Kaſwin. Il apprit par la même voie qu'un de ſes neveux avoit été pareillement déclaré libre, & il prit ſur-le-champ les meſures néceſſaires pour ſe faire amener

l'un & l'autre. Le ſecond évenement réjouiſſant pour *Hédaet* fut que le fils de *Kerim-Kan* lui demandoit ſa ſœur en mariage; il n'héſita pas un inſtant à la lui accorder; elle fut conduite par ſa mere à Schiras, & gratifiée par ſon frere d'une dot de 5000 Tomans.

Avant de quitter *Räſcht* & *Hédaet-Kan*, qui ne ceſſa de combler notre voyageur, pendant tout le tems de ſon ſéjour dans cette contrée, de marques de ſon amitié, & de lui rendre tous les ſervices poſſibles, nous ajouterons encore quelques particularités concernant cette Ville & la province de Ghilan.

Räſcht eſt ſitué au centre de la province de Ghilan, à dix werſts environ du golfe d'Enzelli, dans lequel la riviere de *Peribazar* vient ſe jetter : cette ville eſt arroſée par le *Siarutbar*, qui n'eſt qu'un ruiſſeau la plus grande partie de l'année; mais comme il prend ſa ſource dans les montagnes voiſines, il groſſit tellement au printems qu'il eſt en état alors de porter d'aſſez gros bateaux, & qu'il devient en même tems très-poiſſonneux. Lorſque le Ghilan étoit encore ſous la domination de la Ruſſie; & encore lorſque les Anglois tenterent d'établir un commerce avec le nord de la Perſe, l'on voyoit de gros navires marchands qui venoient jetter l'ancre à Peribazar, & leurs chaloupes remonter le *Siarut-*

bar jusqu'à *Räſcht*. Il y a présentement cinquante & quelques années que Räſcht est la capitale du Ghilan & la résidence de ses Kans; cette ville a été bâtie au milieu d'une forêt, dont la majeure partie est aujourd'hui défrichée; ses maisons sont attenantes & accumulées autour de ses principales places; les autres sont éparpillées sans aucun ordre. Les Russes ont applani le terrein tout-autour, de maniere que la vue est entiérement libre du côté des montagnes. Räſcht n'a ni portes ni murailles, & ne doit le nom de ville qu'au grand commerce qui s'y est toujours fait depuis qu'elle subsiste, à la nombreuse population qui en est résulté, & au grand concours d'étrangers de différentes nations de l'Europe & de l'Asie, que ce commerce y attire. Le nombre des maisons; bâties en briques & distribuées dans le goût oriental, peut aller aux environs de 2000. La demeure du Kan se distingue de toutes les autres, tant par la beauté de son extérieur, que par celle de son intérieur. Elle est composée de plusieurs grands pavillons, disposés en quarré, & qui communiquent de l'un à l'autre par de belles galeries. Au milieu de ces bâtimens se voit un beau jardin avec des jets-d'eau; on en a même conduit quelques-uns jusques dans les appartemens du Kan. Ceux-ci sont ornés de pein-

tures, de tapiſſeries étrangeres, ou tiſſues, ou peintes, de glaces & d'autres meubles très-recherchés. Le harem eſt ſur le derriere & a ſon jardin à part.

La ſoie qui ſe recueille en ſi grande abondance dans le Ghilan, & qui s'apporte à Räſcht de toute la province, y fait vivre aujoud'hui bien des milliers d'habitans, & a mis toute la contrée dans une ſituation ſi floriſſante, qu'on l'a toujours regardée comme le Potoſi de la Perſe. Quoique les guerres inteſtines qui s'éleverent ſous le regne de *Schach-Thamas*, & ſous le gouvernement tyrannique de *Thamas-Kouli-Kan*, euſſent réduit tout le pays à la derniere miſere, cette province trouva bientôt après le moyen de ſe relever, & dût ſa reſtauration à la ſeule culture de la ſoie. Actuellement la ſoie ſe vend non-ſeulement contre des eſpeces, mais il s'en troque une auſſi grande quantité contre des draps, contre d'autres ouvrages de manufacture de laine, des velours d'Italie, de riches étoffes, du ſucre, de la cochenille, de l'indigo, de la garance & autres marchandiſes, venant d'Aſtrakan; enfin contre des étoffes de ſoie & de cotton. Mais les Turcs payent preſque tout en eſpeces ou en lingots d'or & d'argent, dont on fabrique ici de la monnoie; c'eſt ce qui fait que les Ghilaniens, qui leur vendent auſſi leur ſoie à meil-

leur compte, les regardent comme leurs meilleures & plus précieuſes pratiques. Le prix de la ſoie monte d'année en année, & c'eſt l'affluence des acheteurs qui en eſt en partie cauſe. Une autre raiſon de cette augmentation vient auſſi de ce qu'il y a beaucoup de marchands perſans bien en fonds, qui achetent ſous main toutes les ſoies des payſans, ou qui les aſſûrent même avant la récolte, & y mettent enſuite la valeur qui leur plaît; parce que d'un côté, ils peuvent, au moyen de leurs avances, attendre en cas de beſoin, une année & au-delà, juſqu'à ce qu'on leur donne le prix qu'ils veulent, & qu'ils ſavent très-bien d'autre part qu'il importe aux acheteurs d'avoir la marchandiſe, qui, s'ils s'obſtinoient à attendre un plus bas prix, leur reviendroit encore plus chere. * Ce ſont les ſujets de la Ruſſie qui perdent le plus à ces accaparemens; parce qu'ayant fourni leurs marchandiſes aux Ghilaniens à crédit, ce qu'ils étoient même preſque forcés de faire, vu la mauvaiſe conſti-

* M. Grosley, dans ſes *Obſervations ſur l'Italie & les Italiens*, au commencement du premier volume, donne un détail très-circonſtancié d'une manœuvre toute pareille qui ſe pratique a Milan, & dont les nobles ſont les principaux agens. Le plus grand mal de tout cela, c'eſt que ce ne ſoit jamais le cultivateur qui profite de ces ſortes de bénéfices, & qu'ils retombent toujours ſur la claſſe ſtérile ou non-productive de la ſociété.

tution de ce commerce ; ils ne peuvent plus ſe diſpenſer de recevoir la ſoie au prix qu'il a plu à leurs débiteurs de la mettre, ſans quoi ils n'auroient rien du tout ; puiſqu'il reſteroit toujours plus d'acheteurs qu'il n'en faudroit pour enlever la récolte, & même la payer en or ou en argent.

Après la ſoie, le riz eſt à peu près la ſeule production naturelle dont le Ghilan puiſſe faire un objet de grand commerce. Ce riz ſe tranſporte dans les autres provinces de la Perſe ſeptentrionale, entr'autres à Sallian, Bakir & Derbent ; il en paſſe auſſi à dos-de-mulet dans les montagnes. Il arrive même quelquefois que les marchands d'Aſtrakan en chargent leurs navires ; mais comme on l'achete à beaucoup meilleur compte à Maſſanderan, où il eſt à la vérité inférieur en qualité, c'eſt-là que la plupart de ces vaiſſeaux s'en fourniſſent pour le tranſporter en Ruſſie. Les étoffes de ſoie & de cotton qui ſe fabriquent à Räſcht & dans les autres endroits du Ghilan, ſe conſomment pour la plupart dans la province même ; une partie cependant ſe tranſporte à Aſtrakan, & une autre dans les montagnes. Cette contrée fournit de marchandiſes d'Europe l'intérieur de la Perſe, Ardevill, Tauris & les gouvernemens voiſins de ces villes, qui s'étendent juſqu'en Géorgie & du côté de la mer noire,

excepté ce qui s'apporte immédiatement d'Aſtrakan par Kislar & Moſtok, ou encore ce qui va de Schamachie dans les montagnes.

Les étoffes du Ghilan, & en général toutes celles de la Perſe, n'ont point cet extérieur qui prévient en faveur d'une marchandiſe; celles de ſoie ſont ſi roides & ſi ſerrées qu'on ne s'imagineroit jamais, en les maniant, toucher de la ſoie. Ce défaut vient de ce que les fabricans prodiguent beaucoup trop la matiere, & qu'ils emploient pour une aune d'étoffe plus de moitié autant de ſoie qu'il n'en faudroit; mais d'un autre côté l'étoffe en acquiert un tel degré de force, qu'il eſt preſque impoſſible de la déchirer. Elles ont encore un autre défaut; les fils en ſont inégaux & noueux, ce qui provient autant de la négligence qu'on met dans la filature, que du peu de ſoin qu'on apporte à la fabrication. Ces étoffes manquent en général de beauté extérieure & de luſtre; enfin leurs teinturiers ſont auſſi voir qu'ils ne ſont pas des plus habiles dans leur métier. Leurs étoffes mélangées ſe cotonnent prodigieuſement; & celles de pur coton ne ſont pas bon uſage.

On peut encore mettre au nombre des articles de commerce du Ghilan, les drogues qu'on apporte de l'intérieur de la Perſe à Räſcht, où elles ſe débitent. Ce ſont princi-

palement de l'opium, de l'anis des Indes, de l'aſſa-fétida, du ſagapenum, de l'opoponax ou herſe-grande, du galbanum, de la gomme ammoniaque, de la myrrhe, de l'oliban, de l'ambre, &c. &c. Le prix de toutes ces différentes marchandiſes eſt ſi modéré, qu'on peut s'étonner à juſtes titres qu'il ne ſoit encore venu dans l'eſprit de perſonne de les tirer d'ici pour toute la Ruſſie, au lieu de les faire venir de la Hollande à un prix beaucoup plus conſidérable.

Comme tout le Ghilan n'offre preſque par-tout que des contrées marécageuſes, il doit néceſſairement en réſulter un très-grand nombre de maladies; auſſi tous les habitans de cette province ſont-ils d'une foible conſtitution, & tombent-ils ſouvent malades. Les Perſans qui viennent ici, ſoit de l'intérieur de l'empire, ſoit d'autres contrées, ſont encore bien plus ſenſibles aux impreſſions du mauvais air du Ghilan, que ceux qui y ſont nés ou établis depuis long-tems. Mais c'eſt particuliérement pour toutes les perſonnes qui arrivent de Ruſſie que ce ſéjour eſt dangereux. C'eſt auſſi par cette raiſon que les troupes ruſſes perdirent tant d'hommes pendant tout le tems qu'elles ſéjournerent dans ce pays-ci; & que les Anglois éprouverent le même ſort, lors de la tentative infructueuſe que fit Elton

d'un établiſſement de commerce par la mer Caſpienne ; qu'enfin juſqu'à ce moment tant d'Européens y trouvent leur tombeau. Les marais du Ghilan fourniſſent beaucoup d'exhalaiſons, qui ne ſe diſſipent que très-difficilement à cauſe que la proximité de la mer & celle des montagnes interceptent l'action des vents, ce qui fait que l'air ne ſauroit ſe purifier. Toute perſonne qui n'a pas ſoin de ſe bien vêtir lorſqu'il s'expoſe au ſerein, ou qui ne ſait pas ſe modérer dans l'uſage des fruits, ſe met dans le cas de s'attirer preſqu'infailliblement quelque maladie dangereuſe. On regarde généralement les figues & les pêches comme les fruits les plus pernicieux, apparemment parce que leur peau ſpongieuſe eſt plus ſuſceptible de ſe pénétrer des exhalaiſons nuiſibles qui circulent dans l'air.

Räſcht étant ſitué ſous les 36 degrés 40 minutes de latitude, on peut en inférer à quel point le ſoleil ſe fait ſentir dans toute la province. Les chaleurs y ſont ſi inſupportables pendant les mois de Juillet & d'Août, qu'on ne ſait où ſe fourrer vers le milieu du jour ; & ce chaud jette dans un tel affaiſſement qu'il n'eſt pas poſſible de réſiſter au ſommeil. On eſſuie un petit nombre de fois dans le courant de l'été, & pendant un tems très-court, un vent du ſud, qu'on nomme vent d'Arabie ou

de

de Bagdad, à cauſe qu'il vient de ces contrées-là. Ce n'eſt point qu'il ſouffle avec une violence extraordinaire, mais il amene une chaleur ſi brûlante, que dès qu'il commence à ſouffler, on ſe croiroit dans une étuve, portée à ſon haut point de chaleur; ce vent eſt en même-tems d'une putridité ſi infecte, qu'on eſt obligé de ſe boucher le nez & la bouche avec ſon mouchoir. Comme il ne dure gueres ici au-delà d'un quart d'heure, il n'y devient pas préciſément bien dangereux; mais il tue en revanche bien des Perſans & bien des Arméniens ſur la route de Bagdad. Leur unique reſſource en pareil cas eſt de ſe creuſer au milieu du chemin des trous dans la terre, & de s'y tenir juſqu'à ce que ce vent ſoit paſſé, ſans quoi leur perte eſt infaillible. Il en eſt beaucoup à qui l'expérience a appris à connoître d'avance quand ce vent doit venir, de ſorte qu'ils ont tout le tems de prendre leurs précautions. La chaleur des autres mois d'été eſt bien plus ſupportable, mais le printems ſur-tout eſt une ſaiſon vraiment délicieuſe dans ce pays, & y dure fort long-tems. Quelque chaleur qu'il ait fait pendant le jour, le froid revient à l'entrée de la nuit, & vers l'automne il devient alors fort ſenſible. Des changemens auſſi ſubits ſont encore une ſource de diverſes maladies. La température des mois d'hiver dans

le Ghilan, eſt abſolument la même qu'à Enzelli, ainſi nous ne répéterons pas ce que nous en avons dit plus haut; bien entendu que nous ne parlons pas des montagnes, où naturellement l'on doit éprouver le degré de froid des Alpes.

L'étendue de pays qu'on appelle aujourd'hui le Ghilan, autrefois connu ſous le nom d'Hircanie, borde la mer Caſpienne dans une longueur d'environ 125 werſts, depuis *Keſkär* juſqu'à une mille au-delà du village de *Sekalarut*. Comme les montagnes qui accompagnent les côtes de cette même mer Caſpienne depuis Derbent juſqu'à Aſtrabat, décrivent une eſpece de demi-cercle, qui s'éloigne plus ou moins du plat-pays, il en reſulte que l'étendue du Ghilan en largeur eſt très-diverſe; cependant là où il y en a le plus, ſavoir depuis Enzelli juſqu'aux montagnes, en prenant par *Keskär*, cela ne va pas au-delà de 20 werſts. Cette province ſe diviſant naturellement en haute & en baſſe; ſes productions doivent varier comme l'élévation du terrein, & différer conſidérablement, ainſi que nous l'avons déja vû plus haut. Cette différence ſe manifeſte ſurtout dans les productions qui ſont un objet d'économie ruſtique, & dans les animaux. Les endroits de la plaine qui ſont marécageux fourniſſent à la nourriture de l'homme du riz, &

les endroits ſecs produiſent pour l'homme & pour les chevaux de l'*orge*; le froment & le ſeigle ne ſe cultivent que dans la montagne. En revanche les mûriers, dont le fruit eſt très-agréable au goût, ne réuſſiſſent point du tout dans la montagne, & viennent avec la plus grande abondance dans les contrées les plus baſſes, ſouvent même les plus marécageuſes de la province, où le ſeul ver-à-ſoie fait vivre par ſon admirable tiſſu, une infinité de monde. Les eſpeces de bois de la plus excellente qualité, qu'on pourroit tranſporter en Ruſſie avec un très-grand bénefice, tels que le noyer, le tſchemar, l'arbre de fer, croiſſent tout le long du rivage de la mer, & forment les plus belles forêts ſur les baſſes montagnes. L'on y apperçoit auſſi, mais point fort communément, des châtaigners; quant aux cyprès, ils ne croiſſent que ſur les alpes. Les contrées baſſes ſemblent encore deſtinées à la production des figues, des grenades, des coins, des pêches, des abricots, des poires, des pommes & des olives, dont les arbres ſe tranſplantent dans les nombreux jardins de la province. Il n'y a point de ſpectacle plus attrayant, dans ce pays-ci, que celui que préſente la végétation de la vigne, qui ſe plaît ſur-tout dans le voiſinage des bois, ſoit dans la plaine, ſoit ſur les collines. Là elle s'éleve à perte de vue, en s'en-

tortillant au-deſſus des plus hauts arbres, & ſes ſeps qui ſont de la groſſeur du bras s'étendent & s'entremêlent tellement les uns dans les autres, qu'il y a des endroits négligés, où l'on a de la peine à ſe frayer paſſage. Ne faudroit-il pas dans la culture de la vigne porter ſa principale attention ſur la nature de cette plante, & lui accorder dans nos plantations tout l'eſpace qu'elle exige pour s'étendre. Si tant eſt qu'on veuille ſe mettre dans le cas d'en attendre une riche récolte, ne devroit-on pas donner à nos ſeps de vignes, en les tranſplantant, une largeur & une hauteur qui fourniſſent à leur ſéve aſſez de place pour s'étendre en tous les ſens? Pourquoi les ſeps qu'on fait croître en treille le long des murs & des maiſons, en portent-ils une plus grande quantité de raiſins? C'eſt un préjugé de croire que les terreins montagneux ſont les ſeuls qui conviennent au vignoble; la vigne vient également bien dans les endroits bas & dans les endroits élevés; peut-être mieux dans les premiers, où elle n'eſt pas privée auſſi facilement de l'humidité ſi néceſſaire à ſa réuſſite; pourvu qu'on ne veuille point oublier que la vigne eſt une plante grimpante, & qu'il faut la traiter en conſéquence; elle ne manquera pas pour lors au printems de feuilles qui garantiront les jeunes pouſſes des impreſ-

ſions du froid. Rien de plus étonnant que de voir la quantité de raiſins que donnent les vignes du Ghilan. On a des exemples qu'un ſeul ſep peut fournir un ſeau (huit ſtoffes) de moût. Les raiſins ſont en partie rouges, en partie blancs, mais le nombre des premiers eſt plus conſidérable. Il eſt ſeulement dommage qu'on ignore dans ce pays la maniere de le traiter convenablement, & qu'en conſéquence les vins qu'on en tire ne ſoient ni ſinguliérement bons, ni de garde. Mais il n'y a rien à déſirer en revanche à la bonté des eaux-de-vie qu'on en diſtille en très-grande abondance. Elles ſurpaſſent même à cet égard celles de France: l'on en fait du punch excellent, & des liqueurs qui ne le cédent en rien à celles de Dantzig.

Quoique le Ghilan ne fourniſſe pas une bien grande variété dans les animaux qu'il nourrit, chaque genre ſemble y avoir ſes places aſſignées. On y voit la *Chevre ſauvage*, (*Capra hircus*], le *Paſeng*, (*Capra bezoartica*), & le *Mouton ſauvage*, (*Ovis orientalis*), gravir les eſcarpemens & les lieux les plus froids des montagnes. Les forêts abondent de ſangliers, de cerfs, de chevreuils & de tigres; le porc-épic & le blaireau s'y creuſent auſſi leurs habitations ſouterraines; l'on y rencontre pareillement l'écureuil, la marte & la

fouine ; l'hermine ne ſe fait voir que dans les endroits les plus élevés. On apperçoit par-ci-par-là des ours & des loups. Pour des renards il n'y en a point du tout, mais ils ſont remplacés par le turbulent ſchakal, dont les hurlemens ſont ſi inſupportables. On ne trouve pas non plus dans tout le Ghilan la moindre trace de ces animaux affectés aux Steppes, dont la Ruſſie fourmille. Et quoique les terreins marécageux de cette province offriſſent au rat-muſqué une habitation bien agréable pour lui, il ne s'en trouve aucun dans cette contrée ; mais l'on ſe rappellera qu'on les perd déja de vue dans les diſtricts du bas-Wolga. Il y a beaucoup de lièvres dans les bois & ſur les hauteurs couvertes de buiſſons. Nos voyageurs ne croyent pas ſur-tout qu'il y ait un pays dans l'univers plus infecté de crapauds, de grenouilles, de lézards, de ſerpens, &c. que le Ghilan & le Maſanderan. Les coaſſemens continuels des grenouilles & des crapauds y ſont auſſi incommodes à l'oreille, que les piquures cuiſantes des couſins à la peau. Quant aux *Animaux domeſtiques*, ils différent peu de ceux d'Europe. On n'y tient pas beaucoup de chameaux, à cauſe que les feuilles de buis, qu'ils aiment beaucoup, les font crever preſque ſur-le-champ, ce qui fournit une nouvelle preuve qu'une

même nourriture, peut être très-innocente pour tel animal, tandis qu'elle ſera très-funeſte à tel autre : car ces mêmes feuilles de buis ſont journellement les délices du porc-épic. Les moutons qu'on éleve dans la province ſont généralement à large queue. Les buffles y ſont très-communs; cependant on y éleve auſſi de nos bœufs. Quant aux ânes & aux mulets, tout le pays en abonde.

Les Perſans ſont les premiers à convenir que les chevaux arabes ſont les meilleurs de tout l'univers; & ils avouent en même tems qu'ils n'en ont qu'un petit nombre qui ſoit de véritable race arabe, & que leurs chevaux en général ſont plutôt une race mêlée de turcumans, de moganiens, de ſchaiſawoniens & de gorskiens. Ils regardent ceux du Maſanderan comme médiocrement bons; ce ſont les turcumans qui ſont réputés les meilleurs. Ils alléguent pour raiſon de ce qu'ils ne font pas hongrer leurs chevaux; qu'un cheval hongre n'eſt pas propre pour la guerre, & que les chevaux entiers montrent bien plus d'intrépidité & de courage dans un combat. On ne ſauroit imaginer le ſoin que les Perſans prennent de leurs chevaux; qu'un Perſan ſoit en danger de perdre ſa maiſon, ſes effets, ſon bien même; pourvû qu'il puiſſe ſauver ſon écurie, le voilà content. Son unique ſoin cha-

que jour eſt de voir que rien ne manque à ſon cheval, qu'il ſoit nourri comme il doit l'être & tenu bien proprement. Les bons chevaux perſans ſont effectivement excellens, & le diſputent à tous les autres pour la vîteſſe à la courſe. On prétend que les Perſans ont une méthode particuliere pour les dreſſer à courir avec une viteſſe ſurprenante : c'eſt, dit-on, en les affamant. Lorſqu'ils ont un excellent cheval, qui s'eſt fait une réputation extraordinaire d'agilité, ils lui retranchent petit à petit de ſa nourriture accoutumée. La choſe eſt pouſſée ſi loin que ſon repas ſe réduit à la fin à une poignée d'orge, & qu'on diroit à le voir qu'il ne lui reſte plus que la peau & les os. Le jour qu'il doit courir, on ne lui donne ni à boire, ni à manger. On choiſit pour la carriere qu'il doit fournir, une étendue de 100 à 120 werſts, que le cheval doit parcourir en cinq quarts-d'heure, ou tout au plus en une heure & demie. On place ſur le coureur un jeune garçon, à peine en état de le conduire, & qui le monte ſans ſelle, ni bride, crainte qu'elles n'embarraſſent le cheval dans ſa courſe. Ceux qui ſe procurent ce divertiſſement vont attendre le cheval à l'endroit déſigné, & ont avec eux de la muſique. Auſſi-tôt que cet animal vient à l'entendre, ſachant qu'elle lui indique le but où il doit

arriver, il ramasse toutes ses forces pour l'atteindre avec une vîtesse qui est presqu'incroyable. On lui rend ensuite sa nourriture dans la même proportion dans laquelle on la lui a diminuée, jusqu'à ce qu'il ait ratrappé sa portion accoûtumée. Les bons chevaux persans ont l'air fier, comme des chevaux manégés, quoiqu'on ne connoisse point dans ce pays-là les écoles d'équitation. Un cheval médiocre peut valoir cent roubles, & le prix augmente, en proportion de sa bonté, jusqu'à 300 & au-delà.

Enfin M. Gmelin partit de *Räscht* le 18 Août pour se rendre par *Lagischan*, *Rudizar*, *Säkalarut* & *Schatassär*, dans le district de *Tenkabun* à *Masanderan*. Il y a sur toutes les grandes routes de la Perse des *Rachtars*; ce sont des barraques où l'on fait payer le péage, non-seulement d'un district à un autre district, mais même d'une ville à une autre ville. Tout voyageur est obligé d'y produire un certificat qui constate qu'il a acquitté le péage au bureau précédant. On rencontre dans le district de *Tenkabun*, qui appartient au Kan d'Amberlin, prince gorskien, de pareils Rachtars, & tous les marchands qui vont du Ghilan à Masanderan, sont forcés d'y dépoſer leur tribut, qui, déja fort par lui-même, devient encore plus insupportable par

les exactions en tous genres & des plus criantes que les commis au péage exercent impunément sur les voyageurs.

Le premier village du Masanderan que nos voyageurs atteignirent, s'appelle *Serdan*; mais ils ne rencontrerent pas un seul habitant, ni dans ce village, ni dans aucun autre, parce qu'ils étoient encore tous dans la montagne, où ils vont passer tout l'été, tant pour se soustraire à l'excessive chaleur, que pour se livrer avec plus de facilité aux soins qu'exigent leurs bestiaux. Nos voyageurs essuyerent dans cette contrée une pluie de trois heures, dont l'eau avoit le goût tout à fait salé, & M. Gmelin en ayant fait recueillir, pour la soumettre ensuite à l'évaporation, au moyen de la chaleur du feu, ce qu'il exécuta à *Serdan*, il en obtint une assez grande quantité de sel de cuisine impur. Ainsi il y a des particules salines qui s'évaporent avec les parties aqueuses de-dessus la surface de la mer Caspienne; ou bien l'on doit supposer avec plus de vraisemblance, qu'il y a du sel en substance qui s'éleve de ce sol fort salé de sa nature, jusqu'au haut de l'atmosphére, d'où il retombe en dissolution. On observe aussi quelquefois des rosées salées dans le voisinage d'Astrakan & du Jaik.

Lorsqu'on s'approche d'Amul, le pays,

qui jusques-là a été très-uniforme, devient plus beau; on quitte les bords de la mer Caspienne, & les montagnes s'éloignent. On compte deux cents cinquante rivieres grandes & petites, qui vont se jetter dans cette même mer, sur le chemin de *Rudizar* à *Masanderan*, & rendent souvent la communication très-difficile. Il est vrai que l'on comprend dans le nombre beaucoup de torrens, qui sont tellement à sec pendant l'été, qu'on a peine à trouver quelque trace de leur embouchure: mais il y en a d'autres d'une largeur & d'une profondeur considérable, qui se gonflent tellement au printems, de même que tous ces petits torrens, que les routes en sont quelquefois impratiquables des semaines entieres.

Amul est une ville très-agréable; située sur la riviere d'*Arasbei*; elle donne son nom à tout un district de la province de Masanderan. On prétend qu'il y a déja sept cents ans que cette ville fut bâtie par *Schach Suhak*, dont le régne tombe dans les tems de l'empire des Sarrasins, & l'on ajoute que ce prince lui donna le nom d'*Amul*, à cause qu'il avoit une fille chérie qui s'appelloit ainsi. On dit encore que cette même ville dans le tems qu'elle fut bâtie, & plusieurs siecles ensuite, surpassoit en grandeur toutes les autres villes de la Perse. *Hanway* se trompe lorsqu'il la place au

pied du mont Taurus, qui en eſt éloigné de cinq à ſix lieues. Ce même voyageur dit auſſi qu'il a vu en paſſant par *Sari*, quatre temples qu'il prend pour quatre de ces temples où les anciens *Guébres* offroient leurs ſacrifices, & il s'étonne que les Perſans laiſſent ſubſiſter de pareils monumens d'une religion qu'ils ont en horreur. Il y a dans *Amul* trois de ces prétendus temples, mais ce ſont des *Gumbläs* ou tours ſepulchrales d'autant de perſonnes d'un rang diſtingué, & dont chacune porte encore le nom de celui à la mémoire duquel elle a été érigée. On compte qu'*Amul* renferme environ 800 habitans, dont une moitié vit de la culture du riz & du coton, & l'autre du travail des forges de fer qui ſont dans le voiſinage. La nature produit le fer ſur les montagnes voiſines, comme dans le Ghilan, en très-grande abondance, & l'on peut de même s'en fournir ſans beaucoup de travail, puiſqu'il ſe préſente au jour ſur toute la montagne. Dans les endroits où il commence à devenir un peu rare, on le ſuit à la bêche, mais les Perſans ne ſe livrent point à ce travail, tout léger qu'il eſt, à moins qu'ils n'y ſoient forcés par la néceſſité. Le ſuperbe pont de pierre, conſtruit très-près d'*Amul*, ſur la riviere d'*Arasbei* & qu'il faut traverſer pour ſe rendre à *Balſruſch*, repoſe

ſur douze arches. Ce beau monument doit avoir été érigé, il y a plus de 90 ans, par un *Schilchaliſtan*, (eſpece d'évêque muſulman). Ce prêtre humain qui voyoit journellement, dans le tems que la riviere débordoit, périr quantité de perſonnes, ſans que ces accidens répétés euſſent jamais touché de commiſération aucun Schach, ni aucun Kan, forma la réſolution d'y ſuppléer, & fit conſtruire dans cet endroit, à grands frais, de ſes propres deniers un pont ſolide & durable. Lorſqu'il fut achevé il prononça une malédiction ſur tout Schach, Viſir ou Kan, qui traverſeroit ſon pont à cheval; auſſi lorſqu'un grand de cette claſſe s'en approche, il ne manque jamais de deſcendre de cheval, & de paſſer le pont à pied, crainte de s'expoſer aux effets de cette malédiction. --- On s'apperçoit encore qu'*Amul* a été mieux fortifié qu'aucune autre ville de la Perſe; car ſon enceinte eſt encore pourvue de bons baſtions, & ſes remparts qui la rendent preſque par-tout ſuſceptible de défenſe, ſont en bon état. Il ſubſiſte encore dans le fauxbourg un grand palais à deux étages, qu'on dit avoir été bâti par *Schach Abas le grand*. Ce prince ſe plaiſoit ſinguliérement à *Maſanderan*, & pour rendre ſes voyages d'*Iſpahan* vers cette ville plus agréables, il fit conſtruire en divers endroits ſur la route, dans

les contrées les plus riantes, des maiſons-de-plaiſance pour s'y repoſer, & y faire quelque ſéjour. M. Gmelin ayant des lettres de recommandation de *Hédaet-Kan*, pour le Kan de cette province, celui-ci lui fit faire une très-bonne réception, lui envoya offrir tous les ſecours qui dependoient de lui, & même, ſuivant la façon hyperbolique de complimenter des Orientaux, tout le Maſanderan en préſent. Le Kan ayant en même-tems envoyé des chevaux à nos voyageurs, ils s'acheminerent le 3 Septembre 1771 vers *Ealfruſch*, qui, ſuivant l'eſtimation la plus modérée, eſt éloigné de *Räſcht* d'environ 83 lieues, ou 335 werſt de Ruſſie. On trouvera ſur tout ce que *Maſanderan* même fournit de remarquable, un détail circonſtancié dans le volume ſuivant.

AVIS AU RELIEUR

Regardant les planches du tome I.

Page

Pl. I. Le lievre de terre, *Mus Jaculus* . . 76

Pl. II. Le rat-muſqué, *Caſtor moſchatus* . . 79

Pl. III. *Echium italicum* 138

Pl. IV. Le Slepetz 151

Pl. A. La carte 184

ou ce qui vaudroit encore mieux; le relieur la mettra à la fin du volume.

Pl. V. Habillement des Morduans 246

Pl. VI. Habillement des Mokſchaniennes . . 247

Pl. VII. Les ruines de Bolgari 337

Par une faute du graveur il y a au bas de cette planche deux tentes, qui n'appartiennent pas à ce volume.

Pl. VIII. Des femmes Tſchuwaſches, une par devant, une par derriere & une fille . . 349

NB. On peut avoir ces figures, ou en noir, ou enluminées, à la maniere de notre fameux peintre *Aberli*.

EXPLICATION DES PLANCHES

du tome II.

Page

Pl. I. Un *Arménien* en tunique de-deſſous, & un autre vêtu de ſon habillement complet . 138

Pl. II. Une *femme arménienne*, vue par devant & une autre vue par derriere. . . . 139

Pl. III. La *Saboïka* 158

Pl. IV. Le *Snaſt* 162

Pl. V. *Péche* ſur la glace 165

NB. La *Nochotte*, p. 200, devoit être repréſentée ſur cette planche V, mais informés depuis que M. Gmelin avoit pris pour cette plante le *Cicer arietinum*, nous ne l'avons pas fait graver.

Pl. VI. L'*Eſquine*, *Smilax china* 204

Pl. VII. Le *Schakal*, *Canis aureus*. Non point d'après le mauvais deſſin, fourni par M. Gmelin, mais tiré de l'ouvrage de *Schreber*, ſur les animaux qui tettent, & rectifié ſur un deſſin de M. Pallas. 240

Pl. VIII. Le *Vautour des agneaux*, ou *Lämmer-Geyer*, *Vultur barbatus*. Cet oiſeau étoit pareillement mal rendu dans l'ouvrage de M. Gmelin; le nôtre a été deſſiné d'après nature 387

TABLE DES MATIERES

pour le tome I.

A

	Page
Acarus redivivus & ricinus	447
Acer tartaricum	482
Acipenſer Huſo	316
- - - *ruthenus*	318
- - - *ſtellatus*	ibid.
Aconitum Napellus	53
- - - *Lycoctonum*	191
Ætites	204
Agaric jaune, remede domeſtique	210
Agriculture depuis Moſcou à Arſamas	226-232
Aigle	89
Alatyr, ville	290
- - - grande mortalité des beſtiaux dans ces quartiers	290-298
Aloſe	320-476
Amandier noir d'Orient	128-280
Anas tadorna	464
Anſer verus autorum	104
- - - *cygnoides orientalis*	466
Anthemis tinctoria	241
Arath, bourg	259
Ardea nigra	144
- - - *nycticorax*	ibid.
Ariſtolochia clematitis	204
Arſamas, ville	232
- - - l'air y eſt malſain	239
Aſoff, ville	184
Aſphalte	383-388
Ataman, chef des Coſaques	177

B

	Page
Baglan . . .	143-164
Barnukowa, village . .	253
- - - - grotte remarquable dans le voiſinage . .	255-257
Belette . . .	312
Belette-tygre, animal particulier aux ſteppes	470
Bibio ſanguinarius . .	462
Bieluga, poiſſon . .	317
Birutſch, ruiſſeau; ſquellettes d'élephans ſur ſes rivages . .	308
Blatta laponica . .	367
Bled, maniere de le garder . .	371
- - - - battre . .	372
Bogorodizkoi, petite ville . .	72
Bolgari, village . .	335
- - - ruines de l'ancienne ville de ce nom	336-340
- - - pierres ſépulcrales dans le voiſinage	340-342
Brême à ventre tranchant . .	322
Bronizkoi-Jam, ville; montagne remarquable dans le voiſinage .	41
Bugloſſe . . .	138

C

Camomille jaune . . .	241
Canards ſauvages; façon particuliere de les prendre . .	411
Cannabis ſativa . .	489
Caſtor moſchatus . .	79
Caviar . . .	331
Centaurea Sibirica . .	223
Cerafus pumila . .	438
Champignons . .	223-226
Chevaux ſauvages . .	97
Chevreuil, chaſſe de cet animal .	382
Cigogne noire . .	144
Ciguë aquatique . .	162
Cimex equeſtris . .	367

Page
Clupea alosa . . . 320.476
Cochenille . . . 96
Colle de poisson . . . 332
- - - maniere de la préparer . 333
Colline isolée . . . 418
- - - contes sur son origine . 419
Colonie allemande . . 129
- - - - étrangere . . 489
- - - - d'émigrans du Palatinat . 493
Coluber natrix . . . 286
Conferva ægagropila . . 47
Corbeau de nuit . . . 144
Cosaques du Don; leur origine . 169
- - - - - habillement . 171
- - - - - religion . 172
- - - - - constitution civile . 173
- - - - - chevaux . 174
- - - - - caractere . 175
- - - - - habitations, &c. . 176-181
Cuir, maniere de le préparer à Murom . 218-223
- - - - - - à Simbirsk . 301
- - - - - - à Tscheremschan 376
Cyprinus cultratus . . . 322

D

Dedilow, petite ville . . 71
Dimitri, forteresse . . 183
Disvogorkoy, couvent . . 136
Dmitrewsk, ville . . 496
Dubowka, ville . . 497

E

Eau-de-vie de prunelles . . 121
Eau minérale . . . 127
Echium italicum . . 138
Ecrevisses, grandes . . 322

Page
Ecureuils changent de couleur . 90
- - - raiſon pourquoi différentes ſortes d'animaux ſubiſſent ce changement 91
Ellebore blanc . . . 158-240
Elvela acaulis . . . 210
Ephemera horaria . . 65
Eponge fluviatile ; uſage qu'en font les Ruſſes 64
Erſaniens, tribu des Morduans . 242
Eſturgeon, grand . . 316
- - - ordinaire . . 317
Euphorbia paluſtris . . 210

F

Fabrique de potaſſe . . 259
- - - de ſoufre . . 421
Falco fulvus . . . 89
- - - *haliætus* . . . 478
- - - *albicilla* . . . 479
Fonderie de fer . . 128.269
- - - de cuivre . . 306.377
Foſſes de différentes eſpeces pour prendre des bêtes. . . 217

G

Garance ſauvage . . . 265
Glycirrhyza glabra . . 158
- - - *hirſuta* . . 439
- - - *officinalis* . . 487
Goëtre ; cauſe de cette maladie . 213
Gordius aquaticus . . 47
Gorodba, trappe de poiſſons . 324-328
Gorodiſtſche, village . . 306
Grain ; méthode pour le faire ſécher . 60
Grotte remarquable à Barnukowa . 255-257
Gypſe ſtrié . . . 216

H

	Page
Hamſter	82
- - - variété de cet animal	310
Hermine	312
Herſe finnoiſe	40
- - - de Ruſſie	58
Hyoſciamus niger	54

I

Jardin impérial près de Woroneſch	114
Jardins de melons d'eau	436
Ichtyocolle, poiſſon	316
- - - colle de poiſſon	332
Jeletz, ville	74
Jerich; explication de ce mot	351
Inoculation de la petite verole	135
Inſara, petite ville	269
Irſchſta, eſpece de maladie	150
Iſſa, village remarquable	268
Juſquiame noire	54

K

Kaſanka, ſtanize des Coſaques	153
Kaſchpour, bourg	468
Kaſimof, ville	201
Kaſtinskoi, ville	88
Keremet; explication de ce mot	352
Kliaſma, riviere	188
Koratojak, ville	129
Koſtytſchi, slobode	460
Kremetſcha, riviere	54
Krut, eſpece de fromage; maniere de le faire	373
Kurmiſch, ville	284

L

	Page
Lacs salés	45
Lac Waldai	47
Lac des surnageurs ; conte qu'on en fait	191
Lac remarquable à Wofz'jär	281
Lacs sulphureux	390-394
Larva Papil. cratægi	446
- - - - *Phal. disparis*	ibid.
Lawlinshaja stanizza	499
Lepus minutus	440
Lézards	442
Lievre de terre	76
- - - - nain	440
Lignes de Zarizyn	500
Linge ; maniere particuliere de le blanchir	375
Loir	439
Ludus Helmontii	303

M

Mal vénérien fort commun dans la petite Russie	134
Maladie de cheveux	148
- - - causée par un ver aquatique	150
Malorossiens	132-133
Mandere, Kanne d'une horde calmouque ; Gmelin lui fait une visite	158
Marmottes	81
- - - de Russie	311.475
Meloc vesicatorius	447
Merle d'eau	378
Mésange de Lithuanie	480
Mine de charbon de terre	50
- - - de fer 70, 74, 128, 212,	270
- - - de cuivre	380
Mokschaniens, tribu des Morduans	242
- - - - - leurs cérémonies nuptiales	453-455
Monts Waldais	48
Montagnes de craye	137
Monts-faucons	426.473

Page
Montagne d'albâtre . . 215.380
Montagne de ſoufre . . 422-425
Morduans; partagés en deux tribus . 242
- - - habillement de leurs femmes . 244-248
- - - leur religion . . 248-250
- - - leur connoiſſance des plantes, &c. 250-253
- - - médecin de cette nation . 287
Moſcou, ancienne capitale de la Ruſſie . 62
Moskua, riviere . . 63
Mouche éphémère . . 65
- - - cantharide . . 447
Moules fluviatils . . 55
Mouſſe d'eau ſphérique . . 47
Moutons kalmoucs . . 408
Mſta, riviere . . . 55
Muraſchkino, grand village . . 283
Murène . . . 47
Murom, ville . . . 207
- - - pluſieurs de ſes habitans s'occupent à laver du ſable . . 211
Mus jaculus . . . 76
- - - *citillus* . . . 83.430
Muſtela erminea . . . 312
- - - *nivalis* . . . ibid.
- - - *ſarmatica* . . 471
Mya pictorum . . . 55

N

Nikizkoi, village . . . 73

O

Oie ſauvage . . . 104.162
- - cigne 466
Oiſeau du nord . . . 105
Oiſeaux qui paſſent l'hiver aux environs de Woroneſch . . 100-103
- - - de paſſage à Woroneſch . 103-108

Page
Oiſeaux de paſſage à Samara . 429
Onoſma echioïdes . . 438
Origan, plante propre à la teinture . 266
Os d'élephans . . 84, 308, 447
- - - opinions ſur l'origne de ces ſquelettes . . 448-450
Oſtrogozk, ville . . . 130

P

Parus pendulinus . . . 479
Paſtel 116
Pawlowsk, ville . . . 139
Pelecanus onocrotalus . . 142
- - - *carbo* . . . 143.164
Pendolino . . . 479
Penſa, ville . . . 271
Perdrix blanche . . . 95
Perewoloka, village . . 457
Petrifications . 63, 195, 203, 206, 287, 468
Petſcherskoe, village . . 458
- - - agriculture des habitans . 459
Phalæna frumentalis . . 278
Phellandr. aquaticum . . 162
Pierres ſépulcrales près de Bolgari . 340-342
- - - à fuſil; leur origine . . 66
Plantes dans les environs de Pawlowsk . 145
- - - ſteppes du Don . 155
- - - propres à la teinture . 263-268
- - - utiles dans les maladies des beſtiaux 295-298
Platea leucopodia . . 164
Poiſſons de la riviere de Woroneſch . 119.120
- - - de Kliaſma . 188
- - - du Wolga . . 316.322
Poivre d'Eſpagne . . 436
Polamet, riviere . . 54
Polygonum convolvulus . . 215
Polype d'eau-douce à panaches . 189
Pommes-de-terre . . . 489

Page
Pommiers vieux; maniere de les renouveller 282
Potaſſe; maniere de la fabriquer . 238.259
Potiers de terre à Conſtantinowo . 198
Prêtres des Kalmoucs . . 408
Prunus ſpinoſa . . . 121

Q

Quas; explication de ce mot. Voyez la note 53

R

Rallus Crex . . . 470
Rat-muſqué . . . 79
- - taupe . . . 152.492
Regliſſe, remede des Coſaques contre le mal de mer . . 158
Renouée, petite, rampante des champs . 215
Repas d'aſſiſtance chez les Morduans . 365.366
Rheum palmatum . . 68
Rhubarbe . . . ibid.
Roſskolniki, eſpece d'hérétiques chez les Grecs 108
Rubia peregrina . . . 439

S

Salpetre, maniere de le préparer . 122
Samara, ville . . . 431
Santſchalewoi, village . . 412
Saransk, ville . . . 261
Sararow, ville . . . 485
Saumon rouge . . . 319
- - - blanc . . . ibid.
Sawode à eau-de-vie . . 343
Savon; maniere de le fabriquer . 233-237
Schiſte . . . 469.491
Sciurus glis . . . 439
Sernoi Gorodok, remarquable par ſa fabrique de foutre . . 421

Page
Sernoje-Ofero, lac ſulphureux . 390.394
Serpuchow, ville . . 69
Sewruga, poiſſon . . 318
Silurus Glanis . . . 320.334
Simbirsk, ville . . . 300
- - - quadrupedes dans ces quartiers . 310-315
- - - oiſeaux . . . 315
- - - poiſſons . . 316-322
Slepez, eſpece particuliere de ſouris . 151
Socha, eſpece de charrue . . 24.459
Sock, riviere . . . 381
Sources d'aſphalte . 383-388, 403, 405
- - - ſulphureuſes . 388, 389, 394, 402
- - - d'eau ſalée . 473, 474, 481
Spaskojé, village . . . 378
Spiræa crenata . . . 128
Spongia fluviatilis . . . 64
Stararuſſa, ville . . . 46
Stawropol, ville . . . 406.409
Sterlet, poiſſon . . . 318
Sturnus cinclus . . . 379
Suslik, eſpece de rat . 82, 83, 430

T

Tabanus tarandinus, &c. . . 451
Tarentule . . . 441-446
Teinturiers en bleu à Arſamas . . 237
Terre de Tripoli; ſon origine . 195-197
- - - rouge . . . 298.299
Teſcha, riviere . . . 239
Teſtudo geometrica . . 144
Tetrao Lagopus . . . 95
Tipula ſoltitialis . . . 453
Tollfiſch, ou poiſſon phrenétique . 477
Tombeaux . . 168, 202, 494
Torſchok, ville . . . 57
Tſchechon, poiſſon . . 322
Tſcheremſchan, riviere . . 344

Page
Tſcherkask, capitale des Coſaques . 181
Tſchetyretreſwjätskoi, monaſtere . 488
Tſchuwaſches; leur habillement . 346-349
- - - leurs habitations . 350
- - - leur religion . . 350-358
- - - enterrement de leurs morts 359
- - - leurs mariages . 360-363
- - - leur maniere de prêter ſerment 364
Tula, ville . . . 70
Twer, ville . . . 59

V

Ver-cheveu . . . 47
Veratrum album . . . 240
Vergers de cerifiers . . . 187
Veſſe de loup . . . 262
Vignes à Cimlia . . . 167
Vipere; idées ſingulieres des Morduans de ces bêtes . . . 286
Vouéde . . . 116, 272-275

W

Waldai, village . . . 46
Weſiga 332
Wiſchnei Wolotſchok, village . 56
Wolga; bords remarquables de ce fleuve . 461-464
- - - batteaux de ce fleuve . . 483-485
Wolodimer, ville . . . 186
Woloſez, eſpece de maladie . . 146
- - - maladie d'une autre eſpece . 148
Woroneſch, ville . . . 112
- - - Gmelin y eſſuie une grande tempête . . . 125
- - - riviere . . . 118
- - - poiſſons de cette riviere . 119-120

Z

Zarizyn, retranchemens dans les environs 500

TABLE DES MATIERES

pour le tome II.

A

	Page
ABſcheron, preſqu'isle . .	211
Achan, eſpece de filet pour prendre des poiſſons . . .	165-169
Achtuba, bras du Wolga . .	196
Aigle d'une grandeur prodigieuſe .	385
Ali Mardan Kan . . .	263
- - - partage la ſouveraineté avec Kerim-Kan . .	266
Ali-Kouli-Kan monte ſur le trône d'Iran .	260
- - - prend le nom d'Adil Schach .	ibid.
- - - eſt chaſſé du trône & tué .	262
Alkekengi . . .	363
Antilope	21-24
Antirrhinum; huile de cette plante .	238
Araignée ſcorpion . . .	24
Arbuſtes épineux . . .	380
Ardea gigantea . . .	146
Arméniens d'Aſtrakan; leur religion .	130
- - - enterrement de leurs morts . . .	132
- - - leurs mariages .	133
- - - leur caractere .	135
- - - - commerce .	136
- - - - habillement .	138-140
Aſtrakan, ville; origine de ſon nom .	70
- - - appartint d'abord aux Ruſſes .	71
- - - les Tartares s'en emparent .	72
- - - retourne ſous la protection des Ruſſes	73
- - - eſt attaquée par les Turcs .	76

Page

Aſtrakan eſt troublée par le rebelle Raſin . 80
- - - tremblement de terre . 81
- - - Raſin s'en rend maître . 83
- - - les Ruſſes s'en emparent de nouveau 92-94
- - - deſcription de la ville d'aujourd'hui 102-107
- - - animaux des environs . 140
- - - oiſeaux . . . 142
- - - plantes . . . 147
- - - poiſſons . . . 156
- - - pêche . . . 158
- - - lacs ſalés . . . 183-187

B

Balbouſan ; eſpece d'hydromel . 116
Balſamine ; uſage ſingulier de cette plante 199
Baku, ville . . . 222-225
- - - ſources de naphte près de cette ville 211
- - - feu perpetuel . . 212-221
Baſilic 403
Bella-Donna, plante venimeuſe . 382
Beſrodnaja, bourg . . . 107
Biſchbarmak, montagne . . 208
Blatte aſiatique . . . 25
Bled ; méthode particuliere pour le battre 193
Buſskunzatzkoi, lac ſalé . . 34
- - - conte ſur ſon origine . 35

C

Caffé ; maniere de le prendre chez les Perſans . . . 344
Camomille romaine . . . 381
Canis aureus . . . 240
Caviar 174
Cene, ſainte, chez les freres Moraves . 47
Cervus pygargus . . . 22
Chacal 240-243
- - maniere de le prendre . . 350-352

	Page
Champignons	396
Chevre de ſteppes	21-24
Citronat	251
Colle de poiſſon	175
Colonie de freres Moraves	37-50
- - - de Coſaques	65-67
Coracias docilis	403

D

Dalai Lama	35
Derbent ; arrivée de Gmelin dans cette ville	189
- - - deſcription de la ville	190-193
- - - tombeaux dans les environs	197
- - - jardins	198-200
- - - fertilité de la contrée	201.292
Derwiches, nom de moines perſans	332
- - - leurs ſupérieurs	334
Dshauſchi, gens qui eſcortent les pélerins	406-408
Duſchap, moût de raiſin	353

E

Ecureuils	403
Emberiza ſchæniclus	145
Encre des Perſans	345
Enzelli, ville	244-245
- - - oiſeaux de paſſage dans ces quartiers	247-249
Eſturgeon, grand	169

F

Fetch Ali Kan de Kuban	195
Fête du renouvellement de l'année chez les Perſans	315
- - - de Huſſein	366-371
Feu perpétuel	212-221
Filet; eſpece ſinguliere pour prendre des poiſſons	165-169
Fulica porphirio	239

G

	Page
Geai	403
Ghilan ; montagnes de cette province	379-392, 411-417
- - - habitans de ces montagnes	393-395, 417, 418
- - - commerce de ce pays .	401, 402, 427-430
Gratſchenskoi-Oſtrow , isle du Wolga .	65
Grenades	347
Guebres anciens . . .	215-218
Guêpier	69

H

Hédaet Kan du Ghilan; ſon origine .	304
- - - eſt vaſſal de Kerim Kan .	306
- - - ſes revenus . .	307
- - - ſes troupes . .	308-309
- - - ſa maniere de vivre .	311
Hermine	395
Hirondelle domeſtique . .	249
Hiſtrix criſtatus . . .	ibid.
Huile de poiſſon . . .	175
Huſſein ; fête de ce ſaint parmi les Perſans	366-371
Hydromel ; maniere de le faire .	116
Hyſope	413

I

Jardin botanique à Aſtrakan . .	109
Jardins admirables à Derbent . .	198-200
Ibrahim Kan eſt déclaré ſouverain de Perſe	262
- - - perd ſa vie dans un combat .	263
Ichtyocolla, poiſſon . .	169
Jenatajewskaja, forteresſe . .	67
Juifs dans la Perſe. . . .	363-365

K

Kallian, machine pour fumer . .	342
Karawanſarey	209-210

Page
Käſma, petite ville . . . 422
Kauli, gens connus ſous le nom de Zigeuners ou Bohémiens . . 414-416
Kerim Kan; ſon origine . . 263
- - - partage la ſouveraineté avec Ali Mardan . . . 266
- - - s'affermit ſur le trône . 268
- - - ſes injuſtices . . 272-274
Kraſnoï-Jar, ville . . . 97
Kuba, ville 205
- - - riviere . . . ibid.
Kul; explication de ce mot . . 196
Kur, fleuve 235

L

Lacs ſalés . . . 34, 183-187
Lahidſchaan, ville . . . 374
Lämmer-Geyer . . . 385-387
Langorod, place détruite . . 381
Lepre; eſpece de cette maladie . 154-156
Loutre 398

M

Maladie de Crimée . . . 154-156
Mamed Seid, Kan de Derbent . 194
Manne perſique . . . 356
Marroquin; maniere de le préparer . 148-154
Marte 395
Maſſula, ville . . . 418-421
Mecque; pélerinage à cet endroit . 330
Melik Mamed, Kan de Baku . 225
Melongéne 347
Mer caſpienne; ſes anciens bords . 52-60
Merops apiaſter . . . 69
Meuron 380
Millepieds 24
Mimoſa 397

Page
Momie 358
Montagnes du Ghilan . . 379, 392, 411-417
Morus tatarica . . . 27
Mouche cantharide . . . 362
Moutons Kalmoucs . . . 141
Mûres blanches & noires . . 346
Mûriers 27.399

N

Naphte 212-221
- - - blanc . . . 219
- - - noir . . . 221
Nattes de Perſe . . . 252
Nigella ſativa . . . 201
Nochotte 200
Nymphæa nelumbo . . . 408

O

Ocetra, nom d'une preſqu'isle . 212
Ocymum baſilicum . . . 403
Oeſtrus antilopum . . 23
Oiſeau bleu . . . 239
Oiſeaux de paſſage à Zarizyn . 17-20
- - - à Aſtrakan . . 145-147
- - - à Enzelli . . 247-249
- - - à Schafft . . 404-406
Orangers 381
Ormes 357
Ortolan des roſeaux . . . 145
Ours Perſans 358

P

Papier de Perſe . . . 345
Pêche d'Aſtrakan . . . 158-181
Perdrix ; maniere de les prendre . 16

	Page
Perſe; ſon hiſtoire moderne	254-274
- - - monnoie de ce pays	274-275
Perſans; leur caractere	276-284
- - habillement	284-287
- - repas	287-290
- - groſſiereté envers les étrangers	290
- - pureté corporelle	290-291
- - circonciſion de leurs enfans	292
- - cérémonies nuptiales	293-295
- - femmes	296-299
- - enterrement de leurs morts	299-301
- - dévotion envers leurs Imans	301-302
- - partage des biens d'un défunt	303
- - chronologie & fêtes	312-316
- - religion	317-336
- - maniere de fumer	342-344
- - maniere d'écrire	346
- - bains publics	354-356
- - courſes à cheval	359
- - médecine	371-372
- - horreur des chrétiens	409
- - ferment	410
Pétrifications	35
Phalangium araneoïdes	24
Phœnicopterus	248
Pierre de beluge	173
Pierres de roche	392
Plantes velues	380
Poiſſons des contrées d'Aſtrakan	156-158
- - leur prix	177-178
Poivre d'Eſpagne	348
Popowitzkoi, poſte fortifié	61
Porc-épic à panache	249-250
Poule ſultane	239
Pourpier	414
Prêtres des Tartares d'Aſtrakan	119
Proceſſion pour obtenir de la pluie	411
Puces	24

R

Rafin, rebelle fameux . . .
- - ravage une partie de la Perfe . .
- - fe rend maître d'Aftrakan . .
- - fa fin cruelle . . .
Räfcht ; clergé de cette ville . . 309
- - réception de M. Gmelin dans cette ville . . . 338-341
- - réjouiffances publiques . . 360-363
- - autre folemnité . . 4
- - defcription de la ville . 4
Repas de charité des freres Moraves . 4
Rhamnus zyziphus . . 413
Rizieres 378
Romafaan, mois facré chez les Mahométans . . . 314
Ruches d'abeilles . . . 205.414

S

Saboïka, machine pour prendre des poiffons 158-162
Saïgaki, efpece de chevreuil . . 144
Sallian, ville 235
- - fources falées aux environs . 237
Sarepta, colonie des freres Moraves . 37-50
Sarpinskoi-Oftrow, isle du Wolga . 2-60
Saumon blanc . . . 156
- - maniere de le prendre . 163-165
Savon ; maniere de le fabriquer . 128
Schach Nadir ; fa cruauté . . 256
- - eft maffacré . . 258
Schach Roch, petit-fils de Nadir . 262-270
Schamachie ; triffe fort de cette ville . 227
- - fa fituation . . 229
- - appartient à Feth Ali Kan . 230
- - fon commerce . . 231
- - fertilité de la contrée . 233
Schafft, ville . . . 399
- - oifeaux de paffage de ces quartiers 404-406

Page
Schat, montagne fameuſe . . 206
Schias, ſectateurs d'Ali . . 317
Scincus officinalis . . . 348
Scolopendra morſitans . . . 24
Sempervivum montanum . . 413
Snaſt; machine pour prendre des poiſſons 162
Soie du Ghilan . . . 401-403
Sources martiales . . . 27
- - de naphte . . . 211
- - ſalées bouillonnantes . . 237-238
Squine, plante médicinale . . 203.362
Sunnis, ſectateurs d'Omar . . 317
Swidura, riviere. . . . 373

T

Tartares truchmémiens . . 36
- - d'Aſtrakan ſont diviſés en deux tribus 113
- - - leurs habitations . 114
- - - maniere de vivre . 115
- - - figure & habillement . 116
- - - religion . . 118
- - - cérémonies nuptiales . 121
- - - enterrement des morts 127
Tartares de Caſan . . . ibid.
- - de Belgorod . . 129
Tenthredo ulmi . . . 358
Teſtudo caſpica . . . 226
Tombeaux 197
Trigonella, fœnum græcum . . 422
Tſchernoi-Jar, forteresſe . . 64
Tulipe 26

U

Utſchug; explication de ce mot. Voyez la note . . . 166

V

	Page
Vautour des agneaux . .	385-387
Verole, petite, dans la Perſe . .	377
Vers-à-ſoie	399-401
Vignes; leur culture à Zarizin . .	5
- - - à Aſtrakan . .	110
- - - à Schamachie . .	233-234
Vin cuit	365

W

Wataga; explication de ce mot. Voyez la note . . .	166
Wolga; deſcription de ce fleuve .	94-97
- - ſes inondations . .	98-102
- - navigations ſur ce fleuve .	181-183

Z

Zarew, village	108
Zarewi Pody ancienne capitale de la horde-d'or	29
Zarizyn, ville	1-4
- - culture de la vigne dans les environs . . .	5
- - température ordinaire pendant toute l'année . . .	7-16
- - oiſeaux de paſſage . .	17-20
- - animaux . . .	20-21
- - flora de la contrée . .	25-26
Zygophyllum fabago . . .	30

Fin du tome ſecond.

Università
BIBLIOTHECA
Ottavionsis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due